MARC BOSCHE

Bouddhisme

Le Voyage de la 5ème Saison

UNE LAMASERIE EN EUROPE, LE RÉCIT D'UNE EXPÉRIENCE MONASTIQUE

Les Éditions Universelles
Édition numérique

http://www.pdftools.com

© Les Éditions Universelles [édition numérique]
Dépôt Légal sous cd-rom : janvier 2002
© Marc Bosche [édition papier]
Dépôt Légal : avril 2001

TOUS DROITS RÉSERVÉS

http://www.pdf-tools.com

Titre : BOUDDHISME, LE VOYAGE DE LA CINQUIÈME SAISON
Sous-titre : UNE LAMASERIE EN EUROPE, LE RÉCIT D'UNE EXPÉRIENCE MONASTIQUE

MOTS-CLEFS DESCRIPTEURS :

Europe, religion(s), tantrisme, retraites de trois ans, monastère, couvent, lamaserie, lama, *rinpoché*, *droupla,* rituels, *eurolama.*

MOTS-CLEFS *DIFFÉRENCIANT* LES AUTRES THÈMES DU LIVRE :

Himalaya, Tibet, dalaï lama, karmapa, spiritualité(s), méditation, sagesse, compassion, bouddha, bouddhisme, *dharma,* grand véhicule, véhicule adamantin, *mantrayana, vajrayana, tantra, toulkou*, lama, moine, moniale, novice.

CLASSIFICATIONS THÉMATIQUES DE CET OUVRAGE :

294 bouddhisme, hindouisme
301 sociologie, conditions sociales
306 anthropologie sociale et culturelle
920 biographies, autobiographies
299 religions des peuples d'Asie...

PUBLICS CONCERNÉS :

A1 Autoformation tous niveaux
P « Public intéressé »
J6 Jeunesse (adolescents à partir de 13 ans)
S4 Scolaire secondaire
U3 Universitaire, 3e cycle, recherche...

TYPE D'OUVRAGE :

UH Sciences humaines & sociales

RAYONS DE LIBRAIRIE :

VA Autobiographies, récits...
HS Sciences sociales
HP Philosophie, religions
AD, AE Actualités, documentaire suivi d'un essai
HH Sciences humaines.

© Éditions Universelles, 2002
édition numérique

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

http://www.pdf-tools.com

Alumnus de la *Rotary Foundation International,* anthropologue, enseignant et homme de lettres, Marc Bosche, Docteur ès *sciences sociales*, a publié plusieurs livres sur l'interculturalité : *Verger d'amour / promenade européenne*, *Le management interculturel* (édité chez Nathan *Université)* qui a reçu le prix *ComEx* 1995, *Ami / kami* publié avec le soutien du *Centre National du Livre...*

http://www.pdf-tools.com

REMERCIEMENTS

Je remercie beaucoup le moine coréen Mogwu Sünim. Il m'a donné mes premières impressions du bouddhisme. Sa méditation est si stable, qu'il la pratique jusque dans les wagons du métro de Séoul. Merci également au charmant To-Il Sünim. Ce moine habite dans des quartiers calmes de la capitale coréenne, où il fait bon l'écouter. Nous ne saurions rendre assez hommage à la contribution de la *Buddhist Publication Society*. Son Président et Éditeur, le Vénérable Bikkhu Bodhi, Nord-Américain d'origine, a eu l'obligeance de me conseiller à son ermitage de la jungle, à proximité de Kandy au Sri Lanka. J'eus ainsi la chance de rencontrer son ami, le Vénérable Nyanaponika Thera, alors en état méditatif de manière profonde, quelques mois avant son décès à un âge très avancé. Leur manière d'envisager le message de la méditation m'a paru digne de respect. Les échanges épistolaires que nous continuons avec le responsable de la *B.P.S.* sont parmi les aides précieuses qui nous aident à mieux comprendre. En Europe, il me faut aussi remercier sincèrement Jean-Paul *Toryu*, qui illumina les rares occasions de méditer que je découvris au Zendo de Dordogne...

Ce parcours himalayen en Europe n'aurait pas été si enrichissant sans la présence de Sa Sainteté le dalaï lama et ses multiples sessions publiques d'enseignements à Saint-Léon-sur-Vézère, Lavaur, Barcelone et en Savoie. La rencontre avec Me Paldron-Khandro Rinpoché (Tibétaine) s'avère, avec le temps, un très bon souvenir. Ses tête-à-tête étaient rendus communicatifs grâce à sa bonne maîtrise de l'anglais. Et même le dernier thé pris ensemble à la terrasse du buffet de la gare était partagé avec une vraie convivialité. Merci aussi à ses disciples Damtcheu (F*) et Catherine Wag.-Tsultrim (F), de l'ermitage Samten Tsé en Inde. Merci : au Lama Oumzé Gyaltsen (Bhoutanais) pour son sourire délicat ; au lama érudit Khenpo Thoubten (Tibétain) pour ses instructions orales et de bons moments dans sa salle à manger ; au Lama Teunzang (Tibétain) pour sa présence bienveillante. Je me souviens de sa bonhomie, lorsque je lui amenai la valise de Khandro Rinpoché qu'elle m'avait confiée pour le voyage. Rinzinla (Tibétaine) m'a permis d'assister à la prise de pouls subtil à la manière asiatique, ainsi que de découvrir les pilules aux plantes. J'appréciais les enseignements donnés par Taï Situ Rinpoché (Tibétain) avec sa simplicité, ainsi que le long entretien collectif qu'il me permit de partager. Avec Yangsi Kalou Rinpoché, un jeune enfant himalayen âgé de quelques années alors, j'ai eu la joie de jouer quelques instants ! Je devais le revoir pour des enseignements avec Bokar Tulkou, lui aussi d'origine himalayenne, dont j'ai apprécié les conseils en entretien individuel. Je n'oublie pas Lama Gyourmé (Bhoutanais) et sa charmante délicatesse. Je fus conquis pendant son séjour de retraite européenne, par la sincérité de Tenyinn Rinpoché (Tibétain), le très jeune Lama qui sera responsable du monastère de Tcheudrak au Kham. Je remercie Gyatrul Rinpoché (Tibétain) pour ses transmissions. Dans les centres du Dharma, nous avons été accueillis aimablement : à Dhagpo Kagyu Ling en Dordogne, merci à Lama Jigmé Rinpoché (Tibétain), Lama Tenzin (F), Lama Puntso (F) et à Lama Chedroup (F) avec lequel j'ai partagé cette longue route de trajet automobile ; à Dhagpo Kundreul Ling dans les Combrailles ; à l'Institut Karmapa dans la région de Nice ; à Karma Mingyur Ling à Montchardon ; à Vajradhara Ling près de Lisieux ; à la pagode de Vincennes et au centre d'études himalayennes ; à Karma Ling en Savoie ; à Vajrayogini à proximité de Lavaur ; auprès des bénévoles de l'association A.B.C.

http://www.pdf-tools.com

qui ont accueilli le dalaï lama, et auprès de ceux de l'organisation de Kalachakra Barcelona.
Les sentiments d'être redevables à Lama Kunkien (F) sont dus à ses qualités de la vie contemplative. Moine, méditant, il sera inévitablement amené à faire partager sa vision à l'avenir. Il puise, en effet, dans les indifférences contemporaines, la force de parler et la tendresse de son silence. Sa présence est bien au-delà de ces dualités qu'il pourfend de ses yeux clairs. La connaissance qu'il préserve est d'une nature très profonde.
Le jeune moine pleinement ordonné Tomek-Tengyé, venu de Pologne, a été un bon exemple pendant ma vie de noviciat. Le moine pleinement ordonné Paul Riz.-Sherab (F) avait déjà enseigné, avec son solide sens moral, le yoga à de nombreux disciples avant de s'établir au monastère. Il y exprimait ses qualités d'intelligence, mais aussi de discernement. Nous remercions Marianne-Tempel, venue d'Espagne et Elizabeth, du Brésil. Il serait impossible d'oublier Afeyd qui pratique une compassion parfaite... Certaines après-midi d'été le Lama Peldjor (F), venait nous voir. Ces souvenirs restent parmi les meilleurs. Je remercie aussi son frère Jean-Paul Ben., pour les cordiales pensées qui nous ont souvent réunis : good luck, Jean-Paul, on the camino. Sincère appréciation à Jean-Marc ; Stéphane Bla. ; Rémi ; Catherine ; Xavier Fau. ; Pierre Pén. « bâtisseur de la lumière ! » ; Luc ; Jean-Claude ; Joseph ; Claude ; Patrick ; Stefan Ger... Mes pensées vont à Marie-Christine et à son talent de doreur de la statuaire traditionnelle, à Michel Rém. son conjoint qui peint magnifiquement les bouddhas... ainsi qu'à Jean-Baptiste leur fils. Merci à Annie pour les robes et les châles du novice ; Max, son mari, pour son approche artistique éminente du style himalayen ; Thorsten et Ulriche ; Rita ; Günner ; Heiner Dö. ; Anita avec appréciation pour sa gentillesse inoubliable ; Ute, Fabien & Nima qui m'avaient si aimablement invité à leur maison neuve, avec les Lamas retraitants de longue durée, entrant dans leurs ermitages pour douze années ou plus...
Nous remercions aussi le regretté Guendune Rinpoché (Tibétain). Nous avons toujours à la maison une petite boîte à thé carrée en fer, de vingt-cinq grammes, qu'il gardait sous ses yeux dans son autel personnel. Merci pour sa gentillesse à Claude Tom.-Lama Dordjé (F), et sa parfaite amitié, à Lama Karin Hae. (Allemande) pour ses colis du centre de retraite. Merci surtout à : Jean-Louis Bla.-Lama Yeshé Nyingpo (F) pour sa disponibilité attentive. Il a été très attentionné de mentionner mon nom, parmi les contributions au volume « Mahamoudra » paru chez Lattès ; Christine Kno.-Lama Rinchen (Britannique) pour son style de guidance. Il m'a été très agréable de bénéficier de ses conseils pratiques pour mes six retraites, de brève durée, qu'elle a accompagnées. Ses lettres de suggestions m'ont été bien utiles pour la période contemplative de deux années que j'ai effectuée ensuite ; Francis-Lama Tsony (F) pour son indéfectible bonne nature et son aide indispensable, son sourire et sa gentillesse ; Lama Namgyal (F) et ses avis sages ; Lama Tcheudar avec gratitude ; Lama Yeunten qui m'a appris à mettre ma robe monastique avec ses trois plis ; Lama Droupœn Tenzin (F) pour la délicatesse de sa conversation ; et son aimable frère, Lama Tseundru ; Lama Droupœn Lhundroup (Docteur allemand) avec gratitude pour les moments privilégiés des goûters partagés ; Lama Gyaltsen (F) et ses attentions inoubliables... ; Lama Eusser (Allemand) et sa vitalité communicative ; Lama Fernando-Karma Tartchine Lœndroup (F) pour sa gentillesse et son sens extraordinaire d'équipe ; Lama Tashi Drölma (F) pour sa fraternité, sa gentillesse et sa modestie ; Lama Pourtsela (Tibétain) pour sa simplicité ; Lama Tashi Dawa (F) pour sa présence ; Lama Tashi Eusser (Allemand) pour les soirées au temple ; Lama Dordjé Drölma (Allemande) ; Lama Droupœn Samdroup (F) ; Lama Droupœn Tcheuny ; Lama Anila Tsultrim (F) ; Lama Tsultrim (F d'origine asiatique) et son homonyme Allemand Lama Eiko-Tultrim, ils portent si bien leur nom signifiant : éthique

juste. Un hommage aux Lamas très regrettés : Meunlam (Britannique), Martin (Allemand), partis subitement à un âge encore jeune... Merci encore : Lama Samtcheu (F) si généreusement attentionnée ; Lama Amadou-Tsewang (Burkina Fassau, ethnie Bambara) ; Kelzang (F) ; Lama Kalzang (F) ; Lama Rindzin (Tibétaine) ; Lama Trinley (Docteur français) ; Lama Kunkhyab (F) ; Lama Kemtcho (F); Lama Delha (Allemande); Lama Namdak (F) ; ainsi qu'à Sylvie Hén. et à Stefan Mül. Tous nos remerciements aux amis fidèles, depuis cette année ensemble, pour leurs bons et cordiaux courriers depuis leurs retraites de trois années et trois mois.

Chez les enseignants et chercheurs des grandes écoles et des universités européennes, merci beaucoup au Professeur Jean-Marie Per. (Dr), au Professeur Nathalie Pri. (Dr), au Professeur Alain-Charles Mar. (Dr), au Psychanalyste lacanien le Professeur Pierre-Gilles Gué (Dr). Merci également à M. Michel Jos. (Dr) pour m'avoir ouvert les colonnes d'un magazine d'actualité mensuel à deux reprises, à M. Paul-Henri Bid. pour les 17 pages publiées dans la revue trimestrielle dont il est le rédacteur en chef, à Me Pascale et M. Thierry Sala., M. Arnaud Apo. et Aurélie de Nancy, M. Philippe Sal. à la Croix de Bar pour ses attentions, ainsi qu'Émmanuelle, M. Robert San. pour son amical soutien, M. Patrick C. Alle pour ses talents artistiques, Leila, Me Francine Ver.Chè. du 14-11, M. Marcel & Me Germaine Ver. à Gauliat, ainsi que Me Danielle Ver. à Marseille pour leur lecture commentée des ébauches, M. André Sch. à Phnom Penh qui a facilité ma découverte des anciens temples bouddhistes et tantriques d'Angkor pour mieux comprendre le devenir de ces traditions antiques, Me Marthe Reb. à Aurillac, Me Evelyne Are., Brigitte à Ivry, M. Marc Bro. à Saint-Ouen-l'Aumône, Me Claude & M. André Duf. à Brive avec gratitude, M. Jean-Pierre Fio. pour sa documentation précieuse et ses attentions épistolaires, M. Thierry Sal. à Savigny, Guy & Raymonde Sal. à L.C.D.B., M. Kim Qua., Henri Bos. et son épouse à Brive, M. Barrie Tan à Kuala Lumpur, et surtout Henri et Denise. Merci à vous, qui avez découvert ce témoignage, lu les premières versions, et les épisodes de ces récits au cours de leurs états successifs. Vos lectures, vos encouragements et votre accompagnement cordial ont été indispensables à la préparation de ce travail.
Nous exprimons également notre appréciation et notre gratitude envers les professionnels, les amis et les bienfaiteurs qui, par leur soutien actif, ont facilité la réalisation de ce livre : Me Raymonde Abr. ; M. Arnaud Apo. et Aurélie ; M. François B. d'Arb. ; Me Yvette Bail. ; Pierre & Anne Bos.-Len. (avec tous nos remerciements) ; Henri & Hélène Bos. (avec un très grand merci), Marie-Jeanne et les siens, Me Lucie Bos. ; Me Huguette Boss. ; M. Didier Bou. ; Me Madeleine Bre. (avec nos amitiés) ; Brossie (avec un grand merci) ; Monsieur Marc Bro. ; Me Huguette Bru. ; M. & Me Jean Vincent Buc. (merci à un très bon camarade) ; M. & Me Yvon Chal. ; Pierre Chan. ; M. & Me Alain Chass. ; Jean, Simone, Dominique & Denis Chasta. (avec tous nos remerciements) ; M. & Me Jean Chau. ; Me Marcelle Cou. ; M. Patrick C. Alle (avec tous nos remerciements) ; Me Nicole Bil. ; M. & Me Jean Dar. (avec un grand merci) ; M. Yvon Del. ; M. Anne Desm. ; Claude & André Duf. ; Me Paulette Eyb. (avec nos salutations bien cordiales) ; M. Roger Eymard ; Monsieur Jean-Pierre Fio. ; Christian & Annie Foui. ; Me Marie-Louise Gran. ; Dominique & Gérald Gra. ; Pascale & François (Dr) Jou. ; Mlle Lac. (avec un grand merci) ; M. & Me René Lav. ; Me Maylis Mar. ; M. Maurice & Me Yvette Mas (avec tous nos remerciements) ; M. & me Claude Mau. ; M. & Me Jean Mail., Pierre Mail. & son frère (avec un grand merci) ; M. Roger Maz. & M. Michel Maz. (avec un grand merci) ; M. Joseph Men. ; M. Dominique Min. ; Me Janine Nav. ; Hélène, Jean-Marie Per. (avec tous nos remerciements) & Marie Per. ; Me

http://www.pdf-tools.com

Sylvie Pey. & M. Mont. ; Me Yolande Pour. ; Gilles & Arlette Puy. ; Me Marthe Reb. (merci pour la précieuse documentation) ; Me Jean Rou.-Val. ; Me Mireille Rob. & M. Rob. ; Me Janine Roub. ; M. & Me Paul Roud. ; Me Marie Roux ; Guy, Raymonde, Philippe Sal., Emmanuelle & leurs amis (avec tous nos remerciements) ; M. & Me Victor Sau. (avec appréciation) ; The Sewing Room à Taman Setiawangsa ; Me Mathilde Horn., M. & Me Michel Mag., M. & Me J.P. Thi., Clément Thi., M. René Ved. (avec tous nos remerciements et nos cordiales amitiés) ; M. & Me Louis Ved. ; Germaine, Marcel & Danielle Ver. (avec tous nos remerciements) ; M & Me Jean Vial ; Me Anne-Marie Vial., Timothée, Ombeline & M. Didier Sev. (avec un très grand merci). Pour ce travail d'équipe, nous avons éprouvé de la gratitude tous les jours envers deux amis extraordinaires : Denise & Henri...

(F) pour Français(e).

AU LECTEUR

Il est nécessaire de prévenir le lecteur que les informations communiquées par l'auteur ne constituent pas un nouveau traité exhaustif sur la question du bouddhisme. Il est évident que son témoignage ne peut évoquer qu'une expérience individuelle, non une réalité multiforme et parfois contradictoire. Certaines anecdotes n'ont pu être exactement vérifiées, certains moments de cette institution sont rapportés, il faudra se faire à l'idée que ce livre constitue un récit anthropologique & biographique et ne peut prétendre à une scientificité objective qui n'existe bien entendu pas dans le champ mouvant d'une jeune recherche. Des appréciations, et des événements présentés de manière quotidienne, se sont présentés à l'auteur, pendant son immersion prolongée au contact du terrain. Celui-ci prie chacun de bien vouloir introduire ses propres nuances. Cependant, les éléments présentés l'ont été à partir d'une approche informée, continue et attentive. Il a été reproduit anecdotes amusantes, et introduit descriptions plus littéraires. Leur choix est issu d'une expérience vécue. Il n'y a donc rien d'inventé dans ce bilan équilibré d'une expérience. Pour d'autres, la fin du séjour au monastère a signifié une nouvelle forme de partenariat spirituel. Il s'avère que la plupart des anciens continuent leur chemin auprès des mêmes instances après avoir quitté l'enclos monastique. Il faut y voir le signe très clair de la viabilité de ce mode religieux et de son lien social. Que l'auteur ait entièrement remis en perspective ce type de dévotion est inhabituel. Le lecteur saura voir dans ces pages un témoignage, une expérience, une recherche peu fréquents dans ce type d'école où la continuité des liens spirituels est essentiellement affirmée.

L'AUTEUR

http://www.pdftools.com

« Je dédie ces heures claires, du point du jour à l'aube à venir,
à tous ceux qui aiment, qui créent, qui courent et qui dansent. »

L'auteur est redevable envers MM. :
Paul Montuclar, Pierre Baffet, Jean-Pierre Cuenot, Jean-Michel Hasler.

AVANT-PROPOS

Nous assistons aux engouements pour les livres de photographies colorées des Himalaya, à la découverte des rouges attrayants de leurs monastères. C'est la vogue neuve de ces spiritualités, de la littérature himalayenne. C'est aujourd'hui l'un des phénomènes de société inattendu et peu étudié d'un point de vue social. Il n'est qu'à aller dans une grande librairie pour constater le nombre impressionnant de nouveautés dans ces domaines du Toit du Monde, de sa culture et de sa présence dans l'imaginaire Occidental.

Les images chaleureuses agissent sur la sensibilité des contemporains. Le bouddhisme himalayen devient sans doute la référence la plus présente des formes de spiritualité méditatives introduites en Europe. Moines et lamas en robes rouges et châle jaune deviennent de temps à autre des symboles de l'actualité quotidienne occidentale, alors qu'ils étaient jusque-là peu connus. On présente en Europe, dans la presse internationale, tel célèbre maître, comme si notre quotidien en était devenu familier.

La diffusion actuelle de ces tantrismes d'origine himalayenne, pour la première génération européenne de moines bouddhistes, nécessite des recherches vivantes. La séduction des apparats, voire la passion pour les maîtres, sont à décoder. Il se peut que les conditions de cette introduction sans précédent en Europe soient à décrypter de leur attrait folklorique.

On propose de regarder les pratiques d'un nouveau monastère de style himalayen récemment construit en Europe : « Félicité ». Le maître de ce nouveau projet en Occident est appelé ici le « Très Précieux ». Nous avons vécu auprès de lui une année complète comme novice portant la robe monastique.

On a gardé notre spontanéité en changeant les noms des personnes et des lieux de ce nouveau centre bouddhiste. On a souhaité éviter aussi aux moines et aux moniales, qui en général vivent selon un idéal élevé de sagesse et de compassion,

http://www.pdf-tools.com

le désagrément d'une critique trop directe. Il serait en effet dommage de faire obstacle à leur chemin individuel d'évolution. Grâce à l'anonymat, on a ainsi préservé chacun, moine ou bénévole, qui y vit aujourd'hui, de tout regard pénétrant. Leur vie ne devait pas être sujette à des jugements à l'emporte-pièce qui naissent parfois d'une lecture abrégée. L'auteur demande aimablement au lecteur de ne pas diffuser de passages succincts de ce texte sans son autorisation, afin de ne pas induire de perception superficielle, concernant le monastère. L'auteur espère que la prudence de ces pages, la distance qu'il a mise entre lui et son sujet d'études, permettront à chacun de se faire une idée plus juste des circonstances qui ont, pendant une année, émaillé la vie collective qu'il y a découverte. Le temps a passé, d'autres histoires se sont écrites dans ce lieu, d'autres êtres s'y sont installés. La transformation, qui ne peut manquer de se manifester à Félicité, rendra certainement caduques ces observations d'ici quelques années de plus. Ainsi on devra, en lisant, prendre en compte le potentiel de transformation des êtres, des collectivités et des histoires partagées pour le présent et l'avenir. D'autre part, la sélection des anecdotes faite pour présenter notre impression de ce monastère crée une réalité qui, bien entendu, n'est pas la seule. D'autres observateurs auraient sans doute souligné les qualités, les avantages, les beautés du monastère. Ils en auraient restitué une image chaleureuse, colorée et plaisante, puisque c'est l'image, aujourd'hui heureuse, du bouddhisme himalayen enseigné en Occident. On a regardé de même, sans y accorder une valeur indubitable, les perceptions personnelles reçues par notre système neuro-végétatif. Il est bien délicat d'en rendre compte ! On s'est contenté de prendre ce sujet d'études comme un autre, sans sous-estimer ses conditions sociales. Ainsi ce sont des regards plus documentés sur la vie quotidienne que nous avons renseignés grâce à ce travail. Le rêve, l'extase, la félicité qui sont des compensations quotidiennes que rencontrent vraisemblablement certains, n'ont pas été négligés par ce récit. Pour les moines, c'est un pan entier de l'expérience. Mais comment rendre compte de chacune de leurs réalités subjectives ? Les expériences intenses et variées de leur méditation semblent caractériser l'attrait exercé par ce monde sur des êtres qui s'y dédient, parfois dans leur pleine jeunesse. Cependant, il nous a paru utile de comprendre le contexte humain qui permet celles-ci.

Chaque lecteur pourra se faire sa propre idée sur ce sujet. Ce regard s'est posé, à sa manière, avec les prédispositions qui étaient les siennes, sur une réalité : un monastère bouddhiste himalayen pour les Européens. Ce travail d'observation a été préparé par dix années de découverte du milieu. Il a pris la forme d'une année complète en immersion sur place. Puis quatre années de réflexion, dont deux années d'expérience personnelle en ermitage, l'ont mis en perspective à nouveau. Enfin une rédaction progressive a été nécessaire pour le partager, par fragments successifs. D'autres ont ainsi découvert ses analyses. Leurs impressions et leurs conseils ont permis de préciser le manuscrit et de développer les points qui le nécessitaient. Bien que mené de manière patiente, ce témoignage ne peut affirmer

http://www.pdf-tools.com

ni des vérités ni des définitions générales mais plutôt des hypothèses. C'est le tout début d'un mouvement qui commence avec l'introduction d'une transmission bouddhique en Occident. C'est donc la création d'une réalité qui s'inscrit dans la vie des personnes qui ont participé à ce projet. On souhaite à tous ces individus de trouver le sens, comme ils en ont le souhait. On se propose ici de ne pas critiquer le droit précieux à pratiquer la vie religieuse. Il est acquis dans le pays qui accueille cette implantation nouvelle.

Qu'il est douloureux de désenchanter... Alors que le monastère de Félicité, que nous découvrons dans ces pages, a réussi à reconstituer le décorum du tantrisme bouddhique en Occident, ce travail tend à l'exposer. Ces efforts humains pour continuer une tradition secrète sont dignes de respect. Nous présentons ici ces dévotions sans les cacher. Enfin, alors que j'ai rencontré de vrais amis pendant mon séjour, il m'est permis d'examiner ici qui est le maître au quotidien. La parole est plus difficile que le silence. Cependant, je la dois à tous ceux qui sont attirés aujourd'hui par le style coloré et par la perspective merveilleuse du tantrisme. J'ai donc choisi de ne pas garder le secret qui prévaut. Que mes amis de ce monastère ne soient pas trop surpris de ce récit ! La parole est un don humain. Le silence est réservé aux rochers, ou aux méditations tranquilles, non aux perspectives sociales. C'est une simple expérience individuelle qui est la base de ces analyses. Ainsi que les bouddhistes soient rassurés, ce témoignage ne critique pas leur sagesse. Il en examine un système particulier et sans doute différent d'autres écoles himalayennes.

Maintenant que ces précautions oratoires ont été prises, chacun lira ce document selon ses sensibilités et ses orientations. Il encourage à investiguer à partir de notre expérience personnelle. Le bouddha offrit ce conseil, il y a deux mille cinq cents ans environ. Il est raconté dans ses textes canoniques.[1] *Les villageois de Kalama lui demandèrent un jour à qui se fier pour élaborer leur image du monde et leur opinion sur la vie. Fallait-il suivre une tradition religieuse, une lignée familiale, le prestige de telle ou telle école philosophique, ou les maîtres qu'ils rencontraient en chemin par leur village ? Cette cité des Kalama était située dans le Nord de l'Inde, à la croisée de deux routes. C'était une halte du soir pour des moines, des yogis, des ascètes et des experts des textes védiques anciens. Les Kalama étaient exposés à la confrontation de leurs thèses, antinomiques bien souvent. Ils avaient donc été amenés à voir la multiplicité des points de vue sur la réalité, sans pouvoir choisir. Le bouddha les encouragea à ne pas accepter naïvement la vérité traditionnelle, ni le prestige de tel ou tel ascète, ni la rumeur, ni l'autorité des maîtres. Il les encouragea à se faire leur propre idée à partir de leur expérience personnelle.*

Nous avons pris ainsi, en suivant cet avis, la liberté d'écrire. Cependant la qualité

---

[1] Sakyamouni Buddha, «*The Kalama Sutra*, The Buddhist Charter on Free Inquiry », Buddhist Publication Society, Kandy, Sri Lanka.

http://www.pdf-tools.com

des talents, la richesse humaine qui est aujourd'hui investie à Félicité, sont telles que d'autres histoires devraient s'écrire au fil du temps. Ni prosélytes ni convenues, des autobiographies de moines sont à encourager aujourd'hui. Ce livre est un pas vers une ouverture à leur vie. La conservation de la tradition nous avait été proposée comme sacerdoce. Elle n'empêche pas que nous soyons citoyens de l'humanité, et de le dire. Témoin, nous avons pris le temps de raconter les lumières himalayennes. Nous en avons apprécié souvent la valeur. Mais aussi le coût social. Le maître himalayen, le « Très Précieux », était peut-être vraiment le dernier de cette ancienne génération vivant en Europe. Nous l'avons regardé tel qu'il fut, jour après jour. Nous avons eu l'opportunité de le côtoyer dans la même quotidienneté. Nous avons peu dédoré le dernier des anciens bouddhas vivants de l'Himalaya, venu habiter chez les Européens. Le chercheur a raconté les « brocards d'or » de la lignée décrite ici sans les brocarder. C'était sans doute la difficulté : révéler la vie quotidienne sans tomber dans le folklore. On a souhaité aller à l'essentiel, quitte à ôter les stéréotypes, afin d'analyser le quotidien d'un moine novice. En souhaitant à chaque lecteur une utile découverte.

http://www.pdf-tools.com

LIVRE PREMIER

Récit

« Faut-il toujours que le matin revienne ?
L'empire de ce monde ne prend-il jamais fin ? »
NOVALIS

Avec la maturité, les désirs s'accomplissent. La carrière est déjà un défi des jeunes années. Les biens matériels sont accumulés sans grand enthousiasme. Les amis, les amours autour de nous éclosent, fructifient, quand la ronde aura-t-elle un vrai dénouement ? La mort guette. Avec les premiers cheveux blancs, sa perspective devient presque réaliste. L'argent, la réussite, le prestige sont touchés du doigt : et alors ? Ils ne nourrissent pas l'esprit durablement. Quant à la jeunesse, à la beauté, à l'énergie, elles s'évanouissent comme les blancs papillons de notre rêve, le temps passe, qu'y faire ? La vie réussie est plus difficile à désirer : on la goûte, on la vit. Elle n'est plus un but à atteindre. Le défi s'est usé avec sa satisfaction. Donner du sens, comprendre la nature de la réalité, être tout simplement : voilà les nouveaux enjeux qui apparaissent avec les années. J'ai lu des livres sur la spiritualité. Ils donnent un message, mais il n'y a pas d'école qui me soit accessible et qui soit vraiment convaincante pour faire l'expérience. Du moins, c'est une impression. Comment réaliser ma vie ? Il me faut une voie vraie, une vérité vivante, quelque chose de bon, qui tienne la durée. Je regarde autour. Y a-t-il une voie sûre, authentique, et surtout praticable aujourd'hui ? Je crois qu'il y en a *peut-être* une ou, plutôt, dans mon pays, un vieux lama d'origine himalayenne s'est installé voici bientôt une vingtaine d'années : le « Très Précieux ». On dit qu'il est le dernier des anciens *bouddhas vivants* aujourd'hui sur ce continent. Il appartient à une génération d'ermites complets issus de cavernes et de retraites d'altitude... Il serait, ici, le dernier des célèbres yogis de cette vieille génération himalayenne. Un autre maître de cette envergure, ayant vécu la vie de montagne et sa solitude ultime, était le respecté Kalou Rinpoché, décédé, hélas, il y a quelques années. Les autres lamas d'origine himalayenne vivant en Europe sont en général plus jeunes, une nouvelle vague en somme. Beaucoup parlent anglais ou français. Le « Très Précieux » lui ne parle que sa langue dialectale issue du Kham oriental. Il est pauvre, humble, souriant et il a bientôt soixante-dix-sept ans. Il enseigne chaque trimestre. Je vais l'écouter. Sa voix est claire. Il parle avec douceur. Je le crois sincère. Ses enseignements durent quelques matinées d'affilée. On y respire, on y vibre.

http://www.pdftools.com

Quelque chose se passe. Il organise ses causeries sans notes, et sans canevas. Cela évoque une symphonie. Rythme, sens, vérité. Je me sens touché. Il y a un message. Celui-ci est bouddhiste. C'est du moins ce que je suppose... Il y a un chemin, déjà bien établi, depuis deux mille cinq cents ans. Il y a un maître qui paraît intègre, aux robes usées, et aux manières éblouissantes de moine. Je prends mon temps. Première prise de contact, puis j'assiste aux cours qu'il donne, gratuitement. Je vais aussi à ceux du dalaï lama qui intervient tous les deux ans environ en Europe sous de vastes chapiteaux. Une semaine à chaque fois, trois expériences très satisfaisantes avec cet autre moine me donnent confiance. Un an passe, puis deux, puis six. Je suis prêt. Un matin le « Très Précieux» fait sonner les grandes orgues de la vie. C'est un de ses enseignements publics. Il y annonce la création de son nouveau monastère de Félicité. Il sera très bientôt le plus vaste et le plus ambitieux à ce jour dans toute l'Europe. Ce sera un lieu de préservation de la sagesse et de la méditation. Il demande des volontaires pour aider à le bâtir. Mon enthousiasme est grand. Je serai heureux de l'aider. N'ai-je pas bénéficié de ses conseils ? Vite, ma résolution s'affermit. En quelques semaines je me décide à m'investir plus sérieusement. Je demande bientôt au « Très Précieux », dans une minuscule chambre, où il me regarde en souriant : « m'accepteriez-vous comme l'un de vos moines ? » Il me répond, en riant imperceptiblement, par interprète interposé : « il y a en vous une graine karmique [une condition venue du passé, sans doute de « vies antérieures »] qui vous permet de faire maintenant cette expérience de vie monastique. » Je lui demande trois mois pour régler tous les détails de ma vie et venir le rejoindre au monastère. Il me donne le feu vert. Nous y sommes. J'ai quitté la maison, le travail et même les livres. J'ai donné l'électroménager à des moniales qui entrent bientôt en retraite pour douze années de réclusion érémitique. J'ai fait des cadeaux à tous mes amis. Mes disques, les recueils de mes poésies, et même tous mes vêtements de travail, cravates en soie en prime. Plus rien ne me retient. Ou plutôt une tendresse particulière pour quelqu'un avec qui j'ai partagé des années de bonheur... Nous nous disons au revoir. Le sentiment est bon. Je pars pour autre chose. La relation sera préservée par la spiritualité.

« J'ai rêvé d'un grand jardin, parfumé de désir et de vent... »

http://www.pdf-tools.com

1

L'HIVER

« Allegro non molto. Correre, e Batter li Piedi per il freddo »
L'hiver. Antonio VIVALDI[2]

Les premiers flocons volettent et, tels de blancs papillons, se posent sur le pare-brise. La petite Seat s'élève le long des méandres de l'étroite vicinale. Éphémère est donc ce passé que je laisse derrière, me dis-je. Je vais au monastère de Félicité ce soir. Le dalaï lama vient de me donner, il y a quelques jours, mes vœux de noviciat à Barcelone. Il me suffit, bientôt, que le « Très Précieux », le vieux maître himalayen du monastère, me confirme ma condition de moine, en me permettant de porter la robe rouge qui attend dans mon sac, dans le coffre de l'auto. Je serai donc un étrange novice. Mi-figue, mi-raisin. Je suis le disciple de deux écoles himalayennes fort différentes. Le dalaï lama encourage chacun à l'éthique individuelle. Le « Très Précieux », vieux lama du monastère de Félicité, encourage la dévotion communautaire. Comment vais-je vivre la condition de moine bouddhiste ? Serai-je heureux là-bas, parmi les nuages et les milans qui planent ? Tels sont les doutes qui m'assaillent, tandis que l'épais manteau blanc se pose doucement sur le paysage.

La vieille auto grimpe courageusement les collines érodées de ce massif ancien. Ces antiques volcans éteints, alignés au loin, constituent comme la silhouette alanguie d'un grand bouddha endormi. Les nuées semblent conspirer aujourd'hui pour me permettre d'atteindre le monastère, et ne plus en ressortir. Ne faudra-t-il pas attendre la fonte des neiges pour reprendre la route à nouveau ? Sources jaillissantes, les vallées s'ornent de leurs eaux fraîches qui murmurent. Haies de noisetiers dépouillés de leurs feuilles en cet hiver qui blanchit. Bocages attendris du labeur millénaire de solides cultivateurs. Souvenirs de Celtes qui défirent l'ordre romain antique. Je découvre une montagne forte et austère.

Au loin la silhouette du temple en construction se dresse vers le ciel opalescent. Telle une chimère figée dans le mystère d'un nuage. Gris géant de ciment, il se

[2] Antonio Vivaldi, Concerto « Les Quatre Saisons » ; *Le Quattro Stagioni* in *Il Cimento Dell Armonia & Dell Inventione, Concerti a quatro e a cinque.* Édité par le Sr Le Clerc, Paris, 1729. (Annotations de Vivaldi lui-même, portées sur la partition originale de 1725).

http://www.pdf-tools.com

hérisse de fers à béton. La communauté se serre autour de bâtiments blancs, de plain-pied, aux toits de tuiles pourpres. Un *tchorten*, peint de frais, indique, près des drapeaux à prières multicolores, que je suis arrivé. Ai-je abandonné le destin du monde ? Trouverai-je ici la vraie sérénité ? Moi qui aime la vie et les êtres, pourrai-je mieux la comprendre ? Les questions se pressent tandis que je gare la désuète Malaga 1200 sur le parc intérieur réservé aux moines. Déjà mes pas crissent sur la neige, alors que je marche à la rencontre du Supérieur que je vois debout, dehors, près du petit sanctuaire. Il me donne de suite une chambre au monastère. J'y dépose mon sac. Je suis donc un novice.

L'abbé me loge de manière provisoire dans le quartier dévolu aux filles, en attendant que la chambre qu'il me destine en haut du clos, dans les ailes destinées aux garçons, soit libérée par son occupant. Ce dernier, un lama fraîchement sorti de retraite, est en effet en train de carreler le sol de sa nouvelle cellule. Il a encore besoin d'une dizaine de jours pour y emménager. Il libérera ainsi son ancien logis quand il aura terminé ses travaux, et je m'y installerai bientôt, c'est promis, me dit-il.

Pour l'heure, c'est la fin d'après-midi, le jour cède au crépuscule, et me voilà dans une pièce au sol de ciment brut, sans enduit, munie fort heureusement d'un matelas confortable. J'y dépose des couvertures et quelques effets personnels et, après le dîner, me blottis bientôt dans la couette en essayant de me protéger du froid. Le chauffage collectif par le sol n'est pas encore prêt et la mise en route de la chaudière est une question de jours. En attendant, l'hiver est rude ! Alors que je songe à ma nouvelle vie ici, au bon accueil par l'abbé, et à ce projet d'être un moine bouddhiste qui me semble être exaltant, j'écoute les bruits qui filtrent par les cloisons. Ce sont de minces murs en béton cellulaire. Ces moellons de ciment creux n'isolent qu'imparfaitement de la chambre voisine. De l'autre côté de la cloison il y a de l'animation depuis cette fin d'après-midi. La voisine est une élégante femme. Elle habite avec les autres moniales en bas du « monastère des hommes » tant que le couvent, situé à quelques kilomètres, n'est pas encore terminé. Elle m'a été présentée alors que j'arrivais, tout à l'heure. Elle m'a reçu très simplement, étant allongée dans son lit, en repos pour guérir d'une bronchite. Elle m'a accueilli dans une chambre vivement éclairée d'une lampe halogène en forme de vasque. Les quelques deux cents ou trois cents watts de l'ampoule de quartz augmentent, m'a-t-elle expliqué, la température de quelques degrés et lui offrent un confort meilleur pour sa convalescence dans cette chambre qui est, comme les autres, sans chauffage. Je compatis intérieurement avec cette personne qui aurait besoin de chaleur pour guérir plus rapidement sa bronchite. Mais les convecteurs électriques sont en théorie prohibés pour cause de consommation électrique excessive et coûteuse pour la communauté. Bien sûr, il paraît que certains et certaines, parmi les responsables eux-mêmes, en font parfois discrètement usage, mais, ils sont sans doute plus autorisés et plus respectés et peuvent sans doute se le permettre sans s'attirer les foudres des autres... Pour l'heure, j'entends toussoter ma voisine à travers la cloison, et les bruits de

http://www.pdf-tools.com

conversation de ses visiteurs, moines et moniales venus aimablement l'encourager et lui tenir compagnie, s'estompent avec la soirée qui plonge dans la grande nuit hivernale. Désormais les étoiles scintillent sans doute par delà le toit de tuiles. La chaleur de ma couette en duvet me met dans une disposition, entre veille et sommeil, fort agréable. « Me voici donc devenu un moine... Ah ! la vie de célibat ! La pureté des manières de mes condisciples ». C'est absorbé entre ces pensées et un sommeil réparateur, que j'entends la porte de la chambre voisine s'ouvrir... Il se fait tard sans doute, le monastère est dans le repos... Une voix d'homme se fait entendre, juste quelques mots, peut-être une simple formule de salutation... Puis, plus rien... C'est étrange : ma voisine ne répond pas... Aurait-elle suggéré le silence à son visiteur masculin de cette nuit ? La porte reste silencieuse, nul bruit ne filtre par la cloison, et tendant l'oreille, fort curieux, je ne peux distinguer aucun froissement, ni aucun souffle venant de chez mes « voisins »… Ainsi je suppose que la moniale reçoit une visite très secrète, sans pouvoir être certain absolument de la nature de celle-ci... Ils ne sont peut-être pas des amants, ils expérimentent un « amour courtois », platonique peut-être : cela n'aurait rien d'impossible ici, et ne pourrait contrevenir réellement à la vie chaste des disciples ordonnés du bouddha. C'est sur ces pensées rassurées que je m'endors.

Le lendemain m'éveillant dans un univers enneigé, je songe à ma première surprise : il y a des secrets bien cachés dans les chambres. Cela me paraît trop contradictoire avec la règle que je viens adopter. Mais, cependant, en tant qu'être humain ayant eu aussi ma propre vie intime, je ne peux être sévère ou pointilleux avec ma voisine. Au fond je la comprends, et je devine même progressivement qui est son invité... C'est un beau garçon en effet, un homme jeune et avenant, un musicien qui enseignait sa vocation avant de devenir un moine... Je découvre au quotidien que les deux sont discrètement unis par un lien tendre qui est sans doute au-delà de la simple politesse monastique. Il organise même des séances privées de rituel avec consécration de nourriture, dans sa propre chambre, avec elle. Je les aperçois un après-midi, en haut du monastère, en train de déposer les victuailles, achetées ensemble, dans sa cellule avant les « célébrations tantriques »… Cette dérogation, très rare ici d'ailleurs, à la vie célibataire, qu'elle soit partielle ou qu'elle aille... au-delà (au fond je n'en sais rien) ne me choque pas. On me raconte bientôt, ici, au titre des exceptions qui confirment la règle, qu'un couple marié était venu vivre, comme d'autres d'ailleurs, ce n'est pas un cas isolé, une étonnante expérience de retraite collective célibataire. L'homme avait pris les vœux pour les trois années de retraite, son épouse aussi simultanément. Et les voilà pratiquant comme moine et moniale dans leur centre de retraite respectif, situé l'un de l'autre à quelques kilomètres de distance. Ils commencèrent à s'écrire fréquemment sans doute, et à se confier leurs sentiments, avec probablement une tendresse bien compréhensible pour des adultes encore jeunes et voués à cette abstinence nouvelle pour eux. Et puis la nature humaine étant ce qu'elle est, notre Ulysse commença à mettre au point un plan épistolaire pour une Odyssée secrète avec sa Pénélope... Il put quitter

l'ermitage des hommes et se rendre en cachette, les nuits, au centre de retraite des femmes. Ceux-ci sont théoriquement clos et hermétiques aux visites pour les trois années du cycle tantrique. Cependant je note souvent, en me promenant à proximité, qu'il y a parfois des trous, des passages dans certains des jardins, théoriquement clos de ces retraites. Est-ce une de ces issues que notre méditant, tel Roméo, utilisa pour plaire à sa Juliette en robe du bouddha ? Il utilisa sans doute la voiture prêtée par quelque bienveillant condisciple. Le bienheureux amant passait ses nuits dans les bras de sa belle, et avant le petit jour, tel Zorro, il rentrait discrètement au port, à son centre de retraite des moines, passant sans doute par quelque issue secrète, ou escaladant les palissades. Et, petit à petit, tout le monde ou presque, parmi les retraitants et les retraitantes, fut au courant de l'idylle renouée... Tolérance et compréhension émaillèrent cette histoire d'amour peu ordinaire, et nulle objection ne descendit d'en haut pour les arrêter. L'histoire appartient désormais au patrimoine des anecdotes qu'on se raconte avec le sourire, ici...

Enfin, me voilà logé de manière agréable. Le lama qui l'occupait m'a cédé son ancienne cellule située au bout de l'aile où logent les nouveaux moines. Il me laisse donc cette chambre. Il la trouvait trop froide. En effet, l'humidité suintait par la paroi. Le toit déverse les averses sans qu'on ait eu le temps de prévoir le drainage. Heureusement, je bricole un tuyau avec un morceau de gouttière en polychlorure de vinyle. Il repousse les pluies vers la pente du pré. L'humidité est vaincue par ce truc. Me voici donc dans une chambre meublée à ma manière. Tatamis en paille de riz pressée de style japonais, table basse inclinée en bois naturel, étagères en pin verni. Je dispose même de mon fidèle plateau en laque de Séoul où trônent mes boîtes à thé favorites. Elles m'ont été données dix ans plus tôt par un moine Zen coréen. Un réchaud électrique me permet des pauses goûters. La belle porte vitrée à deux battants en okoumé éclaire la chambre. J'y découvre le jardin en travaux. Les doubles vitrages des portes-fenêtres isolent du froid. La chambre dispose de deux issues. L'une donne sur le grand patio intérieur. L'autre, sur ces petits jardins monastiques encore en friche totale. Ils jouxtent une route vicinale. J'ai préservé un confort, frugal en réalité. Ce décor choisi me vaut bientôt, de la part d'un lama parisien, le titre amusé de « yogi du Seizième Arrondissement ». Ce quartier de Paris est réputé pour le chic de ses résidences ! Il m'arrive aussi de faire sécher ma chemisette Lacoste orange, et ma Cardin couleur brique, sur le fil à linge derrière la porte, avec mes caleçons pourpre C & A, *made in England*. Il se peut que l'ensemble donne l'impression d'un moine trop « mondain » ! Cette vie simple que j'ai choisie ici m'amuse... J'aime jouer à l'aide des détails personnalisés que je préserve. Bien sûr, c'est ce que devrait renoncer à faire tout moine. J'aime la vie, peut-être est-ce ce que je redécouvre. Cette joie de vivre m'est chevillée au corps. Je la célèbre quotidiennement, en en goûtant le charme. À ma surprise, la couturière me demande de poser en photo pour son

catalogue d'articles destiné aux retraitants. Me voici promu en mannequin de la congrégation pour quelque temps. Sur la photo du catalogue, chaudement vêtu de laine, je ne suis pas peu fier d'arborer mon rosaire en nacre. Je porte le châle crânement drapé sur le bras. On distingue en fond d'image le fanion bleu et jaune de la congrégation qui claque dans l'azur !

La neige tombe ! Son pardessus d'hermine a recouvert les collines. On dirait que le bouddha, emmitouflé, allongé par le massif des puys, rêve au printemps. Nos sandales peinent sur le sol recouvert du sucre de l'hiver. Nous mettons des épaisseurs superposées de vêtements, afin de lutter contre le froid vif. Pull-overs rouges, bonnets sur nos têtes aux cheveux ras, robes monastiques de laine bordeaux, jupons épais dessous, nous vivons avec l'hiver de ce haut bocage venteux. Le soleil paillette les flancs blancs des chaînes de montagnes. Il les dore de sa lumière délicieuse. Chaque respiration est comme une bolée pétillante d'oxygène. J'ai l'impression de boire son azur frais. Les arbres ploient sous la beauté des neiges. Ils semblent s'incliner tels des moines, face au mystère du soleil. Celui-ci, rayonnant, s'élève.
Transfiguré par la neige qui le matelasse, le monastère présente un visage souriant. Les lamas marchent d'un pas vif. Ils portent leurs sandales couvertes de cuir. Ils sont bien sous leur châle. Leur visage aux joues rosies me sourit, tandis que je les croise dans les allées.
Le toit bâché du hall public provisoire est lourdement chargé de neige. Une averse de pluie y dépose bientôt des tonnes excédentaires. Il cède sous le poids de cet édredon humide. Les bénévoles doivent le démonter. Le ferronnier du chantier commence à réparer les épais montants d'acier qui ont ployé.
Me voici affecté à la cuisine. Le chef est un moine. Il me confie l'épluchage des carottes et la vaisselle des grosses gamelles d'aluminium. Pour le nouveau que je suis, cette situation met ma sincérité au défi. En effet, je viens de quitter une situation plus agréable. J'adopte la vie de mes nouveaux amis. Il me faut l'assumer. Le temps voudra-t-il me confier un travail plus intéressant, ici ?
Je songe avec un léger pincement au ventre à ce changement de monde si rapide que je viens d'inviter dans ma vie. Dans la vieille cuisine des bénévoles, assis sur le banc de bois, je pèle les kilos de carottes pour nos quarante convives. Je dégraisse bientôt les lourds ustensiles de cuisines. Ils sont trop larges pour ma stature délicate. L'évier est vétuste. La vie est simple, ici. J'accepte ce monde, avec un zeste d'optimisme mêlé de nostalgie.
Le chef, Dan, a laissé derrière lui des perspectives de carrière. Il avait appris l'informatique. Il bénéficiait de la confiance de son entreprise, en tant que jeune cadre supérieur. Le voici préparant avec un enthousiasme communicatif de grands plats de riz complet et, bien sûr, la marmite de carottes. Il m'entoure de son amitié. Je sens que j'ai trouvé ici un compagnon d'une sincérité contagieuse. Son assistant est une femme à la démarche assurée. Miriam vient d'Espagne. Elle était

http://www.pdf-tools.com

psychothérapeute avant de rejoindre le monastère. Elle apporte une énergie bienveillante considérable dans sa journée de mitron. Mes deux compagnons, dans leur vitalité et leur joie de vivre, me mettent à l'aise. J'accepte ainsi les huit premiers jours aux cuisines sans déplaisir. Je sers à la louche, avec soin, chaque moine qui tend son assiette. Je mets de bonnes portions. J'accueille chacun, laïc, ou moine. Un peu plus de sauce ! Un peu moins de viande ! Un peu moins de riz ! Les garçons aiment la sauce. Ils leur faut les pâtes en quantité gargantuesque. Et ils adorent faire gicler de saisissantes rasades de leur ketchup Heinz des flacons souples. Le chef me confie son secret. « Chut ! Il ne faut pas le dire », me dit-il. Il fait venir du ketchup sans marque. Il transvase en cachette le condiment générique dans les bouteilles en matière plastique rouge, portant le joli emblème de chez Heinz. Les convives apprécient cette sauce, d'un prix abordable pour la communauté, « autant que si c'était du vrai Heinz ! », m'assure-t-il. Les filles ne sont pas en reste pour l'appétit. Elles finissent sans ostentation les assiettes gigantesques qui leur sont servies. Les lamas en robe rouge passent aussi devant le comptoir de bois. Ils auront dans quelques mois leur nouveau réfectoire. Pour l'heure, nous partageons le même régime. Me voici serveur, à la rencontre de ces nouveaux compagnons, tous bien contents de leur vie bouddhiste. Le froid et la vie active expliquent la consommation de féculents. Ils réchauffent. Si, le soir, mes nouveaux comparses se plaisent à déguster des assiettées trop bien remplies, ce n'est pas seulement une compensation pour le célibat de la plupart. Ces portions pantagruéliques leur permettent de bénéficier d'une chaleur nécessaire la nuit. Il leur faut manger des sucres lents (pommes de terre, riz, pâtes, lentilles, couscous) le soir, pour supporter leurs chambres presque sans chauffage. Sept cent trente mètres d'altitude apportent parfois un « froid de canard».

Je remarque la finesse de l'éducation de plusieurs de mes camarades bénévoles. Ils touchent la nourriture avec la cuillère de service dans les grands plats, comme s'ils exprimaient la tendresse. L'un d'eux est Allemand. Johann prend sa part de fromage. Il ne cède pas à la tentation de choisir la plus grosse dans la grande corbeille sur le comptoir. Il dépose les aliments sur son assiette avec soin, et avec un sens de la quantité très élégant. Ni trop ni trop peu. Il essuie la table collective avec précision après le déjeuner, prenant en charge lui-même cette tâche. Il m'arrive de le voir dans le réduit où trônent nos machines à laver. C'est un endroit sombre et humide. Il rend chacun nerveux. Mais pas lui. Il pénètre dans ce cagibi comme dans un sanctuaire immaculé. Il ôte du tambour les vêtements des autres qui sont déjà finis de laver. Il les extrait avec respect. Il les dépose avec délicatesse dans une corbeille. Il la dispose dans un endroit propre, pour que son propriétaire puisse la retrouver avec contentement au retour des chantiers. Il met alors son propre linge dans la machine d'une main sereine. Puis il glisse, tel un elfe, vers son avenir tout tracé pour lui de lama. Il devient, en filigrane, l'un de mes exemples à suivre. Il vient juste d'arriver ici. La vie, peut-être aussi des parents attentifs à son éducation, lui ont conféré cette nuance de perfection. Elle ne cesse de

m'impressionner. Il y a bien d'autres sources d'inspiration. Il se trouve que ces jeunes laïcs, arrivés ici depuis peu, sont les plus exemplaires. Ils semblent disposer d'une sorte de capital de générosité et d'altruisme que la vie communautaire n'a pas usée. La noblesse, la volonté de bien faire, imprègne la vieille cantine. Ses décors sont surannés, voire très humbles. La puissance de la bonté humaine qui s'y essaye au bien, chaque jour, semble y déposer l'or invisible de la vertu !
Pour me divertir enfin de mes épluchages de pommes de terre quotidiens et de mes dégraissages de marmites successifs, j'opte pour un nouveau travail. Il m'est en effet trop pénible de confronter ma curiosité habituelle avec l'humble sacerdoce répétitif du plongeur. On demande des carreleurs pour le monastère en cours de finition. Me voici apprenti. J'apprends, comme tout le monde, à réaliser ces travaux manuels sur le tas. Vive la liberté ! Je découvre avec plaisir le métier. Il offre au débutant la satisfaction d'une tâche qui n'est pas à refaire chaque jour. On y avance d'heure en heure sur la chape de ciment. Les carreaux gris perle se déploient. Leur propreté illumine progressivement le sol rugueux. Quel contraste avec la cuisine ! Mes légumes, si longs à éplucher, étaient si vite, et si bien, mangés. Je me contente avec bonheur de ce nouveau « sacerdoce».
Les drapeaux à prières claquent dans la bise. Un soleil timide nous donne espoir, ce jour de premier mois lunaire. Nous sommes déjà en février et les disciples remplacent les bannières usées par une année aux quatre vents. Ils alignent de nouveaux fanions, couverts de textes rituels en impression noire. Il y en a de cinq couleurs : autant que de directions. Le rouge pour l'Ouest, le bleu pour l'Est, le vert pour le Nord, le jaune pour le Sud, le blanc pour le centre. Ce sont aussi les couleurs des cinq principes de sagesse : le rouge pour la félicité, le bleu pour l'immuabilité, le vert pour l'activité, le jaune pour l'équanimité et le blanc pour l'unité.
Les nuits étoilées scintillent de mille joyaux. La pureté de l'air donne au ciel nocturne « *l'obscure clarté qui tombe des étoiles* ». Je reste souvent absorbé dans la contemplation de la voûte pétillante de myriades de constellations : autant d'humanités, autant de soleils, autant de vies illimitées, me dis-je. Se peut-il que certaines nous perçoivent depuis leur vaste univers ?

Le mois de février est celui des gels. Cieux clairs, étangs figés, roides stalactites de glaces qui festonnent les toits, je glisse dans un monde intense et que les frimas rendent d'une extrême précision. C'est comme si le froid donnait à chaque détail un destin plus grand. Les teintes transparentes de ce coteau transi évoquent une palette opalescente et diaphane. Chaque nuance éveille une impression unique - bleus marine, turquoises, outre mer, violine, autant de touches à l'aquarelle de l'artiste de ce sage hiver. La sagesse immobile de cette saison a la clarté, l'aspect translucide, et la précision d'un miroir. Sa nuance bleutée empreint chaque chose. Tout semble comme intensifié dans l'image figée et belle d'une contrée pétrie d'espace. Le ciel pâle s'est uni à la terre givrée. Leur continuité confère au paysage

l'apparence d'un rêve, d'une vie imaginaire et peut-être éternelle. La vapeur que nous exhalons en marchant lentement dehors nous rappelle que la nature s'est simplement prise dans ce rêve. Qu'elle bouillonne, qu'elle enfante, qu'elle bouge c'est ce qui devra revenir bientôt, à l'orée impalpable du printemps à venir. Je quitte mes promenades avec l'impression de m'arracher à un songe clair et fascinant. Il me faut reprendre les heures de bénévolat en gardant, comme un cristal pur, les impressions d'une montagne en méditation. Je rentre au monastère, après ces balades au gré de chemins verglacés, comme nimbé d'une onde bleue. Le chantier reprend chaque fois ces instants fragiles, me donnant en échange la chaleur des autres bénévoles qui m'entourent bientôt de leur jeunesse joyeuse.

Magdalena se trouve dans l'équipe juvénile de dallage. Cette jeune fille brune est d'origine espagnole et parle bien ma langue. Ainsi nous échangeons toutes sortes de propos plaisants pendant nos longues heures de carreleurs. Nous voilà dans les futures salles de bain du monastère, ajustant nos céramiques aux murs et au sol. J'écoute les anecdotes sentimentales de la communauté qu'elle connaît en détail. Avec délice je me retrouve dans une sorte de collège romantique. Je découvre que, chez les bénévoles, « Valérie aime Jérôme ». Je ne l'aurais jamais deviné ! Le beau retraitant, Amita, échange avec Magdalena des secrets tendres dans leur lien épistolaire. Il lui fait ses confidences. Comment va se passer la sortie de sa retraite de trois ans ? Épousera-t-il Magdalena ? Ou le bouddha le gardera-t-il dans la chasteté monastique pour toujours ? Alors Magdalena devra, elle aussi, prendre les vœux, devenir une moniale, et sublimer son désir. Des larmes, de l'espoir, nous découvrons l'aventure inoubliable de l'amour, en filigrane des bouddhas dorés qui sourient, complices, et des fumées d'encens qui s'élèvent. La suite du feuilleton quotidien arrive avec la reprise du travail l'après-midi. Elles passent si vite ces heures, dans le sentimental papotage que j'échange avec la romantique Magdalena. Je deviens familier du « courrier du cœur » du monastère. Je suis en si charmante compagnie, bercé par sa voix féminine et ses secrets d'ermitage. Je me réjouis même de carreler les salles de toilette pour les lamas. Me voici daller les latrines des enseignants qui officient dans les retraites traditionnelles de trois ans, trois mois et trois jours. Nous nous réjouissons que la faïence portera ici plus de sagesse qu'ailleurs ! Cette idée nous encourage. Il me faut bientôt participer avec d'autres amis, apprentis céramistes comme moi, à cette tâche éblouissante entre toutes : carreler la salle à manger des lamas. Nous y consacrons plusieurs jours. Et nous voyons cette vaste pièce à plusieurs niveaux surélevés, se métamorphoser en un espace d'une clarté sereine. Je peaufine mes tâches avec les carreaux, le ciment-colle et le joint de finition. Je fabrique notre propre enduit adhésif à partir d'une poudre. Je la mêle à l'eau par seau entier. J'agite le mélange avec fierté à l'aide d'une grosse perceuse équipée d'un agitateur.

Bientôt, Magdalena, mon acolyte, rase ma tête pour la première fois. Coiffeuse visagiste de métier, elle coupe mes cheveux avec la tondeuse électrique communautaire. En guise de salon de coiffure, nous disposons de la mezzanine de

bois au dessus du réfectoire des bénévoles. Je sens, au moment où la tondeuse ôte ma chevelure, et sans déplaisir, que je suis désormais un moine. Je vois mes boucles tomber à terre. Je les ramasse moi-même, après la tonte, avec une petite pelle et un balai. Je devrais les brûler selon la tradition himalayenne...

L'abbé du monastère me demande alors de tenir le bureau d'accueil. Il vient de recevoir son standard téléphonique et ses lignes. Tout heureux, je m'apprête à inscrire, moi aussi, mon encoche dans cette réalité. Je vais devoir assurer, pour la congrégation, le secrétariat quotidien de ses lamas.

Un matin, alors que je suis sagement assis à mon petit bureau d'accueil derrière ses vitres, l'abbé remarque que j'ai passé une nouvelle chemise en soie jaune paille sous mon châle bordeaux de moine du bouddha. Il me dit : « il ne te manque que la cravate. » Me voici donc devenu le standardiste, le secrétaire, l'hôte et même la plume anonyme du vieux maître himalayen. Je réponds en effet aux courriers adressés au « Très Précieux ». Ce dernier n'écrit ni ne lit les langues européennes. Il me faut donc décacheter les lettres des disciples qui lui sont adressées. Je fais suivre les offrandes, ainsi que toutes les photos, au maître. Il peut comprendre les images et utiliser ces modestes offrandes pour sa vie quotidienne. Quant aux lettres elles-mêmes, elles comportent souvent des souhaits que je résume en quelques mots. Son cuisinier les lui transmet. Mais, bien souvent, c'est ma responsabilité que de préparer une réponse digne d'un vénérable bouddha asiatique ! Bien sûr je fais relire toutes mes réponses épistolaires au dauphin du « Très Précieux ». C'est un lama européen très avisé. Il me donne un mot juste, une formule plus aimable, ajoute une idée utile. Il me laisse en général envoyer les lettres telles quelles. Un matin, il me gratifie même d'un flatteur « tu as la fibre » en découvrant mes suggestions signées du nom de son propre maître. Je signe toujours les courriers : « pour le "Très Précieux", le secrétaire ». On imagine en me lisant que je suis sans doute son traducteur. Ce n'est pas le cas, ne parlant ni n'écrivant le tibétain.

Il me faut donc faire preuve de ressource et d'imagination. Peu qualifié pour le tantrisme, que je découvre à peine, me voici conseillant aux disciples pleins de foi des pratiques dont je connais bien peu de choses ! Il me paraît utile de consigner dans ces lettres les quelques conseils que mes oreilles glanent çà et là, dans la conversation des lamas. La pratique de la respiration qui, en aspirant, prend la souffrance et, en expirant, donne le bonheur s'avère ma recommandation la plus fréquente. Je suggère aussi, comme nous y encourage notre maître de méditation la récitation du mantra « Om Mani Padmé Houng » du bouddha blanc de la compassion. Il m'arrive de préparer de plus longues lettres de réponse lorsque les cas sont sérieux, ou nécessitent une attention particulière. La satisfaction des disciples doit être intense de constater l'intérêt que leur maître a pour eux. Il s'avère que le « Très Précieux » ne sait rien de ces courriers qu'il ne peut déchiffrer !

Les moines, eux, lui font confiance en tout. Ils ont même accepté de ne pas savoir à quels vœux monastiques ils sont en théorie assujettis. Ils ne connaissent que les

principaux qui consistent en cinq engagements. Ils vivifient le cœur de l'éthique bouddhiste, mais aussi de sa vie monastique. Ce sont les promesses suivantes : ne pas prendre la vie volontairement (c'est-à-dire ne pas tuer), ne pas prendre ce qui n'est pas donné (c'est-à-dire ne pas voler), ne pas abuser les autres par des propos fallacieux (c'est-à-dire ne pas mentir), ne pas consommer d'intoxicants (c'est-à-dire ne pas boire d'alcool). Il est exigé aussi, à cet égard, de ne pas fumer de tabac, et ne pas consommer de drogue. Et enfin il ne faut pas avoir de vie sexuelle active (c'est-à-dire garder l'abstinence). Il s'agit de s'abstenir de tous rapports sexuels et également d'auto-érotisme aboutissant à la libération du fluide vital. Cependant, les rêves pendant le sommeil ne sont pas astreints à la chasteté, de par leur caractère involontaire. Mais il est interdit d'utiliser le contact intermédiaire d'un morceau de tissu, sous la douche par exemple, pour obtenir une satisfaction érotique. Cette précision fut donnée lors d'un enseignement public du dalaï lama. Les vœux monastiques sont en effet les mêmes dans sa tradition et dans celle du « Très Précieux». Ils proviennent d'une transmission historique commune dans les Himalaya. Tous, moines sans expérience de retraite collective et eurolamas, sont ici assujettis à ces cinq engagements communs.

Le « Très Précieux » m'a fait savoir peu après mon arrivée « qu'il me faut bien réfléchir avant de m'engager, et si je prends la décision de devenir moine qu'il me faudra porter la robe du bouddha toute ma vie ». J'ai accepté sans hésitation.

Les moines ayant l'ordination complète (*guelong*) sont astreints, en principe, en plus de ces cinq vœux fondamentaux, à plus de deux-cents engagements issus de l'histoire ancienne du monachisme bouddhiste. C'est la même ordination pour les moines *guelong,* sans expérience, de retraite collective et pour ceux issus de la retraite. Il n'y a aucune différence. Pour les moniales le nombre de vœux est plus important encore. Le « Très Précieux » a d'ailleurs renoncé à donner la liste de tous ces engagements, certains n'ayant plus de réalité aujourd'hui. Personne ne semble en connaître la totalité, au monastère ! Paradoxe : les moines sont astreints en théorie à des vœux très précis, sans grande nécessité probablement, dont ils ne connaissent pas le détail. Certains sont racontés par le maître, cependant. L'un d'entre ces préceptes mineurs, qui est parfois repris avec le sourire par les moines, consiste « à ne pas jeter de matelas par les fenêtres des étages ». Il semble en effet qu'un moine du temps du bouddha ait jeté un matelas par la fenêtre pour le faire arriver plus vite et plus aisément en bas, sans avoir pris la précaution de regarder auparavant si la perspective était dégagée. Or un noble moine qui se trouvait sous la trajectoire prit le matelas sur la tête. Il dut perdre un instant le fil de sa paisible méditation. Il justifia sans doute un communiqué à la réunion plénière de la congrégation. Et cela fit un nouvel engagement pour les moines : on ne doit pas jeter de matelas par la fenêtre de l'étage !

Les autres préceptes mineurs des moines me seront connus par une autre source. Ne disposant pas dans la vie quotidienne du texte du code monastique bouddhiste adopté par cette école himalayenne, j'ignore, comme la plupart de mes camarades,

les autres préceptes constituant l'éthique quotidienne des moines. Ma curiosité habituelle est bientôt satisfaite largement par un ami qui explore les sites Internet consacrés au bouddhisme. Il trouve un jour un essai accompagnant de larges extraits du texte ancien. Il est écrit par un moine d'une tradition d'Asie du Sud-Est. Nous importons sur un micro-ordinateur la totalité du livre informatique consacré à cette question. Je réalise que tout internaute explorant ce site et ouvrant ce document en sait plus que moi, qui suis un apprenti moine, sur la question des engagements monastiques. Le texte original, vieux de plus de deux mille ans peut-être, est une véritable sociologie du bouddhisme antique. Je lis avec curiosité cet intéressant bréviaire, et découvre son côté très nuancé. Il ne manque pas d'humour, chose étonnante, avec en particulier les préceptes introduits à cause des frasques amusantes d'un des moines, du temps du bouddha, nommé Udayin. Ce dernier avait été marié avant de devenir moine. Parmi les quelques bévues qui lui valurent de justifier un ajout de précepte au code monastique de la part du bouddha, l'une retint mon attention. Un jour ce moine fut sollicité par une moniale. Cette dernière savait qu'Udayin cousait à la perfection. Elle lui apporta du tissu afin qu'il réalise pour elle une robe monastique. Il accepta, et fit progressivement le travail de couture. Il lui remit l'ouvrage terminé, en lui demandant de ne pas porter la robe avant la réunion plénière de la communauté. La moniale accepta sans doute ce conseil « les yeux fermés ». Le jour de la réunion elle arborait sa nouvelle robe sans se rendre compte que le facétieux Udayin avait brodé dans le dos du châle, avec des fils de plusieurs couleurs, la silhouette entrelacée de deux amoureux en train de s'accoupler. Ce dessin fut bien évidement remarqué par l'assemblée des moniales. Il valut la remarque suivante de ces dernières : « C'est bien dans la manière du vénérable Udayin »... Cette histoire fut d'ailleurs consignée dans le registre des préceptes pour illustrer un nouvel engagement supplémentaire : les moniales ne doivent pas demander aux moines de coudre pour elles une robe monastique...

Chaque matin me voit accompagner les bénévoles jusqu'à leur départ en minibus Toyota, de couleur orange, vers le chantier. Les habits qu'ils portent sont des frusques de nos « donations ». Il me faut ici expliquer ce que sont les « donations ». C'est un endroit situé en dessous de l'appartement du « Très Précieux ». Il consiste en un local exigu, disposant de quelques étagères. Des monceaux de sacs en matière plastique, voire de sacs poubelle, s'accumulent. Ils contiennent de vieux vêtements donnés au monastère par des fidèles. On y trouve de tout. La veste à col en fourrure voisine avec les chaussures montantes de sapeur pompier. Ce capharnaüm constitue la *boutique de mode*, comme le disent mes camarades vivant ici. Ils ajoutent :

- Je m'habille chez Donation.

Ils arborent avec une classe époustouflante ces vieux oripeaux. On voit un maçon marcher avec un blouson beige, en fourrure synthétique, sérigraphié d'un couple de loups aux yeux bleus. Je vais bientôt moi aussi fouiner dans la caverne d'Ali Baba

et y dénicher les trouvailles. Un tricot rose fuchsia m'attire par son coloris vif. Avec un peu d'imagination je le trouve de style bhoutanais ! Les chaussures de sapeur pompier sont restaurées par notre voisin le moine Raphaël. Il passe des heures à les laver, à les faire sécher et à les graisser. Le résultat est à la hauteur de ses soins. Il sera bientôt remarqué pour ses godillots tout terrain sur le chantier du temple. La tenue est bariolée. Les couleurs sont vives. Les coupes, désuètes. Ciré jaune, chaussettes rouges, pantalon de chantier vert kaki en plastique, il ne manque qu'un bonnet à pompon multicolore à notre bénévole pour être dans le ton. On voit qu'en réalité cette manière de se vêtir est la fidélité à l'enseignement du bouddha lui-même. Celui-ci trouva, ses premiers vêtements d'éveil au fil de l'eau. C'étaient ceux d'un défunt qu'il teignit avec de la terre ocre. La récupération est ainsi à l'origine du vêtement monastique bouddhiste. Nos belles robes de moine sont une introduction luxueuse. Ces habits des « donations », portés avec élégance, évoquent le reflet fidèle des premiers bouddhistes.

On peut vivre ici sans argent ou presque. Un jour le chef du chantier, un homme jeune, trouve par terre une pièce de monnaie. Il s'écrie : « Youpee ! je vais faire un cadeau. » Il n'a pas un centime à lui. Il demande parfois, et si rarement, une bouteille de cola à ses camarades plus prospères. Ils la lui payent bien volontiers. Il porte la responsabilité de ces constructions titanesques. Il est content de travailler gratuitement, sans un sou en poche. Il sourit. Il me tend la pièce : « Je fais une offrande *au Très Précieux* », me dit-il. Il vient de me donner sa première leçon. Vivre aujourd'hui sans argent, sans compte en banque, sans voiture et sans bien, n'est-ce pas l'image parfaite des tous premiers moines du bouddha qui laissaient tout derrière eux ! La jubilation que chacun éprouve ici à travailler sans demander de salaire, et à vivre en simplicité, est terrible. Nous sommes portés par une invisible vague de vitalité. Il se peut que la jeunesse des bénévoles explique cette audace, ce courage et cette tendresse sans calcul. Les après-midi à la pause, l'un d'entre eux met un peu de musique sur un vieux portable stéréo. La danse est irrépressible. Les bénévoles portant ciré et bottes, tricot et chaussettes de laine, dansent. Le petit terre-plein en lave de pouzzolane qui jouxte la cuisine se transforme en un « endroit à la mode ». Nous apprécions d'autant plus notre grand bol de thé au miel et notre tartine géante de beurre à la confiture d'abricot. On admire les plus gracieux des couples. Ils dépassent les limites du talent en une rythmique digne et joyeuse. Le soir, pendant le dîner, il arrive que moines et laïcs se mettent en cadence. Ils applaudissent un étonnant couple qui invente une sorte de valse. Adam, un moine en robe du bouddha, et un bénévole en tenue de chantier traversent, enlacés comme deux clowns, le réfectoire, en valsant sous les hourras du public. Nous sommes conquis par cette nouveauté. La vitalité est communicative. Mais nous rencontrons aussi nos jours de légère dépression. Notre bonheur est un peu instable, traversant tous les possibles entre l'allégresse et la tristesse. On dirait que la jeunesse de ce projet déteint sur nos humeurs changeantes.

http://www.pdf-tools.com

Une autre fête vient renouveler notre rosaire de convivialité. On fête l'anniversaire de Jean. Sa chambre est pleine de moines, et de bénévoles en tenue de laïcs. Notre camarade, attentif à l'usage ancien, a prévu deux accès. Sa porte donnant sur le jardin jouxtant la route sert pour l'entrée des moines. Ils peuvent ainsi bénéficier de la partie de la chambre dont se sert Jean. Ils sont ainsi dans son espace personnel, où s'appliquent les règles monastiques. Quant aux laïcs, c'est à dire aux personnes ayant gardé leur liberté et leur choix sexuel, ils ont accès à la fête par l'autre porte, celle qui ouvre sur le patio collectif. Ils restent dans la partie de la chambre où le compagnon de vie quotidienne de Jean a son lit. C'est un bénévole qui n'a pas pris l'ordination des moines. Celui-ci accueille ainsi dans son espace personnel tous ceux qui, comme lui, ont été invités à manger du gâteau. Le délice que nous offre Jean sur de petites assiettes, qu'il nous tend avec délicatesse, est né d'une idée à lui. Il est allé chez le boulanger du village à côté, et il lui a demandé une recette spéciale pour son anniversaire. Il a fait ainsi confectionner de gigantesques gâteaux à la crème, à l'ananas, avec un doigt d'alcool pour les parfumer. Il a tenu à faire partager son anniversaire à tout le monastère. On a déjà passé les plats au temple à la fin du rituel mensuel, et plus de cent personnes ont eu ainsi leur part. Cet après-midi, sont accueillis ceux qui n'ont pu venir au rituel. Sans doute Jean a-t-il une capacité d'observation et de mémoire très précise, car il est venu inviter, sans se tromper, tous ceux d'entre nous qui n'étaient pas au temple.

J'arrive donc dans sa chambre, un lieu étonnamment bien rangé. Des tapis ornent le sol, tandis que ses autels présentent les photographies des maîtres himalayens dont il a été le disciple. Il a une tendresse particulière pour un vieux lama bhoutanais. Il a été son élève de son vivant. Puis, il a participé, dans l'Ouest, à une étrange retraite collective de trois ans dans un des premiers centres d'études européens que ce moine avait dédié à la vie bouddhique. Un petit ermitage pour une dizaine de personnes avait été construit avec peu de moyens. Il manquait aussi d'un encadrement pluriel pour accompagner la dizaine de candidats à l'éveil. Jean était l'un d'eux. La retraite tourna à la débandade. Probablement à cause de conditions de vie trop spartiates, et d'un suivi individuel insuffisant, peut-être aussi à cause de l'espace trop restreint pour les promenades, les uns et les autres arrêtèrent au fil des mois leur projet de vivre dans le recueillement à l'intérieur d'une petite chambre sans chauffage, donnant sur un patio partagé avec les autres. Ce qui déclencha sans doute la fin prématurée du centre de retraite fut un incident dramatique. Un des garçons, qui participait à cette aventure, ne put se supporter dans l'enceinte étriquée de ce petit ermitage vibrant de présence humaine. Il s'isola dans une chambre de la gentilhommière qui constituait le bâtiment principal du centre d'étude bouddhique à deux pas. Puis, pour des raisons inconnues, il se donna la mort. Le centre, lorsque je le découvris, était un lieu désolé où avaient été abandonnés les projets de retraite de trois ans. On pouvait s'en servir occasionnellement pour y passer une nuit, dans des conditions de relatif inconfort, afin de suivre les enseignements dispensés en fin de semaine à proximité...

http://www.pdf-tools.com

Telle est l'expérience que vécut Jean, pendant peut-être une année, avant de capituler comme la plupart des autres avec lui. C'est sans doute la nécessité pour lui de reprendre et de poursuivre cette expérience, d'une manière plus sereine, qui l'amena à venir à Félicité pour y préparer la retraite collective de trois ans à venir. Félicité avait eu la chance, dès le départ, de bénéficier de la présence permanente de notre « Très Précieux », expert sans doute dans ce domaine nouveau en Europe des retraites tantriques collectives et individuelles. Sa proximité quotidienne lui valut de guider attentivement tant les retraitants que les enseignants qu'il avait patiemment formés lui-même. Il y eut ici peu de problèmes. On me rapporta cependant un incident gardé secret qui fut, il y a quelques années, discrètement géré par l'intendante des achats d'un centre de retraite des filles. C'est cette dernière qui me raconta elle-même comment elle avait assisté à la crise. Sa camarade, une retraitante, récitait les prières et les formules rituelles, les *mantra*, avec une puissante ardeur. Elle trouvait que cela donnait beaucoup de bonheur à sa retraite collective de le faire sans arrêt, par moment pendant des heures de félicité. Après cette phase euphorique, elle entra dans des épisodes progressivement déprimés, au point que l'intendante qui les constata, préféra soulager les crises en aidant discrètement cette jeune femme grâce à une aide pharmaceutique. Il fut ainsi possible de lui permettre de traverser les trois années de la retraite. À sa sortie, les signes d'apathie de cette personne, qui était devenue comme les autres de sa promotion, une nouvelle femme lama, étaient toujours là. Il lui fut donné la chance d'être accueillie attentivement par un grand centre d'étude affilié à Félicité, un lieu animé et plus ouvert. Il lui fut permis de continuer à porter la robe des moniales et de bénéficier de leur prise en charge pour l'hébergement... Il m'arrive de l'y croiser. Il est toujours étrange de rencontrer ainsi une moniale qui ne parle quasiment pas et qui regarde les autres comme le bouddha peut-être les voit...
Mais aujourd'hui, nulle dépression ici, nous sommes ensemble pour manger du gâteau et nous surprendre à des conversations plus soutenues que d'habitude. En effet, Jean est un érudit. Il connaît le bouddhisme de manière très personnelle. Il a été auparavant professeur de yoga et a accompagné des dizaines d'étudiants sur ce chemin. Il connaît ce qui environne la pratique du yoga, comme la diététique et les soins phytothérapeutiques. Il est surtout devenu un méditant aux intuitions saisissantes qui ne laissent de me surprendre. Ses camarades ne peuvent tout à fait le suivre. Il survole notre fiévreuse collectivité avec sa largeur de vue et ses perspectives raffinées. Il a été trop longtemps affecté au chantier. Pour lui pas de problème, il transforme même les plaques de plâtre en un support de pratique de l'attention soutenue. Il forme ses camarades au yoga du « placoplâtre » et il ne se lasse pas de leur montrer le rôle du silence créateur. On ne le prend guère en défaut. Il ne manque jamais d'un conseil de nutritionniste ou d'une observation sur la nature de la conscience. Il constitue pour moi une présence très utile. Il condense à lui seul beaucoup des préoccupations culturelles qui manquent un peu au monastère. Il m'invita dès le début de mon séjour à participer à ses soirées ciné-

club. Sans complexes, il a réquisitionné la petite vidéo du monastère et à partir de ses propres collections, il organise des soirées à thèmes comme par exemple « Piaget et Chomsky dans leur débat sur la linguistique structurale »… Quelque provocation intelligente de sa part nous pousse ainsi à rester éveillés dans notre vie bouddhique... Il va de soi que notre ami Jean n'est pas toujours bien compris. Parfois les lamas européens qui sortent de la dernière retraite de trois ans se trouvent inexpérimentés et sans suffisante culture spirituelle lorsque Jean leur parle avec sa profondeur habituelle. Il est fin, tour à tour grave et drôle, sa pratique de l'enseignement du yoga fait de lui un pédagogue spontané. Il est donc en porte-à-faux, vis-à-vis de lamas qui ont l'autorité due à leur titre, mais qui risquent de perdre la prestance sacerdotale en la présence de Jean, tant son rayonnement est évident. Il a auparavant été affecté à des humbles tâches du bâtiment qu'il a accomplies sans jamais se plaindre, les transformant en occasions d'explorer et de montrer des aspects nouveaux de la méditation à ceux qui l'entourent. Il a rencontré le « Très Précieux » pour lui demander de l'aide dans un chantier trop rudimentaire pour ses dons. Celui-ci a pris à cœur de lui donner un satisfecit en lui récitant gentiment ce vers attribué au bouddha : « La vase n'atteint pas le lotus. » Il est quand même mieux compris en ce moment par la hiérarchie du monastère, que par ses camarades du chantier sans expérience de la vie culturelle. Il lui est offert depuis peu d'être responsable de l'entretien du temple et de bénéficier d'une grande latitude dans son temps de travail quotidien. Il garde au temple son atmosphère sacrée en soignant la propreté et chaque détail de la présentation des offrandes. Il suffit d'entrer dans ce lieu pour percevoir sa marque : bougies mises en scène avec art, moquette parfaitement peignée, parfums d'encens évocateurs... J'ai l'impression qu'il serait un extraordinaire abbé pour notre monastère. Il semble qu'il n'ait pas besoin à l'avenir de faire ces retraites collectives traditionnelles. Il est prêt. Sa petite fête me plaît, nous voilà, moines et laïcs aux mains de maçons, assis autour de son lit, sur ses tapis de laine, à déguster du gâteau à la crème et à l'ananas en évoquant la spiritualité du bouddha... « La vase n'atteint pas le lotus... ». Ses fleurs surgissent de l'eau des lacs clairs et s'épanouissent, étrangères à la vase d'où elles sortent. *J'ai pris votre boue et j'en ai fait de l'or,* disait aussi Baudelaire.

> *« J'ai donné au paysage mon espoir, et peut-être quelques rêves. Des volcans au loin, des rapaces argentés qui planent, il revient comme une respiration. Des heures, des jours s'égrènent. Me voici novice...*
> *Montagnes au loin, vent frais. Reverrai-je le soleil au bout de cet hiver ? Les ombres qui s'agitent, les animaux qui frissonnent, tous parlent la langue universelle de l'amour.*
> *Les ruisseaux qui débordent des neiges évanouies vont sans hésiter vers le vaste océan. Leur flot ambré traverse les prés endormis en miroitant. L'esprit humain est si léger. Il ne sait pas fluer ainsi vers*

http://www.pdf-tools.com

l'unité marine de la perfection. Que ne suis-je ce sage cours d'eau qui va vers son but immanquablement ?
Soir, étoiles, air frais. Je respire. Mes heures s'envolent, le ciel blanchit à l'horizon, l'aube qui me réveille passe comme une onde, un souffle de vigueur.
Des matins chantonnent, givre sur les feuilles. Les glaces qui fondent éveillent le désir. »

http://www.pdf-tools.com

2

LE PRINTEMPS

« Largo, il capraro che dorme »
Le Printemps, Antonio VIVALDI

Le ballet des maçons du temple, frères de ma vie quotidienne, continue en haut de l'édifice de béton. Ils construisent tard ce soir à la lumière des projecteurs. C'est le moment, tant attendu, de couler la chape de ce premier niveau. La toupie bicolore portée par le camion pompe le ciment frais et le propulse à l'étage par un tuyau. Les garçons l'étalent sur les coffrages. Le lendemain, on fête tous la chape, le Supérieur a fait acheter des croissants pour tout le monde... Le printemps est là, mais il est fugace dans cette région de montagne. Le petit étang couvert de nénuphars sert de sanctuaire à de sages carpeaux. L'herbe est haute. Ils viennent flâner au bord du petit bassin arboré. Assis sur le vieux banc de bois, il me faut continuer d'écrire, et je pianote sur le petit clavier de mon ordinateur Macintosh nomade posé sur mes genoux. Au loin la silhouette des puys se dresse vers l'azur. La neige persiste sur les sommets miroitants. Des milans clairs planent haut dans le ciel. Ils s'élancent et, de quelques frémissements d'ailes, les voici prenant les courants aériens. Mus par une invisible force gravitationnelle, ils jouent avec le vent de ce printemps à peine éclos. Les bourgeons éclatent sur les haies de coudrier. Les feuilles viendront bientôt reverdir ce monde encore en hibernation. Les taupes au pelage d'une douceur immense créent leurs palais souterrains en prévision de chaleurs estivales. Les buttes des taupinières s'élèvent partout dans la pelouse désolée. L'air se fait tonique. Il rosit nos joues et éveille nos désirs. Un soleil timide et blanc apparaît comme l'enfant destiné à régner en prince sur le monde. Ses rayons osent à peine toucher le silence des vals éclaboussés de rosées et de jonquilles. Il hésite encore à réchauffer notre paisible univers et à nous inviter aux bras nus. Des conversations reprennent à table, on parle de voyages, et parfois nos regards s'attardent sur une silhouette qui passe, innocente, comme si nous étions les candides jouets du printemps qui s'éveille. Neuf est le monde, vif est le vent. Notre thé paraît plus chaud dans sa tasse, et nos tartines plus petites. Il nous faut goûter d'une deuxième tranche de pain, notre force la réclame. Un sortilège adolescent semble nous inviter à une danse quotidienne plus féconde. Aurions-nous été touchés de la flèche blanche des *chérubini* ? Serions-nous secrètement

http://www.pdf-tools.com

enfiévrés d'un mars taquin aux giboulées éparses ? Le fil des heures semble parfois s'enfler d'une aspiration inconsciente, d'un trop-plein de bonheur et d'une infatigable volonté de faire le bien autour de nous. Un supplément d'âme, un complément de sujet, une force vert pâle nous soulèvent et nous inspirent. Le moment des activités qui s'accomplissent d'elles-mêmes est celui des printemps qui surgissent. On réussit tout ce que l'on touche, et nos amis sourient sans se lasser de nos paroles, libérés d'un coup des étreintes silencieuses de l'hiver enfui... Vite une bicyclette, vite une balade, et vite respirer cet air léger qui nous enivre : je rajeunis, et le monde entier semble flirter de nouveau, en son éternelle adolescence. Aurions-nous cédé au philtre annuel des équinoxes pascals ? Serions-nous sous influence ? Et quel amour les anges de la nature ont-ils conspiré pour chacun d'entre nous ici ? Même le bouddha doré, ceint de son drap safran, semble nous regarder avec une compassion plus éblouissante, depuis son autel de bois laqué, dans le temple communautaire. Que nous montre-t-il ? Faut-il accueillir le poison du désir comme une nécessaire renaissance de notre corps ? Faut-il l'épuiser dans notre labeur aimable pour cette fraternité nouvelle de moines et de moniales ? Faut-il le transmuter au pied de notre ami, le bouddha placide, en méditant sur la sagesse toute accomplissante dont il est aussi porteur ? Pleins de rêve, de passion, d'ardeur et de trouble, nous prions avec ferveur, afin de mieux comprendre notre esprit qui s'est enivré d'un air de renouveau... Ma robe de moine frémit dans l'air du matin, mon châle s'échappe de mes épaules d'un coup de zéphyr moqueur, et je suis comme un chiffon dans le souffle du vent. Je n'ai guère de consistance, mais tous mes efforts aboutissent. Je n'ai pas beaucoup de réalité par moi-même, mais mon aspiration rencontre une inondation de grâce quotidienne. La magie du printemps s'est unie, indissociable, avec la sagesse immuable qui réussit tout. À qui appartient-elle ? Au bouddha ? Au vent ? Aux montagnes vibrantes, au loin ? Je ne sais, je ne suis qu'une question. Je ne rencontre que les sourires de mes camarades qui, eux aussi, tous troublés de ce temps entre les saisons, tanguent comme des mandarines au bout des rameaux reverdis, dans leurs vêtements orangés, brique et rouges.

C'est l'heure du dessert. Patrick, bénévole au chantier passe devant le buffet. Il choisit ses deux mandarines dans le grand plat. Il les prend abîmées. Ainsi les fruits qui pourrissent sont ôtés pour les autres. Mais son dessert est bien compromis. Une jeune fille constate silencieusement ce geste. Par un petit signe de la tête, elle me fait comprendre qu'il me faut détourner l'attention de Patrick. Je lui parle aimablement. Pendant ce temps, tandis qu'il me regarde, elle subtilise rapidement les deux fruits qu'il a déposés près de son assiette. Elle les remplace par deux belles mandarines. Elle se rassoit discrètement. Il n'a rien remarqué. Tournant le visage vers son repas, ses deux mandarines sont devenues fraîches et brillantes. Il sourit...

Le domaine de Félicité comporte une maison des bénévoles près de la route

vicinale, celle-ci jouxte le monastère. Cette ancienne bâtisse rurale, très vaste, communément appelée « la ferme », sert de dortoir et de réfectoire aux volontaires comme Patrick. Ces derniers, ainsi que les moines sans expérience de retraite collective, y prennent leurs trois repas principaux et leurs goûters. Le lieu est une sorte d'oasis de repos pour nos camarades et moi-même. Au moment des pauses, nous pouvons nous arrêter de travailler, prendre un thé, un café, des tartines beurrées, et même déposer sur le pain frais une généreuse couche de confiture d'abricot ou de fraise. À l'heure des principaux repas, nous trouvons un comptoir apprêté, comportant de vastes gamelles d'aluminium emplies de soupe, de légumes en sauce, de céréales étuvées. Souvent un dessert lacté, ou une pâtisserie a été préparé. Parfois un peu de viande ou de poisson est offert à ceux d'entre nous qui ne sont pas végétariens.

Ainsi « la ferme », comme on l'appelle ici, est le havre ou les uns et les autres se restaurent et devisent, parfois fort simplement. Bien sûr, nous arrivons les bottes crottées, les imperméables mouillés, lorsqu'il pleut, ou pire, lorsqu'il neige. Le lieu n'est pas d'une propreté parfaite, étant envahi régulièrement au cours de la journée de sa convivialité colorée et pleine d'appétit. Les portes vitrées s'ouvrent, se referment. Et, parfois, elles restent entrouvertes, laissant les courants d'air froids de l'hiver emporter le peu de chaleur humaine qui s'y est temporairement déposée. Qu'importe, calés sur les bancs de bois, parfois bien serrés les uns contre les autres, nous savourons les bons plats très simples mitonnés avec gentillesse par la petite équipe de la cuisine. Une vaste assiette de légumes, un grand bol de semoule aux raisins paraissent délicieux quand on a passé la matinée dehors au grand air. Les portions sont généreuses. On mange bien.

Peu soucieux de leur confort, ou même de leur niveau de vie, les bénévoles effectuent un entretien minimal pour ce lieu. Chaque jour une personne est désignée pour tenter de nettoyer au mieux cette vaste cantine sommaire et fréquentée par trente à soixante personnes qui s'y restaurent à la fois. Ce ménage est la mission impossible que nous assumons en général avec, quand même, le sourire! Alors que nous sommes des Occidentaux attentifs en général au confort moderne, à la propreté, et aux apparences confortables des lieux de vie, nous acceptons ce ménage désespéré, puisque nous savons d'avance que nous ne suffirons pas à la tâche. Le lieu est trop vaste, trop peuplé, et offert à toutes les agapes de la vie quotidienne. Ne cessant de servir qu'avec le sommeil des derniers couchés, il accueille même infusions, ultimes tartines nocturnes et confidences aimables sur les travaux manuels de la journée, tout comme sur la vertu de tel ou tel grand maître. Le sol est sommairement lavé avec un de ces *mops* - balais à poils cotonneux qu'on mouille dans un seau. On les appelle *vadrouilles* au Québec. Je les découvre pour la première fois sur place ! Je deviens, comme tous mes camarades, un habitué de la serpillière et du balai à laver, à défaut de beaucoup pratiquer la méditation quotidienne d'un moine. Le lieu n'est donc pas réellement net : ses recoins, ses murs accumulent progressivement une sorte de patine, qui

ressemble fort à un peu de crasse. Qu'importe, le vaillant bénévole du jour se démène avec son seau et sa *vadrouille,* et fait un peu reluire le carrelage, prépare des grandes Thermos de thé. Il accueille parfois ses camarades avec des petites fleurs sauvages qu'il place sur les tables, à la belle saison. Parfois nous ne pouvons réellement nous détendre de la journée, dans le bruit et le tintamarre de ces bénévoles débordant comme nous-mêmes de vitalité et de récits quotidiens à échanger. Notre cantine n'est certes pas le lieu qu'on aurait imaginé à des moines du bouddha. Et pourtant, fraîchement lavés et shampouinés, les joues rosies par la journée et leur douche, les moines arborent dignement, au dîner du soir, leur belle robe de laine, ou de coton, couleur prune, leur châle noblement déplié sur les épaules. Peut-être cette situation étonnante les fatigue eux aussi. Pour moi c'est une sorte de défi quotidien : vivre, sans épuiser mes forces, ces instants de repas au milieu d'une assemblée vibrante et juvénile, qui semble prête à croquer la vie, tout autant qu'à embrasser la sagesse du bouddha.
Parfois je songe avec un zeste de nostalgie aux moments passés en Corée dans les salons de thé traditionnels de Séoul. Là-bas, dans le silence feutré de conversations chuchotées, dans un bel espace parfaitement propre, orné d'éventails et de coffres anciens, je goûtais à des infusions de mandarine ou de thé vert. Comme ce temps serein est loin déjà, reviendra-t-il ? Il m'a fallu devenir un moine bouddhiste en Occident pour rencontrer ce tendre vacarme des assiettes et des couverts, ce foisonnement de vie des repas conviviaux à soixante! Étrange destinée, me dis-je, en regrettant un peu la douceur de vivre qui m'était familière avant de venir au monastère de Félicité. Cependant, la satisfaction à partager un quotidien fraternel, à manger les mêmes assiettes de blé complet, et à aimer le même lieu, avec d'autres, me rend patient avec ce décalage qui semble s'être invité dans ma vie.
Le bruit, la vétusté des locaux, la proximité à table de quelques couples tendres réunis pour quelques mois à l'occasion de leur bénévolat, constituent pour un moine bouddhiste un étrange sanctuaire! Un simple appartement en ville serait davantage recommandé pour son calme et sa sérénité quotidienne! Je pense souvent que la première préoccupation dans un nouveau monastère est la qualité de la vie fraternelle, du silence, des atmosphères partagées, en particulier pour les moines. Cela me donne parfois l'incitation à retrouver ma propre voie paisible et préservée. Alors, j'en viens à me dire qu'il me faudra refaire ma vie ailleurs, dans le calme, la paix et l'appréciation silencieuse de mes repas quotidiens.

Si les moines sans expérience de retraite de trois ans partagent les repas dans un humble réfectoire, ils ont cependant la chance de loger, comme les lamas issus de ces retraites collectives, dans le monastère tout neuf. J'ai la chance de rencontrer Herr Kraft, le bienveillant industriel, qui a aimablement donné les fonds pour la construction. Son nom est celui d'une célèbre marque d'avions en Allemagne, dont il est le patron. C'est un homme déjà âgé, aux cheveux gris, un peu voûté, à la stature élancée. Lors d'une de ses visites, il passe serrer nos mains et nous dire

bonjour dans notre humble cantine. On a tout nettoyé la veille pour faire bonne impression. On sait l'importance de sa venue pour le financement de la construction en cours du monastère des filles. Il paraît lucide, attentif, et ses manières sont courtoises. Je suis vêtu, comme à l'accoutumé, de ma robe de moine. Il gratifie mon « bonjour » d'une salutation respectueuse. Logé dans la maison du « Suprême », il en reçoit le traitement V.I.P. L'assistant personnel du «Très Précieux » prépare lui-même les repas de notre bienfaiteur. Il les lui apporte sur de grands plateaux qu'il tient dignement devant lui en traversant les jardins. Il est rapporté cette jolie réaction de Herr Kraft. Visitant le chantier monastique, il voit les bénévoles travailler avec joie et ardeur. Il s'exclame, en admirant leur esprit de corps :

- Cette énergie est plus puissante que la bombe atomique !

Peut-être a-t-il pensé que ses ouvriers d'usine en Allemagne étaient moins exaltés à l'idée de construire les avions à réaction portant son nom...

Chacun ici éprouve de la gratitude pour ce bienfaiteur ; grâce à lui la congrégation peut offrir aujourd'hui un vaste centre monastique à chacun. Il y a même un chauffage par le sol coulé dans la chape... Il est réglé sur douze degrés environ. Habitant au bout d'une aile, ma chambre est plus froide, car exposée au vent. Le matériau de construction est un simple moellon de béton cellulaire de la marque Ytong, recouvert de crépi hydrofuge à l'extérieur, et caché par de fines plaques de plâtre à l'intérieur. Il isole sans qualité exceptionnelle du froid et de l'humidité, très perceptibles dans cette région exposée aux intempéries et à la neige. Afin d'améliorer un peu le confort j'utilise un « système D » avec satisfaction. Il tend à sécher un peu la chambre de son humidité. Ce truc m'a été confié par les anciens. Ils l'utilisaient quand ils vivaient dans les centres de retraite de trois années situés à côté de notre monastère. J'ai installé, comme eux, une ampoule de soixante-quinze watts dans une potiche de grande taille, en terre cuite brute, retournée avec l'ouverture vers le sol, qui chauffe légèrement et diffuse une douce chaleur... Bien sûr la lumière est masquée par le pot. On ne perçoit que la chaleur. Celle-ci permet de sécher quelques chaussettes ou du menu linge de corps, que je dépose sur le fond tiède du pot. La technique me permet d'augmenter la température de la pièce d'un degré environ.

Comme d'autres moines, j'aime bien prendre des goûters dans ma chambre. J'utilise un réchaud électrique, en théorie prohibé pour cause de consommation excessive, que je manipule avec économie et prudence. Je consomme des pains grillés, de type suédois, qui se gardent très bien. J'ai adopté ce style très plaisant de pause goûter quotidienne à l'instar des anciens retraitants qui logent à proximité. Je fais aussi du thé. Souvent, l'hiver, je prépare des boissons chaudes avec des céréales, en dissolvant dans de l'eau bouillante une farine d'orge ou de froment biologique, ou une poudre de grains sauvages de Corée que m'envoie No Sé Kyung avec les nouvelles de son fils Kim Yoeng Ho. L'été, j'utilise des thés verts de Chine ou, ambrés, de Ceylan. Je complète mes goûters avec des tartines de

fromage pasteurisé riche en crème, qui se garde très bien, et qu'on donne ailleurs aux jeunes enfants pour ses qualités nutritives. Les moines ont souvent leurs trucs pour la vie quotidienne : un thé préféré, un café instantané de prédilection, une marque de chocolat, un amour particulier pour le miel.

Les pauses semblent passer trop vite. Le bureau où je suis hôte d'accueil de la congrégation monastique est un petit local vitré. Une porte extérieure me met en contact avec les visiteurs. Une deuxième issue intérieure ouvre sur le monde du monastère, avec les services administratifs de la communauté. Je revêts la robe de moine. Je soigne chaque matin ma présentation : chemise de soie sauvage jaune ou chemisette de cotonnade orange, fraîches sous mon châle réglementaire tout neuf. De confortables sandales allemandes Birkenstock claquent à mes pieds réchauffés de chaussettes rouges. Il me semble devoir donner aux visiteurs cette image impeccable. Le matin, tandis que le monastère se repose encore, je me rends d'un bon pas au bureau. Je marche sur le ciment des coursives. Je dévale les escaliers des patios du clos des lamas. J'ouvre pour huit heures et demie. Nul bruit. Les autres, les nouveaux moines, comme moi sont dédiés au travail bénévole. Ils sont déjà partis au petit déjeuner. À huit heures trente ils s'apprêtent à commencer le travail. Pour moi, qui arrive en quelque sorte, candide, dans un monastère, c'est la surprise. Personne ou presque n'est levé parmi les lamas, à l'heure où les bénévoles et moi-même commençons la journée. Ils sont sortis de la retraite de trois ans voici six mois environ. Il me semble étonnant qu'ils aient pu se lever tous les matins à quatre heures trente en retraite collective, comme c'est officiellement prescrit. Il se pourrait, me dis-je, que la tradition annonce des horaires stricts et ascétiques. Il se peut aussi fort bien que la nature humaine reprenne ses droits en cachette. Les lamas, nos seniors, sont sans doute carrément endormis, ou tranquillement au lit. Tout simplement. Mais, ne le disons à personne. Cela donnerait une étrange image du monastère. Sa réputation ne dépend-elle pas des clichés, comme : « ils se lèvent tous les jours à l'aurore », ou « ils prient toutes les nuits », ou encore « ils n'ont que quelques heures de sommeil. » Il est huit heures trente, ça dort, ça dort, me dis-je en passant devant les chambres assoupies.
Me voilà, ouvrant de ma clé le petit local d'accueil, et écoutant les messages du répondeur téléphonique. Ce répondeur, et l'ordinateur de bureau Apple à côté, ont une histoire. Je les avais offerts à la congrégation, en quittant la vie laïque. Il me semblait devoir abandonner ces outils bavards et superficiels. Or voici qu'on m'a demandé de créer ce petit secrétariat. J'y retrouve mon ancien ordinateur et mon ancien répondeur ! En prime, j'hérite de la responsabilité du gros standard téléphonique tout neuf que *France télécom* vient de câbler. Moi qui voulais renoncer à ce monde superficiel du téléphone je deviens... standardiste ! Alors que j'en avais fini avec l'ordinateur et sa dépendance, je me retrouve à pianoter devant l'écran, comme secrétaire... Étrange destin pour un moine bouddhiste supposé renoncer au monde... Dès que le bureau est ouvert à tous, je me rends en général à

la salle de bain qui est à quelques pas. Discrètement, je fais le rasage du matin indispensable. Je profite ainsi des réveils tardifs de mes lamas pour peaufiner ma toilette. Ils n'émergeront que vers dix heures, sauf exception, bien sûr. Il me faut respecter les horaires en ouvrant le bureau à huit heures et demie. Mais la toilette soignée du novice m'est aimablement permise ici, tant que les lamas sont encore dans les bras de leur contemplation. De même je peux d'un bon pas aller discrètement au réfectoire me tailler deux grandes tartines de pain. Je les beurre au maximum, et les nappe de la délicieuse confiture d'abricots en pots d'un kilo. Ne pas laisser de trous dans la mie, telle est la loi de la tartine. Beurrer, voilà la solution. Un thé dans un grand bol de Pyrex. Trois sucres : un pour le bouddha, un pour son enseignement, et le troisième pour sa communauté des moines. Et me voici revenu dans mon bureau avec mon petit déjeuner, si je n'ai pas eu le temps de le prendre auparavant à la chambre. Faire l'utile et l'agréable simultanément, telle semble la sagesse, ici. Le courrier arrive bientôt, grâce au dévouement d'une personne responsable du secrétariat à la mairie de notre commune. Elle avance l'heure de la distribution, en nous apportant, au volant de sa propre voiture, le sac postal avec le sourire du matin. Il me faut trier le courrier dans mes casiers. J'ai disposé les compartiments des responsables des retraites en haut des étagères. Les lamas sans responsabilité pédagogique sont juste en dessous. Les visiteurs ont le niveau du bas. Ainsi l'ordre des mérites apparaît aussi dans l'inclinaison du buste que chacun doit fournir pour ramasser son courrier. Les visiteurs sont ceux qui doivent se pencher le plus. Puis, les lamas. Enfin, l'abbé et les responsables des retraites peuvent trouver leur correspondance dans les piles de lettres, sans se baisser. La pause arrive vers dix heures. C'est l'heure où les lamas sont debout. Je regarde discrètement le minois de chacun.

« Tiens ! on surfe sur le bonheur des divinités bouddhiques », me dis-je, en voyant lama Tartchine avec des joues trop roses.

« Oh ! la frimousse en papier mâché : notre lama Karma doit être en train de déguster avec les protecteurs du monastère », songé-je en observant les traits figés et absents du susnommé.

Ils viennent, à partir de maintenant, et jusqu'à douze heures trente, pour voir s'il y a du courrier pour eux. Chacun d'entre eux a son style. Les lamas sont en général discrets, effacés, et parfaitement corrects. Ces jeunes adultes, dans la trentaine ou la quarantaine pour la plupart, sont attentifs à glisser jusqu'ici sans s'attarder en conversations prolongées.

Il y a le lama pratique, le cuisinier du monastère. Il faut répondre tout de suite à ses coups de fil. Il me demande d'être devant mon téléphone sans m'éloigner. Il y a encore cette femme lama qui s'installe en ce moment. Elle était allée en Allemagne juste après sa retraite de trois ans. Elle a décidé finalement de revenir au monastère, ici. Je l'accueille. Il me semble qu'elle en est heureuse. Mais sa manière de me parler et de me traiter évoque irrésistiblement un hôtel où elle serait cliente. Je me retrouve en quelque sorte projeté dans une image d'employé de

réception. Elle ne voit pas la situation réelle, semble-t-il. Elle paraît venir en séjour trois étoiles. Je ne suis pourtant pas au comptoir d'un « Monastic Hôtel » ! Comment lui faire comprendre cela d'un sourire ? Elle s'en va déjà vers sa chambre, et sa silhouette ronde et charmante semble éclairer les escaliers.

J'accueille les lamas, comme les visiteurs extérieurs. Je réponds aux appels et les dispatche avec le standard téléphonique. Je rédige la correspondance du «Très Précieux » en anglais et en français, en l'absence prolongée de la femme lama qui en est responsable. Je tiens l'agenda du maître himalayen pour ses entretiens individuels. Je lui communique plusieurs fois par jour les requêtes urgentes de malades ou les noms des décédés que l'on me donne au téléphone, pour qu'il les « bénisse à distance». Je prépare les listes de souhaits hebdomadaires et les adresse aux dix centres de retraites. Je fais la monnaie pour le *point-phone* public et vide sa caisse chaque jour. Je vends les timbres postaux. Je tiens la caisse de la photocopieuse et en vérifie le bon fonctionnement. Je porte les messages jusqu'aux chambres des lamas... C'est beaucoup de tâches qui m'attendent chaque jour. Deux filles, deux eurolamas ayant fait deux retraites successives au monastère, arrivent ce matin avec un grand sourire. Elles me demandent, ni plus ni moins, que de m'occuper de leur obtenir le visa longue durée de résidence dans ce pays. Il y aura des papiers à faire remplir à la préfecture du département. Elles se libèrent de ce souci très aimablement sur moi, sans se demander comment je pourrais quitter mon bureau pour une journée de formalités à l'extérieur. Je n'ai aucun remplacement prévu ici pour quelques mois. Je croule sous les tâches. Je dois le leur refuser. Fort à propos, l'abbé tance un peu les deux moniales. Il leur demande de ne pas me surcharger. Il veut garder le standardiste ici ! L'une des deux filles m'a déjà paru considérer les bénévoles avec une charité de dame patronnesse. Alors qu'elle a peu de tâches, que son temps est très disponible pour elle-même, elle est déjà venue donner du travail aux candides bénévoles à leur précieuse pause déjeuner. Ils travaillent toute la semaine. Et le moment de midi est sans doute indispensable à leur détente. Voici qu'elle vient, toute souriante, demander qu'ils découpent de nombreux morceaux de tissus de toutes les couleurs pour un rituel spécial et inhabituel. Les voici passant la pause après le déjeuner de midi, et les pauses suivantes avec une paire de ciseaux à la main pour satisfaire notre amie. Elle est terrible ! Elle s'est même imaginée pouvoir enseigner aux bénévoles la méditation du bouddha de la compassion. Ils débordent de modestie. Ils vivent la tendresse. Ils l'incarnent. Travaillant gratuitement, vêtus de hardes démodées, vivant dans une ferme pas chauffée, renonçant à leurs propres projets, ils sont vraiment les « bouddhas de la compassion » ! Il n'y a aucun doute : ils la vivent. Ils l'expriment par tous les pores de leur corps. On ne peut pas trop leur raconter d'histoires. Ils sentent. Ils devinent. Et surtout ils sont vrais. Parfois sans se gêner.

Cette personne, qui a fait deux retraites de trois ans successives, est devenue ainsi « lama» et a acquis un statut pour nous enseigner et animer des sessions de

plusieurs jours. Poliment et modestement, on la laisse s'installer comme enseignante dans notre méditation du soir. Elle parle du rituel, et du bouddha. Scolaire et méthodique, elle nous ennuie de suite. Elle enseigne la compassion, sans l'incarner totalement, à nos yeux. Il faut beaucoup plus pour réussir une telle explication. Ses apprentissages en retraite, des illusions ? Un scepticisme émerge donc de la salle. Plus elle parle, plus l'atmosphère devient étrange, mal à l'aise. Quelques sourires fusent, voire quelques mots amusés de disciples. Un découragement subtil commence à nous gêner tous. Nous le lui rendons bien. Nous lui portons bientôt un regard sans enthousiasme. Elle n'insistera pas. Après deux soirs, elle abandonne « l'évangélisation » des bénévoles. Elle renonce à ses premiers essais de lama-enseignante avec nous. On ne marche pas. On soupire, ici. Ouf, la méditation peut reprendre.
L'autre « Amazone » du duo de ce matin, au bureau, m'est également connue pour une petite encoche qu'elle a taillée dans ma perception pure des moniales. Un matin, elle s'arrête en voiture face à la maison des bénévoles qui prennent le thé. Cet eurolama revient de voyage. Il y a des valises dans son coffre. Elle demande des bonnes volontés pour décharger la voiture de ses bagages, et pour les monter jusqu'à sa chambre au monastère. Mais elle le fait très « officiellement », avec une sorte de sérieux qui me fait rire intérieurement ! Les volontaires, habillés de leurs humbles vêtements de chantier, plient docilement sous le poids de ses grosses valises rigides. Ils grimpent pour elle les coursives du monastère... Ils donnent une partie de leur précieuse pause de dix heures. Il ne manque plus que le groom, qui lui souhaiterait « bon séjour, Votre Excellence, au *Shangrila Palace* » ! La sagesse serait pourtant de se restreindre aux bagages qu'on peut assumer, c'est à dire qu'on peut porter soi-même... Nous sommes des bénévoles. Nous donnons beaucoup. En revanche, nous demandons à nos « maîtres » de vivre d'abord l'idéal et de le partager ensuite. Que voient mes camarades ? Ils n'en pensent pas moins en soupesant les grosses valises. Ces infimes « dérapages » sont sans doute amenés à se raréfier. C'est que les eurolamas sortent depuis seulement quelques mois de leur retraite de trois ans. Certaines femmes lamas, parmi les nouvelles promotions, cherchent encore leurs limites d'autorité, et aimeraient s'affirmer auprès de nous comme des « supérieurs hiérarchiques ». Elles n'ont pas encore trouvé le sens de leur vie nouvelle au monastère. Elles confrontent leur désir d'être considérées comme des lamas, avec la réalité quotidienne de chacun. Elles n'hésitent pas à s'affirmer avec fermeté, voire un zeste de «domination », parfois déplacé. Les moines, les hommes, paraissent aussi plus fraternels et détendus, ici. Ils semblent plus doux vis-à-vis des autres, en particulier avec les bénévoles. Ils sont d'autant plus appréciés de ces derniers. Peut-être leur modèle, le « Très Précieux », est-il, lui aussi, très détaché de l'ambition et du désir ordinaire de commander.

Il est arrivé, le soir de la pleine lune. Magie naturelle. Magie primitive des vastes nuits. Chacun a donné quelque chose. Miriam, la cuisinière, a mitonné de

généreuses pizzas qu'elle porte elle-même jusqu'au temple, sur leurs plaques de cuisson. Dans de grands plateaux on a disposé les gâteaux. Des disciples, venus de toute la région avoisinante, les ont offerts. Un des lamas, ici, a pour principale responsabilité de faire les courses au centre commercial et de bien choisir les nourritures qui seront consacrées en même temps que ces offrandes. Il anime maintenant la décoration des autels. Il a fallu amener tables et tréteaux afin de pouvoir présenter toutes les victuailles. Nous allons prendre part au mystère de la nourriture des bouddhas ! Il ne viendra à personne l'idée de la laisser sur les plateaux. Les bouddhas, ce sont les futurs, les projets, les aspirations de chacun d'entre les disciples. Il faudra donc manger toutes ces victuailles, les déguster, les apprécier silencieusement. Ou les apprécier en bavardant. Il sera possible de manger à l'issue de la cérémonie chantée. On la dédie à un célèbre yogi de l'époque médiévale. Mila est son nom. Il a fondé cette tradition. Il est vénéré comme s'il était un de ces bouddhas. Mila est connu pour représenter la part première de la vie sacerdotale. On disait avant « primitif », aujourd'hui nous dirons « premier ». Art premier de la vie et de l'amour. Art vivant, entre tous, des désirs élevant leur joie vers les cieux clairs des Himalaya. Il incarne celui qui traverse le monde sans s'en soucier. Il est comme un enfant, il n'a ni femme ni fils. Il est loin des autres. Il se nourrit chichement de célestes orties trouvées devant sa caverne. Il célèbre les agapes avec un morceau de mouton, si les disciples de la vallée lui montent un animal. Il peut boire. Il peut copuler. Il peut même dire la vérité. Libre. Ivre. Il est pur. C'est le mythe de cette lignée. C'est son meilleur atout. C'est une sagesse éminemment régressive. Mais il ne faut pas le dire ce soir à mes amis. Nous allons bien en recevoir les fruits. Boire ! Manger ! et Rire ! c'est le programme secret de la « tsok », consécration de la nourriture et de la boisson.

J'arrive tôt afin d'être sûr de trouver une place dans le temple. Il attire à lui le plein de moines, de laïcs friands des plaisirs et des chants. Je m'assois près de l'entrée, sur le tapis réservé à la robe monastique. J'ai l'impression que cette section est plus humble près de la porte. Le novice que je suis peut s'y installer sans attenter à l'honneur des lamas qui préfèrent souvent le fond du temple. Il y a un va-et-vient incessant de plateaux, de bouteilles qu'on débouche d'avance, de moine avec aspirateur et de robes rouges qui drapent à merveille leurs enthousiasmes.

Les officiants principaux arrivent. Ils s'installent de l'autre côté. Il y a celui qui inspire par sa méditation le rituel (*dordjé dropeon*). Il y a, non loin de lui, celui qui dirige les chants et les séquences successives de la cérémonie (*oumzé*). Il y a aussi ce lama qui devra servir. Il se déplace même à l'extérieur du temple pour faire des offrandes à la nature. Esprits des quatre directions, vous allez vous régaler. Tous les disciples, ici, viennent, ou presque, avec leur texte comportant le tibétain et sa phonétique, ainsi qu'une traduction française, allemande ou anglaise, selon la nationalité de chacun. Ils peuvent ainsi chanter ce bel hymne à la dévotion. Ils identifient le maître au bouddha, et aussi à notre blanc Mila. Ce dernier apparaît ceint de son seul drap de coton immaculé, sur les estampes. La salle s'est remplie.

Une foule bigarrée et frémissante s'y entasse. On s'est assis sur des petits coussins. Ces derniers sont trop rares. On amène le sien. Les moines sont bien lotis, ici. Ils s'adossent discrètement au mur s'ils sont fatigués. Ils disposent d'un bon tapis. Il court le long des parois. Et ils bénéficient d'une tablette à texte qui court devant. Ils sont bien protégés. La cloison est derrière leur dos. La tablette, devant eux. Et un léger surplomb de quelques dix centimètres des caillebotis recouverts de carpette leur est réservé. Les laïcs n'ont pas accès à cette section. La différence de confort rend attrayant le tapis des moines. Ces derniers doivent parfois défendre leur terrain aux laïcs trop tentés par la laine épaisse. La foule est à son comble. Les textes sont déployés devant les disciples. On accueille le début du rituel avec soulagement. Les chants s'élèvent avec la prière à la lignée. Chaque maître des époques successives y est appelé. Il transmet, symbolique, le flux d'inspiration. Il s'égrène, ce chapelet tantrique depuis un bouddha primordial bleu nommé Vajradhara. Il a une lignée de transmetteurs successifs : Tilo, Naro, Mar, Mila, Gampo, karmapa I, puis karmapa II, karmapa III jusqu'à nos jours avec les XVIIème karmapa. Des maîtres moins célèbres s'intercalent entre ces grands noms. Tous, solidaires, ont projeté le sens de ces rituels à travers quelques dix siècles au moins. Venue de l'Inde avec Tilo et Naro, la pratique tantrique est montée dans les Himalaya avec Mar, le traducteur du sanskrit vers le tibétain, et Mila, son élève dévoué. Ce dernier a donné le sens à quelques disciples. Ils ont fondé d'autres lignées. Il y a parmi eux le docteur Gampo, un médecin-moine. Il a créé le premier des monastères de cette tradition. Le karmapa est l'institution des réincarnations retrouvées qui commence alors avec ce disciple. Il revient « de vie en vie ». Son nom signifie « le père de l'activité ». Il porte donc ces dix-sept visages successifs. Reconstruit au fil des hagiographies, ce lignage est surtout un rosaire, une image pieuse, charmante et dorée. Aucune contrariété, il reste la réputation limpide et claire du karmapa sans ombre, sans débats, sans contradiction. La vérité ? Mieux, la dévotion, vêtue des atours des moines sérénissimes. C'est un bouddha nommé désir que nous appelons de nos prières émouvantes. Nous chantons ses louanges, nous l'invoquons avec ardeur. Nous nous faisons ses enfants, ses humbles fils. Dans cette esthétique, je me sens comme un poisson dans l'eau. J'ai toujours aimé les contes. Les fées, Merlin, la baguette magique et surtout le Grand Génie qui surgit de la lampe d'Aladin. Ici, je ne suis pas dépaysé. Je retrouve dans le rituel de Mila la dimension du conte premier. Il suffit de croire, de vénérer, d'appeler le gourou. Il vient. Il arrive. Le voici :

Les cymbales commencent à vibrer. Le tambour de cuir résonne. Les cornes de métal hurlent. Les longues trompes argentées tempêtent. Le temps cesse. Le vacarme éblouissant emplit le temple et nous efface. Les sons archaïques semblent aussi premiers que les Gamelan de Bali. Le souffle de la mélopée s'élève. Irrésistible, il balaye doutes et pensées. Je pénètre alors dans la méditation de Miss. Celle-ci a été intégrée au rituel de Mila. Je m'imagine semblable à une déesse rouge. Il me faut me voir entouré de flammes et d'une aura bleue. J'appelle le

bouddha, il se confond avec Mila, maître de la lignée. Puis le rituel avance vers le mystère de ce lien subtil et illusoire. Il nous faut répéter les mêmes prières très longuement. Il nous faut ensuite psalmodier les mêmes formules en langue himalayenne issue du sanskrit. La lumière du temple semble accrocher ses ors aux offrandes disposées dans les vastes corbeilles devant l'autel. La chaleur de la foule se mêle au parfum des plats remplis à déborder de friandises. Le « Très Précieux» a fait une évanescente apparition à la porte. Il nous signale qu'il ne faut pas l'oublier. Il est lui aussi Mila en essence. Peut-être a-t-il de bonnes méditations pendant que nous construisons sa terre pure de tous nos chants fervents. Puis la cérémonie s'accomplit. Les textes ont été lus. Les prières, accumulées. Mila doit être ici, présent. Il est là. Mangeons, buvons, sourions, c'est permis les amis.
Le moment de manger approche, en effet. Il est attendu par tous. Il est l'heure. Les plateaux commencent à circuler. « Youpee ! du saumon fumé. » « Génial ! des chocolats. » Je déguste. Il déguste. Elle déguste. Nous regardons les victuailles. Les plateaux circulent. Immenses. Amoncellement de gourmandises. Barres Bounty à la noix de coco. Mars au caramel. Sneakers aux cacahuètes. Lion, craquantes. Le vin arrive avec ce mélange de goûts. Blanc, rouge au choix, mais il faut aussi une bière, pour la soif. Fromage, pizza, cookies et même un crâne empli de whisky : je reçois comme tout le monde quelques gouttes dans la paume de ma main. Je les lèche. Le whisky me donne une sorte de lumière. La cérémonie, la faim, l'attente et la ferveur ont transformé l'expérience. Un peu de grande félicité pendant une seconde. Puis elle s'expanse. Il me faut la laisser. Je mange alors le petit morceau de viande cuite (*bala*) donnée avec l'alcool (*amrita*). Elle m'établit dans du bonheur. Il absorbe les pensées. Il les dissout dans la présence blanche, lumineuse et vide. C'est la nature profonde de l'expérience de manger. Je fais des provisions qui s'accumulent dans mon assiette en carton. Je picore. Les saveurs sont plus intenses, mieux définies, plus vives. Les exhausteurs de goûts chimiques font du bon travail. La félicité tantrique y gagne en efficacité. Je regarde. Tout le monde découvre l'abondance de la société de consommation multipliée par le phénomène religieux. La fête démesurée, des mètres carrés de plateaux, des litres de bière, débordent d'ivresse, de couleurs, de désir. Un peu plus de fromage, Bouddha, je vous en prie. Il ne faut pas réclamer pendant la cérémonie. Mais parfois le bouddha est requis pour ces aimables intercessions silencieuses. Lama, donne-moi s'il te plaît la bière des moines. Une Krieg-Bellevue, sinon... une petite Kronenbourg. Mila, je serai si heureux de la part de pizza que je vois sur le plateau là-bas, elle pourrait venir ici, je la mangerai gentiment. Les moines préfèrent le salé au sucré. Cela gêne moins leur estomac parfois sensible, le lendemain.
Alcool transmuté, saumon fumé, viandes de bœuf, et surtout beaucoup de poulet. Plus de poulet, encore plus, Bouddha. Les immenses plateaux emplis de viandes, de chips, de cacahuètes, laissent échapper leur fumet. Les disciples désirent cette chair de poulet. La cuisse, pas de retenue, il faut célébrer. L'autre jour un disciple (laïc) a copulé à la sortie d'une cérémonie semblable, avec une fille, derrière le

centre de retraite des moines. Il s'est fait gifler par le « Très Précieux », le lendemain. Il faut s'arrêter. Comment ce dernier a-t-il deviné ? L'alcool commence à délier les langues. On parle calmement avec son voisin, sa voisine. On se passe le plat :
- Tu reprendras bien quelques biscuits apéritifs.
- D'accord, et regarde le beau plat de pâtisserie, sers-toi bien.
Avec ou sans mots. Les moines sont servis en premier. Ils disposent de la tablette devant, pour y déposer leur offrande de nourriture consacrée. Le verre à vin leur est offert en priorité. La douceur d'être un moine commence et finit ici. Gare aux estomacs fragiles ! Demain, ce sera la déroute des ventres... Il faut reprendre, hélas, la cérémonie psalmodiée. Le maître du rituel et le guide de méditation restent calmes et dignes. Ce sont eux qui reprennent la route de la modération. Il faut conclure par d'autres chants, et dédier les joies de ce repas immense, sauvage et pur à la vie, et à tous les êtres qui le désirent. Esprits fantomatiques, animaux, dieux, titans, humains, pauvres êtres des enfers, vous tous aurez un peu de nourriture. On amène même des plateaux pour vous à l'extérieur du temple, esprits avides. Et vous, les chats et les chiens du voisinage, vous aurez les vrais restes de ce festin des bouddhas rouges. Je garde un bol bien rempli de biscuits Sprits, de Palmito et de mini Mars, un yoghourt parfumé, et des Finger de Cadbury, pour festoyer dans ma chambre. Un lama délicat prend en partant un gros pot de miel d'un kilo pour ses petits déjeuners. Il y a même cet audacieux lama que je vois se diriger vers sa chambre avec le *pack* complet de bière. Félicité, tu as des visages ordinaires en cette fin de soirée. On continue au réfectoire avec les bénévoles. Il faut descendre les plateaux de victuailles encore à moitié pleins. On continue la fête aux tables de la cantine. Et puis, la musique d'une stéréo commence à faire bouger les plus frais. Moines en robe et laïcs donnent leur meilleur disco, leur meilleur techno, leur danse la plus joyeuse. On transforme l'émotion ordinaire en une joie collective permise ce soir. L'exutoire ? N'y songez pas. La transmutation ! Demain, on reprend tous le rythme normal : repas de pâtes, riz et légumes à l'eau à la cantine... La fête nous suffit. J'y découvre les sucreries et les délices que je dédaignais auparavant. Chocolats en papillotes, toasts Shuttles de chez Verkade, tartinés de fromage, Vache qui Rit aromatisée au bacon... Cette liberté de dégustation ravit. La générosité de cette communauté de moines réjouit. Elle dépense en une soirée plus qu'en une semaine pour sa nourriture. Mais quelle fête dionysiaque ! Incomparable. J'y redécouvre le plaisir de l'agape. On y mange moins que dans un banquet de type européen, parfois un peu lourd. On y garde une certaine clarté, une certaine fraîcheur consciente. J'y explore les meilleurs moments communautaires avec mes camarades. On aura le prochain quand ? Dans une semaine, au pire dans un mois, à la pleine lune. Il y a souvent des « tsok », des cérémonies d'offrande. Ils sont plus ou moins copieux. Certains sont plus frugaux. Parfois le maître rationne l'alcool, lorsqu'il y a eu des dérives et des ivresses à regretter. Un centre de retraite collective s'est illustré, par le passé, pour les bouteilles de bière ayant servi à leurs généreuses libations que les retraitants,

http://www.pdftools.com

assujettis en principe au vœux de ne pas consommer d'alcool, jetaient par dessus le mur d'enceinte, afin de rendre plus démonstrative, sans doute, leur grande félicité. Des bénévoles m'ont raconté qu'ils trouvèrent le lendemain les bouteilles vides éparpillées au pied de la clôture extérieure... Il est pensable que c'est dans ces cas que le « Très Précieux » rationne un peu le « nectar » des rituels.
Mais revenons à notre rituel d'aujourd'hui, c'est le moment privilégié pour découvrir les joyaux inconnus ou plus classiques : les confiseries M and M's, les barquettes sablées Trois Chatons à l'abricot. Il y a aussi le Glenfiddish, le whisky préféré, ici. On admire sans limite les pizzas géantes que Miriam a mitonnées avec amour, l'après-midi. Où est le bouddha, me dis-je ? Dans la gelée de framboise de mon biscuit Pim's de Lu. Le supermarché spirituel a tant d'attrait pour un simple novice.
Dix ans plus tôt... je vivais en Corée, celle du Sud. J'habitais Séoul. Un jour, un moine m'a regardé. Nous étions dans le bassin bouillonnant de remous d'un des bains publics du centre de la capitale. J'y allais après mon travail à l'ambassade, situé non loin. Il m'a demandé : « êtes-vous européen ? » J'ai répondu « oui, êtes-vous un moine ? » Je pouvais le deviner à sa tête aux cheveux ras. À un je ne sais quoi de clair et de lumineux dans son regard. Et peut-être aussi à sa voix chantante. Il était acupuncteur. Et je l'ai plusieurs fois accompagné dans ses tournées de soin. Il ne demandait pas d'argent. Il acceptait le repas offert par ses patients. Il les soignait chez eux, souvent. J'étais invité. Il m'amena un soir dans un périple au fond de la Corée. Direction, son monastère école. Là où il avait laissé ses amis moines. Haeinsa. Un grand monastère de Corée. On était arrivé le soir. Il y avait les intensifs de zen pour les nouveaux. Ses amis, des moines *seniors*, en étaient visiblement dispensés. Ils nous ont offert le thé vert. C'était un cru de thé spécial qu'un des moines jardinait lui-même et récoltait avec amour. En boire faisait presque « méditer » ! Du moins on pouvait l'imaginer, tant l'infusion vert clair allégeait l'esprit et soulageait la vésicule biliaire. Nous ne pouvions pas dormir au monastère, pendant les intensifs. En revanche, ma vieille voiture, une sorte d'Opel Rekord antédiluvienne, assemblée dans le pays, attira l'intérêt des comparses monastiques. Si nous allions faire une virée zen ? Discrètement, la berline fut remplie à craquer de moines en robes grises de l'église Choggye Zen. Cahotant sur le chemin sans asphalte, nous partîmes vers le village en contrebas. Il y avait des tavernes, des auberges et ce petit restaurant à l'étage, bien caché dans une ruelle. La dame ne fut pas étonnée de notre congrégation débonnaire. Elle nous cacha avec bienveillance dans un petit salon aux cloisons coulissantes. Et les voilà buvant de l'alcool, fumant des cigarettes pour certains, et parlant politique haut et fort. Sauf l'un d'entre eux, peut-être un moine plus frais émoulu. Il regardait, effaré, ses amis s'enivrer et parler de plus en plus sérieusement. Le voisin sur ma droite était un moine jovial et rond. Il animait le magasin de souvenirs du monastère, une librairie-carterie très visitée, sans doute. Il prenait habilement du poisson de ses baguettes. Il en choisissait les meilleurs morceaux et les déposait sur le bois de la

http://www.pdf-tools.com

table à côté de mon bol, à mon attention. Il me nourrit comme un enfant de cette manière pendant toute la soirée. Hélas, il dut jouter verbalement avec le moine qui m'avait introduit. Ce dernier était un rebelle à l'ordre autocratique du gouvernement militaire de ce temps. Il avait même fait trois années de prison pour avoir marché en tête des cortèges d'étudiants, habillé d'une robe de moine noire. Ils s'affrontèrent sur des questions de droits civils, de liberté et de démocratie. Bref, à la manière des ivrognes de comptoir, ils commencèrent à se lancer des propos de poissonnier (que les poissonniers me pardonnent). Leurs amis attablés étaient mal à l'aise. On fumait, on descendait un verre d'alcool de patate douce, et on mangeait un peu de filet de cabillaud du bout des baguettes. Tout ce petit monde ou presque était bien imbibé. Le silence s'était empli d'imprécations. Lorsque les conversations politiques et le riz au poisson furent bien consommés, nous rentrâmes au monastère. Je laissai ma précieuse voiturée de prêtres illuminés, et je continuai la route avec l'un de ces compagnons providentiels. Il me montrait sa réalité du bouddhisme aujourd'hui. Il avait défait l'idée toute faite du moine. Adieu, rêve de vertu sereine. La fête sauvage est l'évidence perpétuelle. Elle doit revenir. Elle s'impose. Il s'agit, comme le disent nos lamas d'ici, de « relâcher les tensions ». La vie quotidienne, les travaux, le relationnel nous étirent, nous frustrent, nous étrillent. Le silence de la chambre ne suffit pas. Il faut aussi réjouir l'animal communautaire dont nous sommes les cellules. Alors, avec lui, nous jubilons en grignotant nos craquelins salés, en buvant une gorgée de côte du Rhône. Noblement enveloppés de nos robes rouges du bouddha. « Si tu vois le bouddha, tue-le. » C'est un *koan*, une énigme du bouddhisme zen Rinzai issu de la Chine. Je crois mieux comprendre ce paradoxe. Le bouddha qui est donné, celui de la statue souriante, me dirige vers ces rituels bachiques. Il m'encourage à alterner la simplicité et ces rattrapages communautaires, où on se régale quand même. Il semble sourire du bon tour qu'il me joue. Je ne buvais pas d'alcool avant de venir au monastère. Et je ne consommais pas de viande. Il me faut aujourd'hui siroter le whisky, manger le bœuf rôti, et trouver cela spirituel. J'ai bien envie à mon tour de décoder ce génie illusoire. Il se peut qu'il soit comme mon ego, juste une enveloppe, juste un conditionnement. Ne serait-ce pas juste ? On a mis un piédestal et des trônes. On a figé des statues et ouvert des lamaseries. On y adore des dorures et des estampes. La vie est à l'image de cette religion. Ôter le vêtement de l'illusion, le vernis du faux « moi » passe par le désenvoûtement du religieux. Il est à l'instar de ce qu'il démontre. Il en est même le produit. Il recouvre la spiritualité, il l'habille. Et peut-être la travestit-il. Il faut regarder dans le blanc des yeux cet immobile. Ce faiseur de miracles. Ce refuge sans essence. « Tue le bouddha, si tu le rencontres. » Je ne me permettrai pas de le faire, mais un petit livre à faire partager n'est pas interdit.

Me voici revenu au bureau, une journée comme les autres a pris la suite de notre buffet sacré. Ce sont les heures calmes du début de l'après-midi. Je saisis les

demandes de prières sur l'ordinateur. Les fidèles nous envoient leurs souhaits. Le monastère les inclut dans ses pratiques religieuses. Ils sont surtout destinés aux rituels des centres collectifs de retraite de trois années. Il arrive des messages sur nos lignes de téléphone. Chaque personne qui décroche les note brièvement. Puis, le petit papier m'est donné. Je trouve bientôt celui-ci : « Merci de faire des souhaits pour Johann Jalini, problème de drogue. » Je note dans la liste « bonheur » : Johann Jalini et, à la catégorie « motif », je complète : « problème de drogue ». Je vaque à d'autres tâches. Je reprends les listes, car de nouveaux messages sont encore arrivés. Il y a un autre mot concernant Johann. Mais son libellé est différent. Le papier est d'une autre couleur, il est vert. Le texte me dit : « Johann Jalini fume du cannabis ». Je suis un peu surpris. Il y a deux demandes pour lui. Les deux requêtes disent apparemment quelque chose de convergent. Mais le premier porte un avis très inquiet sur une personne. Quant au deuxième, il est difficile de savoir si c'est vraiment un gros problème. Je décide de laisser tel quel l'intitulé. Il est déjà saisi sur le Macintosh. Monsieur Jalini a un problème de drogue, c'est officiel. Puisque c'est sur les listes du monastère. Telle est la logique. N'importe qui peut faire une demande. Il peut mettre presque tout ce qui lui importe. Nul ne vérifie, c'est impossible. Cela crée une réalité, et une sûre réputation pour les bénéficiaires des souhaits. Par exemple : « merci de faire des souhaits pour Untel, il a de gros problèmes psychologiques. » Ou encore, plus terrible, on pourra demander de « faire des prières par compassion pour Marc Bosche, qui a besoin d'une aide spirituelle... » Je ne perçois pas toute la naïveté et la possible indiscrétion des listes. Mais je m'apprête à prendre une leçon. En effet, le soir même, me voilà informé. Comme chaque semaine, le vendredi après-midi, je dépose ces listages dans les boîtes aux lettres du courrier interne. Les listes sont donc parties aujourd'hui aux centres de retraites. Une certaine Madame Jalini va en prendre connaissance fortuitement. Elle est actuellement en retraite de trois ans. Il se trouve que c'est justement la maman de ce garçon, prénommé Johann. Je ne le savais pas. La dame est, autre coïncidence, aujourd'hui chargée, dans le temple des retraitants, de lire tous les noms à bénir. Elle officie ainsi pour le rituel. Les noms sont confiés aux *Protecteurs* traditionnels de couleur noire. Il s'agit de passer en revue chaque nom au moment où les qualités communautaires de la méditation *sont dédiées à tous les êtres vivants.* Elle découvre le nom de son propre fils parmi d'autres, avec en face la mention : « problème de drogue ». C'est un adolescent. Il est mineur. Sa mère réagit vivement. Pour elle, c'est le choc. Pour éviter que ce traumatisme émotif ne se reproduise, on me demande de retirer *le motif* des souhaits des listes. Je vais m'exécuter bien volontiers. Je suis d'accord avec ce signe de réalisme. Il a fallu qu'un disciple soit touché dans sa propre existence pour qu'on réalise ici la souffrance d'un tel système de souhaits publics. La liste diffuse un message, par exemple : « Jacques Bulanioz-Degremmont, cancer généralisé. » J'imagine que le secret médical n'est pas préservé. Peut-être l'intéressé n'a-t-il pas envie qu'on parle de lui, qu'on *en* parle. Ou on peut lire ceci. « Jan Lolipanol : problème de

couple. » Est-ce que Jan est heureux de se savoir mis à nu dans son intimité, à un moment où il aimerait tant qu'on ne le regarde pas ? Mais notre petit réseau du bouddha ne se soucie pas tant de l'individu isolé. Il défend la cause « de tous les êtres », officiellement. Pas d'un seul. Parfois le prix des souhaits collectifs est justement de prélever un peu de bonheur à quelques personnes inscrites par d'autres. Les intéressés désirent parfois qu'on les laisse vivre, sans les montrer dans leur fragilité. Mais il suffit à une connaissance, même lointaine, de décrocher son téléphone. Elle appelle le service d'accueil du monastère. Elle peut faire ainsi une réputation instantanée à quelqu'un, sous un honorable prétexte de compassion. « Stephan Mallarmézi a le sida. » Charmante nouvelle. Il ne l'a pas, en fait. Il est séropositif. Mais les demandes au téléphone sont parfois approximatives, voire un peu sous-informées. L'effet communautaire est durable. Stephan sera connu et classé aux yeux des autres au monastère, inévitablement. Le message est mis sur ordinateur sans vérification, multiplié à la photocopieuse. Il va dans tous les centres de retraites. Il se glisse même dans le temple du monastère, ouvert au public. On peut y compulser le registre des souhaits. Il est à peine caché sous le gros tambour. Si on est familier des lieux, c'est très simple à trouver. Maintenant, depuis l'affaire Johann Jalini, il n'y aura plus que les noms, c'est tout, sur les listes. C'est un mieux, certainement, de ne plus afficher le motif. Mais on garde encore, ici, ce système de trois feuilles périodiques : santé, décès, bonheur. Je me dis que ces questions de santé de chacun font l'objet d'une protection de la vie privée. Les intéressés font parfois la demande eux-mêmes pour figurer sur les listes. Mais ce sont souvent des relations qui le font pour eux. Demandent-ils leur avis aux sujets ? Ce n'est pas toujours certain. C'est fait, sans doute parfois à leur insu, « pour leur bien ». Un catholique pourrait se retrouver cité dans la cérémonie du protecteur noir de cette tradition tantrique, sans l'avoir désiré. Un ami d'ici l'aura fait inscrire tout naturellement. Puis, autre problème, il y a les indispensables bavardages. Les retraitants aiment parfois discuter des nouvelles. Ils n'ont pas la télévision. Ces listes sont le journal de bord de la vie sociale. Ils y découvrent des noms familiers. La communauté tantrique est encore un Landerneau où tout le monde se connaît plus ou moins. « Tu as vu : Josselin Huskyniop est dans la liste santé. Il doit être malade ! » Le secret de Josselin est la matière des conversations et des suppositions aux réfectoires... Mais parfois la réalité de leur parcours, de leur biographie est bien au-delà d'un simple nom sur une liste. Parmi ces destins exceptionnels, voici les échos que je rencontre du chemin de Ken, un bénévole arrivé très récemment parmi nous...

La perceuse à main s'approcha du front de l'adolescent. Le foret était maintenant posé sur son front.
- Vas-y, dit-il.
Âgé de quinze ans, Ken s'était caché avec quelques camarades de son âge pour vivre la grande aventure de l'ouverture de *l'œil de sagesse*. Tous avaient lu et relu

le célèbre livre de L.R. qui racontait qu'au Tibet un enfant lama avait été initié en ayant un mince trou foré dans son front. Il avait alors « reçu la perception de sagesse » directement. Ces jeunes lecteurs avaient pensé et repensé à cette extraordinaire promesse. Ils avaient même souvent évoqué le moment où ils allaient le faire pour de vrai. Et aujourd'hui, c'était décidé. Ken passerait en premier, il n'avait pas peur du sang. Il subirait l'ouverture de l'œil de sagesse, et c'était l'un de ces amis qui venait d'appuyer la perceuse à main sur son front entre ses yeux.
- Les enfants, arrêtez !
Une injonction sans appel venait de paralyser le bras du préposé au forage et de réveiller Ken de son inconsciente imprudence. Nos amis se demandaient d'où venait ce signal. Ils l'avaient tous perçu, et cédaient volontiers à sa prudence.
- Je crois que c'était une divinité qui est apparue à ce moment-là, me confie, trente ans plus tard, Ken dans ma chambre. J'ai échappé bel et bien à ma trépanation, ce jour-là. Et d'autres dans ma génération l'ont tentée en vrai après avoir lu le même livre. J'ai rencontré plus tard un homme dont le front en portait encore la marque et qui me l'a avoué. Il était un peu bizarre, et son œil de sagesse n'était pas ouvert pour autant...
Nous voilà, Ken et moi, réunis pour un moment de conversation et une infusion qui fume dans nos tasses. Dans le silence de ma chambre, il livre volontiers ses souvenirs de découvreur du tantrisme himalayen. Il a été bénévole dans un autre centre, affilié à un autre maître, pendant ces dernières années, et il connaît les secrets, petits et grands, qu'il y a côtoyés. Il a vécu dans l'intimité de ce maître himalayen, étant son factotum. Il a été choisi par ce célèbre yogi pour ses talents culinaires. Il a dû parfois rôtir des volailles pour lui, qui en est friand. Ken a, avec son aval, prit une pause de plusieurs mois pour venir découvrir notre monastère et ses enseignements. Il sait les apprécier, en ayant lui-même pratiqué de nombreuses divinités tantriques parmi les plus confidentielles.
Il nous faut cependant aller à l'essentiel, ce soir. Le hasard veut que le centre bouddhique d'où Ken vient soit celui qui m'a vendu mon moulin à prières électrique. Ce dernier est une invention qui lui doit d'ailleurs son concours. Le micro moteur électrique dissimulé sous le châssis du petit moulin à prières actionne un axe portant un épais rouleau de *mantra* imprimé sur un papier safrané. Auparavant il fallait coller des pages les unes aux autres pour obtenir un long rouleau de prières. Mais Ken a eu l'idée de demander à un imprimeur spécialisé dans l'impression en continu de reproduire le même *mantra* sur une longueur considérable de papier bobiné sur ses machines. Mais mon moulin à prières électrique, payé près de cent *équivalents euros*, s'est avéré avoir un défaut de motricité. Il comporte une courroie qui est rapidement devenue le point faible de la rotation. Il faudrait revoir le moulin et peut-être améliorer le système de transmission. Le moteur fait tourner lentement le gros rouleau portant des dizaines de milliers de répétition du même *mantra* inscrit en sanskrit. Ce dernier est supposé porter un pouvoir de grâce lorsqu'on le répète soi-même. Mais si on le fait

http://www.pdftools.com

simplement tourner dans l'espace, il y a aussi un bienfait, bien que plus petit, selon les dévots. Il n'en faut pas plus pour m'attirer vers ce gadget amusant. Bien que je ne détecte aucun effet spirituel émanant de ce jouet fort distrayant et original, je souhaite le conserver en état de marche. Or il est en panne, la courroie a déclaré forfait. J'ai même renvoyé pour réparation, voici quelques longs mois, le moulin complet à ce centre bouddhique où je l'avais acquis.
Ken est venu me voir ce soir, car il sait que je n'ai aucune nouvelle de mon moulin à prières depuis que je l'ai confié pour dépannage, et que mes lettres de relance sont restées sans effet. Il vient me dicter les courriers nécessaires pour donner aux responsables du centre « l'impulsion » indispensable.
- Il faut que tu écrives à Agathe, la personne salariée dans cette association bouddhiste. Tu lui joindras la copie de la lettre de requête en anglais que tu vas aussi adresser au maître qui la rémunère tous les mois. Il est à Paris pour plusieurs semaines, en ce moment. Ken me donne les adresses et les noms avec une précision qui lui ressemble. Et il me dicte l'essentiel des deux courriers jusque dans les détails. Il passe ainsi la soirée, juste pour mon « moulin ».
Par retour du courrier je reçois la réponse d'Agathe, soudainement très polie et compassionnée, m'indiquant qu'elle met tout en œuvre pour que mon moulin soit réparé et réexpédié à mon adresse dans les jours qui suivent. Puis, en effet, mon moulin revient, gratuitement, très vite, sous un carton bien protecteur. Il a été entièrement revu et désormais le moteur actionne directement l'axe du rouleau sans nécessiter de courroie. Il marche parfaitement et cela me réjouit de le savoir revenu dans ma chambre...
Ken est un garçon jovial et d'une énergie optimiste. Il porte toutes sortes de projets novateurs pour diffuser le bouddhisme des traditions tardives. Le plus prometteur consiste en une multiplication des peintures himalayennes sur tissus. Il a observé que les beaux originaux sont rares, fort chers, voire introuvables. Les copies qu'on trouve au Népal sont souvent ordinaires, et elles ne constituent pas des œuvres d'art qui peuvent parfaitement inspirer les « *méditants* ». Pour pallier ce problème, Ken a appliqué un procédé de numérisation des peintures anciennes sur textile. Il est en contact avec un imprimeur sur étoffe qui utilise de nouvelles technologies informatiques. Il lui adresse les données numérisées des toiles à reproduire et, par un procédé mettant en œuvre des imprimantes sur coton, l'original est reproduit sans distorsion. Il reste un problème qui est la texture des couleurs et leur richesse, impossibles encore à restituer dans tout leur éclat. Les pigments naturels utilisés par les artistes himalayens, voire les pierres précieuses broyées pour augmenter les qualités des teintes, sont plus beaux que les encres industrielles de cette entreprise. Il me montre dans sa grande 504 Peugeot *break* un amoncellement de maquettes diverses, dont quelques peintures sur toile réalisées par copie informatisée. Je lui cache mon impression : il me semble que le procédé lui-même s'impose dans l'image reproduite et se substitue à son style. Les œuvres ainsi clichées ressemblent plus à des posters multicolores qu'à des divinités de méditation.

Pour faire plaisir à chacun, dans l'équipe des bénévoles, il offre des dizaines de porte-textes rituels satinés, qu'il a réalisés lui-même, car il sait aussi coudre à la machine. On oublie, à le voir si débonnaire et si affable, qu'il a été officier contractuel de l'armée d'un pays européen, affecté au maintien de l'ordre dans un pays d'Afrique Noire, avant de pratiquer le bouddhisme. Il a fait du bien aussi là-bas, certainement, puisque je découvre chez lui une tendresse impeccable, un respect de chaque instant, et pas la moindre ombre.

> *« Vent d'Ouest. Le nénuphar du petit étang se mire sur ses feuilles humides. Heures claires des carpes et des poissons rouges.*
> *La nuit s'étire sur la montagne. Les nuages frôlent le pré vert, les cieux, les trombes du silence, et les étoiles. Ruisseaux, sources, l'eau dévale les bocages ardents. La roche et le ciel. Les flots sans fin des pluies. »*

http://www.pdf-tools.com

3

L'ÉTÉ

« Pianissimo, languideza per il caldo »
L'été. Antonio VIVALDI

Il est plaisant de renouer avec le mythe : vivre en moine du bouddha, porter la robe, joindre les mains et me faire raser la tête. Où commence son aventure, j'ai découvert un certain sourire. Un thé, une aimable présence, ma chambre, des lentilles dans le bol de faïence jaune : où la vie est stable, la sagesse se confond avec le bonheur, tout simplement. Parmi les heures de ce séjour monastique, il en est qui restent dans mon souvenir. Pour celui qui vit au monastère, il est de ces joies sereines à vivre, simplement. Où le quotidien pourrait paraître répétitif, le novice trouve un réconfort. Par les heures claires du jour, par les ombres de sa nuit, il songe avec appréciation : « ce mode de vie est bien agréable. Ma sagesse n'est-elle pas dans ce passage du temps ? Plutôt que de demander au tantrisme de remarquables extases, je préfère vivre ici sans attentes et sans soucis... » Il faut évoquer ici, en quelques lignes, les fragiles instants d'un novice, ombres et lumières.
Le matin est arrivé. Ombre qui s'éteint, lumière qui éclôt. Le matin appelle un solide petit déjeuner. Pour le novice, c'est le moment de s'éveiller, de préparer le thé, de laisser infuser son délice ambré et de le verser au creux d'une grande tasse. Son goût est bon... J'ouvre l'écran plat de l'ordinateur nomade disposé sur une tablette inclinée... Assis en tailleur sur les tatamis de paille de riz, comme les antiques scribes, je travaille ainsi aux textes des livres du vieux maître himalayen. Aujourd'hui, il me faut inventer un glossaire, donner une signification à ses idées. Je complète aussi la biographie officielle de notre lama. Et, surtout, je choisis parmi ses innombrables enseignements dactylographiés par les disciples des années passées, et déjà traduits simplement en français, les quelques perles précieuses à enchâsser dans la forme du livre. Il me faut tout « éditer » : style, répétitions de l'oral, rythme des phrases, ponctuation...
Dix heures : il est déjà l'heure de la pause. Prenant mon rosaire en nacre blanche, je commence à égrener les cent onze billes enfilées, en allant par les chemins. Me voici au pied du haut totem blanc en ciment : le *tchorten*. Il comporte plusieurs niveaux. Il symbolise le but de la méditation. La base évoque les vertus humaines, le milieu : le monde épanoui de la réalisation, et le haut : les treize terres de l'éveil.

http://www.pdf-tools.com

On tourne autour, dans le sens horaire. On y dépose des souhaits, des aspirations. Il est entouré de feuillages et de jeunes conifères. Je retrouve un autre moine qui s'y détend en circulant. Le quotidien continue, le travail reprend. Puis, bientôt, le repas de midi approche. Il me faut arriver un peu plus tôt, avant les fourgons bondés qui reviennent des travaux. Nous voici passant, un bol à la main, devant les grandes casseroles disposées sur le comptoir. Pour moi un peu de viande, c'est le conseil du chef. Il ajoute une bonne cuillerée de jus de cuisson en me disant :
- Tu en auras du bienfait !
Le partage du repas, sur les bancs aux tables de bois, est le moment des conversations. J'invite un ami à venir à la pause de l'après-midi prendre le thé à ma chambre. Puis, ma vocation littéraire me reprend : il faut continuer le livre... On frappe à la porte. Déjà quatre heures ! J'offre le goûter à mon visiteur. Biscuits au blé complet, sucre roux, thé de Ceylan, et un moment précieux ensemble. Assis en tailleur, écoutant avec attention, nous devisons, calmes et souriants. Le châle du moine est bien plissé sur son épaule. Puis, nous nous enveloppons chacun dans notre châle, sans les plis protocolaires, dans la spontanéité de ce soir qui commence. La journée est presque envolée. Heures fugaces, vous ne nous laissez donc aucun répit...

L'été arrive vite, ici. Nous avons rangé les robes en laine. Il est temps de passer celles en coton. Nous partons tous, lamas et bénévoles, en pique-nique au bord d'un lac. Je nage avec plaisir. Quelques moines se baignent. Chaque jour de juillet, après la chaleur, ce sont les bénévoles, ayant conclu leurs travaux de maçonnerie, qui partent se rafraîchir. Je vais jouer dans l'eau, et nous éclabousser joyeusement. La chaleur a remplacé le froid, au monastère. Nos fenêtres sont grandes ouvertes. Une brise complice amène la fraîcheur. Les ombres du soir, fantômes de poussière, s'allongent au milieu du patio. Les robes qui frôlent l'herbe se font apparitions incertaines. Les nuages teintés de rouge, de mauve et de feu accordent leurs flonflons. Une correspondance des sens unifie notre expérience. *« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent... »* La chaleur de la journée a fusionné les possibles. Les ors du jour, les verts de l'herbe, le turquoise du ciel correspondent : une réalité imperceptible habite chaque photon, elle soutient chaque brin d'herbe et fait pétiller dans le bleu du ciel une myriade d'ions lumineux. Tandis que, serein, je chemine vers ma cellule monastique, j'apprécie cette douceur qui revient désormais de la terre. Chauffée le jour, elle rayonne le soir de sa solaire emprise. Marchant au gré des coursives de notre ermitage, la température s'abaisse et s'élève selon les matériaux qui composent l'espace. Le sol herbagé est le plus frais. Les murs crépis de blanc sont au Sud les plus chauds. Le sol de ciment garde un peu de l'estival bonheur et en émet quelque souvenir par mes sandales... Les hirondelles sont en transe : elles tournent dans l'air du soir, cendres de lune, au projet de lumière. Les chênes frémissent de quelque brise venue de loin. Les fleurs reçoivent de l'eau et sourient. Les cyprès s'ébrouent d'une joie de résine. On dirait

http://www.pdftools.com

que quelque chose dore chaque atome, chaque grain de poussière, chaque particule d'air et chaque goutte de sens. Lumineux, radiant, pur et spirituel : le monde rayonne de l'intérieur. Il paraît terne et pesant seulement au premier regard. L'été qui vient le révèle en sa sagesse équanime, un monde de lumière vivante cristallisé dans la forme, une émanation parfaite issue d'un or subtil. « Tout est parfait », me dis-je en entrant dans ma chambre. « La création est en réalité un monde pur, une terre de sagesse où chaque chose est épanouie et complète, et constitue avec les autres une harmonie qui vibre de dedans. »

C'est à cette période estivale que m'est donnée la possibilité de fréquenter quotidiennement un autre moine, venu d'Europe de l'Est. Ces heures passées avec lui sont comme les miroitements du soleil qui laissent une aura d'or dans ma journée...
Où Raphaël se promène aujourd'hui est la coursive du soleil. Pour ce jeune moine polonais, la chaleur de l'été qui commence est un soulagement des rudes hivers. Pour l'heure, Raphaël déambule, à la manière des voyageurs, semblant humer l'air saturé d'énigmes de ce nouveau mois de juillet. Il passe devant nos chambres, alignées les unes à côté des autres. Les heures de l'après-midi constituent, ce week-end, un excellent prétexte à nous y retrouver. Pour nous qui avons peu de congés, qui travaillons chaque semaine de l'année, à l'exception de celle de Noël, le repos du samedi et du dimanche est un élixir de jouvence. Pour Raphaël, il en va de même. Bien que moine très attentif à l'éthique et à la perfection des manières quotidiennes, il est, comme beaucoup de jeunes Polonais, très intéressé par les dernières nouveautés. Grand amateur de Nutella, la célèbre pâte à tartiner italienne aux noisettes, je lui fais très plaisir en lui offrant un pot de Kimly. Pour les amateurs de sensations nouvelles, le Kimly est ce qu'il y a de mieux en matière de tartine post-moderne. Il s'agit d'une combinaison de pâte au cacao et de lait concentré sucré, sous forme juxtaposée, formant de jolis motifs bicolores dans son pot de verre. Peut-être faut-il trouver dans la filiation paternelle de Raphaël l'explication de ce goût pour les choses nouvelles. Il m'est donné bientôt de rencontrer son père. Ce dernier vient voir son fils depuis la Pologne, et assiste à notre office chanté du bouddha de la compassion. Je remarque qu'il est très ému par la mélopée et la belle musique que fait notre psalmodie. Il s'avère qu'il est propriétaire d'un studio d'enregistrement de disques. Il est donc un expert en matière musicale, mais aussi de nouvelles techniques électroniques. Ce goût de Raphaël pour la technique et le progrès me permet de le comprendre sous au moins deux aspects complémentaires. Classique, il n'a pas son pareil pour s'asseoir, plier son châle, et garder un silence aimable et poli. De même, à la veillée, il prépare de la *tsampa* d'orge grillée, une spécialité himalayenne, pour quelques amis d'ici, en fricotant avec satisfaction dans une grande poêle sur la cuisinière à gaz du réfectoire.
Mais, dès que nous prenons ma voiture, il écoute avec attention la musique New

Age que joue la stéréo, et commente avec détail les impressions que lui fait cette expression artistique. Il est en réalité un jeune homme de vingt ans à peine qui a gardé de son éducation une empreinte de délicatesse et de grâce toute slave. Il est aussi un garçon de son temps qui a déjà vu les avancées de son siècle, à l'aune de sa propre capacité à les comprendre. Il a quitté sa famille, pourtant aisée, et a dédaigné de devenir, en Pologne, un de ces surdoués de la micro-informatique. Il a gardé de ses passe-temps d'adolescent un goût pour la technologie et les réparations d'ordinateurs. Il m'a déjà montré comment il bricolait le disque rétif d'un petit I.B.M. portable. Par une manœuvre attentive qu'il répétait, il avait pu comprendre le problème :

- La fourchette est endommagée, me dit-il, laconique. J'acquiesçais, sans le contredire, ne sachant me servir que des fourchettes de table, et non de celle des systèmes informatiques... Il me surprit une autre fois par la métaphore qu'il utilisa pour définir mon petit ordinateur. Élégamment, il m'affirma :

- Ton Macintosh est une Mercedes.

Lui demandant la raison de cette analogie, il m'expliqua :

- Les Mercedes sont de bonnes voitures, mais personne ne songe à les bricoler ou à améliorer leur moteur, on les garde comme elles sont, en général. De même, les ordinateurs Macintosh sont bien comme ils sont, leur système est tel qu'on n'y touche pas, on l'utilise au mieux de cette manière...

C'est l'une de ces conversations qui lui est familière. Enfin, Raphaël est un moine. Lui qui, sans doute, est attiré par les filles de son âge, comme son tempérament vital et aimant l'y incline probablement, a mis un trait définitif sur toute sa vie sentimentale. Il a pris les vœux complets, et à vie, de moine bouddhiste. Il a donc laissé toute possibilité de vivre comme un homme sensuel. Il a adopté le maître comme dispensateur de la paternité, de la maternité, et du bonheur intime. Ce pari est risqué. Il est arrivé à dix-huit ans, ici. Il n'a pas encore connu beaucoup la vie d'un homme établi dans une relation amoureuse. Il tente le défi spirituel de dépasser toute passion et toute relation avec l'autre sexe. Sa sincérité est le miroir de ses juvéniles ardeurs à suivre le chemin historique des moines du bouddha. Mais sa vocation surnaturelle devait-elle ainsi s'habiller de laine rouge ? Devait-il sacrifier le désir sur l'autel de l'amour absolu ? Puisque, nul doute à ce sujet, Raphaël aime les perfections, il adopte ce qui lui semble parfait. Ce garçon en quête d'idéal cultive aussi une exigence certaine dans sa relation au bouddhisme. Exigeant, mais très tendre, il vient parfois prendre le thé dans ma chambre. Il dévoile à chaque fois un peu plus d'un cœur pur, un sentiment un peu oublié de la vie occidentale. Il me montre qu'il a su venir ici avec sa jeunesse intacte. Malgré le chantier, malgré la solitude des moines, et malgré la chasteté, il porte cette grâce comme un reflet d'or. Il me témoigne une amitié qui est davantage attirée par mes goûts pour le siècle, que motivée par d'improbables prouesses érémitiques de ma part. Il aime bien parler avec moi de ce qui fait notre temps, voitures, ordinateurs, nouveautés, rien ne lui est indifférent. En revanche, pour le style yogique et la

http://www.pdftools.com

méditation, c'est à lui que je me réfère, ayant trouvé un modèle valable à observer. Il travaille souvent dehors, dans les équipes de construction du temple des mille bouddhas. Sa constitution est délicate. Qu'importe, discret, il ne se plaint de rien. Cela me fait mal de le voir ainsi vêtu de cirés usagés, et de ses chaussures de pompier restaurées, alors que la robe et la tranquillité lui conviennent. Cependant sa vérité apparaît encore mieux dans le dépouillement que tous vivent au chantier. Il travaille, comme ses camarades, dans la terre et avec le béton. Parfois, je me dis que son origine étrangère et son absence de pratique de la langue française ont conspiré, avec sa jeunesse inhabituelle, ici, pour le dédier à ces humbles tâches. Parlant suffisamment l'anglais, il aurait pu bénéficier de meilleures conditions de travail dans un des bureaux. Mais, cela ne lui a pas été proposé. Il reste cantonné au chantier. Et chaque jour je pense à lui lorsque je le vois revenir à la pause prendre ses précieuses tartines. Je lui offre souvent un pot de miel que mon père, apiculteur de longue date, récolte. Il sait en apprécier les saveurs de châtaignier et de sapin. J'essaye de diverses manières de lui procurer un peu de confort, d'attention et peut-être de me soulager de la culpabilité que je ressens en le voyant travailler dehors par tous les temps... Il me montre que ce rude labeur lui fait du bien. Il le découvre comme une sorte de pause dans sa vie intellectuelle. Il se centre chaque jour davantage dans son corps, lui qui était si abstrait et cérébral. Il devient riche d'une force trempée par l'exercice physique, et porteur d'une tendresse humaine acquise par le travail au contact des éléments naturels...

Nous avons lui comme moi la robe du bouddha. Elle nous inspire un respect et un goût pour la porter aussi bien que possible. Il en est des robes de moine comme des Himalaya, les deux participent de l'attrait pour un monde suranné et ancien. Peut-être la séduction est-elle excessive, ici ?
Les couleurs traditionnelles des vêtements monastiques jouissent d'un grand prestige chez les Européens. Cet après-midi, je quitte à peine un enseignement public du « Très Précieux ». Je conduis ma voiture sur le terrain d'un centre himalayen affilié à Félicité. C'est l'été. Je porte, comme c'est la tendance, des lunettes de soleil cintrées. Habillé, à la mode Himalaya, de rouge et de jaune, je roule doucement dans le terrain communautaire, faisant jouer trop fort la stéréophonie de Jean Michel Jarre par les vitres ouvertes de l'auto. Le lecteur appréciera l'éclectisme de ce style bariolé ! Un disciple campe sous une petite tente canadienne à proximité. Il me fait un signe très respectueux. Je m'arrête pour le saluer. Il me regarde, et me reconnaît alors comme une relation occasionnelle. Il me dit avec émotion : « je t'avais pris pour un *tulkou* (la réincarnation d'un maître tantrique) ». Je suis très surpris d'imaginer que ma manière désinvolte et un peu voyante, voire ordinaire, de me conduire puisse être interprétée comme celle d'un maître tantrique ! Me voilà promu, en quelque sorte, grâce à cet accoutrement, à un rang remarquable dans la vie spirituelle ! Devrai-je bientôt quitter mes jupons en coton safran, et même mes sous-vêtements assortis, pour adopter une esthétique

personnelle plus discrète ? Le moine se doit, bien entendu, de coordonner ses sous-vêtements à sa robe. Il choisit le brique, le rouge, et surtout le jaune. Mais comme les slips couleur paille sont rarement disponibles, il doit parfois teindre des sous-vêtements de coton blanc. Teindre est l'une des pratiques des moines, mais surtout des moniales. Elles aiment convertir d'anciens vêtements de leur vie laïque en rouge, parfois en safran. J'ai appris à choisir, comme mes camarades, les teintures grand teint. J'utilise les machines à laver du centre de Félicité pour effectuer la coloration à chaud. Ainsi on reconnaît ces moines de tradition himalayenne à la lessive qu'ils colorent immanquablement de rouge, faisant passer ce coloris sur les autres couleurs des vêtements. Alors les vêtements jaunes tournent à l'orange, tout simplement.

Il est aventureux de vouloir travailler de ses mains avec un châle et une robe de moine. Le châle, en particulier, ne cesse de glisser sur les épaules, et doit être souvent rajusté. Plissé, il fait quand même environ trois mètres en tout. La longueur est choisie par chacun, selon ses affinités. Personnellement, j'ai un goût particulier pour un long châle de trois mètres cinquante. Je m'y enveloppe confortablement avec la fraîcheur des soirs. Quant à la robe, il faut aussi plusieurs mètres (environ cinq) de tissu de coton ou de laine pour la réaliser. C'est une très vaste jupe droite. Elle est à plisser sur le côté, à gauche (double pli), puis à droite (simple pli). On doit la passer et la retirer par le haut, c'est à dire ne jamais la mettre à terre, en signe de respect. Elle est tenue par une ceinture plate, sans boucle, enroulée autour de la taille. Bien sûr les novices en laissent joliment dépasser le bout, du pli de la robe. Ils révèlent les belles couleurs polychromes de leur ceinture brodée. Ce n'est pas tout à fait protocolaire, mais si joli ! Elle a tendance à glisser au cours de la journée et doit être attentivement réajustée.

Ce sont des vêtements confortables, voire remarquables par leur agrément. Ils tiennent bien chaud l'hiver. Mais ils sont sans boutons, sans poches, sans fermetures. On se limite à des drapés et au simple lien à la taille. Ainsi les activités manuelles, les mouvements sont ralentis, voire abandonnés. Faire une simple vaisselle à un évier, avec un châle de moine sur les épaules relève de la gageure. On finit souvent avec un bout du châle dans l'eau de rinçage, quand ce n'est pas dans le bac de lavage empli de liquide moussant ! Ici, on voit que le travail physique est rendu impossible au moine.

Cependant les effets obtenus, en drapant avec noblesse, voire un zeste d'élégance, le long châle, permettent de varier et d'enrichir la vie quotidienne. Ce soir au monastère, j'accompagne Jean, un moine qui trotte à vive allure devant. Nous glissons silencieusement par les longues coursives étroites des bâtiments jouxtant les jardins. Il fait nuit, les étoiles étincellent dans le ciel noir. Mon ami devant, ajuste son châle de temps en temps en des gestes raffinés et, pour moi, mystérieux. Arrivant au terme de notre marche, je lui fais part de mon impression : il se dégage une atmosphère profonde de notre balade crépusculaire. Il rit en me regardant. Et il me confie qu'il est un amateur des films de Bergman. Il ajoute qu'il a souhaité me

http://www.pdftools.com

donner une sorte de frisson artistique inconscient, à la manière de son réalisateur préféré, en adoptant une marche évocatrice, inspirée par le climat nocturne des œuvres du cinéaste scandinave... Je comprends mieux que la robe et la gestuelle du moine sont un sujet inépuisable de créativité. L'uniformité n'est qu'apparente et chacun peut s'y individualiser...

Les moines du dalaï lama appartiennent à une autre école himalayenne. Ils portent des vêtements souvent un peu plus clairs que les nôtres, ici. Certains moines bhoutanais, d'autres traditions voisines, ont des châles fuchsia, beaucoup plus éclatants.

À Félicité, les gilets traditionnels sans manches des moines sont rarement portés. On leur préfère survêtement et tricot, plus chauds, et faciles à se procurer, tout simplement. Ainsi on fait la différence avec les moines du dalaï lama, toujours impeccables dans leur beau gilet jaune safran (devant) et bordeaux (dans le dos). Leur bras nu, l'hiver me fait frissonner : cela ne doit pas être très chaud. À Félicité les bras nus sont le plus souvent réservés au temps de l'été. Cependant, c'est un ancien usage des moines bouddhistes que de laisser le bras droit nu.

On le découvre ici, la manière de porter la robe de moine varie insensiblement selon les maîtres. Le « Très Précieux » souhaite que ses moines la portent très longue, allant jusqu'au pied. Dans les promenades, c'est peu avantageux... Peut-être est-ce la raison qu'a imaginée le maître pour décourager un peu les balades de ses disciples ? En effet, si le sol est mouillé ou boueux, il est difficile de circuler avec cette longue robe ample. Le dalaï lama, lui, semble préférer pour ses disciples un port de la robe à peine plus court. En principe, il n'y a pas de textile mélangé pour elle, juste une seule sorte de fibre, mais les exceptions sont permises. Le châle est composé d'au moins deux parties. En effet, le bouddha est dit avoir utilisé des vêtements de récupération pour se vêtir. À son image, les moines font déposer une couture au milieu de leur châle, pour évoquer un vêtement rapiécé, même si on a recours à une belle laine neuve. Il est difficile de la laver. Il est peut-être trop coûteux pour des moines de la faire nettoyer au pressing.

Je suis bien dans les robes en coton frais. Je les rangerai dans quelques mois pour adopter les robes de laine de l'automne. Il n'y a aucune étroitesse, la jupe s'évase pour permettre une assise confortable. C'est un des meilleurs atouts des « méditants » qui peuvent s'y détendre calmement. Cependant le tissu peut être coûteux. Une longueur de bonne laine, comportant du cachemire par exemple, peut revenir à l'équivalent de cent à trois cents *équivalents euros* pour confectionner un ensemble robe et châle. La séduction des Européens pour la robe bordeaux du bouddha est sans doute méritée. Cependant on voit à l'usage qu'elle n'est pas vraiment faite pour la vie d'aujourd'hui. Elle se coince facilement en voiture dans le bas de la portière. La robe d'hiver craint la pluie. On ne peut lever les bras, ni se pencher en gardant le châle sur les épaules. Trotter est possible, mais pas courir... Enfin, dans l'imaginaire européen, les hommes en robe sont rares. Je suis regardé avec stupeur par un monsieur âgé d'un village, lorsque je suis à l'agence bancaire.

http://www.pdftools.com

J'y dépose des chèques pour le monastère. Il regarde ma silhouette drapée de rouge, comme si j'étais cardinal ! Je ne sais comment rendre la pareille. Je renoncerai sans hâte à ces promenades en tenue de moine, dont j'apprécie l'exotisme ! Je me suis fait à l'idée d'aller à la cafétéria de l'hypermarché, les jours de voyage, drapé noblement à la manière des anciens. L'effet est garanti ! Pour quelqu'un comme moi qui ne suis ni grand ni élancé, j'ai découvert, sans le désirer, comment faire converger les regards. Contrairement à d'autres qui ont parfois des expériences désagréables avec leur tenue monastique, en ville, je ne rencontre pas de signe agacé de la part des passants. Peut-être suis-je si heureux d'être un moine du bouddha, au temps d'aujourd'hui, que les personnes que je croise me manifestent en général une attitude très polie, surtout les plus jeunes. Cependant, pour aller en ville, la plupart d'entre nous adopterons avec le temps, une tenue plus discrète, pantalon et tricot. Nous recourons souvent au rouge et au jaune. D'autres préfèrent l'incognito. Ainsi, le Supérieur du complexe de Félicité pilote sa moto Yamaha six cents cm^3, tout de noir vêtu. Tendance hiver ? Pas seulement. Tendance Himalaya, surtout ! C'est une dévotion pour la couleur nocturne du Protecteur, une effigie tantrique du monastère !

Le « Très Précieux » vit dans un appartement jouxtant le temple. Il semble aimer la présence de ses bénévoles. Il apparaît souvent par l'embrasure de la porte pendant notre rituel de la compassion de vingt heures quinze. Il laisse volontiers ses pantoufles en désordre, afin de nous permettre de les aligner avec soin. Nous pratiquons ainsi la dévotion. Il passe par le corridor public pour aller à sa salle de bain. Il est simple. Il a vécu dans les Himalaya parmi les oiseaux, les animaux sauvages, dans des retraites de montagnes, pendant vingt ans. Il lui est arrivé de lécher l'eau sur la paroi du roc pour se réhydrater. Ce dernier ascète de l'ancienne génération venue du Toit du Monde passait aussi des nuits à la belle étoile. Il lui arrivait de s'adosser à une paroi rocheuse. Il repliait ses genoux devant son tronc. Il restait ainsi, la nuit, dehors... dans la neige. Ici, les conditions de vie doivent lui paraître divines. Il y a le confort moderne. Il a même laissé ses disciples lui installer un convecteur électrique mural à chaleur radiante. Il sent la tiédeur de l'air. Il a peut-être renoncé « à la produire lui-même ». Il cultivait des facultés inhabituelles, lorsqu'il était encore un jeune homme en retraite collective de trois ans. C'était au monastère de Tcheudrak, dans l'oriental Kham himalayen. Il avait alors éveillé l'intérêt de ses compagnons de retraite. Il émanait de sa chambre une radiance lumineuse. Ceux-ci crurent à un incendie. Il n'en était rien. Notre « Très Précieux » d'alors avait « réalisé la chaleur interne ». C'est l'un des yogas de Naro, célèbre ascète indien de l'époque médiévale. Alexandra David Neel évoque aussi sa propre faculté de disposer de la chaleur interne. Le « Très Précieux » ne dispose plus aujourd'hui de la complétude de cette faculté, semble-t-il. Il préfère la chaleur de son convecteur radiant pendant l'hiver.

Les petites attentions du « Très Précieux » sont pour chacun, ici, un motif de

réjouissance. Un jour, il fait comme s'il voulait entrer dans le temple, bondé d'un large auditoire. Il actionne très lentement, et de l'extérieur, la poignée de la porte. Parmi nous, quelques moines ont remarqué son manège. Nous voyons la poignée de porte se baisser. Et nous nous attendons à voir le maître entrer à pas de velours. Il n'en est rien. Il laisse la poignée se relever très lentement. Puis il l'actionne à nouveau pour nous montrer, sans doute, qu'il joue. De l'autre côté de la porte, il joue avec nos perceptions. Ces petits gestes suffisent à le rendre fascinant. Il se suffit de sa chambre et de son simple appartement. Il a même toléré les odeurs d'urine qui semblent devoir périodiquement déranger la toilette destinée aux disciples dans l'entrée de son couloir partagé avec eux.

Je sors, un soir, du temple plus tard que d'habitude. Il m'arrive de faire le service des bols du bouddha sur l'autel. Je vide dans un récipient le contenu d'eau des bols de cristal qui sont joliment alignés. Je passe le torchon afin de les sécher, et je les retourne. Le lendemain, d'autres les rempliront de nouveau à l'aube. Je quitte le temple en éteignant les bougies qui présentent un risque d'incendie. Il est toléré de laisser brûler la nuit les veilleuses prévues pour une huitaine. Il me faut surtout éteindre les bougies de type chauffe-plats qui dégagent beaucoup de chaleur lorsqu'elles sont côte à côte. C'est la consigne du « Très Précieux » : prudence avec le feu. Je sors, à pas de loup, du temple. Je referme doucement. Le lama habite à côté. Je glisse dans le couloir. J'entends cependant un bruit d'eau inhabituel. Il provient de la salle de bain personnelle du maître. La chasse d'eau semble être dérangée. J'ose entrer dans cette pièce qui lui est réservée. Il en a donné l'accès à ses lamas européens. Ceux-ci sont très fiers de pouvoir utiliser les toilettes de leur maître de méditation à l'occasion de quelques cérémonies collectives. Je m'apprête à replacer la manette de la chasse d'eau pour arrêter la fuite. Je remarque alors que le « Très Précieux » vient d'utiliser ses toilettes. Ses lamas ne sont pas venus ici, ce soir... Il est donc le seul à aller dans cette salle de bain en ce moment. Et l'idée ne viendrait à personne, parmi ses nouveaux disciples, de venir dans ce lieu. Notre « Très Précieux » a négligé, ce soir, de recourir à la balayette à toilettes. Il n'a pas nettoyé la cuvette. Je découvre, à ce petit détail, la dimension ordinaire de notre maître. On lui attribue ici toutes sortes d'accomplissements. Il est un « bouddha parachevé ». Il a obtenu « l'éveil en un corps et une vie ». Il est « la manifestation de karmapa en Occident ». Or, je constate que la propreté ordinaire d'une toilette lui a échappé, au moins pour ce soir. Le geste simple consiste à se saisir de la balayette en plastique et à nettoyer la céramique. Ce geste si nécessaire après leur usage ne lui est pas venu à l'idée. Même un enfant le fait. S'il l'oublie, ses parents le lui apprennent. Il me semble donc que la qualité d'attention, voire de souci de l'autre, que manifeste le « Très Précieux » n'est pas parfaite. Ce petit détail me le souligne. Pas de balayette, pas de bouddha. Il faut que les petites choses de la vie soient parfaitement assumées, avant de songer aux grands accomplissements. C'est la sagesse orientale que j'ai entr'aperçue avec mes voyages en Asie. « Si tu as mangé, va laver ton bol. » C'est

aussi la sagesse du bouddhisme. Il est souvent souligné, par d'autres maîtres de cette école, l'importance de ne pas laisser aux autres nos vaisselles à laver. Il m'apparaît que demain l'assistant personnel du « Très Précieux » va devoir passer la balayette des toilettes pour son maître. Négligent, ordinaire, normal en somme pour un être humain. Je me rends secrètement à l'évidence : le mythe de son éveil est entretenu, ici. La réalité est évidente. Il est un être humain à qui il arrive d'oublier les petits gestes de la vie quotidienne. La balayette des toilettes est donc mon bâton de maréchal dans ma quête de la sagesse bouddhiste. Elle m'enseigne la réalité du maître, en m'en montrant la précarité. Je lui dois mon « éveil » à cette illusion. Notre *bouddha vivant* n'a pas appris son usage correctement. Je ne peux donc pas lui abandonner mes jours. Il serait dommage de les confier à quelqu'un qui ne nettoie pas ses toilettes après en avoir fait usage ! Je découvre ce soir une signification très juste de la célèbre énigme (appelée aussi *koan*) zen : « le bouddha est une balayette de W-C ». La version originale stipule en réalité : « le bouddha est un bâton à m... » Car, en ce temps, on utilisait un simple bâton de bois pour nettoyer les toilettes, en Asie de l'Est.
Le bouddha est donc dans les petites choses de la vie. Ou plutôt je ne le l'y trouve pas ici, ce soir, à ma convenance. Je rentre par les allées sombres du parc. Je marche sur les pelouses fraîches. Je contemple une fois de plus la voûte étoilée où s'expanse la laiteuse galaxie de notre univers. « Le bouddha est un bâton à m... » C'est l'évidence que me concède ainsi le ciel immense. En souriant intérieurement, avec toutes ses étoiles, de son impertinence.

Le « Très Précieux » affirme la générosité. Il la pratique à sa manière. Il vit sans ostentation. Il lègue même aujourd'hui de menus objets favoris à ses disciples. Il m'échoit ainsi deux petites boîtes à thé de couleur dorée, de vingt grammes, qu'il avait déposées dans son autel. Je reçois aussi sa photo de son propre maître le XVIème karmapa, alors jeune, portant des grosses chausses himalayennes. Le vieil homme est sans avidité pour l'argent. Son assistant retrouve des chèques donnés par les visiteurs. Ces rectangles de papier sont répandus sous les coussins du « Très Précieux » qui n'a pas l'idée de les faire endosser sur son compte bancaire. Il donne plus de onze mille *équivalents euros* sur ses propres deniers à son disciple féminin, pour répondre à sa requête d'un financement d'une nouvelle salle informatique chez les moniales. Il compte autrement que nous. Sa vie est traversée par l'expérience d'un détachement considérable. Au temps de sa jeunesse, dans les Himalaya, en allant voir son maître le XVIème karmapa, il raconte avoir été rejeté du monastère par les moines de ce dernier. Il n'eut pas l'autorisation d'y manger. Il présentait une apparence humble de pèlerin. Averti cependant, le karmapa invita le « Très Précieux ». Il lui prêta même son propre bol, celui-ci en étant dépourvu. C'est donc un être libre, de ce point de vue. Il concilie le détachement avec un sens de l'appréciation des petites choses. Il aime bien, par exemple, les dattes fourrées, les biscuits Delacre appelés « cigarettes russes », et - pour sa santé - la soupe d'os à

moelle de son cuisinier. Il sait aussi faire montre de largesse. Le jeune moine Raphaël n'a pas d'argent. Il ne peut se faire confectionner de châle. Il glisse au monastère, frêle moine sans châle sur ses épaules, dans l'indifférence des lamas européens. Il est si timide, et si correct, qu'il ne demande rien. Seul le «Très Précieux » remarque la tenue de ce jeune moine âgé de dix-huit ans. Au beau milieu de la cérémonie du bouddha de la compassion à laquelle assiste Raphaël, le maître ouvre tout grand la porte du temple. Il se dresse, flamboyant, dans l'embrasure. D'un geste, vif et précis comme la foudre, il jette son propre châle au pied de Raphaël. Ce dernier éclate en sanglots. L'assistance s'arrête, bouche ouverte, et regarde, hébétée, le « Très Précieux », digne et souverain, sortir du temple dans un silence à couper au couteau.

Une autre fois, des disciples commencent à parodier la cérémonie du bouddha de la compassion pendant le rituel du soir. La forme n'est pas strictement surveillée en général. Les fous rires sont permis. Parfois, cela dure tout le rituel. Mais ce soir, deux jeunes bénévoles (des laïcs) ont commencé à singer, pour s'amuser, en psalmodiant la formule rituelle *(mantra)* du bouddha de la compassion. Mû par son sixième sens, devinant peut-être ce qui arrive de l'autre côté de la cloison, le « Très Précieux » surgit. Il bondit comme un tigre dans le temple. Il rugit devant les disciples fautifs qui blêmissent. Ils voudraient disparaître si cela était possible. Le maître les singe à son tour et mime leur ridicule. Et devant tout le monde, de son rosaire à cent-onze perles de graines de lotus, il les gifle très doucement, sans leur faire de mal. On ne les y reprendra plus à se moquer de la compassion.

Il est connu ainsi pour réagir avec précision aux menues choses de la vie. Un après-midi, levant le nez de mon ordinateur, je vois son visage qui me sourit de l'autre côté de la vitre du bureau. Son air mutin m'invite à vite lui ouvrir la porte, et à lui faire signe poliment de venir nous visiter. Il pénètre d'un pied léger, avance comme sur un tapis de fleurs. Et il observe, silencieux. Il tourne un visage ferme vers la table de l'entrée, encombrée de divers prospectus. Je sais, maintenant, qu'il me faudra ôter tout cela de sa vue. Il souligne du regard, en passant devant mon bureau surchargé, que ma tâche est trop passionnée. Puis, pénétrant dans le local de la gestion du monastère, il inspecte attentivement les lieux. Il organise sur le champ, en décideur avisé, une réunion improvisée. L'abbé est l'interprète. Une moniale reçoit ses conseils. Il lui déclare avec aplomb (en substance) que la situation dans le centre allemand de son école himalayenne va aller dans une autre direction que prévu. Il suggère sans ambages que ce lieu sera bientôt perdu pour le monastère. L'avenir lui donne bientôt raison. Quelques semaines plus tard, cette antenne germanique passe à la concurrence. Des responsables teutons affilient ce centre au jeune karmapa Orgyen Trinley Dordjé. Ils boudent le « Suprême » choisi, ici, par la hiérarchie. Le « Très Précieux » voit juste, et cette réputation lui vaut une remarquable confiance chez ses disciples. Il répond à leurs questions très simplement. Mais parfois de manière elliptique. À une disciple issue de son système de retraite tantrique qui lui demande conseil, il ne donne que ces quelques

http://www.pdf-tools.com

mots : « il y a beaucoup de pierres. » À la requête suivante de celle-ci, qui veut en savoir davantage, il oppose un mystérieux, et non moins concis : « vous avez de nombreux vêtements. » À une question que je lui pose sur des désagréments psychosomatiques, il répond brièvement : « c'est des pensées ». Il est parfois difficile de comprendre ces avis. Il me faut peut-être ne pas y accorder trop de valeur. Il est aussi humain. Et à ce titre le doute et l'opinion sont permis. Il n'a certainement pas la perspective de complète vérité sur cette vie qui se déploie autour de lui. Il peut cependant raisonnablement conseiller chacun à partir de son propre choix. C'est dans l'ensemble, et aux dires de tous, en général, un « guide spirituel ». Il dispose d'une expérience de près de quatre-vingts années au contact des moines, des tantra, de sa lignée et de la vie des montagnes. Il représente l'ancienne école. La pratique au sein des éléments naturels, dans la rareté des biens matériels, l'a éveillé à la vie, telle quelle. Il peut, à ce titre, porter un jugement sain, et le formuler de manière concise.

> « *Les vents soufflent. La mer laisse venir ses parfums depuis l'Ouest. Des avions qui passent, haut dans le ciel, évoquent le monde qui continue. Vous qui vivez partout dans l'univers, ne m'oubliez pas.* »

http://www.pdf-tools.com

4

L'AUTOMNE

« Allegro, Ballo e canto di Villanelli »
L'automne. Antonio VIVALDI

L'automne vient d'arriver. Il a rougi les premiers feuillages. Il amène ses fraîcheurs exquises. Un cortège de senteurs montant de la terre évoque le retour éternel des ans... J'offre deux pots, de bonne taille, de pâte à tartiner aux noisettes, à mes amis bénévoles pour leur goûter. Il me faut souligner notre éthique pure ! Je dessine deux étiquettes que je scotche sur le dessus. Un pot est « pour les garçons », l'autre « pour les filles ». Mes camarades masculins prennent un grand plaisir à goûter le Nutella destiné aux filles. C'est la Saint-Michel qui est revenue, période de récoltes. Les arcs-en-ciel émergent avec les lumières équinoxiales. Ils apparaissent souvent doubles, parfois cintrent toute la voûte du ciel, d'un bout à l'autre. Il est dit dans les contes qu'un pot empli d'un céleste trésor est caché à chaque pied de l'arc, là où il se pose sur la terre. Or, en me promenant dans les sentes qui ondoient près de notre clos, je constate que le diadème aux sept couleurs se déplace avec ma balade. L'ange qui garde le trésor appartient-il à un autre horizon ? Parfois nos spectacles météorologiques sont une source nouvelle de perception. Nous n'avons pas la télévision, hormis une petite vidéo que regardent parfois les lamas. Ils ont eu la permission de visionner le film « Les Visiteurs ». La cassette en avait été offerte au « Très Précieux ». Celui-ci l'a donnée à ses disciples en la leur proposant, sans l'avoir vue lui-même. Il la leur a conseillée, percevant sans doute l'humour de ce film à travers le boîtier coloré et amusant. Mais ce soir, il n'est pas besoin de se serrer dans la petite chambre pour voir un grand moment du septième art. Il se passe quelque chose dans le ciel. Un rayon du soleil couchant s'est dardé sur le temple, comme s'il le désignait d'un doigt d'or depuis les confins de l'Occident. Il saupoudre la construction massive d'un pigment luminescent. Celle-ci luit dans le crépuscule, seule, comme une magnifique luciole, ou comme un scarabée d'or. Les touristes ont arrêté leur Twingo au beau milieu de la rue qui passe entre le réfectoire des bénévoles et le chantier. Portières ouvertes, appuyés sur le capot, ils contemplent.
Étonnante rencontre avec la lumière du couchant... Surprenant miroir cuivré...
Alors qu'une sorte de bruine commence à pétiller, un arc-en-ciel se pose aux deux orients et ceint l'espace autour du temple rutilant de sa septuple couronne de lumière

http://www.pdftools.com

irisée. Blottis dans leur robe monastique, les jeunes moines, adossés aux murs encore chauds de la vieille ferme, sourient de leur chance. Un clin d'oeil du temps, pour quelques instants, a désigné leur temple comme un sanctuaire du soleil. Dans quelques années à peine, ce vaste édifice sera le centre d'attraction de ce monastère. Il attirera les badauds de ses mille statuettes de bouddha toutes dorées à la feuille. Il supportera une gigantesque statue remplie de rouleaux safranés répétant les mêmes prières sur des feuillets photocopiés. Pour l'heure, le bâtiment est flanqué d'une grande grue jaune qui semble s'incliner ce soir en une céleste prosternation vers un avenir solaire.

- Le temple de la lumière, nous construisons le temple de la lumière.

C'est ce que me répète inlassablement Pierre, un ami qui fait office de grutier pour le temps présent. Notre communauté aura-t-elle le riche avenir que connut Angkor au Cambodge dès le huitième siècle ? Rayonnera-t-elle progressivement comme la capitale ancienne du peuple Khmer pour sept siècles de splendeur, de feux d'artifice et de ballets aquatiques sur les bassins ? Le périmètre d'Angkor s'est étoffé, au fil des centenaires, de nouvelles constructions gigantesques, décuplant son envergure. Des bouddhas à quatre visages, représentant Avalokiteshvara, le bouddha de la compassion, y furent multipliés, dans de colossales pierres. Il fallut charrier les roches à l'aide de nombreux éléphants. On ne disposait pas, à cette époque, de *tractopelle*, ni de grue d'acier. Notre sanctuaire est-il, lui aussi, voué à une destinée exceptionnelle ? Sera-t-il le nouvel Angkor européen ? Le « Très Précieux » est optimiste. Il a confié, à quelques proches disciples, qu'il voyait le futur de Félicité beaucoup plus grand que nous ne le pouvions. Des milliers de moines, selon lui, devraient un jour vivre ici. Il devrait y avoir de très fréquentes « réincarnations de disciples » *(tulku)* dans les familles de la région. Le système des enfants retrouvés, incarnant des lamas décédés ici, devrait, selon lui, se produire dans la communauté bouddhiste locale. Ainsi les moines seraient « assurés » de rencontrer de nouveau les mêmes amis, et le même enseignement, perpétuant le monastère pour des siècles de gloire... Tandis que je me perds dans ces projets à l'échelle d'un Angkor contemporain, je préfère oublier que ce dernier s'engloutit dès le quinzième siècle, pour ne plus attirer que des touristes bardés de « caméscopes » numériques un peu plus tard. Quel bienfait fut Angkor pour le monde asiatique ? Il fut construit par des armées d'esclaves, il produisit sans doute des morts et des épuisements. Et le Cambodge connut une douleur exceptionnelle dans notre siècle. Alors le mythe que nous implantons ici, à Félicité, a-t-il une véritable vertu ? Pourra-t-il protéger les générations futures, en montrant les images de la sérénité et de la bonté immuable ? Tandis que la pluie s'intensifie, les archanges se retirent en roulant le décor qui s'estompe, puis disparaît. Le soleil s'est couché, l'arc-en-ciel a été mis dans sa boîte jusqu'au prochain grand spectacle aux abords de notre temple. Nous rentrons au réfectoire pour prendre une infusion de thym et nous rasséréner d'une tartine de pain au Nutella. Encore éblouis de notre soleil, nous rejoindrons le monde des rêves, cette nuit - la félicité du jour et celle de la soirée se répondent.

http://www.editions-ecrits.com

Ma chambre est désormais le vaisseau dans lequel je prends place chaque nuit. Pour traverser la fraîcheur de ce temps automnal, j'ai disposé plusieurs couettes sur mon futon de coton. Paré ainsi de mon volume protecteur, me voici faisant cap toutes voiles dehors vers le monde de la félicité. Univers impalpable qui se découvre chaque nuit et se referme doucement à chaque matin, le secret de ce monastère m'est peu à peu instillé. De par la présence communautaire en filigrane, et peut-être grâce à toutes ces prières ferventes que nous répétons bien souvent, le sommeil s'habille d'une douceur et d'une qualité particulières. Cela commence par un sentiment de détente, puis d'ouverture, puis enfin de bonheur. Allongé, ce bien-être s'installe. Puis enfin les limites s'estompent et me voici dans la réalité intérieure d'une communauté tantrique. Chaque moine y est symboliquement à une certaine place. Il s'y manifeste comme une divinité, l'une de ces effigies colorées masculine, féminine des bouddhas himalayens. Il explore une sorte de champ pur. Certains sont gardiens d'une porte, parfois sans le savoir. D'autres circulent d'un bouddha à l'autre. L'ensemble peut sans doute être peint comme un espace à quatre orients, dotés de portes d'accès et entourant, en plusieurs périphéries, un centre. Chacun reconnaîtra ici la forme des mandala asiatiques. Il suffit de visiter Borobudur sur l'île de Java pour découvrir le modèle d'un mandala déployé dans la forme à trois dimensions. Inscrit dans notre espace, il prend aisément le volume d'une pyramide. On y accède par des escaliers, et on y converge vers un centre surélevé, au prix d'une ascension à découvrir, voire à accepter. Ici, dans la vaste nuit des montagnes volcaniques, nulle pyramide, et même, nulle enceinte polychrome. Le mandala est notre communauté, avec une place à comprendre pour chacun, et peut-être à échanger pour d'autres chaque soir. Nous faisons office des divinités et peut-être aussi des protecteurs. Nous dansons, là où le maître est capable de se fondre avec chacun de nous. Parfois, il nous faut être deux pour reconstituer une divinité tantrique double. Alors le mystère de la nuit dissimule notre étonnement et notre secret partagé.

Il nous faut aussi parfois découvrir les flammes dont s'entourent certains de nos voisins dans la chaleur intérieure de leur identification. Dordjé Dragpo, un voisin de chambre ? Cette nuit il est venu dans mes rêves, et il est entré dans ma chambre virtuellement. Mus par le silence et la complicité de notre vieux maître tantrique, notre paquebot de la conscience fait cap vers le monde magique des champs purs... Il faut revenir le matin vers un monde quotidien. La vie se hâte de me reprendre le sens de ce paisible voyage. Et puis, mon corps est bienheureux, mais il a donné peut-être son supplément de vitalité et de force à cette découverte. Le prix de ce domaine est sans doute payé au fil de toute une vie. Je l'acquitte encore volontiers, étant jeune et encore énergique. Cependant, lorsque je croise mes amis lamas, qui explorent ces possibilités multiples et d'une profondeur que je subodore à peine, il me vient à l'idée que leur corps, et leur cœur, ont donné aussi le meilleur. Le ticket du voyage serait-il libellé en force vitale ? Pourrait-il s'avérer un échange ? Il me semble, en cette nuit qui m'entraîne vers l'aurore, que la beauté des astres est conquise en donnant aussi le meilleur de moi-même...

http://www.pdf-tools.com

Un autre que moi semble glisser, imperturbable, sans se soucier de la rhétorique, si convaincue, des disciples. C'est Emmanuel, un moine qui vit sans projet personnel lamaïque, se satisfaisant de ce qu'il vit chaque jour. Emmanuel habite juste à côté de ma chambre. Il s'est installé très confortablement et a habilement décoré son espace. Sa chambre a été, par ses soins, cloisonnée en deux parties. Une arcade drapée de lourdes tentures fait passer de l'antichambre à sa pièce principale. Aux murs il a déroulé de grands tableaux sur toile, des originaux, représentant différents bouddhas. Les portes-fenêtres ont été drapées, elles aussi, afin de tamiser la lumière, une pratique très habituelle au monastère. Son autel et ses meubles sont brillamment laqués de rouge vermillon, à la manière des temples himalayens. Au sol, des peaux de mouton constituent une épaisse protection pour s'asseoir sans craindre le froid... Les drapés tombent de telle manière qu'on ne peut voir la porte depuis son lit, une protection visuelle familière aux moines qui utilisent les règles spatiales du Feng Shui (l'art traditionnel issu du monde chinois de la géomancie et de l'habitat) pour améliorer les espaces où ils logent. Il a aménagé dans son entrée une petite cuisine avec un fort réchaud à gaz butane. Il prépare ainsi tous les matins d'odorantes crêpes de seigle dont il est amateur. Il fait sa pâte la veille, je crois, et la laisse reposer la nuit. Il se lève tôt pour mieux frire ses larges crêpes dont il est friand. Puis il se rend à l'atelier de menuiserie. Il y travaille chaque jour depuis son installation ici. Il a les vœux de moine, et a demandé à ne pas faire la retraite collective, pour continuer à vivre au monastère. Jusqu'à présent, sa requête a été accueillie avec compréhension et bienveillance par la direction. Il résiste discrètement à la pression du chargé de l'hébergement qui souhaite que nous prenions un laïc avec nous dans notre chambre de moine, afin de mieux résoudre le manque dans les capacités de logement du centre. Il préserve la quiétude de son espace personnel qui lui est sans doute nécessaire. Les sollicitations sont de plus en plus pressantes pour lui faire partager sa chambre si paisible avec un nouveau. Mais il continue à faire ses crêpes de seigle et à méditer, tranquille, face à son bel autel rempli de statues dorées. Il aime à s'échapper, de temps en temps, pour aller passer quelques jours chez des amis en ville. Ces derniers le connaissent, et savent qu'il dépend de la générosité des autres pour ses vacances. Il aime particulièrement passer une semaine à la ville de Montagnes à quelques quarante cinq minutes du monastère. Il y goûte une belle détente quotidienne, et n'y dédaigne pas un peu de lèche-vitrines.

Pour avoir quelques ressources, il coud à la machine, pendant ses quelques heures de loisir, des objets traditionnels, des sacs monastiques, des vestes en laine bordeaux et des gilets de moine sans manches...

Il a choisi de privilégier sa propre vie personnelle, et il est plus souvent dans sa chambre qu'au temple... Il me montre avec le temps qu'il a - sans le dire - découvert bien des secrets de cette institution. Il sait la valeur des moments privilégiés qu'on préserve soi-même. Il connaît la valeur des amis qu'on garde en ville et qu'on rencontre chaque année. Il ne dédaigne pas de boire un *demi pression*

au café, sans jouer au vertueux ou à l'ascète. Mais si des moines plus austères l'accompagnent, il se satisfait d'un Coca-Cola pour se mettre au diapason. Il est lui. Il n'imite personne et son franc-parler l'a fait accepter et être respecté par tous, ici.

Emmanuel vient peu au rituel du soir. Pourtant : vingt heures quinze, c'est l'heure du cérémonial de la compassion qui attire les bénévoles. C'est la vision quotidienne d'une harmonie qu'ils retrouvent ensemble. Elle réjouit le novice que je suis. Beaucoup d'entre les volontaires du chantier prennent le petit chemin déjà assombri. Ils passent devant les fenêtres du « Très Précieux ». Ils contournent le bâtiment jouxtant les centres de retraite des garçons. Ils pénètrent dans l'étroit corridor. Les chaussures s'accumulent ici. On avance pieds-nus dans ses chaussettes, jusqu'à la porte peinte de rouge... Juste à droite, c'est le rideau blanc des appartements du « Très Précieux ».
Le temple s'éclaire. Nous nous prosternons trois fois. J'aime m'allonger de tout mon long à la manière des pratiquants des retraites de trois ans. Souvent je choisis la statue du protecteur noir, pour lui offrir mes dévotions. Sinon, je me mets face au grand bouddha doré qui sourit éternellement, drapé de jaune. Il me faut mettre de l'encens pour le groupe. Je choisis deux bâtons dans la boîte, sous le linteau de l'autel. Ce sont les cadeaux donnés au « Très Précieux » par ses visiteurs. Ils sont stockés ici. J'allume les bâtonnets à une bougie. Puis je plante mes encens dans le petit bac empli de sable, au pied des autels flamboyants de lumières. L'auditoire s'est progressivement constitué. Chacun a pris un petit coussin. On a disposé notre texte sur la tablette devant nous. Il est plié dans un tissu rouge ou jaune, parfois dans un simple textile imprimé. L'usage veut que nos textes rituels soient sacrés. Il nous faut les envelopper de soins, ne jamais les poser à terre, ne pas les enjamber sur la tablette. Il est même exigé de brûler toute photocopie dont nous aimerions nous séparer. Il nous est donc interdit de les mettre à la poubelle, même si nous avons raté quelques tirages. Chacun médite calmement. C'est le moment où l'on passe du monde du travail au monde du sacré. On vient de dîner au réfectoire. Il nous faut nous détendre, digérer, nous retrouver. Être, tout simplement. Drapé dans ma laine de moine, je ressens le bienfait de la chaleur d'une posture en tailleur. Je me tourne vers mon voisin de gauche, ou vers celui de droite, et lui sourit. On est bien, ensemble. La moyenne d'âge est jeune, vingt à trente peut-être. Une énergie vitale considérable émane de l'assemblée. Dehors, la nuit est tombée. Les fenêtres ouvrent sur un ciel noir. La retraite de trois ans qui jouxte le temple a un mur en commun avec ce dernier. Parfois nous entendons un bruit ou le remue-ménage quotidien qui passe d'un lieu à l'autre. Le maître du rituel vient d'arriver. Élancé et souriant, c'est un lama allemand. Il assume ce quotidien tous les soirs, sans se lasser de répéter les mêmes stances. C'est l'assistant personnel du « Très Précieux ». Il exprime, lui aussi, la joie et une compassion très active. Il enseigne à midi le tibétain, bien sûr gratuitement. Il anime les sessions de prosternation du matin, pour les bénévoles, vers sept heures. Il nous guide le soir pour ce rituel. Et il

http://www.pdf-tools.com

s'occupe de trouver des chambres à tout le monde. Et, tout cela, il le fait en plus des repas qu'il prépare entièrement pour son « Très Précieux ». Il lui cuisine ses sauces à l'eau de Volvic. Et il va chercher lui-même le lait de son maître à la ferme, pour lui donner le meilleur. Il lave ses vêtements. Et il nettoie son appartement. Il est très apprécié de nous tous. Il est notre guide pour cette découverte quotidienne du rituel de la compassion. Nous avons un lien de confiance et d'intimité avec lui. Mes camarades assis dans ce temple sont de vibrantes images de la bonté. Chaque jour de leur vie est une chanson d'amour. Chaque nuit, une prière de courage. Nous retrouvons chaque soir notre ami, l'assistant personnel du « Très Précieux », pour rythmer la cérémonie. Un sourire semble flotter sur son visage. Notre fidélité ne lui déplaît pas. Tels des enfants guidés par leur frère aîné, nous reprenons le chemin de la joie. Il a une expérience de plusieurs années dans cette pratique. Approfondir, telle semble la leçon des religieuses invocations qui nous réunissent ce soir, comme tous les autres.

Souvent, lorsque la place est libre, je m'adosse au mur. Le bout du tapis rouge est proche. Un tambour est disposé à côté. Mais ce soir il ne sert pas. Il est d'usage de le réserver au dynamisme échevelé des protecteurs à dix-huit heures quinze. Invisible derrière la cloison, il y a l'appartement contigu du « Très Précieux ». Ce dernier aime aussi s'adosser de l'autre côté, paraît-il. C'est, en effet, l'endroit où le fauteuil de son salon l'accueille, dit-on. Parfois nous sommes presque dos à dos, de part et d'autre du mur épais du temple. Ou plutôt certains le supposent. L'endroit, en tout cas, est prisé. Il me faut arriver plus tôt pour y faire ma petite place. Le coin étant protégé de la vue des autres, on y médite fort bien, à l'abri des courants d'air. L'hiver, ce poste d'observation en arrière du groupe est idéal. La chaleur du « Très Précieux » semble comme irradier à travers la paroi. Est-ce notre imagination ? C'est possible. La présence du « Très Précieux » n'est pas limitée à une simple proximité. Il peut être dans notre intimité, ailleurs. Mais le temple est comme empreint de sa bonhomie. Et il contient peut-être quelque tendresse venue de lui...

Le maître de rituel vient de se racler la gorge. C'est le signe évident que le chant va commencer. Nous joignons tous les mains. Nous sommes comme des enfants de la spiritualité. Nous prenons refuge dans le bouddha. Puis nous adhérons à l'enseignement qu'il propose. Enfin nous prions sa communauté humaine de nous accepter parmi elle. Nous nous relions à ses idées, à ses messages, à sa vitalité. Puis nous souhaitons que tous, de par le monde, rejoignent le flot de la sagesse. Nous voulons que tous libèrent leur conscience de la passion excessive.

La longue prière à la lignée des maîtres anciens commence. Nous devons prendre conscience de la présence d'un lien. Il nous maintient dans une continuité du temps. En particulier, la présence du passé doit nous revenir. En effet, le bouddhisme que je découvre ici est différent du bouddhisme contemporain du dalaï lama. Dans l'école où je suis, le bouddhisme est ancien. Il désigne surtout la vie nostalgique des anciens yogis indiens et himalayens. Nous les invoquons intérieurement avec candeur : « Noble Mila, noble karmapa, vous tous vîntes dans

l'univers. Veillez depuis la sagesse de votre esprit. Soyez présence ce soir. » Puis chacun se voit comme le bouddha de la compassion. *[J'ai choisi, dans* les pages *qui suivent, d'évoquer précisément cette cérémonie* de l'intérieur. *Les impressions étranges et exotiques, voire imaginaires, sont des exemples des pratiques tantriques particulières à ce rite. J'invite le lecteur à cet extravagant voyage virtuel jusqu'à la page 85. Qu'il ne soit pas surpris du ton de religiosité de ces paragraphes, que j'ai* reconstitué *à son attention bienveillante, avec un souci d'anthropologue ! Le lecteur se fera ainsi une idée réaliste, de l'intérieur, de cette* compassion *bouddhiste de nature religieuse. Bon voyage au lecteur ! Et rendez-vous avec l'auteur, à la page 85, pour retrouver sa vie quotidienne au monastère !]*
Il faut éveiller notre sentiment à une autre image corporelle. Nous nous représentons, évanescent corps de clarté blanche. Le bouddha de la compassion a seize ans, dans l'iconographie médiévale. Il est vêtu de soieries brodées d'or. Il porte des colliers et des bracelets aux bras et aux chevilles. Une fourrure d'antilope dorée tombe de son épaule. Un châle de brocard semble littéralement flotter sur ses bras. La brise des terres d'éveil caresse imperceptiblement ses longs rubans de soie. Il est assis dans un paysage pur. Sa lune ronde lui fait un coussin blanc. Il émerge comme une fleur immatérielle. Il s'épanouit dans un univers de lumière transparente, aux vastes horizons. Il apparaît les jambes croisées l'une sur l'autre. Il regarde avec douceur. Il garde ses yeux mi-clos. Il porte une grosse pierre lumineuse « *mani* ». Il la tient entre ses mains jointes. Elle est la pierre philosophale. Elle exauce tous les souhaits. Deux autres bras s'ajoutent à sa forme humaine d'adolescent irréel. Il les tient de part et d'autre de son buste. Il élève une fleur de lotus épanouie de cette deuxième main gauche. Et il égrène un rosaire de perles de sa deuxième main droite. La bienveillante apparition a donc quatre bras...
Il récite une seule prière. Très brève, elle est composée de six syllabes. Cette dernière est censée procurer de l'apaisement à tous. Nous la répétons à voix basse avec tous les disciples. *Om mani padmé houn'(g)*. Nous pouvons dire aussi *Om mani pémé houn'g*. Ces variantes sont issues des langues successives dans lesquelles la pratique du bouddha de la compassion s'est transmise. « Om mani padmé houng » est la version en langue sanskrite, issue de l'Inde antique. « Om mani pémé houng » est la version en tibétain, popularisée de l'autre côté de la chaîne himalayenne. Nous appuyons notre récitation sur un rosaire que nous tenons, nous aussi, à la main. Chaque prière égrenée correspond à un grain. Nous faisons avancer le rosaire d'une perle, d'un geste preste du pouce sur l'index. Nous devons garder à l'esprit que nous sommes tous ici des bouddhas de la compassion. Nous sommes réunis autour d'un extraordinaire projet. Il s'agit d'illuminer le monde. Il nous faut réjouir tous les contemporains. Nous aurons à pacifier les douleurs de chacun. Il nous faut aller plus loin encore que le simple plan humain. Nos prières entrent dans la résonance du cosmos et des humanités. Elles rencontrent symboliquement les espèces diverses qui y coexistent. Des dieux surfent sur leur navire de volupté. Des titans circulent à bord de vaisseaux qui

voyagent dans le temps... À tous, nous offrons le réconfort de la pensée : « Dieux qui glissez dans les supernovae, sur le flot de la lumière, puissiez-vous découvrir autre chose que le bonheur des millénaires. Un jour vous mourrez aussi. Ce sera la fin de vos règnes. Ce sera l'exil de vos sacerdoces. Il vous faudra aussi vous réincarner. Peut-être vous vous incarnerez en chat ou en chien. Plutôt que de sombrer dans ces corps éphémères, il vaut mieux méditer. Il vous faut éviter le flot tourbillonnant de la passion pour la vie. Alors voici quelques prières pour vous. Elles vous mettent en relation avec le bouddha de la compassion. Il existe autrement que dans l'incarnation. Ouvert sur un plan de sagesse, il a dépassé les mouvements illusoires de l'esprit et du corps. Il étend son espace à l'infini. Il ne recherche pas les honneurs, le prestige, les devoirs ou les héritages spirituels. Dieux, vous croisez dans l'immensité des galaxies. Vous voguez sur les vents débonnaires de la vie. Soyez, vous aussi, protégés par le souffle de votre esprit immuable. » Ainsi notre bouddha de la compassion entre en résonance avec la vie illimitée, telle que le bouddhisme la décrit. Il y a, selon cette doctrine, six plans simultanés. Les plus heureux sont les dieux. Mais, après les longues vies presque éternelles, ils déchantent. Leur règne vient aussi à son terme. Leur orgueil masque la réalité de leur condition fugace. À leur échelle, ils sont aussi comme des papillons. Ils vivent et ils meurent. Ils renaissent dans une autre chrysalide. Ils oublient alors tout de leur ancien bonheur. Ils peuvent émerger ailleurs dans l'univers. Par exemple, ils peuvent essayer de maintenir leur jubilation par des moyens artificiels. Ce sont alors d'autres êtres qu'ils incarnent. On les appelle les titans. Ce sont des êtres puissants, très inventifs, actifs, affairés et dynamiques. Ils construisent leurs cités imaginaires. Ils vivent de leurs artefacts. Ils goûtent aux délices de la passion subtile. Mais le projet gigantesque qu'ils portent est fragile. Ils créent des mondes. Ils soumettent des peuples entiers. Ils pillent leurs voluptés. Ils doivent conquérir. Ils doivent défendre toutes leurs citadelles. Finalement, ils perdent trop vite les fruits éphémères de leur labeur insatiable. Ils imitent les dieux avec des moyens composites. Ils nous ressemblent...

« La bagarre, toujours la bagarre, conquérir ou périr, vivre et survivre » semble leur credo tragique. Alors notre jeune bouddha de la compassion émet un rai de lumière qui jaillit dans leur univers. C'est du moins ce que nous devons imaginer. Les titans respirent mieux. Avec la lumière du bouddha, ils se reposent un peu. Ils réfléchissent. Et, surtout, ils ralentissent. Car le problème des titans est leur vitesse. Ils accélèrent. Ils ne savent plus s'arrêter. Il y a quatre autres espèces de vie organique en plus des dieux et des titans, selon le bouddhisme. On trouve les humains, les animaux, les fantômes et les êtres des enfers. Les fantômes sont des spectres affamés d'amour. Parfois ils sont privés de boisson, voire de nourriture. C'est le cinquième monde. Il correspond à une expérience trop avide. Ils peuvent avoir été des dieux ou des titans dans d'autres vies antérieures. Enfin des geôles psychiques gardent les êtres dotés de trop de colère : les enfers sont de toutes sortes, chauds ou froids. Ils correspondent à une expérience durcie de la vie. Il y a

même un enfer pour des pratiquants de cette tradition tantrique. Il accueille ceux qui ont joué avec le tantrisme au détriment de la liberté inaliénable des autres. Notre bouddha de la compassion est toujours identifié à nous-mêmes. Il émet six rais de lumière colorés. Ils entrent dans ces six univers. Ils les éclairent. Le bouddha apaise. La prière glisse sur les lumières pures. Elles fusent dans les directions de l'espace. La lumière jaillit du cœur. Nous nous voyons lumineux. Notre cœur, nous le faisons à l'image de la prière elle-même. C'est de cette manière que nous devons pratiquer. La phrase « Om mani padmé houng » signifie : *Om*, joyau, lotus, *houng* ou « la merveilleuse apparition exauce tous les souhaits par l'esprit ». Nous voyons les syllabes brillantes dans le centre de la poitrine. Une couronne de lettres en sanskrit, tourne, brillante autour d'une couronne plus petite des mêmes caractères indiens. À chaque fois que les syllabes coïncident, une lumière blanche paillette la lettre tournante. Celle-ci s'éclaire. Elle devient vivement colorée et lumineuse à son tour. Un rayon de lumière irrésistible, transparente, émane alors vers l'univers. Il illumine les espaces intersidéraux jusqu'à l'infini. Dans sa course illimitée, cette lueur claire et bienfaisante touche les êtres qui lui correspondent. Le blanc de la lettre, « Om », réjouit les dieux. Le vert émeraude du « ma » éclaire les titans. Le jaune d'or du « ni » apaise les humains. Le « rouge » du « pad » sanskrit (ou « pé » pour la récitation en tibétain) éveille les esprits affamés à la félicité. Le bleu turquoise du « mé » libère les animaux de l'apprivoisement, du chasseur et du boucher. Le bleu marine, couleur nocturne, du « houng » révèle la dimension d'espace illimitée dont les enfers manquent cruellement. La lumière jaillit ainsi dans toutes les dimensions. Elle pénètre la totalité de l'expérience. Elle provient d'un centre. En effet, à l'intérieur de ces deux couronnes concentriques se trouve une lettre blanche. Elle est la conscience en image. On la représente par un caractère sanskrit « hri ». On peut le prononcer « shri ». Il faut à peine faire le « sh » et allonger le « i ». Cette lettre est toute pétillante de lumière immaculée. Elle sourd spontanément. Elle inonde le « Om mani padmé houng » statique. De ce dernier, le flux de luminosité passe à la couronne tournante. L'illuminant, elle éveille alors l'univers entier. Cette méthode est la version sophistiquée de la pratique du bouddha de compassion. On ne la trouve pas dans les manuels explicatifs. Ces derniers, même ceux du karmapa, le fondateur de l'ordre sacerdotal actuel, sont très succincts. Il faut obtenir les instructions *orales*. Cette connaissance précise est issue du contact pédagogique avec la Vénérable yogini. Elle me donna ces conseils dans sa propre chambre au monastère des filles.

D'où vient le bonheur que nous ressentons ? D'où vient-il ? Chacun perçoit le climat suspendu entre terre et ciel de notre groupe qui prie. Les « bouddhas » le donnent-ils ? C'est peu probable. En effet, le sentiment qui nous unit est humain. Il est une simple émotion. Elle est très belle aujourd'hui. Parfois elle est plus petite. Mais il arrive que nous soyons portés par une vague de jubilation. Certains ont même des fous rires irrépressibles. Il me vient souvent à l'idée que le « bouddha de

http://www.pdf-tools.com

la compassion » n'est pas ici *vraiment.* Ce sont des sentiments humains que nous intensifions, pas une ultime sagesse. La récitation est arrivée à son terme. Nous nous sommes tus. Dans le temple on entend une mouche voler. Le crépitement des deux lampes à beurre fondu craque de temps à autre. Les volutes de l'encens se dispersent nonchalamment. Nous avons dissous progressivement la silhouette transparente de notre corps de bouddha imaginaire. L'univers s'est effacé de la périphérie vers le centre. Il s'est résorbé en lumière dans le « hri » au centre de notre cœur. Enfin la lettre sacrée s'est effacée. Nous explorons la dimension de luminosité, d'espace et de vacuité. C'est le sens de notre prière. Elle amène à dissoudre le don sans attente en une méditation sans forme. Les minutes coulent. Un oiseau de nuit hulule dehors. On a ouvert la fenêtre. Il faisait trop chaud. Un air frais pénètre par toutes nos cellules. Nous vivons intensément. Stable, notre attention est comme posée sur notre souffle. Il fait bon. Puis le maître de rituel bouge de sa parfaite assise. Il joint les mains. Il racle sa gorge. Nous savons que la cérémonie reprend. Nous dédions bientôt les mérites de notre heure de prière. Nous l'offrons aux maîtres vivants de cette lignée.
Nous leur souhaitons santé et longue vie, à tous. Puis nous imaginons ceci. Chaque créature dans l'univers illimité est contente. Elle a reçu la complétude de notre méditation. Multipliée à l'infini, celle-ci exauce tous les souhaits, partout. Le rituel est fini. Nous restons aussi longtemps que possible dans la béatitude de cette perspective réjouissante. Le maître de rituel se lève. À chacun il sourit gentiment. De son grand pas souple, il s'éclipse. *[L'auteur reprend ici son récit dans le réel, et clôt cette parenthèse virtuelle de l'imaginaire tantrique.]*

« Ne disons point au jour les secrets de la nuit »
Élégies. Évariste Désiré de PARNY (1753-1814)

Ce soir, au réfectoire, après le rituel de la compassion, nous nous retrouvons à quelques-uns, parmi les moines, à deviser. Dan suggère :
- Nous pourrions nous masser mutuellement les épaules, « Très Précieux » l'a conseillé lorsque nous avons des tensions.
Adam me demande :
- Marc, pourrais-tu me masser le dos ?
Je lui réponds :
- Bien sûr, mais il nous faut être au calme...
- Allons dans ma chambre !
Nous voilà marchant dans la nuit, et progressant le long des coursives au bord des patios nimbés de rosée. Il avance avec cette dignité qui lui est particulière. Dans sa vingtaine, on lui donne parfois davantage. Un sentiment mutuel nous relie, une sorte de respect nous amène à échanger les banalités de la vie quotidienne avec une attention plus profonde. Il a des talents de yogi, je l'ai déjà constaté. Plombier le jour, il peut réciter à la perfection les rituels complexes de plusieurs divinités et des

protecteurs du lignage. Il manie les instruments de musique traditionnels, simultanément, avec facilité. Cloche et tambourin ne sont pas faciles à synchroniser à chaque main, pendant qu'il psalmodie le texte et qu'il visualise les champs purs des bouddhas. Pour lui, cet apprentissage s'est opéré en quelques leçons, sans peine. Quant à moi, je balbutie toujours dans ces pratiques que la vie ne m'avait pas préparé à découvrir, hésitant entre la cloche à main gauche et le grand tambourin de peau à main droite. Quant à mon fémur humain évidé en guise de hautbois, je ne sais pas encore souffler avec conviction à son embouchure pour produire le son de l'appel aux êtres subtils. Ces pensées m'accompagnent, alors que nous gravissons les quelques volées de marches qui nous séparent encore du patio d'en-haut, où sa chambre et la mienne sont situées. Ce moine mince, presque ascétique, a organisé sa chambre, en expert de ces pratiques traditionnelles, autour d'une literie de méditation dans un caisson de bois doté d'accoudoirs et d'un appui-tête. Il peut ainsi traverser la nuit en position assise. Il semble pratiquer le soir, jusque tard, l'identification aux divinités. Ce soir, c'est cependant sur un simple matelas posé le long de son mur que notre rencontre se passe. Il ôte son châle, défait sa ceinture et retire sa robe. Il ne garde que ses sous-vêtements et son épais jupon de coton couleur brique. Il s'est allongé sur le ventre et me demande d'un geste de soulager son dos tendu par la journée au chantier. Je le masse du bout des doigts, son dos est effectivement trop sollicité dans l'effort physique du travail au chantier pour sa constitution sensible et délicate. Je découvre ses mains toutes cicatrisées d'engelures par une exposition répétée à l'eau et au froid. À la base du dos, son corps présente une température supérieure. C'est la marque d'un yogi, familier de la chaleur intérieure. Elle le protège sans doute du froid et lui permet de vivre dans les locaux sans chauffage du monastère en travaux. Adam s'est presque assoupi, tandis que je fais de mon mieux pour masser son corps avec le plus de douceur possible. Notre connivence remonte à ce soir d'hiver où je lui ai offert mon châle de moine en laine. Adam venait d'apprendre le décès précoce de son père. Je lui fis alors cadeau de ce vêtement apprécié des moines pour déambuler dans les courants d'air du monastère. Depuis nous sommes attentifs l'un à l'autre, et je l'ai accompagné parfois voir un film dans la petite ville d'Auber à une demi-heure de notre nid d'aigles. De mes doigts, je soulage ses épaules. Il va s'endormir, je rajuste mon châle de moine, et silencieusement m'éclipse vers ma chambre, car son sommeil me gagne...

Bientôt, Adam me demande, à titre amical, d'acheter en cachette une bonne bouteille de tequila. Je dispose, en effet, d'une voiture et peux me rendre au supermarché. Je cède à sa demande et la lui ramène bientôt. Il dépose cet alcool mexicain sous un sac plastique. Il le glisse discrètement au pied de l'autel communautaire, dans le temple, lors du rituel mensuel de consécration de nourriture et de boisson. On y goûte les saveurs et les impressions gustatives, de biscuits, de sucreries, de chocolat, de fromage, de pizza... et d'alcools variés après

http://www.pdftools.com

une longue cérémonie psalmodiée. Celle-ci est menée à grand renfort de tambour et de trompes. Adam retire habilement sa bouteille de tequila à la fin de l'assemblée, sans l'ouvrir, ni la faire servir sur place. Elle était bien cachée sous une table d'autel. Elle est désormais « consacrée » comme le vaste déploiement des offrandes qui a été disposé, puis servi dans le petit temple. Cette affirmation mérite quelque explication. C'est prohibé pour les moines. Cependant toute nourriture, toute boisson, présentée en offrande pour ces rituels réguliers de la communauté est considérée comme un « tsok ». Ce terme désigne une nourriture ou une boisson consacrée, capable de provoquer des états méditatifs, de vacuité et de félicité, en dissolvant les pensées pour quelques instants. Il n'en faut pas plus pour que quelques disciples, parmi les plus enjoués, ajustent la règle grâce à ce formidable transformateur. Il leur suffit de « tsoker ». Le verbe est utilisé tel quel ici : « on tsoke » les spiritueux, afin d'être en quelque sorte excusé de les boire ! C'est donc un goût pour la consommation de spiritueux qui est agréablement travesti en spirituel. Il arrive souvent que les lamas fassent des mises au point. Ils rappellent la modération et le sens profond de cette pratique tantrique. La nourriture, la viande, l'alcool, sont des « nectars de sagesse » si les disciples méditent en les consommant. Ce qu'on mange et ce qu'on boit porteraient ainsi le potentiel « vide » de la méditation et sa clarté. La cérémonie est une aide pour s'établir dans cet état de grâce. On peut alors goûter profondément. La saveur de la viande rôtie devient une expérience bouddhique. L'alcool est supposé fondre la conscience en une unité qui se dissout dans l'espace. En goûtant des aliments sucrés ou salés, même si leurs qualités nutritives sont ordinaires, les moines éprouvent, selon leur confidence, à l'issue de la cérémonie, des impressions vives et profondes. Le chocolat, par exemple, devient une expérience de plaisir intense qui ouvre le champ de leur conscience, et qui les établit quelques secondes dans une contemplation sensorielle agréable. Cependant, les moines tendent à s'y accoutumer, et ces expériences diminuent parfois d'intensité. Mais la passion humaine pour l'alcool est telle que la cérémonie est parfois une tentation bien compréhensible pour quelques-uns. On peut consommer ces vins, ce whisky et cette bière, après la cérémonie ! Ils gardent leur statut de « tsok ». N'ont-ils pas été « consacrés » très évidemment par la liturgie ? Certains gardent un souvenir de leur rituel de consécration en rapportant une bouteille de bière dans leur chambre, après la fête sacrée. Ils la consomment avec modération pendant les pauses. Je vois autour de moi la réalité de ces pratiques parallèles. Un soir, le responsable d'un centre de retraite collective rentre vers sa chambre avec un grand gobelet plastique de vin rouge, bien rempli, et un gros morceau de camembert généreusement coupé pour son goûter, probablement nocturne... Ma sympathie pour lui ne diminue pas, lorsque je le vois ainsi, bien drapé de son châle de moine bouddhiste... Je trouve cela plutôt rassurant sur la nature humaine. Il doit les trouver fort bons : il les a dosés un peu plus grands que d'habitude, surtout le vin. Bien sûr, il a dû faire un effort aussi pour le fromage en choisissant une portion de camembert un peu plus vaste ! C'est ce qu'Adam tente

aujourd'hui avec succès. Il a donc fait « tsoker » sa bonne bouteille par le rituel du temple. Il invite une poignée d'amis à essayer la recette de la tequila frappée. Je fais partie du petit cercle émoustillé, réuni dans sa chambre. Je consomme le soda sans alcool. Je regarde mes amis pratiquer leur technique, et rivaliser de dextérité. Ils frappent le verre de tequila et de soda, avec la paume de la main, et la consomment avec un peu de sel. On a verrouillé la porte afin d'éviter que notre réunion ne soit connue. Cependant, des invités-surprise, des bénévoles, y tambourinent, et se glissent dans cette soirée privée. Elle reste pour moi un des souvenirs les plus étonnants au monastère. Il ne sera rien raconté. Ce sera ma seule opportunité de voir la préparation des tequilas frappées. Il m'aura fallu devenir moine dans un monastère bouddhiste pour faire cette expérience. La vie ne manque pas de sel !

Le samedi est arrivé pour chacun. Les moines se promènent, tandis que la saison voit passer les oiseaux migrateurs dans le ciel... Ils vont vers les contrées chaudes pour l'hiver, et reviendront au début de la saison propice dans l'hémisphère Nord. Avec l'automne qui s'élève vers l'hiver, les deux jours de congé hebdomadaire deviennent une source de villégiature dans les environs. Je laisse donc mon ordinateur et le manuscrit des enseignements du « Très Précieux ». Je tire la porte de ma chambre sans la verrouiller, comme nous le faisons ici. Avec ma fidèle auto, je file vers ma nouvelle destination de prédilection. C'est un jardin abandonné, près d'une maison de granit aux persiennes endormies. Un poirier *bon-papa* s'alanguit dans une ondée de feuilles dorées qu'il laisse au vent le soin de disperser. Des sureaux parfument ce coin de paradis où se devinent les ris et les pas de trois générations d'enfants de la montagne. Loin, une couronne de collines protège ce site, tandis que la précieuse chaîne des puys se devine derrière les chênes centenaires. Je m'assieds sur le petit banc de granit devant la façade jointoyée. Il dut servir chaque soir à ses hôtes et à leur paisible repos. Je découvre ces arpents verts, où quelques genets timides lancent leurs chandeliers vers le printemps qu'ils espèrent. La haie de noisetiers fut taillée dans le temps. Aujourd'hui elle dispense à un bel écureuil au panache roux ses divines noisettes... Ce dernier s'approche et me regarde longuement, m'invitant moi aussi à goûter aux fruits tendres de ce clos ancien et fécond. Puis de quelques bonds gracieux, il s'élève de branche en branche, pour rejoindre sans doute son nid sous les combles d'une vieille grange qui l'accueille volontiers, juste à côté de la vieille ferme... Aubépines et coudriers furent plantés le long de ce jardin, il y a un bon siècle. Ils lui donnent cette clôture champêtre et préservent ses souvenirs. Des murets de pierres sèches restent encore édifiés près de l'antique cognassier aux fruits duveteux. Ils furent artistement bâtis en faisant le meilleur usage des cailloux irréguliers qui sont encore encastrés à la perfection. Une source jaillit dans un bassin qui lui fut sans doute donné pour offrir aux habitants de ce hameau paisible leur eau quotidienne. Plus bas de quelques pas, un abreuvoir à même le chemin, attend les vaches et les veaux pour les désaltérer

http://www.pdf-tools.com

au retour des prairies le soir. La pelouse devant la bâtisse a été coupée chaque année par quelque bonne volonté attentive. Elle tisse un velours frais et parfumé qui exhale les senteurs d'un octobre finissant. Je devine à ces arpents qu'ils m'attendent. Le chemin du monastère, étrangement, me guide jusqu'à cette fermette qui dut appartenir à plusieurs générations de *paysans maçons.* L'étable est accessible par une vieille porte de bois. On distingue la marque des bovins qui usèrent les abreuvoirs de bois et de ciment. Je compte environ quatre à six vaches qui purent cohabiter ici, me montrant la modestie de cette petite tradition d'élevage. Il y avait du lait et du fromage tous les jours, peut-être un bœuf à atteler à la vieille charrue qui rouille doucement devant le fournil à pain couvert d'ardoises bleues. Derrière, une grange constitue l'étage supérieur à l'étable. Une aire de battage en argile séchée persiste à l'intérieur, et des épis de blés anciens de plusieurs décennies éclairent encore de leurs ors ce cercle où fut préparé le grain de quelque céréale pour le pain quotidien, sarrasin ou blé ; les champs sont redevenus de simples pâtures, et les charrues se sont reposées. Cette maison de granit m'attire comme un aimant, je vais bientôt m'enquérir de ses propriétaires, et leur demander s'ils accepteraient que je l'acquière... Une perspective qui me permet de devenir moi aussi un homme, avec des racines végétales, et un toit de sérénité en ardoises bleues. Je découvre alors que je suis ici chez moi. Je sens que, face à cette exquise découverte d'un jardin aux senteurs d'automne, mon projet de vivre en communauté se dissout comme un rêve qu'il me fallait découvrir. Un autre quotidien se révèle. Une liberté à recouvrer ? Peut-être un jardinier, tout simplement, à exercer à l'art délicat des pelouses de *ray-grass*. Ma voiture me ramène au monastère ce soir, un peu fourbu mais content. Dès lors, je vais vivre secrètement entre les deux mondes, pour quelque temps. Je m'éclipse quotidiennement pour quelques heures désormais vers ce havre de paix et de silence. Sa grosse clé pèse désormais dans mon sac rouge de moine. Je mobilise bientôt tout mon temps libre pour rendre à ces pièces claires leur rugosité somptueuse.

http://www.pdf-tools.com

5

LE VOYAGE DE LA CINQUIÈME SAISON

« Il n'est rien de plus précieux que le temps,
puisque c'est le prix de l'éternité. »
Sermon sur la perte de temps. Louis BOURDALOUE (1632-1704)

L'hiver imminent me voit me préparer. Il me faut compléter le cycle commencé voici une année aujourd'hui. La nuit de la Saint Sylvestre, je fête le réveillon avec les autres moines sans expérience de retraite collective et les bénévoles. Nous mangeons du poulet. Et nous buvons des alcools consacrés. Nous dansons au réfectoire, en robe monastique, pour quelques-uns parmi les plus audacieux, sur des airs de variété internationale. Il est trois heures du matin. Une nouvelle berline à suspension *hydractive* m'attend dans l'allée jouxtant ma cellule de novice. C'est un modèle spacieux que je viens d'acquérir. Il a été dessiné avec art par M. Giuseppe Bertone en Italie... Ce sera donc mon « sauf-conduit » vers le monde... Avec son autonomie de style, se termine ma vie communautaire. Secrètement, je l'ai chargé de mon bagage. Il est temps de retrouver ma vie individuelle. Un an, jour pour jour, après mon arrivée au monastère, au cœur de la nuit de cette Saint Sylvestre, je pars. Je dépose mes tatamis à la maison de granit qui me retrouvera bientôt chaque week-end. Puis je prends la route de la capitale, où un métier d'enseignant et de chercheur m'attend de nouveau. La limousine bleue *stratos* nacrée se confond avec le paysage irréel de cette montagne où se glisse l'aileron stabilisateur, dans le discret chuintement du turbocompresseur. Les cataphotes de la glissière de sécurité se succèdent à vive allure dans l'éclat éblouissant des halogènes. La vitesse fait se raccourcir les heures dans le corridor virtuel des voies. Dans le silence de la vaste nuit, serein sur l'autoroute à pleine allure, j'écoute *en attendant Cousteau* avec une nouvelle appréciation - musique stellaire, bleue et or, que Jean-Michel Jarre composa en hommage à la vie sous-marine. Songeant à tous ceux que je quitte, songeant à tout ce que je vais à nouveau découvrir... Un bien étrange novice, me dis-je. *Le désir d'idéal* danse avec le *passé d'une lignée ancienne*. Le beau et la puissance, en guise du bouddha, sont-ils le filigrane du monastère de Félicité ? La vie que je rejoins ce matin, au bout de la nuit, est-elle l'école de l'amour ?...

Je reprends donc le travail dans le monde. Je décide ainsi de ne pas engager de

http://www.pdf-tools.com

processus définitif dans cette orientation communautaire. Il y a cependant des amitiés quotidiennes très agréables qu'il me faut préserver en partant, et qui se sont tissées à notre insu. J'obtiens la permission de la congrégation de garder ma robe de moine et de confirmer les cinq vœux de novice. Je suis admis à le faire au cours d'une cérémonie collective d'ordination monastique que préside le « Très Précieux », quelques semaines après mon déménagement de la congrégation. Je ferai donc partie des tous derniers qu'il aura ordonnés au cours de sa vie. Il n'y en aura plus après nous. Nous sommes une dizaine environ à nous prosterner face à lui dans le temple près de sa chambre. J'offre, pour cette occasion, au «Très Précieux », une immense écharpe en soie blanche de plus de deux mètres de long que m'a donnée gentiment Julie, une étudiante. Son père vient de trouver l'écharpe à Lhassa et la lui a ramenée. Je la déroule avec émotion devant l'aréopage des responsables de la congrégation qui entoure le « Très Précieux ». Il sourit.

Je suis bien installé dans cette maison individuelle, à proximité du monastère, que j'aménage à ma guise. Tout en enseignant aux portes de la capitale, je me prépare à la vie contemplative individuelle dans cette région rurale. Je fais de fréquents voyages automobiles entre les deux destinations...

Il est donc naturel que je garde le contact avec mes anciens condisciples lorsque je reviens pour les week-ends. Parmi les amis rencontrés ainsi au monastère, je découvre que quelques-uns seulement, parmi eux, pourront devenir un jour des lamas européens. La plupart quitteront peu à peu la congrégation sans rompre leurs liens intérieurs avec son style de bouddhisme.

L'un d'entre eux, Emmanuel, l'amateur des crêpes de seigle, quittera la communauté, s'installera à quelque distance pour plusieurs mois, et rendra ses vœux officiellement au « Très Précieux ». C'est en effet possible de revenir à la vie laïque dans la pratique, même si, en principe, on doit rester moine toute sa vie. Mais il faut officialiser ce passage en rendant ses vœux. Il rencontrera à cette époque une amie de cœur, et s'installera en ménage avec elle et ses enfants dont il prendra soin, partageant avec eux sa bonne humeur et sa gentillesse.

À l'issue de plus de quatre années de bénévolat et de don de soi altruistes, Jean, l'ancien professeur de yoga, confiant jusqu'au dernier moment, n'aura cependant pas l'autorisation d'entrer en retraite collective de trois ans et trois mois. Il quittera sans regret le monastère où il aura pratiqué en profondeur les enseignements dispensés. Il retrouvera sa vie individuelle et autonome dans la capitale.

Raphaël, le plus jeune de nous, aura l'autorisation d'entrer en retraite de trois années et trois mois. Il percevra l'atmosphère des débuts de la retraite collective très attentivement. Il quittera de lui-même le groupe de retraitants après quelques mois de pratique préliminaire. Il en partira, suite à des tensions collectives sans doute très étrangères à sa personnalité sociable. Il aura longuement travaillé lui aussi au chantier, parfois dans le froid, la neige, le vent et la pluie. Il retournera, sans déplaisir, vers sa famille slave, ses perspectives personnelles. Son jeune frère, ses parents seront heureux de l'accueillir de nouveau, très mûri sans doute par son

expérience au contact du monastère et des années qu'il y a vécues. Il aura vingt-trois ans quand il partira du monastère et rentrera en Europe de l'Est, en gardant sa robe de moine. Il aura préservé dans cette vie monastique, plus que tout, la grâce juvénile et délicate de ses dix-huit ans...

Miriam prendra les vœux de moniale. Elle continuera à cuisiner au monastère quelque temps. Puis, au moment des entrées en retraite collective, il lui sera conseillé de choisir un mode de vie plus conforme à sa nature créative et dynamique que l'ascèse érémitique. Un hiérarque asiatique de la lignée l'invitera à voyager sans attachement. Elle ira vivre dans une communauté bouddhiste en Californie. Elle réside aujourd'hui en Inde, aux contreforts des Himalaya dans un autre monastère de femmes de cette lignée où elle est une moniale active.

Magdalena, la coiffeuse visagiste, apprendra l'art traditionnel des peintures des divinités himalayennes. Elle fera des tableaux minutieux de plusieurs mètres carrés pour le temple des femmes en cours de finition. Puis elle sera admise à entrer, sans la moindre réticence, en retraite collective de trois années...

Dan, le cuisinier, après des hésitations de la part de la direction, sera accepté pour entrer en retraite collective, dans le groupe international parlant l'anglais. Il y découvrira ce qu'il avait désiré comprendre : la pratique des yogas de la dévotion bouddhique.

Adam, quant à lui, poursuivra ses pratiques yogiques et son travail au chantier monastique. Il organisera une petite soirée avec quelques amis dans une chambre de bénévoles pour fêter son admission dans la prochaine retraite collective. Des odeurs de cannabis filtreront, hélas, par la porte jusque tard dans la nuit. Alarmés par ces parfums pour le moins surprenants, les voisins de cette chambre préviendront la hiérarchie du monastère. Il sera alors amené par cette dernière à choisir un moment d'existence plus libre, et lui permettant de vivre plus intensément. Reviendra-t-il bientôt ?

Après quelques mois au chantier du monastère où il crépit les nouveaux bâtiments à l'aide d'une machine à projeter l'enduit, Ken reviendra auprès de son premier maître tantrique dans un petit centre bouddhique d'une autre lignée himalayenne. Celui-ci lui fera confiance et lui donnera pour la première fois certaines initiations profondes. Selon ses amis, il obtiendra un résultat immédiat dans sa pratique de méditation tantrique. Ses proches diront de lui qu'il a réalisé le sens de certaines des pratiques d'union yogique les plus profondes. Simultanément, il trouvera un travail de potier dans un atelier artisanal. Lui qui, encore adolescent, avait voulu livrer son front à la chignole, pour devenir, comme son jeune héros, le «lama Lopsang des Himalaya », ouvrira son œil de sagesse trente années plus tard, sans recourir à cet artifice !

Quant à moi, je rencontre fréquemment la Vénérable yogini des moniales qui devient ma principale « amie spirituelle ». C'est la plus proche élève du «Très Précieux ». Elle enseigne dans les différentes retraites collectives des filles. Elle me conseille pour entreprendre des retraites contemplatives chez moi. Les petites

vacances universitaires sont bientôt toutes consacrées aux méditations que la Vénérable yogini gentiment me conseille. Cette aimable personne m'honore de ses attentions, de son accueil sans protocole dans sa chambre au monastère des filles, une faveur rarissime pour un moine...

Si l'on imagine la vie monastique de Félicité comme une ascèse sans plaisirs, on ne comprend pas le sel de sa vie relationnelle. Je goûte donc moi aussi à ces plaisirs innocents, en compagnie de la Vénérable yogini. Je lui propose volontiers mes services de chauffeur à temps partiel. Elle accueille ma proposition, à ma grande joie. Elle me guide efficacement dans l'art de la balade secrète des moines et moniales contemporains. Je brique l'auto, ôte les poussières à l'intérieur avec méticulosité, parfume les velours des fauteuils aux encens japonais « fleurs de cerisier ». Je me gare non loin du monastère des filles, et mon invitée est ponctuelle, à chaque promenade. Le programme nous est déjà connu : restaurant vietnamien, film de science-fiction et gâteau au salon de thé de son choix. Un shopping éventuel peut s'avérer indispensable. Je conduis le plus calmement possible et sers, bien volontiers, de chevalier servant à la Vénérable yogini.

Le restaurant vietnamien est notre secret. Elle commande parfois du canard, je choisis du porc au caramel. Elle échange gracieusement nos deux plats de service au milieu du repas, afin que nous puissions goûter, dans la plus pure tradition conviviale, aux deux mets délicats. Lorsque l'horaire du cinéma est trop pressant, nous devons nous contenter de notre plat de volaille au riz. Bien sûr je fais au mieux le service du thé au jasmin... Nous nous rendons alors d'un bon pas vers le cinéma. Le film est choisi par elle. Voici les titres de nos villégiatures cinématographiques : « Le Cinquième Élément », la saga de «La Guerre Des Étoiles » (deuxième et troisième volets), et Batman (je ne me souviens plus si c'était le troisième ou quatrième de la série !) Dans nos déplacements en ville, je me dois de marcher poliment à la manière des anciens moines. Je me place, conformément aux conseils des maîtres tibétains du passé, sur la gauche de la moniale pour l'accompagner un peu en retrait, à un mètre de distance en arrière pendant nos marches en ville.

Puis vient le moment de la pause pâtisserie, au salon de thé du choix de mon invitée. C'est un délicieux endroit, très féminin, qui a aujourd'hui disparu, remplacé par une boutique de téléphonie. Nous y consommons des gâteaux tendres aux noms fleuris, que j'accompagne d'un verre de lait chaud sucré. Et puis il y a le shopping, parfois, avant de rentrer. Un jour, la Vénérable yogini achète le disque compact multimédia de son choix. Je suis très surpris de sa sélection : elle prend « Madame Bovary de Flaubert », textes et images... Puis il faut rentrer, doucement, je fais des efforts pour ne pas passer de feux à l'orange, et roule de la manière la plus prudente possible. Je laisse la Vénérable yogini des moniales, après notre virée confidentielle, devant son monastère, et rentre chez moi, content de ces occasions de me détendre en si noble compagnie...

Non content de servir de pilote, j'invite à deux reprises la Vénérable yogini à la

maison pour un dîner. Mais je lui demande conseil pour l'apéritif, connaissant son goût délicat. Elle me conseille de préparer des Martini rouges avec du Coca-Cola et une tranche de citron, *on the rocks*, bien sûr. Je ne consomme pas « d'alcool », astreint comme elle aux vœux d'abstinence. Comprenant que ce sera une vraie célébration tantrique et non un ordinaire apéritif, je lui fais la requête avec humilité de faire consacrer au cours d'un rituel religieux une bouteille de Martini rouge que j'amène dans sa chambre au monastère. J'y vais, en effet, recevoir ses conseils spirituels.

Le nectar de grande félicité a été consacré, me dit-elle, le jour de notre rendez-vous. Je la conduis à la maison où j'habite. Nous n'aurons donc pas de problème avec le bouddha, puisque l'alcool est consacré ! Je vais faire en sorte de lui offrir un apéritif digne de son goût exquis. J'ai disposé un vaste plateau, près de son épais coussin rouge, et déposé une fleur épanouie auprès des toasts de truite fumée et de saumon. J'ai trouvé de hauts verres, suffisamment grands pour contenir assez de vin doux. Je dois apprendre auprès de ce maître de méditation comment confectionner un Martini-Coca-Cola. Il y a un ordre, une séquence à respecter que j'ignore, ne consommant guère de spiritueux. Elle me montre comment verser une généreuse rasade de liquide rouge, puis une longueur de Coca-Cola, déposer la tranche de citron, et conclure avec quelques glaçons translucides... Je suis satisfait de mes *toasts* qui ont un franc succès. Le salé des saveurs amène mon invitée à accueillir favorablement un deuxième service de son nectar de célébration. J'opte quant à moi pour un deuxième verre plus petit, peut-être par souci d'étiquette bouddhiste, peut-être aussi parce que je risque de perdre un peu de ma concentration pour servir la suite du repas.

J'ai en effet préparé une spécialité, originale me semble-t-il, afin de plaire aux papilles raffinées de mon invitée. J'ai rissolé des morceaux de poulet fermier, dans une sauteuse, avec des graines de lotus. Les graines de lotus, trempées dans l'eau la veille, ont repris leur saveur et leur consistance tendre, et constituent un harmonieux contrepoint à mon poulet sauce tomates fraîche. En Orient, le lotus est le symbole de l'illumination. Mes graines de lotus évoquent ainsi le potentiel d'éveil de la vie... Mon invitée mange avec précision et délicatesse, semblant apprécier avec mesure chacune de ses bouchées.

Au dessert, il y a des pâtisseries aux framboises, et même du chocolat fin pour conclure sur une note douce. La moniale, les deux fois où je l'accueille à la maison, se montre pudique et exemplaire. Sitôt le dîner terminé, elle me demande de la raccompagner au monastère. Ce que je fais, remarquant l'impeccable discipline éthique de cette abbesse. Je la quitte en lui offrant un gros poulet fermier entier rôti, dans une poche fraîcheur en papier isotherme, afin de manifester ma dévotion de novice du bouddha... Le présent est accepté les deux fois, avec visiblement une belle satisfaction... Je dois ajouter qu'il me faut recourir à un moyen habile lors de notre deuxième dîner à la maison pour maintenir le niveau rituel de notre apéritif. En effet, ma bouteille de Martini étant presque finie, je n'ai

http://www.pdf-tools.com

plus le temps de demander à la Vénérable yogini de consacrer une nouvelle bouteille. Alors je me souviens que les maîtres himalayens, pour consacrer une bouteille d'eau cérémonielle parfumée au safran, y versent parfois seulement quelques gouttes d'une eau préalablement bénie. La bouteille est ainsi parfaite pour la cérémonie. Je me dis que je peux faire de même, en bon apprenti tantrique. Je verse donc le nouveau Martini rouge, dans mon ancienne bouteille, où il reste encore un fond de vin sans doute parfaitement consacré. J'obtiens ainsi sans peine un nectar tout à fait protocolaire. Je m'enquière le soir même de l'innocuité de mon initiative auprès de la Vénérable yogini, qui n'y voit aucun inconvénient. C'est ainsi que je peux lui offrir un nouveau double service de généreux Martini-Coca-Cola bien consacrés...
Hélas, comme le dit la formule traditionnelle, « pratiquer le tantrisme c'est comme lécher du miel sur le fil d'un rasoir, on finit toujours par se couper. » Ayant apprécié le vin cuit italien grâce à l'aimable et religieuse intercession de mon invitée, j'ai pris goût à ces saveurs douces-amères et à ces arômes. Je commence à prendre l'habitude de siroter en petites quantités du spiritueux consacré dans mes moments méditatifs. Avant chaque repas je prends une petite gorgée de ce délicieux nectar... Je n'ai auparavant jamais vraiment aimé l'alcool. Mais le délice du vin italien a éveillé un instinct, familier des amateurs. Un jour, constatant que je deviens trop enclin à mes apéritifs, je prends la bouteille à moitié vide (la deuxième) et la vide intégralement dans la cuvette des toilettes. J'en finis, ce jour-là, avec la félicité des Martini...

« La vie prend un sens lorsqu'on en fait une aspiration à ne renoncer à rien. »
(« La vida cobra sentido cuando se hace de ella una aspiración a no renunciar a nada. »)
El espectador, I. José ORTEGA Y GASSET (1883-1955)

Une période érémitique me permet bientôt de réfuter ce tableau amusé d'un bouddhisme à l'épreuve du réel : il est vivant aussi. Même s'il n'est sans doute plus le même qu'au temps historique du bouddha. Le monastère n'est pas seulement un site de stuc et de ciment peint. Il porte la capacité de donner à ses résidents, voire à d'autres disciples vivant ailleurs, des expériences contemplatives intenses. La dévitalisation rapide du corps est sans doute un des coûts probables de ces expériences. Ainsi les évidences du monastère, comme celles de mon petit ermitage, que j'appelle bientôt *Padmé Ling* (le jardin du lotus), sont-elles ces moments privilégiés. Chacun peut y faire son chemin dans une autre conscience... Il est sans intérêt pour le lecteur de lui conter toutes mes expériences. Il a les siennes. Et l'initiation de la vie n'est pas moins riche aujourd'hui. L'une d'entre elles évoque cependant le champ de ces possibilités.
Presque deux années ont passé depuis que j'ai quitté le monastère. J'ai décidé de prendre une pause dans le tourbillon du travail de professeur. Je suis maintenant en

ermitage individuel à la maison, située à quelques kilomètres des deux congrégations des moines et des moniales. Jouxtant ces deux monastères, les retraites collectives de trois ans viennent de se conclure. Les nouveaux eurolamas de cette promotion sortent ensemble des ermitages. La foule s'est rassemblée. Le « Très Précieux » donne une grande cérémonie pour les accueillir. Je sors de ma maison pour la circonstance et retrouve bientôt Philippe, un ami de longue date, pour célébrer ces changements. Nous bénéficions bientôt d'une séance plus intime de remise d'un cordon béni, avec Philippe, dans les appartements du « Très Précieux ». De nouveau, il prend lui-même mes mains jointes dans ses paumes douces qu'il réunit. En prenant congé, alors que je suis seul maintenant dans sa pièce avec lui, il pose sur sa tête sa coiffe rouge de la lignée. Il en rabat très lentement les deux oreillettes vers le bas en me regardant longuement et profondément. Il me montre ainsi sa dignité et son indéfectible appartenance à cette tradition lamaïque. Il est calme, et modeste, peut-être d'une manière poignante. Il est très humain, dans le sens où ses gestes de la vie quotidienne sont devenus lents, voire hésitants. Il va prendre son déjeuner, composé de plusieurs mets disposés en petite quantité, que son cuisinier lui apporte bientôt sur un plateau. Il est ainsi en condition de manger normalement. Il me semble que le « Très Précieux » que je vois n'a pas de *grande félicité* communicative à faire rayonner, mais une humble émotion humaine profonde... Il reste simple. Il montre que le rêve de la réalisation spirituelle dans le cours d'une seule vie humaine, accomplissement qu'on lui attribue ici, est, sans doute, un hommage poli qu'on lui fait aimablement. Il est donc humain, fragile, mais vrai. Je peux ainsi mieux comprendre la part de désir de perfection que j'avais projeté vers lui.

Je suis revenu dans une retraite quotidienne à la maison après avoir laissé Philippe poursuivre vers sa région. Après deux jours de froid en cet automne qui frissonne, je me décide à écouter les messages enregistrés sur mon répondeur téléphonique. Un lama du monastère, le fils d'un célèbre compositeur de musique du XXème siècle, a laissé un aimable message à mon attention m'indiquant que le «Très Précieux » est *parti* dans la nuit du vendredi. J'éclate en larmes irrépressibles aussitôt, sans pouvoir m'arrêter. Il est donc décédé trois jours après ma dernière rencontre avec lui. Ce sont ses proches disciples qui rédigeront un simple compte-rendu de son décès. On peut imaginer qu'un guide spirituel ait eu un message de sagesse à transmettre au moment de ce départ. Il n'y en a point de sa part, hormis celui de son silence, et c'est très intéressant.

Son corps est préservé de la décomposition dans un coffre rempli de sel pour quelques semaines. Dans le nouveau temple des moniales, des disciples marchent en rond autour de sa dépouille afin de se relier à son influence...

Les augures sont ordinaires pour son bûcher funéraire près du grand édifice en béton, quarante-neuf jours plus tard, dans un ciel de grisaille austère et frileux. Ses bénévoles ont aligné à proximité, et avec une tendresse très particulière, les *grands véhicules* du maître : une belle Renault 25 un peu fanée pour ses voyages officiels,

un *tractopelle* jaune comportant une excavatrice, un engin Manitou rouge de chantier. Je me souviens que nous appelions parfois notre « Très Précieux » le grand Manitou, en référence à « son » merveilleux engin de chantier qui effectuait la manutention pour construire ses deux monastères, celui des hommes, puis celui des femmes. Beaucoup de ses disciples ne se déplacent pas pour l'occasion de la cérémonie, signifiant, peut-être, que le maître est proche de ces quelques centaines, à peine, qui sont venues. La crémation est supposée, dans ces traditions himalayennes, s'accompagner de signes, voire de « miracles ». Le « Très Précieux », bien avant sa mort, a fait clairement savoir à ses intimes qu'il n'obtiendrait pas le fameux « corps d'arc-en-ciel ». Son propre maître, l'incarnation précédente du karmapa, le lui aurait d'ailleurs prédit dans les années 1970, avant qu'il ne vienne s'installer en Europe. Effectivement, et contrairement aux légendes, où « de vastes arcs-en-ciel et des pluies immaculées de fleurs » se produisent au cours de la crémation de certains sages yogis, le « Très Précieux » part sans les effets spéciaux. Pas d'arc-en-ciel, pas de rayon de soleil, pas de pluies de fleurs, ni de miracle extérieur pour le jour des flammes. Ce départ est-il un signe de la fin de l'âge d'or à Félicité ? Je vis autrement la fin de ce temps, étant en retraite ouverte et individualisée dans un ermitage à quelques encablures. Je vois bien qu'une époque s'achève. Le « Très Précieux » a créé le monastère et l'a quitté à quatre vingt ans, sans demander prestige, titre, ni richesse pour lui... Cette exemplarité ancienne, ce style simple, cette silhouette de moine des Himalaya, ses manières humbles, ont attiré des élèves désintéressés. Qui pourra maintenant le remplacer ? Près du grand temple en construction, je larmoie sur mon châle de novice, devant les flammes qui s'élèvent du catafalque de bois. Curieusement, je n'ai pas de peine intérieure. Juste envie de pleurer. Une femme, émue, voit mes larmes... Elle me console bientôt d'une accolade, tandis que son fils, un enfant d'une dizaine d'années, me regarde de ses yeux clairs...

Quelques mois plus tard, poursuivant ma recherche spirituelle, un *paradis blanc*, une expérience de vacuité particulière, me devient évidente pendant ma vie contemplative. Ce monde sans matière et sans formes vivantes m'est, sans initiative particulière de ma part, rendu accessible par moments prolongés et successifs. C'est une période où je mange légèrement et où j'ai décidé de garder le silence au mieux chaque jour. Je bénéficie d'une quiétude nouvelle. Nulle circulation ou presque sur la petite vicinale à côté, mes seuls compagnons sont de blancs Charolais qui broutent inlassablement les vertes pâtures de ce piémont spacieux et vide de population. Ma surprise est grande lorsque la première expérience de recueillement blanc se produit. Puis se répétant exactement de la même manière, dans les jours et les semaines qui suivent, je m'habitue à ces quelques ouvertures sur un monde sans forme de la vacuité. La conscience se ralentit. Le corps atteint une perte de mobilité. Il est probablement dans un état apparent de « catatonie », pour reprendre la terminologie des psychiatres. Il vaut

mieux m'adosser, et m'asseoir au niveau du sol. En effet, une brève période d'évanouissement survient pendant un court instant. Lorsque la conscience émerge de nouveau, elle est unifiée à une autre perception. Cette dernière est simultanée avec la réalité de l'environnement quotidien. Nous approchons *le paradis blanc* sans quitter le plan humain. Il apparaît, ce plan subtil, au niveau du cœur, mais plus largement il pacifie les centres neuro-végétatifs à partir de la poitrine. Il semble rayonner et constituer une réalité blanche, fraîche, « intense », très équilibrée. Pour ces rencontres, il s'est avéré comme une expression translucide, presque opalescente, immaculée et sereine. Il est possible de s'y détendre, d'en apprécier la subtilité. Nulle douleur, nulle peine, et pas de pensée discursive. La fraîcheur de cette ouverture est palpable : notre corps semble se refroidir. Il est presque dans un paysage de neiges éternelles, sans qu'il y ait de forme, ni la moindre matérialité à ce champ de luminosité blanche et vide. Peut-être le « Pays de Neige » que dépeint le romancier Yasunari Kawabata est-il son expérience de ce mode d'être dont il apprécie « cette transparence de cristal »[3] Cette blancheur n'est cependant pas éblouissement. Kawabata, prix Nobel de littérature, reçoit ce royaume « dans la lumière laiteuse et jusque dans le reflet miroitant des nuages, dont chaque gouttelette infime et rayonnante de lumière se confond avec son infinité, tant le ciel est clair, d'une limpidité et d'une transparence inimaginables. [Dans] cette écharpe sans fin, ce voile infiniment subtil, subtilement tissé dans l'infini...»[4] Douce avec une nuance opalescente, d'autres ont chanté le plan vide et lumineux de la sagesse, sans y faire explicitement référence. Elle semble bien coémergente avec notre nature spirituelle et notre place dans le filigrane immatériel de l'univers. Pour le compositeur et interprète Michel Berger,[5] ce monde qui commence là où notre vie s'arrête un jour, se mêle à l'évocation des terres polaires. «*Le téléphone pourra sonner, il n'y aura plus d'abonné, et plus d'idées, que le silence pour respirer. Recommencer, là où le monde a commencé. Je m'en irai dormir dans le paradis blanc, où les nuits sont si longues qu'on en oublie le temps. Tout seul avec le vent. Comme dans mes rêves d'enfant. Je m'en irai courir dans le paradis blanc, loin des regards de haine et des combats de sang [...] comme avant. [...] Le jour où j'aurai tout donné, que mes claviers seront usés, d'avoir osé toujours vouloir tout essayer. Et recommencer, là où le monde a commencé. [...] Je m'en irai dormir dans le paradis blanc où l'air reste si pur qu'on se baigne dedans, à jouer avec le vent, comme dans mes rêves d'enfants, comme avant.* »

L'expérience doit s'arrêter aujourd'hui encore. Il me vient une nécessité de revenir vers la conscience ordinaire. Pour ces passages en direction de la vie organique, une légère nausée marque le retour dans la réalité habituelle. Il faut ensuite

---

[3] Yasunari Kawabata, « Le Pays de Neige », Préfacé par Armel Guerne, Paris, Albin Michel, 1960.

[4] Ibidem, p.238-239.

[5] Michel Berger, « Paradis blanc », anthologie : « Celui qui chante... », Paris, WEA, 1994.

http://www.pdf-tools.com

retrouver le chemin humain, qui aime, crée et danse. Le *paradis blanc* est, comme le pôle terrestre, un espace où nous ne pouvons *vivre* comme ici, où nous ne pouvons nous maintenir durablement. Il est heureux d'y « aller », d'éprouver l'unité dont il est l'émanation. Mais ce n'est pas nécessaire. Il suffit d'écouter la chanson de Michel Berger, de lire Yasunari Kawabata pour les sentir. Cette blancheur délicate, cette présence spirituelle immuable et légère, nous accueillent avec nos ombres. Neiges éternelles, méditation de Vairoçana, le bouddha blanc...
Satisfait d'avoir rencontré souvent la *terre pure* du bouddha Vairoçana, et d'avoir vécu bien d'autres aventures contemplatives, je reviens progressivement à la vie normale, après ces deux années de retraite spitrituelle... Je reprends alors mes modestes travaux d'anthropologie sociale. Je retrouve aussi l'apprentissage de la musique baroque que j'ai laissé vingt années auparavant. Je redécouvre avec ma flûte alto Moeck Rottenburgh, en palissandre, les sonorités remarquables des mélodies concertantes d'Antonio Vivaldi. Je ressors de son étui la clarinette en ébène que j'ai oubliée depuis deux décennies. Elle me permet de goûter de nouveau aux possibilités étendues de cet instrument doté de deux registres bien distincts qu'aimait beaucoup Mozart. Je commence aussi l'étude du piano, en vrai débutant, avec la Méthode Rose. Et j'arrive à persévérer dans son rythme quotidien. Quel bonheur !
Il m'a donc fallu ce détour par un monastère tantrique pour retrouver deux de mes options fondamentales : l'art et l'esthétique. Lorsqu'on les étudie avec douceur et modération, ils ont un effet positif sur notre psychisme et sur la qualité de notre conscience... Un bien étrange novice, c'est ce que je me dis de moi-même progressivement, en étant charmé par la pratique de la musique du *settecento*. Elle commence bientôt à me donner plus que la vie au monastère. C'est-à-dire que je vois pour moi-même que l'éveil n'est pas une sorte de cadeau obtenu par un abandon de nos talents personnels, que l'on sacrifierait sur l'autel du bouddha. Mais il représente plutôt un idéal inaccessible. Je me satisfais du fruit normal d'une heureuse pratique de ces instruments de musique. Je laisse toute idée « d'atteindre à la perfection bouddhique en une vie », en contemplant la limite enfantine de mes progrès en piano. Voyant la nécessité de pratiquer le clavier chaque jour, je me dis qu'il y a fort à faire avec l'art avant de songer à devenir un « bouddha » ! La perspective tantrique sur la vie s'effiloche alors au contact de mes satisfactions d'apprenti musicien. Et elle disparaît. La perfection des musiques baroques, je pense en particulier à *la tempête d'Alcyone* de Marin Marais, me paraît bien au-delà en terme de sophistication et de valeur, des longues trompes antiques et des tambours martelés des rituels himalayens. L'humanité a progressé à travers toutes sortes d'arts et de découvertes, pourquoi en resterais-je aux rudiments de la musique, avec la cérémonie tantrique ? Les *quattro stagioni* de Vivaldi résonnent de manière admirable en comparaison des pratiques rituelles chantées au monastère. Quel décalage ! me dis-je. Cette grâce vénitienne, cette passion humanisée qui tend à se sublimer, cette harmonie au contrepoint léger sont le fruit

de l'évolution humaine. « Ma » sagesse n'a pas à être cherchée dans un folklore himalayen ancien, ni dans les martèlements puissants du tambour vespéral au temple. Le progrès ne se fait-il pas au fil des siècles ? Peut-il se figer dans un seul style sans me limiter aussi ? Ses images d'Épinal ne changent-elles pas avec les sociétés, les technologies, les moyens dont l'humanité dispose ici et là ? Je vois que l'Europe, l'Occident, mais aussi l'Orient, essayent des réponses progressives aux grandes et aux petites questions que nous nous posons. Il n'y a pas non plus de quête uniforme de la joie, me dis-je. Chacun explore à sa manière. Enfin, existe-t-il une voie exclusive pour l'éveil ? J'en doute en pianotant les « *cadets de Gascogne* » en un fier refrain. Je retrouve le fil rouge de ma réalité individualisée. Je vois que je ne suis pas fait pour recevoir « d'implant culturel » himalayen comme palliatif à l'angoisse existentielle. Cela ne donne pas de résultat adapté à mon histoire européenne, à mon éducation littéraire et scientifique. Parfois, je songe avec tendresse au petit bonhomme que j'ai fait promener dans un accoutrement rouge de moine par les allées du monastère, un autre moi-même. C'est une page de vie qui se tourne aussi, une sorte de rencontre avec un rêve oriental, un désir ancien. J'ai été séduit par la robe du bouddha. Et puis, au contact de la réalité sociale du monastère, j'ai délaissé cette nouvelle possibilité de relations de groupe. Je n'ai pas de regret d'avoir exploré alors la vie contemplative par moi-même. Elle me permet de retrouver aujourd'hui l'appréciation de l'art et de la vie aujourd'hui[6] :

> *Espace, couleur. Le gris qui voile tes yeux s'est fait douceur. Patience qui ondoie et un jardin de soie. Voilage qui vient. Herbe parfumée. Le temps s'est fait espace. Et le rocher, signal. Tu attends. Et l'attente-même est devenue le voyage.*
> *Musique & amis, soleil & lune : ballet des saisons, danse au seuil des éons. Il n'y a rien à faire, le monde est ton école, ta coupe & ton plus obscur rêve à découvrir. Plus le temps avance et plus son mystère se révèle, hier novice, aujourd'hui novice, demain novice, et peut-être un peu plus.*
> *Les sourires se reflètent sur le coteau, les heures frémissent, la méditation est l'horizon du couchant, le lever de la voie lactée et sans doute aussi un dîner à mitonner.*
> *Le secret du bonheur ? Le secret est bien partagé. Il est d'ailleurs à tous, sans distinction de foi ou de religion.*
> *Pas de voie royale, ni de terre pure seulement pour quelques-uns : le monde est d'une stupéfiante beauté qui initie chacun, partout, toujours.*
> *Je dédie ces heures claires, du point du jour à l'aube à venir, à tous ceux qui aiment, qui créent, qui courent et qui dansent.*

---

[6] Marc Bosche, Poème en prose spontanée, dédié au lecteur en guise de « *vade-mecum* du voyageur solitaire... »

http://www.pdf-tools.com

http://www.pdf-tools.com

Le Voyage de la 5ème saison

LIVRE DEUXIÈME

UN BOUDDHA
NOMMÉ DÉSIR

Le bouddhisme tantrique
au risque de l'anthropologie sociale

Mémoires, essai & analyses

http://www.pdf-tools.com

http://www.pdf-tools.com

6

LES PERSONNES VIVANT AU MONASTÈRE

Le monastère de style «himalayen» de Félicité s'est développé depuis peu en Europe. Il accueillera bientôt plus de soixante moines, et autant de moniales, dans deux implantations voisines de quelques kilomètres de distance. De plus, une dizaine de groupes de retraite sont isolés du monde durant une période continue de trois années et trois mois environ. Ils comportent chacun un effectif d'une douzaine de personnes. Ils forment à la vie tantrique plus de cent-huit aspirants supplémentaires tous les quatre ans environ. En outre, des ermitages individuels de retraite complète gardent à proximité des deux monastères une douzaine de yogis monastiques, tant moines que moniales, pour un séjour contemplatif de douze années au moins. Certain(e)s d'entre eux se sont engagé(e)s pour une retraite « à vie ». Un accueil de quelques dizaines de bénévoles, volontaires aux chantiers des constructions nouvelles, fonctionne en permanence auprès du monastère et lui assure un recrutement abondant de nouveaux. Ce dernier chiffre varie selon les périodes de l'année, et atteint son maximum pendant la période des congés d'été.

Les eurolamas

La vie à Félicité est intense. Les moines et moniales issus des retraites collectives de trois ans, viennent de s'installer depuis quelques mois dans un monastère en cours de finition. Ils ont vécu cette expérience préalable dans des bâtiments situés à proximité. Ils approfondissent aujourd'hui leur vie monastique. Les responsabilités de diffusion de la tradition sont progressivement assumées par ces nouvelles générations. Certains se déplacent fréquemment à l'extérieur. Ils enseignent le bouddhisme. D'autres le font de temps en temps. Et certains restent davantage au monastère. Ces derniers s'occupent des tâches quotidiennes de la communauté. Travaux de bricolage, supervision des chantiers, gestion des bénévoles, secrétariat, communication écrite ou orale, ils trouvent leur place. Dans l'ensemble, ils ont peu de stress. Leur travail journalier, pour la plupart, reste une occupation à temps partiel. Chacun appelle ici ces moines et ces moniales « les lamas ». Ces toutes premières générations sont en effet habilitées par le « Très Précieux » à porter ce titre honorifique après leur expérience de retraite traditionnelle dans cette institution. Ce terme signifie «chère maman». Ils sont supposés porter « la compassion d'une mère aimante et précieuse pour tous les êtres ». Ils sont surtout

http://www.pdf-tools.com

des représentants de cette école himalayenne en Europe. L'auteur a choisi le néologisme *d'eurolamas* pour les identifier. En effet, le terme de lama évoque plutôt un monde himalayen. Or, nos eurolamas sont Occidentaux à 98%. À noter que, pour les dernières promotions, le titre de « lama » n'est plus accordé ! Le terme plus réaliste de « *droupla* » (littéralement : « retraite-honorable ») est attribué. Il en résulte un avantage de prestige et d'autorité pour les plus anciens des moines et des moniales, qui bénéficient ainsi exclusivement de l'aura honorifique du terme de « lama ». Probablement cette situation n'est pas appréciée par tous les *droupla*, en silence. En effet, il n'y a aucune raison pour que certains ici portent le titre de lama plutôt que d'autres si leur cursus est identique, avec une ou deux retraites de trois années collectives... On avait pu devenir lama en trois ans et demi, auparavant ! Aujourd'hui, même ceux qui ont fait deux retraites successives (soit presque sept ans) sont intitulés « *droupla* ». Ils doivent rencontrer un tuteur, un eurolama issu d'une génération précédente, pendant trois années de plus, avant de pouvoir bénéficier du titre honorifique de lama. On perçoit comment la génération senior, est servie par la suivante, junior, par le biais de l'exclusivité du titre de lama.

Droupla et lamas : certains ont laissé leur métier, leur voiture, leur projet de vie urbaine, voire une carrière, pour le sacerdoce. Ingénieur informaticien, agronome, artiste peintre, fonctionnaire de la Communauté Européenne, psychiatre, médecin, enseignant de lettres, photographe d'art, professeur de guitare : ces talents sont devenus ou deviendront des eurolamas. On y trouve aussi des artisans, et des autodidactes, issus de milieux divers. La majorité vient de France et d'Allemagne. Les autres sont issus de différentes origines : États-Unis, Grande Bretagne, Espagne et Portugal par exemple.

Les eurolamas sont vêtus comme tous les moines de cette lignée himalayenne. Le vêtement est le même d'ailleurs pour les filles, il est donc unisexe. On ne peut distinguer un moine sans expérience de retraite collective d'un eurolama. L'apparence est exactement la même. Peut-être les eurolamas laissent-ils leurs cheveux pousser d'un à trois centimètres, parfois. Les moines sans expérience de retraite collective se tondent plus souvent, en général. Leurs vœux sont exactement les mêmes. C'est donc la formation tantrique dispensée en retraite qui identifie les eurolamas. Ils se sont engagés à l'issue de cette expérience en groupe, « pour toute leur vie ». Ils ont donc leur chambre au monastère, tant qu'ils peuvent continuer à adhérer à ce mode de vie monastique.

Mais ils ne reçoivent aucun revenu statutaire. L'usage veut, cependant, que des offrandes soient remises à celui qui enseigne. Il reçoit une enveloppe, à l'occasion de son cours à l'extérieur. Il m'a été dit, à titre de confidence, par des eurolamas bien informés, que le partage des offrandes données pendant les cours publics n'est pas pratiqué du tout. Ceux qui n'enseignent pas doivent ainsi s'assurer d'un financement de leur séjour au monastère suffisamment stable. Ils doivent, comme tous les eurolamas (en principe), réunir les deux-cent-treize *équivalents euros* mensuels de participation aux frais communautaires pour leur gîte et leur couvert.

Des personnes au monastère bénéficient d'avantages acquis appréciables. Quelques eurolamas ont fait enregistrer leur nom, au cours de l'intégration légale de ce projet au statut national des congrégations monastiques. Ils en retirent une protection sociale, mutualiste, et de prévoyance comme les moines appartenant à la tradition religieuse catholique. Les cotisations relativement élevées requises pour cette protection sociale de quelques-uns sont acquittées par toute la communauté. La plupart des eurolamas ne bénéficient pas de protection mutualiste, ni de droits à la retraite. Ils payent cependant dans leur loyer pour l'administration des caisses. Ils contribuent ainsi à la protection sociale des quelques eurolamas officiels de la congrégation. Le nombre de ces heureux élus est compris entre six et dix, au plus. Il y a donc une petite minorité très satisfaite de ce point de vue.
Ainsi tous, peut-être, doivent-ils ainsi garder un contact avec des bouddhistes pouvant les accompagner par un versement financier suffisant. On voit ainsi les eurolamas très affairés à s'établir dans une vie plus ouverte.
D'où viennent les eurolamas ? Ce sont les bénévoles des années d'avant. Ils ont été sélectionnés par le filtre des retraites collectives. Cela s'est fait progressivement depuis au moins trois ans et demi, pour ceux qui ont fait une seule retraite. Ils ont été bénévoles il y a plus de sept années, pour ceux qui ont fait deux retraites successives. Certains suivent le « Très Précieux » depuis plus de vingt ans. Ils ont été ses tout premiers disciples. Comprendre qui sont les bénévoles permet donc de mieux situer le parcours précédent des eurolamas d'aujourd'hui.

Les bénévoles

Les bénévoles portent des vêtements de ville. Ils ne revêtent pas la robe rouge, ici. Le « Très Précieux » exige que tous ceux qui la revêtent aient pris des engagements de chasteté (pour une longue durée). Ils côtoient cependant dans le même quotidien les nouveaux moines sans expérience de retraite collective. Ils sont logés, soit dans l'ancien bâtiment au pied du monastère tout neuf, soit dans les chambres encore disponibles de celui-ci.
D'où viennent ces bénévoles ? Ils semblent issus de tous les milieux et de nombreuses nationalités. Je trouve autour de moi de nombreux Français et presque autant d'Allemands. Il y a aussi quelques Autrichiens, des Espagnols. Des Québécois, des Suisses, et même un Africain Burkinabé d'une ethnie Bambara, participent aussi, en nombre plus clairsemé, à ce projet bouddhique. Parmi les Français, très peu sont d'origine asiatique. Mais on note quelques très jeunes hommes français d'origine maghrébine. Plusieurs semblent souhaiter porter à terme la robe du bouddha avec toute la grâce *orientale*. Ce style élégant et digne semble leur plaire aussi. Peut-être deviendront-ils bientôt des moines ? En général les bénévoles recherchent une vie riche de sens dans la proximité du «Très Précieux » et de son enseignement bouddhique. D'autres enfin ont du temps devant eux et pas de responsabilité ailleurs. Ils sont libres de venir ici. Nourris et logés, ils se satisfont d'une vie quotidienne de bénévolat. Tous doivent cependant avoir une

autonomie financière pour leurs promenades en dehors du monastère. La gratuité de gîte et de couvert pour les bénévoles sera d'ailleurs questionnée tout à la fin de mon séjour. La communauté des eurolamas, en période « de vaches maigres », leur demandera bientôt une participation aux frais. Celle-ci ira jusqu'à quatre-vingt-onze équivalents *euros* par mois, environ, pour ceux qui auront de quoi payer leur nourriture. La congrégation échappe ainsi aux lois régissant le travail salarié. Dans la mesure où les bénévoles payent progressivement leur hébergement, on ne peut pas les soupçonner de « travailler au noir ». Ce sont des personnes en formation religieuse. Ils ne font pas concurrence aux artisans ou aux ouvriers du bâtiment, puisqu'ils ne font que participer sur leurs deniers aux activités communautaires d'une congrégation religieuse dûment enregistrée. Pendant mon séjour il n'est pas encore question de payer d'écot. Ce qui est très apprécié de chacun des bénévoles, ici.

La plupart sont âgés de dix-huit à trente ans. Il semble cependant que la rotation des effectifs soit grande. Certains viennent pour quelques semaines, parfois on compte même parmi eux quelques rares mineurs âgés de seize ans environ, sans leurs parents sur place. Ces derniers préviennent attentivement l'Abbé qu'ils enverront leur fils avec leur permission. D'autres bénévoles restent une année ou deux. D'autres enfin s'installent et obtiennent la permission d'entrer dans la retraite collective à venir. La durée de séjour est ainsi variable. La proportion de ceux qui vont effectivement faire la retraite collective, par rapport à ceux qui ont travaillé bénévolement ici, est sans doute de l'ordre d'un sur dix, ou d'un sur vingt. Il est cependant difficile d'affirmer précisément ce chiffre. Beaucoup viennent, puis repartent. Certains, très rares en fait, vont rester jusqu'au bout. D'autres bénévoles arrivent ici au dernier moment avant l'ouverture des retraites collectives. Ils obtiennent sans peine leur admission ! Peut-être bénéficient-ils de leur fraîcheur et de leur enthousiasme, pour être ainsi préférés aux fidèles bénévoles des années de labeur au chantier... Étonnant système de sélection...

De vastes projets immobiliers sont en pleine effervescence : édification d'un *tchorten* de plusieurs mètres de haut rempli de reliques consacrées, monastère des filles, gros œuvre du temple qui attend les mille statues du bouddha... Les bénévoles travaillent énergiquement à réaliser tous ces projets immobiliers, parfois dans des conditions climatiques difficiles. Bref, les voilà occupés comme manœuvres du bâtiment : de 8 heures 30 à 12 heures 30, et de 14 heures à 17 heures 30, cinq jours sur sept. Au fur et à mesure que les travaux avancent, certains se spécialisent en peinture traditionnelle himalayenne, couvrant l'intérieur des autels nouvellement construits de fresques, de motifs circulaires polychromes et de représentations au pinceau des divinités traditionnelles. Ainsi ils donnent le maximum.

Parfois les deux communautés des bénévoles et des eurolamas éprouvent quelques frictions bien compréhensibles. Les bénévoles sont réunis pour leur vie quotidienne dans la salle de l'ancienne ferme, alors que les eurolamas bénéficient bientôt d'un réfectoire tout neuf. Les bénévoles dorment parfois dans des dortoirs à plusieurs.

Ils doivent accueillir le bruit et la relative agitation de la salle partagée de la cantine. En revanche, les eurolamas sont logés dans les vastes chambres individuelles du monastère. Ils prennent leurs repas dans un superbe et vaste réfectoire encore à moitié vide, entièrement carrelé en gris perle. Ils bénéficient du confort du chauffage par le sol, permettant d'élever la température à plus de douze degrés... La vie des bénévoles est caractérisée par l'absence de séchoir à linge abrité de la pluie, pendant mon séjour. Le linge exposé aux intempéries peut rarement sécher le soir. Il faut souvent aux bénévoles remettre des chaussettes encore humides le matin. Les pieds trempés dans leurs chaussettes de laine, ils subissent l'humidité du climat de cette région. Ils vivent dans un bâtiment d'accueil sans chauffage. Un petit poêle sera installé quelque temps après mon départ de la communauté. Il permettra au moins de mieux faire sécher les vêtements mouillés. Un toit exigu sera installé aussi au dessus des étendoirs à linge extérieurs...

Quelques dizaines de mètres plus haut, le réfectoire des eurolamas est tout rutilant. On y dîne dans un calme apaisant. Les ustensiles de cuisine « inox » plus récents et adaptés contrastent avec les pauvres gamelles « alu » de la cuisine du bas et ses vieux réchauds. Ainsi deux mondes voisinent. Un univers clair et confortable des eurolamas, et juste au dessous dans la colline, le monde un peu sommaire des bénévoles. Ils construisent les résidences de leurs amis, sans pouvoir s'y reposer eux-mêmes...

D'autres petits détails séparent les deux collectivités. Je dispose, comme chaque personne logée au monastère, d'un évier en kit et d'une arrivée de gaz communautaire dans ma chambre. Cependant, il est dénié aux bénévoles et aux moines qui n'ont pas fait de retraite de trois ans de bénéficier du gaz et de l'eau courante. Ils arrivent pourtant dans la chambre par des vannes. La raison invoquée, et qui est choquante, est le fait que nous ne payons pas de participation aux frais mensuelle. La proximité des eurolamas bénéficiant de l'eau courante, froide et chaude, et du gaz communautaire, très utile pour brancher un réchaud, rend l'inconfort inéquitable.

Les bénévoles sont vêtus de vieux vêtements de chantier maculés de boue et de ciment. Les eurolamas, quant à eux, sont élégamment drapés de leur châle couleur bordeaux. Ils se déplacent gracieusement dans des sandales de cuir par les coursives de ciment bien abritées du monastère, et ne sont astreints à aucune obligation de travail. Les bénévoles peuvent comprendre la part de rhétorique dans le bel idéal de compassion. Ils voient que la nécessité de produire, liée à la vie monastique, est assumée par eux-mêmes. Les eurolamas ont, semble-t-il, bien intégré le système. Ils se gardent bien en général de venir aider au chantier monastique ! Ils l'ont fait cependant à de symboliques occasions, donnant un peu d'aide, quelques jours, pour les finitions des ermitages de retraites longue durée (douze ans ou plus). Ils viennent peu au réfectoire des bénévoles. Mais ils s'y invitent sans devoir s'annoncer. Ils sont donc les « maîtres » ! Le « Très Précieux»

justifie et semble encourager ce mode de vie stratifié. Il accueille ses anciens retraitants, les eurolamas, dans une image himalayenne classique. Ils peuvent proposer cette image aux autres, et faire selon elle. Ils incarnent les autorités officielles. On a ainsi l'impression que le souci omniprésent de la compassion, qui pénètre toutes les consignes, est surtout une présentation de la nécessité de respecter les autres. Il semble que la pratique très favorable aux acquis sociaux des eurolamas s'habille du beau vocable altruiste.

Autour d'un soleil

Ainsi s'explique la prudence perceptible de certains observateurs en contact avec le folklore, l'apparat oriental et les manières un peu surannées des eurolamas ! On a parfois l'impression que le style élégant et raffiné de leur lignée est assumé par les bénévoles et aussi par les moines sans expérience de retraite collective. Ces derniers s'identifient à ce paysage architectural et vestimentaire particulier, devant y rechercher l'image de leur engagement profond. C'est sans doute d'un idéalisme juvénile louable. La méditation a-t-elle besoin de ce temple titanesque, de ces mille exemplaires du bouddha alignés comme à la parade ? Ne vaudrait-il pas mieux construire des bâtiments pratiques pour tous, des salles confortables, et prévoir un emploi du temps adapté à chaque aspiration ? Peut-être certains bénévoles, qui quittent le centre après quelques mois, ne peuvent-ils accueillir le style héliocentrique de l'organisation ? *Héliocentrique* est un terme qui signifie que chacun se relie à un centre qui est comme un soleil. Et ici, le centre c'est le maître, ou ses équivalents dans le panthéon des divinités, et dans la statuaire bouddhiste. Il est partout à la fois, dit-on. Plus on en est près, par son aspiration, sa dévotion, mieux c'est, officiellement. On bénéficie, en principe, de sa « chaleur » intérieure et de son «rayonnement » charismatique. Mais, aussi, plus tard, de meilleures conditions de vie ! Les relations des disciples avec ce maître oriental sont peut-être un mode héliocentrique de lien social. Rester proche, avoir des liens quotidiens avec le «Très Précieux», se mettre aussi près que possible de lui dans les moments publics... Autant de signes d'une vie dévotionnelle. Elle agace sans doute certains, parmi les plus contemporains des bénévoles... En effet, la fraternité des nouveaux est battue en brèche par cette société sacerdotale à plusieurs vitesses.

Les moines sans expérience de retraite collective

Quand j'arrive au monastère, me voici réquisitionné à la cuisine. J'y épluche les carottes. Je lave les gamelles. Je sers la soupe. Après quelques huit jours, un autre travail moins contraignant m'est offert. Les carrelages du monastère sont en cours. On demande des apprentis. Je découvre le métier avec intérêt. Pour quelques semaines, je pose les céramiques dans les toilettes, les salles de bain et le réfectoire des eurolamas. Je travaille avec d'autres. Ils sont bénévoles. Je porte parfois une vieille robe de moine pendant les journées. Bientôt le Supérieur m'invite à assurer le standard téléphonique, le secrétariat et l'accueil des eurolamas. Je resterai cinq

http://www.pdf-tools.com

mois dans ce petit bureau vitré. Ce poste d'observation est stressant, exposé mais très privilégié. Je n'y souffre pas des pluies, ni du froid. Je peux même « porter la robe » toute la semaine. Les autres moines sans expérience de retraite collective, que je fréquente dans ma vie quotidienne, vivent parmi les bénévoles. Ils doivent renoncer à se vêtir de leur robe pendant la journée au chantier. Ainsi ils travaillent, souvent dehors, dans les courants d'air. Ils connaissent le vacarme des outils de chantier. Ils sont soumis aux bavardages aimables des jeunes bénévoles. Isolés de leurs aînés, les eurolamas, dotés pourtant des mêmes engagements monastiques, ils assument le poids de cette conception du social. Ils ressentent sans doute la différence de traitement.

Peut-être ces nouveaux venus se disent parfois qu'ils subissent un examen. Leur capacité à accepter la hiérarchie et ses strates servira à sélectionner les plus dociles, c'est à dire les plus jeunes souvent, pour la retraite de trois années. Il faut rester silencieux, ne rien opposer, avoir l'air heureux de tout. Alors peut-être aura-t-on accès aux retraites collectives. Le discours du monastère admet que ces souffrances sont une « purification ». Le karma soi-disant purifié du disciple est accueilli au travers des « épreuves ». Ce terme fait allusion à Mila, un des fondateurs historiques de la lignée à l'époque médiévale, dont les déceptions sont souvent contées comme autant de justifications de la souffrance. « Le karma se purifie ! » Cette phrase simple semble contenter assez de bons cœurs, puisque notre bonne volonté ne manque pas, en général. Ces situations personnelles sont parfois fatigantes pour les moines sans expérience de retraite collective. Elles peuvent aboutir pour certains à une résignation. Ils adoptent, sans certitude pour leur admission dans la future retraite, le style de vie qui leur est proposé.

Il m'est donné un visage actif de la vie collective. Alors que je porte la robe rouge bordeaux et le châle, je partage, comme les autres, la vie fiévreuse de travaux sans fin. Avec les constructions en cours, je m'oriente, avec mes camarades, vers les préoccupations positives liées au monastère. Je dois comme eux participer aux tâches d'utilité générale : nettoyage périodique du terrain gazonné, grosse vaisselle mensuelle de la cuisine collective. L'aspiration à un embellissement de ma conscience, sans doute illusoire bien sûr, qui me motive, se concrétise autrement. En réalité, je dois donner de ma personne. Je transforme quelque peu mes propres aspirations pour vaquer aux nombreuses activités hebdomadaires qui s'avèrent indispensables dans une nouvelle congrégation en pleine croissance. Étonnement, aussi, je rencontre des moments de doute qui m'étaient peu familiers, et cela de temps à autre. Comme si ce contexte m'y prédispose parfois. Ainsi la présence dynamique, de camarades d'ailleurs fort aimables et sympathiques, alterne avec une réflexion sur mon choix. La force de ce mode de vie, par ailleurs empreint de tendresse individuelle, modifie les habitudes méditatives quotidiennes que j'ai développées les années précédentes dans une vie préservée et individualisée. Je prends le temps de découvrir ce nouveau monde. Souvent, il me semble que nous donnons notre bonne volonté pour apaiser le tourbillon de croissance de ce projet.

La convivialité, les sentiments de respect et de bonne entente sont l'huile que nous déposons dans les mécanismes sociaux de ce monastère en pleine naissance.
Cette présentation est personnelle. Pour tous, la période est très féconde et souvent joyeuse. Pour nous, les moines sans expérience de retraite collective, qui venons explorer un choix de vie spirituel, la situation est intéressante. Bien sûr, je me réjouis avec ces nouveaux compagnons de ce quotidien partagé, de ces projets communautaires tout neufs. En filigrane, je sens, qu'en ce qui me concerne, c'est une manière de cultiver autrement le jardin de ma vie individuelle et de réorienter mes choix essentiels. La direction des chantiers de la congrégation ne fait guère de concession à ce souhait personnel de me reposer un peu d'une vie si active et curieuse de découvrir le monde. Le travail quotidien, six heures trente par jour, se substitue à la méditation, et surtout au sentiment de détente intérieur que j'ai espéré stabiliser et approfondir. Je rencontre « le tourbillon », de nouveau, avec un autre angle de découverte, voilà le sanctuaire que je découvre ! Pris par les horaires, je n'ai pas le temps de librement arrêter, ne serait-ce que pour quelques heures, ma journée. Ainsi les jours de semaine comportent des moments de repos peut-être trop exigus pour méditer, voire même pour me détendre complètement.
Le choix de vie monastique que je contemple à partir de mes voyages et de mes amitiés avec des moines d'Asie se révèle peu praticable tel quel. Nous sommes tout simplement associés aux bénévoles. Mais nous sommes séparés d'eux par nos engagements et notre choix de vie monastique. Ce paradoxe nous rend fragiles tout simplement. Ni vraiment préservés par un style de vie serein - comme l'auraient été des moines d'Extrême-Orient par exemple - ni vraiment enthousiasmés de cohabiter avec la vie laborieuse et collective, nous essayons quand même de trouver une voie personnelle au milieu des autres. Comment méditer au quotidien dans le tourbillon de joie et de plaisir que je partage avec mes camarades dans ce projet ? Mon propre but, celui de vivre en moine serein et méditatif, paraît se trouver ailleurs.
Heureusement il y a mes amis, ces moines qui doivent, comme moi, construire d'abord les monastères, avant de songer à eux-mêmes... Leur gentillesse, les affinités que je partage, leur simplicité, et en bref leurs belles qualités individuelles, me rassurent sur le choix que j'ai fait. Cela m'encourage. Ils sont ainsi les principaux exemples qui enrichissent ma connaissance du bouddhisme. Certains soirs, nous pouvons nous retrouver à converser calmement dans la coursive jouxtant nos chambres alignées dans la même aile du monastère. À l'occasion, nous nous invitons mutuellement pour un goûter avec des biscuits dans nos chambres respectives. La qualité délicate et sensible de nos conversations, la parfaite conduite de chacun, les humours des uns et des autres, nous amènent à nous retrouver à l'unisson autour d'une tasse de thé. Ce sont bien sûr les meilleurs moments. Je rencontre aussi ce que je suis venu chercher au monastère : une vie significative et contentée, des amis soigneux, nobles, attentifs dans leur courtoisie et leur contact avec les autres. Bref, la vraie rencontre de l'autre est possible.

http://www.pdftools.com

Nous ne nous plaignons pas de nos conditions de vie, bien au contraire, tout heureux que nous sommes de découvrir, avec la robe bordeaux du bouddha, le mode de vie que nous désirons connaître. Il me semble agréable de travailler ainsi.
Tout est quand même offert : séminaire de méditation le samedi, enseignements le dimanche, cours de tibétain en milieu de journée chaque jour, entraînement aux diverses pratiques rituelles les soirs après dîner. Cela occupe mes précieuses pauses de repos.
Les engagements du moine sont parfois difficiles à pratiquer. La vie est trop affairée, ici. Les conditions semblent éloignées de l'idéal contemplatif. La force vitale n'est pas le moteur de la vie monastique. Pour les bénévoles, au contraire, la vitalité constitue l'expression par excellence. Les moines ont, ici comme ailleurs, une sorte de préférence pour le calme, la paix, le silence et la douceur.
Leur courage est sans doute discret. Ils accueillent l'épreuve du chantier de construction en extérieur sans se plaindre, alors que tout en eux invite déjà à la méditation. Leur place ici est exiguë, alors qu'ils ont le potentiel pour enseigner. Cependant, cela leur est *parfois* déconseillé. L'ordre de préséance vis-à-vis des eurolamas les en empêche. La retraite collective constitue le bâton de maréchal incontournable.
Les moines sans expérience de retraite collective vivent leur engagement en en découvrant les contradictions trop tôt. Ils voient une population hétérogène d'eurolamas dont ils perçoivent attentivement les limites humaines. Cette précision dans le regard fait des moines sans expérience de retraite collective des spécialistes du monastère. Ils voient tout. Ils ont développé des qualités contemplatives. C'est cette précocité qui les a encouragés à devenir moines. Il apparaît que leur vocation est souvent plus individuelle.

Ce que deviennent mes amis moines

Sur sept, quatre d'entre les nouveaux moines disposant de la complétude de la transmission monastique n'auront pas connu au final l'intégration communautaire. Ils auront consacré l'essentiel de leurs efforts à un travail quotidien et à un chantier de construction...
Ils sont restés travailler jusqu'à l'ouverture des retraites. Ils n'ont pas eu de possibilité d'admission, après tous ces efforts. Aujourd'hui, nous voyons le récit des dernières années avec plus de distance. Il nous semble que le désarroi qu'ils ont dû ressentir, à l'issue de ces années de bénévolat, est temporaire. Ils poursuivent des vies autonomes. Ce sont des personnes qui expriment un potentiel créatif et évolutif. Peut-être est-ce leur perspicacité qui leur a valu d'être écartés du processus d'intégration communautaire ? On trouve vers la fin de la partie précédente, livre premier du présent ouvrage, les parcours ultérieurs de quelques amis qui, après moi, ont quitté le monastère, les uns après les autres. Rares sont ceux qui reviennent, et qui tentent à nouveau leur intégration à la retraite suivante, trois ans et demi plus tard.

http://www.pdf-tools.com

La place de chacun

Les sentiments de fraternité s'inscrivent dans un groupe où les individus sont encouragés à se faire sociables. Les délicates qualités à épanouir des individus se fondent parfois dans la vie collective. Il est préféré une orientation libre d'attachement à sa propre identité. La fraternité se heurte ici à des contraintes. Le principal est hiérarchique. Il est lié aux différences de traitements entre les personnes. On note une pyramide du pouvoir caractéristique des autorités. En voici, ci-après, la stratification pour les hommes.

En haut de la lignée trône un jeune garçon : « le Suprême » d'origine himalayenne. « Émanation » officielle « du bouddha » et chef spirituel, chacun lui doit obéissance. Il supervisera dans quelques années plusieurs autres monastères répartis dans le monde, ainsi que de nombreux centres bouddhistes en Europe. Pour l'instant, étant encore très jeune, il laisse son régent lui enseigner les méthodes.

Cet homme d'origine himalayenne, dans la cinquantaine, vit également en Inde le plus souvent. Il est le régent de Félicité. Il a, lui aussi, un ascendant protocolaire sur le « Très Précieux ».

En descendant dans la pyramide du pouvoir, on trouve le « Très Précieux », qui impulse ce monastère. Il use peu de son autorité. Sa présence suffit le plus souvent à motiver chacun. Elle harmonise une énergie collective considérable... En dessous, son « Dauphin » européen dirige et choisit, il assume le quotidien avec discrétion.

En parallèle, quelques-uns parmi les eurolamas, les enseignants des centres de retraite (droupœnla), bénéficient d'un statut à part. Ils représentent surtout la tradition, et la vocation à implanter celle-ci sur place, au fil des générations de retraitants.

Le Supérieur du monastère s'intercale à ce point. Il dispose d'un contrôle et surtout de l'animation quotidienne. Il est officiellement reconnu comme le responsable de la congrégation monastique par l'administration nationale du bureau des cultes. Il dispose de la signature de compte(s) bancaire(s) de la congrégation. (À noter l'existence d'une *autre* structure officielle, celle-là associative, qui centralise les fonds des retraitants de trois ans.) Ces quelques dirigeants ci-dessus concentrent l'essentiel du pouvoir et des prérogatives.

Viennent ensuite les eurolamas dans l'ordre de préséance. Ce sont tous les autres moines sortis de deux retraites collectives de trois ans, ou d'une seule retraite de trois ans. Enfin les moines sans expérience de retraite collective servent tous ceux qui sont cités précédemment.

Tout au bas de la pyramide : les bénévoles, des personnes sans engagement monastique, constituent une riche pépinière de talents et de motivation. Ils apportent la vitalité, la jeunesse et la joie, pour mener à bien les projets immobiliers et artistiques de la communauté. Certains parmi eux renouvelleront un jour ses cadres *via* la retraite collective de trois ans. Ils deviendront alors des eurolamas *(droupla)* en quatre à sept années de plus. Pour ce faire ils devront accepter de vivre ici. Ils devront aussi adopter la robe et les vœux de moine à la sortie de leurs futures retraites collectives.

http://www.pdftools.com

Les relations humaines, et les sentiments sont habités par le prestige et par l'obéissance. Chacun peut contrôler ceux qui sont en dessous. Mais on doit une subordination sans faute à ceux qui sont au-dessus. C'est la dévotion particulière à cette lignée. Elle revendique la priorité de la dépendance au maître et à ses suivants. Ainsi il ne s'agit pas d'une fraternité au sens où les Européens aujourd'hui pourraient l'imaginer. On perçoit les limites dans *l'égalité* des disciples : la hiérarchie est très forte. On découvre que *la fraternité* est aussi à inventer : la fusion dans une dévotion collective apparaît comme un chemin qui soumet en réalité aux uns (plus hauts dans le lignage), et qui permet d'exercer une influence sur les autres (plus bas dans celui-ci).

http://www.pdf-tools.com

http://www.pdf-tools.com

7

LES IDÉES

La plaisanterie est bien connue dans le monde extrême-oriental. Elle distingue les deux types de formation bouddhiste. On y évoque le voyage de deux moines. L'un est issu d'un monastère où l'on pratique l'enseignement classique du bouddha et de ses textes. L'autre est tantrique, et appartient à une école bouddhiste de yoga intérieur. Ils arrivent en barque au bord du rivage. Hélas, un gros chien aboie furieusement et menace de les mordre s'ils débarquent comme ils en ont l'intention. Pour apaiser l'animal, le moine tantrique se redresse. Avec conviction, il prononce des formules rituelles de protection en sanskrit. Il joint ses mains en donnant à ses doigts un pouvoir intimidant. Il se visualise comme s'il était une divinité, et il voit le chien en l'imaginant comme son protecteur. Le chien est tellement perturbé par ces simagrées qu'il devient féroce. Il ne reste plus qu'à l'autre moine, fidèle à l'enseignement simple, de sortir un gâteau de son sac et de le donner au chien. Ce dernier agite de suite sa queue en panache et mange joyeusement. Nos deux moines peuvent aborder en toute sécurité. Le chien leur fait fête et les accompagne un bout de chemin en ami.

Le tantrisme & ses hypothèses

Le Dauphin du « Très Précieux », son principal disciple, me sourit, un jour. D'une main sympathique, il se saisit aimablement de mon châle plissé sur mon épaule. Il me dit avec jubilation : « Accroche-toi bien à mon châle, Ananda, je t'emmène aux enfers». Il m'a appelé Ananda, de manière amicale, comme le serviteur du bouddha en son temps. Mais le voyage qu'il me propose, par cette belle énigme, est somme toute étrange pour un moine. J'ai l'occasion bien souvent de réfléchir à sa proposition et de mieux la «bouder». On comprend que cette promenade imaginaire ne m'enthousiasme pas. Le tantrisme comporte-t-il une part aussi profonde ?

Les disciples, en général, sont motivés par la recherche bouddhiste, plus que par l'attrait tantrique des expériences d'éveil intensifiées. La pratique de l'éthique, de l'altruisme et de la compassion constituent pour eux les bases indispensables de la méditation. Ils découvrent le tantrisme progressivement, sans le demander, pour beaucoup. Ils l'entr'aperçoivent, suite à leur apprentissage des pratiques rituelles collectives au monastère, quand ils y sont encore jeunes bénévoles. Et, bien sûr,

http://www.pdftools.com

leur intégration éventuelle aux retraites collectives de trois années sur place sera une préparation excellente. Certains pourront garder des engagements locaux en tant que moine, soit pour toute leur vie, soit pour les quelques années de la retraite en groupe. Cela permettra la transmission continue du tantrisme par le moyen de ce monastère bouddhique.

Le lecteur se demande ce que signifie sans doute le terme de «tantrique » ou de « tantrisme » appliqué à un monastère bouddhiste. Il faut revenir à la diffusion de l'enseignement du bouddha depuis deux mille cinq cents ans pour le situer. Le bouddhisme a pris trois formes principales et une multitude de formes diverses. On distingue aujourd'hui le premier fondement historique de sa vie monastique et contemplative en Asie du Sud-Est principalement (Sri Lanka, Cambodge, Thaïlande, Birmanie...) La conduite éthique en est le principe, et les textes des enseignements oraux du bouddha y sont les principaux supports de la culture spirituelle. Un enseignement plus quotidien, peut-être plus adapté à la vie laïque, s'est implanté ultérieurement en Chine, en Corée, au Japon, mais aussi au Vietnam... On l'appelle le *grand véhicule* par contraste avec ce premier enseignement. Il intègre l'idée d'une activité généreuse et de compassion. C'est-à-dire qu'il convient mieux au monde où les échanges commerciaux se sont développés. Enfin, certains anciens rites yogiques comportant la visualisation de divinités, dont certaines sont peut-être d'origine hindoue, ont migré en partie du monde indien dès le huitième siècle après Jésus-Christ. Ils sont aujourd'hui établis dans le monde himalayen et transhimalayen (Tibet, Bhoutan, Sikkhim, Népal, Mongolie...) Ils s'y sont développés ensemble avec les doctrines des deux autres « écoles » bouddhistes précédemment mentionnées, et y restent mêlés. Cet assemblage est devenu en quelque sorte le bouddhisme himalayen. Ce dernier est désigné des trois termes synonymes suivants : *vajrayana* (véhicule adamantin), ou encore *mantrayana* (véhicule des formules sacrées) ou enfin *tantrayana* (véhicule des continuités des lignées de transmission initiatique). Il s'agit du tantrisme bouddhiste. En effet, pour compliquer encore, il existe aussi un tantrisme hindouiste.

Le bouddhisme himalayen comporte donc également les formes de spiritualités de chacun des trois mouvements dont il est la sédimentation dans le temps : *petit véhicule* des anciens *patriarches* du bouddha, *grand véhicule* de l'Extrême-Orient et *véhicule tantrique*. On y trouve des paradoxes évidents : dignité des moines réputés abstinents, et pratique des visualisations de divinités enlacées en des couples érotiques. Compassion active dans la vie quotidienne et retrait du monde... Bref, ce tantrisme, ou plutôt ces tantrismes, ont accueilli l'ensemble du corpus bouddhique. Cela leur donne une sorte de flexibilité propre à faire face à toutes les situations de la vie ! On ne peut dire beaucoup plus. Le tantrisme repose en effet sur la préservation du secret par le disciple. On ne connaît donc, de ces disciplines yogiques, que la superficie et le rituel. On ne peut deviner le but secret de ces pratiques, ni leur cœur, sans en être devenu soi-même un adepte confirmé. Et même la compréhension qu'on en retire dépend seulement du niveau même de la

pratique réelle. C'est-à-dire qu'il faut reconnaître qu'on ne sait pas grand-chose du tantrisme bouddhique. Bien sûr, on dispose aujourd'hui des textes fondamentaux sur ces rituels, et même de parfaites tentatives de traductions dans nos langues occidentales. Cependant, ces textes ne nous donnent pas la clé de la réalité sans pratique. La pratique dépend de nous, de notre relation à un maître qualifié, de ses explications très détaillées, de l'apprentissage, et de notre vitalité inconsciente. Quant à la maîtrise du rituel lui-même et de son yoga intérieur, elle prend de nombreuses années pour se parfaire. Le but du tantrisme bouddhique est officiellement, selon les enseignants eux-mêmes, d'atteindre à la pureté de l'éveil ultime en un temps bref, c'est-à-dire peut-être quelques « existences successives ». Il nous faut bien sûr dégager cette promesse de son enveloppe de marketing religieux. Que signifie cet éveil ? Il faudrait le vivre pour le savoir. Et, le sachant, il est fort probable qu'on serait peu compris de ses contemporains ! Il nous faut donc renoncer à comprendre. Il nous faut même admettre la confusion qui entoure la notion même de tantrisme bouddhique. Les maîtres, les textes, les disciples explorent, chacun à sa manière, ce champ qui semble extraordinairement vaste. Il est normal qu'une image simple de ce courant spirituel n'existe pas. L'auteur préfère ici ne pas définir davantage. Il suggère au lecteur de se faire sa propre idée par lui-même s'il le désire. Il se contente de feuilleter ici la narration succincte de sa propre rencontre individuelle avec cette spiritualité. En théorie, le tantrisme est un moyen rapide qui atteint directement des ressources vitales et psychosomatiques concentrées en certains points du corps humain. Il dégagerait le potentiel propre à ces points. Il assurerait au disciple une transformation de son expérience consciente, au même titre que de son expérience inconsciente. Il existe bien sûr une sorte de cartographie simplifiée de ces points et des canaux énergétiques qui les relient. Il semble que les lieux physiques de la cavité anale, du périnée, et du sexe pour les hommes soient particulièrement riches en potentiel tantrique. La région du cœur et d'autres zones sensibles du corps seraient également concernées. La colonne vertébrale, surtout à sa base, serait parmi les plus vitales. S'agit-il d'un système qui se superposerait à celui de certaines acupunctures chinoises ? A-t-il la même géographie subtile que les schémas issus des enseignements de certains yogas indiens ? Nous ne pouvons répondre oui. Les mots utiles pour définir ce tantrisme bouddhique sont : «*tiglé* », «*tsa* » et «*lung* ». « *Tiglé* » comme « *tsa* » évoquent la concentration de vitalité, de sérénité et de félicité efficiente en certains points du corps humain. « *Tsa* » évoque la circulation. Il se pourrait que celle-ci obéisse à un dynamisme très subtil. « *Tiglé* » évoque plutôt l'aspect de grain que peuvent prendre ces ressources vives de l'homme. Il y a bien sûr aussi une géographie subtile pour la femme. Il semble que si la richesse masculine est dans certains de ses « *tiglé* » génitaux, la force féminine consiste à pouvoir rencontrer ces derniers. Il se pourrait que la femme dispose d'une compatibilité intérieure pour unir ses propres émanations vitales à celle de son intime ami. S'agit-il de ressources stables ? Pourquoi la science médicale occidentale n'en parle-t-elle pas ?

Nous ne savons pas. « *Lung* » évoque un flux. On utilise parfois ce terme de diverses manières. Peut-on affirmer qu'il est libéré comme une sorte de souffle subtil, lorsque ces amas en réseau sont ouverts ? Un autre type de potentiel est-il, lui aussi, rendu disponible lorsque les « *tsa* », les circulations des souffles subtils, sont transformées ? Les techniques tantriques permettent-elles effectivement d'ouvrir, de faire circuler, et de libérer ces ressources ? Il se peut que notre présentation soit une terrible et banale caricature d'un processus infini. Nous suggérons ici de ne pas admettre ces notions sur la seule base de cette présentation personnelle. Il nous semble que le dalaï lama a diffusé depuis longtemps, dans ses nombreux ouvrages traduits dans nos langues, quelques éléments qui corroborent cette vision du tantrisme bouddhique. Je me souviens en particulier de l'étonnement qui me saisit lorsque son propre ami, un très vieux maître d'origine himalayenne, nous donna la clé pour comprendre la formule du «*guru-yoga »* (dévotion au maître) d'un haut rituel tantrique appelé «*kalachakra* . » Nous étions, à Barcelone, quelques-uns à être restés huit jours de plus, après l'initiation à ce monde tantrique donnée par le dalaï lama. Nous étudions les premiers pas de cette pratique très caractéristique des rituels tantriques supérieurs, avec ce maître qu'il avait invité en Espagne à cet effet. Ce vieux lama très qualifié nous dit sans ambages que la pratique de la formule sacrée de ce tantrisme (*mantra*) se comprenait d'abord au *niveau de l'anus*, tout simplement ! Il nous fallait ici souligner le lien du tantrisme avec le corps humain, et ses secrets, voire ses potentiels ataviques.

Un nouveau monastère tantrique : Félicité

C'est une de ces écoles anciennes qui se déplace du monde asiatique au monde européen avec le monastère de Félicité. Il s'agit de l'un des nombreux lignages de yoga tantrique. Il comporte un panthéon de divinités à imaginer comme fusionnant avec notre propre forme, ses formules en sanskrit (*mantra*) à répéter longuement, et ses exercices de yoga intérieur à apprendre afin de modifier le flux des souffles subtils. Bien sûr un maître en détient officiellement les charismes, les garde secrets, et les transmet. Au contact personnel du « Très Précieux», j'ai ainsi l'occasion, sans doute assez rare aujourd'hui, de mieux comprendre le passé de cette école initiatique. C'est donc la première introduction importante du bouddhisme *monastique* de tradition tantrique himalayenne en Europe. Il aura fallu un millénaire environ pour que ce type d'école y arrive. La nouveauté qu'apporte le projet de Félicité est que ses futurs lamas sont internationaux. Ils transmettent ici un tantrisme himalayen, sans grande adaptation culturelle des rituels.

L'absence des textes anciens attribués au bouddha dans la pédagogie

Le monastère offre aux aspirants de multiples possibilités de pratique à découvrir. En revanche, les enseignements initiaux du bouddha sont rarement étudiés intégralement. Les cours donnés dans le temple pendant la fin de semaine y font

bien sûr constamment référence. Cependant, les textes eux-mêmes ne sont pas disponibles pour les disciples. Nous écoutons des conseils spirituels avisés, sans disposer entre nos mains du matériel original dont ils sont issus. Ainsi, pendant l'année où je réside au monastère, il ne m'est pas offert d'écouter *les quatre vérités de la souffrance* à partir du texte fondamental. C'est le premier sermon historique du bouddha qui ouvrit ainsi son sacerdoce pour la première fois à Sarnath, en Inde, peu après avoir réalisé le sens de son enseignement.[7] Il stipule que la condition de la vie organique est une *expérience frustrante*, de par la naissance, la maladie, la vieillesse et la mort. Cette souffrance apparaît dans l'impermanence de notre bonheur lui-même. C'est le premier point parmi les quatre : la vérité de la souffrance. Le deuxième stipule que c'est notre *désir*, mû par notre incompréhension de la nature illusoire de notre expérience humaine, qui est à l'origine de la souffrance. Ainsi, c'est notre ignorance fondamentale qui est responsable de notre passion pour les expériences sensorielles. C'est la vérité de l'origine de la souffrance. Le troisième point évoque la possibilité de faire cesser ce cycle qui nous donnerait des incarnations illusoires et successives en tant qu'être ballotté dans les mondes matériels. Il existerait un *au-delà* de la souffrance, une extinction des formations actives qui nous entraînent vers d'autres sensations, d'autres expériences et d'autres vies à venir. C'est l'idéal de la réalisation selon le bouddha. Il affirmait l'avoir atteint dans sa vie méditative. C'est la vérité de la cessation de la souffrance selon ce fondateur. Enfin il reste à trouver le chemin de cette cessation de la souffrance. C'est le quatrième point. Il stipule que la voie de l'émancipation de la souffrance passe par un octuple *choix de vie* juste : perspective, pensée, parole, actions, mode de vie (métier honnête par exemple), efforts, concentration méditative, et compréhension profonde de la nature de la réalité ultime, c'est-à-dire la sagesse. C'est la voie de la cessation de la souffrance ou encore la quatrième vérité selon cette doctrine. Il me serait utile de connaître cet enseignement en détail, puisqu'il fonde tout le bouddhisme. Or nous devons écouter des commentaires abrégés, à la place de ce texte par ailleurs fondamental pour les élèves d'autres institutions monastiques.

Je me demande pourquoi il n'y a pas d'université bouddhique au monastère. Il m'est souvent répondu, fort judicieusement d'ailleurs, que la méditation est première, et que les concepts, fussent-ils fondamentaux, peuvent nous enorgueillir, nous complexifier dans notre intellect, mais pas nous accompagner dans nos méditations ! Je découvre que c'est en effet un « danger », mais qui n'est rien en comparaison du risque évident de rester dans l'ignorance... Je mesure le faible impact du texte bouddhiste original dans la formation monastique à Félicité. Ma curiosité naturelle me pousse vers une compréhension des textes comme préalable à tout engagement monastique. Il me faut comprendre ce que le bouddha a dit, ce

---

[7] Marc Bosche (éd.), le bouddha : « Nobles Vérités », Collection Sciences de l'éveil, Vigny, 1994.

http://www.pdf-tools.com

par quoi il a commencé ses enseignements, afin de pouvoir me situer, m'orienter et me définir en relation avec ces sermons bien connus, puisqu'on les trouve désormais dans les librairies. Ainsi je suis étonné de ce paradoxe : les visiteurs qui passent, en savent souvent plus long que moi sur le bouddhisme grâce à leur lecture attentive des nombreux livres qui sont désormais disponibles. Mon temps de loisir étant pris par toutes sortes de pédagogies pratiques au monastère, je n'ai guère le temps d'approfondir les bases.

Sans doute la vertu de l'ignorance dans laquelle nous sommes des textes du bouddhisme est d'encourager au contact avec les quelques pédagogues du centre. Pour moi l'expérience personnelle est toujours à enraciner dans des fondements objectifs, voire explicites. Je ne peux tout à fait m'en remettre à la richesse dévotionnelle, d'ailleurs fort bien enseignée, transmise lors des sessions de fin de semaine. Il me faut voir les apports des divers courants historiques qui se sont succédés. Quelle est la part du bouddhisme ancien ? Quelle est la part de ce grand véhicule de la compassion familier des Extrême-Orientaux ? Quelle est la part du tantrisme dans la conception du monde qui nous est offerte ? Je dois étudier par moi-même. Or, pris par le travail et par les intéressants apprentissages offerts, je n'ai ni le temps de méditer dans ma chambre ni celui d'approfondir.

Combien parmi les moines connaissent ici *les douze liens de l'interdépendance*, le grand thème de l'enseignement du bouddha ? Il n'est pas enseigné au monastère pendant la durée de mon noviciat. C'est un des fondements bouddhiques essentiels. Il est indispensable de le comprendre en détail. Je dois le découvrir par moi-même et grâce à d'autres sources. Je suis, en effet, abonné, depuis quinze ans bientôt, aux petits ouvrages trimestriels issus de la Buddhist Publication Society de Sri Lanka. En voici les principales notions. Le cycle de la vie met en scène douze dimensions, liées en boucle, mais aussi mutuellement. Il stipule que ce mouvement n'a ni début ni fin et comporte *l'ignorance* comme lien profond. Celle-ci cause l'émergence de la *conscience* en mode distinctif comprenant *dénominations* humaines et *phénomènes* extérieurs du monde. Cette représentation tend à figer notre système cognitif disposant de *sens.* Le corps *intègre les perceptions* à travers l'interprétation des données sensorielles. Ainsi notre *contact*, notre expérience du monde, est-elle spécifique à notre organisation cognitive et émotionnelle. Nos sentiments, nos impressions plaisantes ou déplaisantes se passionnent : nous *désirons* le plaisant et nous *rejetons* le déplaisant. Quant aux stimulations sans effet, nous en sommes indifférents. Cette *saisie* du monde, et de notre propre expérience, tend à enraciner le cycle du *devenir*, c'est-à-dire notre propre histoire personnelle et interdépendante avec tous les phénomènes qui nous modèlent. *Naître, grandir, vieillir et mourir* apparaissent ainsi issus de ce désir humain. La dynamique de ce cycle est qualifiée « d'action » *(karma*) puisqu'elle tend à continuer et à se transformer, à être le flot de notre propre vie. Ces douze liens interdépendants sont ainsi dans leur ordre causal les suivants : (1) ignorance, (2) formations de la volonté (*karma sankhara*), (3) conscience, (4) nom et forme, (5) bases organiques

des sens & champs phénoménaux de ces sens dans le monde, (6) contact, (7) sensation, (8) expérience sensorielle passionnée, (9) saisie de celle-ci, (10) devenir, (11) naissance, (12) vieillesse & mort... Et puis on reviendrait par la mort vers la prochaine vie à travers l'ignorance de nouveau... Le bouddha insista sur l'intérêt pour ses élèves de cette perspective très réaliste, voire favorisant la quiétude et la prudence vis-à-vis du désir des sens.[8] On pourra lui reprocher de décrire l'homme comme un être sans projet, ballotté par les passions de son passé. C'est probablement une perspective réductrice de la fresque évolutive de la vie dans l'univers.

Cette absence de cours quotidien orienté vers la connaissance des textes classiques est sans doute une des dimensions essentielles suggérant des divergences profondes de Félicité avec l'enseignement historique du bouddha. Cependant, il y a des exceptions. J'ai le bonheur de connaître à Félicité un moine nord-américain qui connaît ces sermons, pour les avoir étudiés par lui-même.

La paradoxale juxtaposition du bouddhisme & du tantrisme

Lors de ses enseignements publics, le « Très Précieux » donne en général les règles de vie selon sa perspective altruiste issue du bouddhisme. J'ai à ma disposition, dans la chambre que j'occupe au monastère, toute l'audiothèque disponible ici. Elle m'a été confiée par l'abbé de la congrégation qui la gardait dans son bureau, auparavant. Elle comporte même les bandes magnétiques les plus anciennes de ses sermons. J'y découvre que notre lama répète inlassablement le même canevas pour ses cours publics. Il s'agit pour l'aspirant à l'éveil de privilégier le bienfait des autres, qui sont comme « ses mères des vies antérieures ». Mais ce bienfait ne peut s'exprimer que si l'on se confie au bouddha, à ses enseignements et à sa communauté. Paradoxe, on peut quitter le mondain afin de délivrer les autres de la souffrance du monde. La reconnaissance des émotions, puis la transformation des cinq tendances de l'inconscient - désir, colère, ignorance, jalousie, orgueil - deviennent le chemin. L'esprit doit être pacifié, puis connu par la méditation. Une posture assise en sept points, qui semble assez particulière au « Très Précieux », permet une grande puissance concentrée. Il s'agit de redresser le dos et de bloquer, du dos des poignets, les circulations subtiles de part et d'autre du pubis, avec les bras tendus en hyperflexion. Les difficultés de l'esprit sont prises comme des supports de méditation. Dans une autre pratique, les autres sont aimés au travers d'une pratique de respiration, où l'expiration donne symboliquement du bonheur, et où l'inspiration ôte leurs souffrances. Le disciple fait des souhaits multiples, en utilisant le monde traditionnel himalayen pour son imaginaire. Il explore progressivement la nature de la réalité. Elle est dans une certaine acception, illusoire mais riche de multiples expériences. Savoir mourir consiste ainsi en une

[8] Piyadassi Thera : «Dependant Origination, *Paticca Samuppada* », Kandy, Sri Lanka, B.P.S., *The Wheel Publication*, No 15a/b.

http://www.pdftools.com

longue préparation de toute une vie, où l'état de renaissance en une félicité appelée « Dewatchen» est présenté comme possible... Enfin seule la foi, la dévotion intérieure pour le maître tantrique de la lignée permet, selon lui, d'arpenter cette voie ultime appelée « grand sceau » (skt : *mahamudra*). Telles sont quelques-unes des grandes thématiques chères à l'enseignement de la vacuité.
Il reste au disciple à s'approcher tant du maître que de ses disciples. Il découvre alors, soit dans sa vie quotidienne, soit au cours de retraites, courtes ou plus longues, individuelles ou collectives, comme à Félicité, que l'enseignement bouddhique sert de catéchisme, de discours, de rhétorique qui entoure et cache parfaitement les secrets du tantrisme de cette branche. Ce dernier a bien sûr des rituels éblouissants, il s'appuie sur un apprentissage progressif de toute une gestuelle, et d'une intégration du mouvement des mains, de l'assise méditative, de la visualisation des «divinités», et de la récitation en tibétain... Cependant, il s'avère que les disciples les plus proches du « Très Précieux » ne recourent pas toujours au rituel. La formule qu'utilise parfois la Vénérable yogini, responsable de l'enseignement aux retraitantes de trois ans, est celle de «recueillement». Je constate, en étant familier de sa propre chambre, où elle me reçoit fréquemment à l'issue de mon séjour monastique, que les portes de son petit autel en bois clair, un meuble de bibliothèque, en réalité, acheté par correspondance à La Redoute, ces battants ne sont pas encore posés. Elle se contente de ce meuble en cours de montage pendant plusieurs mois : à chacune de mes visites, je constate que son autel n'a pas été complété. Ainsi il semble que la Vénérable n'accorde qu'une importance relative au rituel et aux formes extérieures du tantrisme. Je le suppose de plusieurs de ses condisciples masculins ou féminins les plus introduits... Il nous faut donc percevoir la structure de l'expérience au monastère. Les apprentis sont attirés par la perfection et la simplicité, celle-ci éclate dans la clarté des enseignements publics. Ces derniers puisent essentiellement au bouddhisme ancien des patriarches et surtout au *grand véhicule* de la compassion. Puis, ceux qui font le pas et qui s'installent comme bénévoles, comme moines, comme retraitants à proximité du monastère ou à l'intérieur de celui-ci, explorent, progressivement, presque incidemment souvent, les extases et les méditations tantriques. Il leur semble que leur corps accueille un « infini potentiel de bonheur » ou « d'ouverture intérieure ». Cette découverte se produit avec ou sans assistance des rituels. Dans ce cas la méditation se produit progressivement à l'issue de la pratique elle-même. Il est probable que cela dépend des personnes. Il semble que, pour la plupart, cette période initiatique heureuse ne puisse durer toujours, contrairement aux promesses religieuses de cette tradition. Je constate que les plus anciens ne paraissent plus aussi réjouis, ni même enthousiastes. L'un d'eux me confie, près du parking, « tu sais, tout le mérite est dédié », d'un air las de quelque fatigue humaine qu'il n'est pas impossible de subodorer... Un autre moine compte parfois sur sa moto « Ténéré » 600 cm3 pour goûter au bonheur, et c'est même l'abbé de la congrégation monastique, un des plus anciens disciples du « Très Précieux ».

Plusieurs encore, qui posent, exemplaires, sur les photos officielles des brochures, sont bien connus des clubs de convivialité... Le discours de cette institution religieuse, en revanche, est très arc-bouté sur l'impérieuse nécessité de donner une image extraordinaire de pureté et de chasteté à tous. Les adeptes ne tarissent pas d'éloges sur la supériorité de leur système philosophique, sur la vertu de leurs eurolamas, et aucune entorse au secret n'est généralement possible vers l'extérieur. Les offrandes des bienfaiteurs aux moines tariraient quelque peu, si les premiers découvraient des exemples de vie «libérée». Au point que la communauté de Félicité est un peu exigeante pour tous ses fidèles, et tous ses amis, car chacun doit officiellement adorer, respecter et obéir, en se voilant si nécessaire la face, sans accepter la réalité ordinaire qui pourtant existe tout autant que les ors et les tambourins mélodieux... Il semble même que les nouveaux soient porteurs d'un message d'altruisme plus perceptible, plus sincère, et souvent très exemplaire. Ils trouvent, pour certains, « l'initiation de la félicité » sous des formes sans doute très variées, à l'issue de cet engagement initial, mais combien la garderont toute leur vie ? Lesquels resteront sincères comme au début ? Ceux qui vont s'intégrer au monastère, en tant qu'eurolamas, devront en effet adopter le langage du bouddhisme afin de communiquer avec le public. Ils devront même l'enseigner. Ils auront à faire l'expérience de deux praxis totalement polaires. D'un côté le bouddhisme monastique insiste sur la nécessaire frugalité sexuelle, sur le fait que c'est le désir qui nous enchaîne au monde cyclique de la souffrance... Quant à lui, le tantrisme est le plus permissif des vecteurs subtils de la félicité. Il attire le disciple vers une prédilection intime qu'il lui révèle... Il établit ce dernier dans « des états de béatitude, de perfection, si élevés et si remarquables » que bien peu de débutants pourraient s'en détourner ou les bouder... Il est donc clair que le moine, ou la moniale, vit deux mondes. Il, ou elle, explore les félicités, solitaires en général, de ses « recueillements » dans sa chambre. En revanche, il, ou elle, doit à l'extérieur, dans ses contacts avec des visiteurs ou des proches, prêcher le détachement, la pureté et le renoncement. Il y a donc une sorte *d'incongruence* d'orientation qui donne au lamaïsme que je découvre son style inimitable et drôle. Peut-être, peut-on rapprocher cela de ce que les Anglo-saxons qualifient de « double standard », d'une éthique à deux logiques pour le social et pour la vie privée. Pour les littéraires, une autre analogie qui semble amusante est celle du *prix Goncourt* en son temps : Marcel Proust. Ce dernier ne dut-il pas imaginer en féminin ses amis masculins pour publier sa *recherche du temps perdu* ? Alfred Agostinelli, Marcel Plantevignes, L. Daudet devinrent les facettes intérieures des personnages de « Gilberte » et « Albertine » dans ses romans. Les volumes de la *bibliothèque de la Pléiade* qui nous sont parvenus aujourd'hui, nous racontent des *jeunes filles en fleurs*, et une *Albertine disparue,* sans nous inviter *à l'ombre* de ces apparences acceptables sur papier Bible Bolloré... Le secret et la façade prévalent aussi au quotidien. La robe monastique prune donne au moine et à la moniale leur enveloppe de crédibilité quotidienne. Elle leur permet de traverser l'expérience

initiatique sans être vus de trop près. Elle les préserve aussi comme des « voyageurs solidaires des mondes subtils ». Elle propose, enfin, à leur vie quotidienne, qu'ils soient adeptes élégants *des plaisirs et des jours...*

Les engagements monastiques

Les vœux fondamentaux ici consistent en cinq engagements. Ils vivifient le cœur de l'éthique bouddhiste, mais aussi de sa vie monastique. Ce sont les promesses suivantes : ne pas prendre la vie volontairement (c'est-à-dire ne pas tuer), ne pas prendre ce qui n'est pas donné (c'est-à-dire ne pas voler), ne pas abuser les autres par des propos fallacieux (c'est-à-dire ne pas mentir), ne pas consommer d'intoxicants (c'est-à-dire ne pas boire d'alcool). Il est exigé maintenant de ne pas fumer de tabac, et ne pas consommer de drogue. Et enfin, il ne faut pas avoir de vie sexuelle active (c'est-à-dire garder l'abstinence). Il s'agit de s'abstenir de tous rapports sexuels et également d'auto-érotisme aboutissant à la libération du fluide vital. Cependant, les rêves pendant le sommeil ne sont pas astreints à la chasteté, de par leur caractère involontaire. Tous, moines sans expérience de retraite collective et eurolamas, sont ici assujettis à ces cinq engagements communs.
C'est l'une des particularités de cette école que d'avoir intégré l'ordination de base des cinq vœux de novice - que j'ai choisie - au corps des moines. Dans les écoles anciennes du bouddhisme cette ordination de base est appelée « *sanché guénien* ». Elle n'a pas en soi le statut de la vie monastique mais laïque. Cependant, le « Très Précieux » donne parfois l'autorisation de vie monastique à certains. Ceux-ci ont pris un engagement *à vie* (en théorie) dans ces cinq vœux, qui comportent *la chasteté complète.* Et ils s'engagent de plus à porter la robe des moines. Ils font ainsi partie en quelque sorte de la congrégation monastique sans être réellement intégrés comme le sont les lamas européens. Lors de son enregistrement au bureau national des cultes, la toute nouvelle congrégation occidentale a d'ailleurs fait inscrire ce statut comme étant celui de « novice » des moines, officialisant ainsi la pratique du «Très Précieux». Le vêtement est le même, ainsi que l'éthique quotidienne.

Le bol des moines

À Félicité, le réfectoire est prêt. On a posé les carrelages. Des photos en couleurs du «Très Précieux » vont bientôt sourire sur les murs. Les assiettes empilées attendent. Les moines n'ont qu'à cocher leur nom à l'avance sur la liste informatisée des convives, pour déjeuner et dîner confortablement. Bien que le « Très Précieux » ait, au cours d'instructions qui leur étaient réservées, demandé aux anciens retraitants de respecter la pratique traditionnelle des bols, les moines ont décidé, avec l'assentiment du Supérieur, de recourir aux assiettes. Pourtant, le « Très Précieux » a suggéré à ses disciples de placer leurs bols à nourriture sur une grande étagère à l'entrée du réfectoire. Le bol de l'aîné, le moine ordonné depuis le plus longtemps, aurait été placé en haut et en tête des alignements. Selon le

http://www.pdftools.com

bouddhisme historique, celui-ci aurait dû d'ailleurs légitimement assumer le rôle d'abbé. En abandonnant le système et sa hiérarchie explicite, c'est aussi le monastère bouddhiste qui est revisité. Ainsi les moines ici utilisent des assiettes qu'ils prennent dans la pile à l'entrée. Ils n'ont plus de bol. Ce vaste récipient servait auparavant à la mendicité. Il était personnel. Il était l'un des seuls biens individuels du moine, avec ses robes et un petit filtre à eau... Cet usage est donc oublié. Le style de libre-service remplace l'alignement traditionnel de ces coupes sur l'étagère. Peut-être faut-il abandonner le critère de l'ancienneté ? C'est une manière de ne pas en adopter la structure d'autorité. J'aurais quelque nostalgie si j'étais un eurolama de cette tradition, et que je doive me satisfaire d'une assiette anonyme... Le plus nouveau des novices ordonnés ne déposera pas son bol au bout de l'alignement. Il ne trouvera plus sa place ici, au premier coup d'œil... C'est un peu du bouddhisme qui s'en va. Cet usage monastique ne pourra plus survivre en Europe dans cette école.... Une page s'est tournée... Il faut reconnaître que le bol ne convient pas très bien à la nourriture européenne. Il ne s'adapte pas à la séquence et à la structure de nos menus aux nourritures variées. L'assiette est plus à même de recevoir des mets les uns à côté des autres, sans trop les mélanger, et en les présentant de manière esthétique.

http://www.pdf-tools.com

http://www.pdf-tools.com

8

LE LIGNAGE

« Karmapa » est le *titre* himalayen le plus connu, avec celui de dalaï lama et de panchen lama. Il s'agit d'un célèbre *nom* bouddhiste tantrique. *Légende* admirable, consignée dans des biographies successives, ou réalité : «il» est supposé «se manifester » depuis neuf siècles environ. L'institution, qu'il représente à chaque existence, le «retrouve» et le certifie. Celle-ci lui confère, en effet, ce nom *honorifique* qui signifie « père de l'activité ». Il s'agirait d'un lignage comportant seize hommes ayant vécu successivement, depuis l'an 1110, tous nommés ainsi. « Lorsque l'un meurt, le suivant va bientôt naître... » Cette «église », nommée Kagyupa, est la plus *répandue*, peut-être, des quatre principales lignées himalayennes. Elle se perpétue à travers l'institution de cet *enfant* karmapa, retrouvé et aimé *comme* le bouddha. Des proches, régents chargés de le ramener à son monastère officiel, retrouvent l'enfant « par lequel il est présent de nouveau ». On dit parfois aussi que ce bambin est une « émanation principale » de ce défunt « guide spirituel ». Les mots sont ambigus, et probablement cette hypothèse est-elle surtout affaire de convictions religieuses. Les régents procèdent, si tel est son souhait, à partir d'une *lettre* de prédiction signée du karmapa défunt. Pour le deuxième (1204-1283), ce fut à partir d'une note dans son journal autographe. Les karmapa auraient ainsi une sorte de prémonition de leur « réincarnation » à venir. Pour cette génération actuelle du dix-septième homme, une transmission de lignage particulière est mise en œuvre.[9] L'enfant, reconnu comme l'émanation du maître défunt, doit dépendre pour régner, de quatre régents qui ont été chargés, par le seizième, de le « retrouver ». Ils s'assureront aussi de la reconnaissance officielle de leur choix par le dalaï lama, autorité sacerdotale, morale et politique du Tibet en exil, qui appartient *à une autre lignée*.

Le karmapa est décédé le 5 novembre 1981. Or aucune « réincarnation » de lui ne peut être identifiée pendant les dix longues années qui suivent. Il semble qu'il manque sa lettre de prédiction, afin d'identifier un jeune remplaçant. Le 19 mars 1992, les quatre régents se réunissent avec, enfin, cette «lettre de prédiction autographe ». Un des quatre, Djamgoen Kongtrul, est chargé de retrouver l'enfant.

[9] Des anthropologues, voire des sociologues, pourront sans doute consacrer toute une thèse de recherche à cet intéressant sujet.

http://www.pdftools.com

Il meurt alors d'un accident de voiture, avant la conclusion des recherches. Il est ce jour-là piloté par un chauffeur. Un animal traverse la route. Le jeune homme enjoint vivement le conducteur d'éviter l'animal pour ne pas l'écraser. Celui-ci s'exécute et perd le contrôle de la voiture... Deux parmi les trois qui demeurent, Taï Situ Rinpoché et Gyaltsab Rinpoché, retrouvent bien un jeune garçon supposé être le dix-septième karmapa : Orgyen Trinley Dordjé. C'est un enfant au caractère de braise, étonnamment mûr, vif et affirmé. Il est découvert dans une famille nombreuse de nomades, dans le Kham. Il a des yeux expressifs et des joues très roses. Cependant, un des régents, dont nous préservons ici l'anonymat, s'oppose finalement à ce choix. (Nous l'appelons le *régent de Félicité*. Il va, en effet, s'occuper aussi bientôt de la « succession » de ce monastère européen.) Il rencontre lui aussi le dalaï lama. Mais ce dernier entérine la démarche des deux autres, Taï Situ Rinpoché et Gyaltsab Rinpoché. La lettre de prédiction «autographe» du seizième karmapa a été, entre autres éléments, prise en compte pour le choix du dalaï lama. Le 30 juin 1992, solennellement, le sceau de l'approbation du dalaï lama est apposé, reconnaissant Orgyen Trinley Dordjé comme le karmapa. L'authenticité de la lettre « autographe » de prédiction est contestée par le régent de Félicité. Il choisit, seul et très entreprenant, de s'opposer au dalaï lama et aux deux autres régents. Il propose alors un autre candidat. Il affirme aussi l'introniser, lui-même. Dans ce livre nous avons appelé cet enfant le « Suprême ». Celui-ci est le jeune fils d'un lama marié, bien connu comme troisième réincarnation du nom dans une autre lignée de maîtres tantriques, qui vit en famille à Lhassa. Il est identifié par le régent de Félicité, à partir des démarches de ce dernier. Déguisé en homme d'affaires, cet homme au style dynamique, contacte sur place les parents. L'enfant est un préadolescent doux, aux traits fins, à la silhouette très droite, aux manières délicates et sans doute à l'éducation raffinée. Il est invité avec sa famille à émigrer vers l'Inde.

Le fait que le régent de Félicité s'habille parfois en laïc peut paraître étonnant pour le moine bouddhiste qu'il est aussi. En réalité, ce moine est familier des voyages. Le Supérieur de Félicité me raconte, par exemple, leur visite nocturne avec lui, à une boucherie charcuterie, en France. Vers minuit, passant en auto devant le magasin, le régent insiste pour entrer. Ils réveillent donc le boucher. Le régent veut voir la viande afin de la bénir... Peut-être perçoit-il la douleur inévitable de l'abattage des animaux ? Peut-être anticipe-t-il des effets en retour douloureux pour le commerçant et son épouse ? L'artisan boucher, surpris, et à peine réveillé, laisse ses deux visiteurs nocturnes déambuler parmi les quartiers de vache, de veau et de porc. Un peu gêné, le Supérieur me confie qu'il achète une tranche de pâté et un peu d'une autre charcuterie (j'ai oublié si c'était du jambon ou du saucisson) en quittant le magasin... Un disciple me rapporte une autre excursion du régent de Félicité en France. Au lieu de rester sagement au centre bouddhique après ses enseignements quotidiens, ce dernier troque sa tenue bordeaux de moine pour un magnifique costume blanc de ville. On le voit s'éclipser discrètement. Le disciple

le décrit, conduisant avec un zeste de nonchalante élégance. Le régent est vêtu de son costume éblouissant. Il part pour une promenade en Dordogne.
La séparation du lignage en deux factions, est-elle tout simplement issue de choix humains et d'enjeux relationnels ? Lequel des deux garçons sera-t-il intronisé au final ? Le dalaï lama demande, selon la tradition, qu'il n'y ait qu'un seul karmapa : Orgyen Trinley Dordjé, régnant sur les monastères Kagyupa. Le Vénérable Karma Gelek, secrétaire du Département à la Religion et à la Culture du Gouvernement Tibétain en exil confirme cette décision publiquement lors d'une grande réunion collective, le 14 avril 1993.[10] Il s'avère que ces conflits de factions himalayens vont influer aussi sur le choix du futur de la communauté que nous étudions ici, en Europe. En effet, le régent de Félicité est uni par des liens familiaux au projet européen. C'est son *propre frère* qui est venu en 1975 avec le « Très Précieux », en Europe, implanter et transmettre la tradition. Ils ont vécu dans le même centre d'enseignement pendant des années avec ce dernier. Le régent de Félicité aurait même prêté un peu d'argent au projet de ce centre bouddhique, animé par son frère, et auquel est lié le « Très Précieux ».
Lorsque ce dernier a créé, seul, les premiers groupes de retraites collectives de trois ans à Félicité, vers 1983, il y accueillait la visite des autres régents du karmapa sans exclusive. L'album de photos de la bibliothèque du monastère montre l'un d'entre eux, Gyaltsab Rinpoché, se promener dans les prés de Félicité. Il est aujourd'hui «boudé », ici. Les tensions sont apparues récemment. Le « Très Précieux » se tourne, sans manifester de grande hâte, à la fin de sa vie, vers le jeune « Suprême ». Il semble le faire avec sa modestie coutumière. La réussite du grand projet de monastère européen suscite l'admiration du régent de Félicité : « Très Précieux, vous êtes *inconcevable !* », lui dit-il avec tact...

La crise entre deux factions de la lignée

Le « Très Précieux» est présent ! La crise est assourdie. Il constitue un remarquable symbole rassurant. Cependant, la lignée en conflit n'est pas très facile à assumer, pour nous. J'entends mes camarades raconter les dernières anecdotes concernant la « crise » entre les deux factions. Une bénévole qui revient d'Inde me raconte les tristes expériences lapidaires du « Suprême », un des deux enfants retrouvés. Elle a tenu à assister au premier moment public de son jeune « Suprême », à New Delhi. Elle est surprise par les jets de briques qui ponctuent la prestation. Des moines placés dans l'assemblée les lancent dans la direction du trône. Le « Suprême » n'est pas blessé. Les manifestants seraient, selon ses dires, des moines issus... de la lignée ! Ils témoignent de cette manière de leur désaveu pour le « Suprême » et sont sans doute acquis à la faction qui soutient l'autre enfant karmapa... Je lui laisse ses conclusions. J'essaye au mieux de ne pas tout entendre.

---

[10] Ribes Jean-Paul, « karmapa », Paris, Fayard, 2000, p. 247. Il s'agit ici du jeune Orgyen Trinley Dordjé (N.D.L.A.)

http://www.pdf-tools.com

Ma camarade me raconte ces péripéties. Les dissensions entre les deux factions concurrentes prennent effectivement des proportions exagérées dans les centres occidentaux affiliés à cette tradition. Beaucoup optent pour le jeune karmapa Orgyen Trinley Dordjé. Ils affichent leur désaveu pour le « Suprême » de manière explicite. Ainsi sur le site Internet d'un centre écossais de la lignée, on peut voir clignoter un message en rouge qui affirme, de manière polémique, que le « Suprême » est un « faux karmapa » ! Je décide de me faufiler sans choisir entre les deux factions. Je retrouve un peu de sérénité en laissant les conversations passionnées. Je vais contempler les poissons rouges nager paisiblement dans l'eau claire du bassin orné de nénuphars, laissant le réfectoire où les débats vont bon train. Le « Très Précieux » évoque la gêne de « souhaits négatifs » qui seraient formulés à l'occasion de cette crise. Et sa santé est, en effet, très fragile en ce moment. Faut-il en déduire que le tantrisme comporte des moyens d'intimidation ? Ce serait aller trop loin... Certains à Félicité craignent de rencontrer les disciples de l'autre branche, de peur d'altérer leurs états d'esprit. Le « Très Précieux » nous demande de ne pas entrer en contact avec eux ! Enfin, une personne en retraite collective de trois ans à Félicité est au cœur d'une petite polémique sans gravité. Elle a mis dans son autel personnel, dans l'intimité de sa chambre, la photographie du karmapa Orgyen Trinley Dordjé. Tous ses camarades du centre de retraite adhèrent bien sûr au portrait du « Suprême ». Les femmes de la retraite collective la « taquinent » un tant soit peu. Elle s'en ouvre personnellement auprès d'amis, à l'extérieur, dans ses courriers. Elle en est ennuyée ! L'affaire s'ébruite et remonte dans la lignée. Son cas est exposé au régent Taï Situ Rinpoché, par un ami. J'assiste aux entretiens à plusieurs, donnés en Normandie. Je découvre donc cette réalité locale, à distance de Félicité... Taï Situ Rinpoché, en parle sans passion. Il répond simplement concernant notre vieux lama *: « Très Précieux, is a good lama. »* On peut comprendre que la gentillesse de Taï Situ Rinpoché, son style amical, respectueux et fraternel plaisent bien au dalaï lama...

Ainsi l'atmosphère s'est aigrie autour de la question du pouvoir, et du titre. Les disciples ont-ils pris fait et cause ? Je soutiens personnellement les paroles les plus sereines. Il semble que le « Très Précieux » souhaite apaiser les esprits échauffés. Il nous fait savoir en substance que « le futur karmapa se manifestera lui-même ». Le vieil homme ne donne pas de grande confirmation publique du choix qui s'opère. Mais il laisse les photographies du « Suprême » être apposées dans le temple de Félicité. J'apprends, de la bouche de Taï Situ Rinpoché, que le « Très Précieux» lui a écrit une lettre. Il l'a fait en toute confidentialité, pour s'ouvrir « de ses soucis » (sic) concernant le devenir de la lignée. On peut comprendre en effet le souci, et l'initiative épistolaire de ce vieil ami. Il dédie les efforts de tous à un projet monastique dont nul ne connaît encore véritablement le destin...

Les aigreurs sont apaisées par la personnalité du « Très Précieux »... Ainsi les moines de Félicité font avec la situation, et j'ai pris le parti d'en sourire... La confiance, et l'abandon inconditionnel au profit du maître sont présentés comme

des exercices spirituels... Peut-être un zeste de retenue me garde-t-il des enthousiasmes... Peut-être faut-il y voir la trace de mes années de formation à l'anthropologie...

Je découvre les articles de la presse hebdomadaire anglo-saxonne, réputée pour son très vaste lectorat, qui traitent des difficultés de la lignée. On y parle de la différence entre les deux courants. Des journalistes font état des scandales aux Etats-Unis d'une autre des « réincarnations » bien connues dans cette lignée, et qui est décédée quelques années plus tôt. En voici les principales thèses. Ce célèbre lama est réputé pour sa subtilité, son goût d'artiste, ses affinités avec le zen, ses talents de pédagogue. Il laisse sa robe de moine avant d'émigrer aux U.S. of A. Une sorte de spontanéité extrême le rend fascinant. Ainsi, il brise accidentellement la vitrine d'un magasin de farces et attrapes, au volant d'une puissante voiture de sport qu'il conduit en état d'ébriété avancé. Il devient le plus célèbre des fondateurs de cette tradition, en Amérique. Il décède officiellement d'une crise cardiaque. Mais il est désormais rendu public l'extravagante consommation d'alcool dont il est le symbole paradoxal pour ses disciples bouddhistes. Ces derniers ne doivent-ils pas cacher les bonnes bouteilles quand il passe ? Le coma éthylique l'emporte à un âge encore précoce. Auparavant, il désigne un dauphin parmi ses disciples américains. Ce dernier se croyant protégé de manière surnaturelle par ce maître, révèle avoir des rapports sexuels non protégés avec un jeune homme. Hélas ! il lui transmet ainsi le virus V.I.H. Enfin, ce dernier, se supposant béni par ses deux maîtres, transmet à son tour le virus à une femme, à l'occasion de leurs rapports intimes. C'est le décès précoce de ces disciples qui confirme la déception.[11] Ainsi l'image himalayenne se retrouve ternie dans ce projet américain de poursuivre la lignée.
Certains se demandent si la confrontation des intérêts des deux « jumeaux », candidats à la reprise de la lignée, ne provoque pas un autre scandale ? La presse internationale en langue anglaise, en exagère le caractère mercantile, quant à elle. Elle va jusqu'à supposer que les enjeux immobiliers et économiques des centres d'études, attirant les dons des fidèles, sont en réalité des problèmes de succession. Le dalaï lama est bientôt amené, à plusieurs reprises, lors de sessions d'enseignements en Europe, auxquelles j'assiste également, à souligner la nécessité de la prudence pour les Occidentaux vis-à-vis des « maîtres ». Il demande clairement à chacun de bien analyser leurs qualités, leur comportement et de prendre le temps, au moins plusieurs années, avant de s'engager... Certains y voient une allusion à ces difficultés...
C'est dans cette atmosphère sans grâce, et sans illusion, que je poursuis mon année

[11] On trouvera une synthèse très intéressante de ce désolant épisode dans le livre de Frédéric Lenoir, chercheur à l'E.H.E.S.S. : « La rencontre du bouddhisme et de l'Occident », Paris, Fayard, 1999, p. 302.

http://www.pdftools.com

au monastère de Félicité. Nous oublions les « problèmes » de la « tête » de la lignée. Nous nous projetons dans les projets de construction des édifices nouveaux... Moi-même, très actif à l'accueil du monastère qui commence, je me garde de renchérir sur les «troubles». Je me concentre sur mes occupations quotidiennes, puisqu'il faut créer les images de cette jeune congrégation. J'improvise un style, un mode de réponse téléphonique. J'essaye de garder le sourire avec chacun... J'accueille poliment en disant : « La Congrégation Monastique, bonjour ! », à chaque correspondant qui appelle au téléphone. Je garde la discrétion absolue sur ma déception. Chacun fait de même, au mieux, sans doute afin de ne pas voir les choses de manière trop pessimiste... Il est probable que cette dramatisation décourage la plupart d'entre nous.

Des questions se posent, nous n'en avons pas les réponses : les moyens économiques supérieurs dont disposent les Occidentaux par rapport au monde himalayen et indien sont-ils une des dimensions de l'attrait qu'exerce notre population sur ce projet ? On connaît l'importance des investissements financiers dans toute entreprise collective. La présence de nouveaux disciples dotés d'un potentiel économique plus important dans d'anciennes écoles ne constitue-t-elle pas un renouveau pour ses cadres ? En effet, il y a dans le siècle des exemples d'organisations qui servent de pompes, permettant à leur état-major d'attirer prestige, meilleur niveau de vie, et moyens économiques. Ils séduisent et obtiennent des avantages, une place de choix, la vie extraordinaire des personnalités en vue. Les causes justes, les exils, les minorités, ne sont-ils pas des occasions d'émouvoir les Européens ? Les images anciennes et traditionnelles ne sont-elles pas d'habiles moyens de paraître ? Les enthousiasmes européens que nous rencontrons, vont-ils servir à asseoir le prestige de quelques autorités nouvelles ? Les contrées himalayennes ne constituent plus les sanctuaires inviolables de cette religion. Cette école asiatique a-t-elle besoin d'une assise confortable en Europe ?

Les futurs appartements du « Suprême », ici, à l'étage du temple des mille bouddhas, comporteront bientôt une vaste terrasse panoramique. La surface de son *sky-lounge* avec ses promenoirs personnels paraît très vaste. Elle semble disproportionnée par rapport à celle de l'ensemble d'ermitages prévu pour vingt eurolamas et disciples qui s'élèvera bientôt modestement au pied du temple. On a parfois l'impression que nos « méditants » acceptent l'exiguïté de logements bien ordinaires, et peut-être trop «serrés» les uns près des autres. Le «Suprême» boudera-t-il le statut avantageux qui lui est si généreusement proposé ? Partagera-t-il ses offrandes (celles que des visiteurs lui font) avec les eurolamas, les moines sans expérience monastique et surtout avec les modestes bénévoles d'ici qui le soutiennent et le vénèrent ? La plupart, ici, n'ont pas de voiture. Et certains n'ont pas assez d'argent pour s'offrir la nouvelle paire de lunettes adaptée à leur vue. Ils vivent très simplement et sans ostentation dans une simple chambre, parfois en dortoir à deux, ou à plusieurs...

Le « Suprême » sera-t-il destiné à de fréquents voyages ? Se déplacera-t-il bientôt avec une suite de plusieurs personnes à son service ? Devra-t-il découvrir et maintenir un train de vie, auquel notre « Très Précieux » avait, quant à lui, renoncé ? Ces questions se posent en filigrane des apparences stables et familières que le lieu présente désormais aux Européens. Nous n'en avons pas les réponses. Dans l'incertitude où nous sommes des prochaines évolutions, nous préférons laisser au temps le soin de répondre à ces questions...

Ce que devient le « Suprême »

Le temps, avec un zeste d'ironie, ne confirme pas unanimement le « Suprême ». Des événements se produisent en relation avec le dalaï lama. Ce dernier, très officiel pour la reconnaissance des « réincarnations » du bouddhisme himalayen, confère d'abord au jeune karmapa Orgyen Trinley Dordjé la reconnaissance sacerdotale, en lui donnant lui-même les vœux de moine. En revanche, les vœux monastiques officiels que le « Suprême » sollicite aussi, lui sont refusés. L'affaire gêne le jeune garçon dans ses aspirations religieuses. Elle est mise sur la place publique, avec la diffusion, sur Internet, de la version anglaise du courrier que son régent a adressé au cabinet du dalaï lama. Ce courrier est un condensé de la phraséologie sacerdotale himalayenne. Il stipule, en substance : *« Our Supreme needs no passport to enter the universe. »* Soit, en français : « notre Suprême n'a pas besoin de passeport pour entrer dans l'univers.» Bref, les relations sont tendues avec le cabinet du dalaï lama.

Quelques années plus tard, le jeune karmapa Orgyen Trinley Dordjé part en cachette de son monastère himalayen, et trompe la surveillance des autorités chinoises. Âgé de quatorze ans, il se réfugie en Inde, après un mois de voyage d'exil, et se confie au dalaï lama. Ce dernier lui tient la main sur la photo de la rencontre, et fait diffuser de solidaires communiqués de presse. Il y indique qu'il confirme ce jeune exilé dans son rôle de karmapa. Il demande protection au gouvernement indien pour lui, ainsi que son statut de réfugié politique.[12] Le « Suprême », bien qu'il soit déjà sur les photos dévotionnelles à Félicité, ne peut donc pas prétendre au trône de karmapa sans susciter de dualité. Il doit assumer les conséquences des choix explicites du dalaï lama. D'autres enjeux se profilent. « Le Suprême » se trouve venir en Europe pour son premier séjour, à ce moment gênant de la consécration médiatique d'un autre que lui comme karmapa. De plus, le 27 décembre 2000, à la période où le « Suprême » arrive sur le vieux continent, une tempête provoque, terrible, un incendie des archives de la lignée, dans le centre qui l'accueille.

Autre enjeu : le « Suprême » pourra-t-il diriger un jour le monastère himalayen de Rumtek au Sikkhim ? Une véritable lutte pour le contrôle de ce centre dure depuis

---

[12] in Nouvelles Étrangères : « L'escapade du bouddha vivant », Paris, Le Nouvel Observateur, 13-19 janvier 2000, p.60.

http://www.pdftools.com

plusieurs années. Il sert de siège religieux en exil. Il est aussi le centre névralgique de formation des jeunes « lamas réincarnés » (*tulku*) de la lignée himalayenne. Il y a déjà plusieurs années de cela, le centre est sous la houlette de la régence du « Suprême ». Mais des pressions très fortes contrarient ce projet... Le gouvernement du Sikkhim donne la charge des forces de l'armée sur le centre ! Ce dernier connaît un spectaculaire *lock-out* de certains de ses moines. Ces derniers se regroupent alors à près de cinquante, trop à l'étroit, dans la maison personnelle du régent du « Suprême », située à quelque distance. Mais, compte tenu des communiqués contradictoires, et dignes d'une pièce de théâtre, il est quasiment impossible de faire la part des choses. À la lecture des documents officiels des fraternités qui s'opposent,[13] on découvre avec étonnement la lutte pour le contrôle et un ton sans « sérénité ». Nous aimerions présenter cela comme une pantalonnade. Cependant, il semble que la souffrance des moines, mais aussi des « chefs spirituels » soit réelle. Le nouveau précepteur du jeune « Suprême » est un homme érudit, agréable, avenant et apprécié des disciples. Il prend sans doute « fait et cause » pour ce dernier. Il s'expose ainsi à la critique. Il serait instrumental dans la cession, pour un prix, d'un monastère au gouvernement du Bhoutan, ce qu'on lui reproche. Sa santé en est-elle affectée ? Il décède bientôt à un âge encore vigoureux...

Ainsi les moines à Félicité devront sans doute assumer le manque de consensus autour du « Suprême ». Ses eurolamas se trouvent dans une situation « ambiguë ». Ils devront convaincre leurs disciples qu'il y a un autre karmapa possible. Ainsi ils vont devoir se livrer à cette rhétorique familière des anciens monastères himalayens, confrontés aux inexorables jeux de la politique des lignées traditionnelles lorsqu'elle se mêle au « spirituel »… On découvre que des eurolamas, ici, s'éloignent du dalaï lama, Prix Nobel de la Paix. Ce feuilleton « spirituel » ne manquera certainement pas de rebondissements. Le « Suprême » porte le même nom, les mêmes vêtements que le karmapa. Il s'assied sur le même type de trône, aux décors reproduits à l'identique. Il a les mêmes vêtements. Mais il n'existe qu'une seule coiffe ancienne, tissée en cheveux noirs, pour celui qui règne en tant que karmapa.

Peut-être une autre forme de reconnaissance, moins prestigieuse, du « Suprême », auprès du dalaï lama sera-t-elle tentée avec le temps ? C'est très différent bien sûr des situations bien connues de la catholicité avec ses deux papes, du temps des prélats d'Avignon... Peut-être le lecteur se demande-t-il si cela est vraiment sage ? Le « bouddha » à deux têtes, tel Janus, enseigne la dualité des titres et peut-être la fin d'un cycle pour cette institution ancienne...

---

[13] Tsultrim Namgyal, « Togpa Rinpoché protecting the properties of H.H. Karmapa », document dactylographié. Il s'agit ici du jeune « Suprême » (N.D.L.A)

Voir la tentative de synthèse de ces points de vue dans : Schnetzler Jean-Pierre, éditoriaux *des Nouvelles de Karma Migyur Ling*, numéros 12 de janvier 2000 et numéro 14 de décembre 2000.

http://www.pdf-tools.com

Félicité a choisi son maître

Le monastère de Félicité est donc consacré au jeune «Suprême », sans grande consécration médiatique. Il y séjourne ainsi pour la première fois dans une relative discrétion, bien après le décès du « Très Précieux » qu'il n'aura jamais rencontré. Le XVI° karmapa était souvent noté, au monastère de Félicité, pour avoir prophétisé une rencontre de sa prochaine incarnation humaine avec le «Très Précieux», dans son grand âge. Le face-à-face ne se produira pas : le «Très Précieux » est mort sans avoir vu lui-même son jeune maître réincarné... À défaut, il envoya une délégation de ses disciples à New Delhi pour le saluer de sa part.

En Europe, le « Suprême » enseigne, mais il est jeune encore. À un groupe qui demande son avis au sujet du type de pratique spirituelle à lui conseiller, il répond : « Je pense que cela dépend réellement des pratiquants eux-mêmes. Vous pouvez effectuer toutes les pratiques. »[14] La réponse est simple. Cependant pour le tantrisme, et ses pratiques profondes, on sait que c'est sans doute la *précision* qui doit primer. Faut-il encourager les disciples européens à expérimenter « toutes les pratiques » vers le monde inconnu pour eux du tantrisme ? Ce tout jeune homme présente heureusement les traits d'une éducation attentive et raffinée de lama himalayen.

Pendant sa première année européenne, le « Suprême » semble recevoir l'aide matérielle de la congrégation de Félicité. Il est en effet souligné à plusieurs occurrences dans le bulletin du monastère que ses ressources communautaires sont grevées au moment de la venue du nouveau maître. « Le Suprême va résider maintenant plusieurs mois à Félicité avec ses deux professeurs et ses intendants, et nous avons besoin de votre soutien pour les frais de son séjour. »[15]

Paris Match publie,[16] à cette période, un reportage effectué en Inde où s'est réfugié son alter ego, le jeune karmapa Orgyen Trinley Dordjé, en exil. Pleines pages, quadrichromie, le journaliste est accompagné d'un chercheur du Centre National de la Recherche Scientifique. Les meilleures photos, pendant ses années d'enfance, y sont présentées et commentées. Le reporter confie au garçon : « Le dalaï lama a aussi précisé que pour lui il ne peut y avoir de confusion entre vous, le vrai karmapa, *et un autre lama qui prétend être sa réincarnation*. Cette confirmation de votre statut de grand maître de l'école de la lignée Kagyupa de la part de la plus haute autorité du bouddhisme tibétain vous satisfait-elle ? » Le tirage de Paris Match est tel, ici, son impact visuel si populaire, que Félicité ne pourra désormais plus bénéficier de la confusion des titres de la part des lecteurs. Ces derniers sont mieux informés des statuts et des questions de lignage.

On arrive à un paradoxe. Félicité est un grand dispositif monastique européen de la tradition himalayenne. Or, ce centre remarquable par ses moyens de formation, ne

---

[14] *in* Bulletin (de la congrégation de Félicité), numéro 10, février 2000, p.11.

[15] ibidem, p.12.

[16] Patrick Amory, *Paris Match*, 25 mai 2000, p.97.

http://www.pdf-tools.com

peut plus affirmer désormais avec la même force qu'il *transmet* la lignée Kagyupa. De plus, sa pédagogie est basée sur l'idée que le maître est le bouddha. Or le signe du dalaï lama est explicite. D'autres lamas himalayens font comme lui dans leur évitement du « Suprême ». Cet isolement, voire cette « chape de silence », rendent la parfaite dévotion plus « difficile » pour les disciples qui se tournent aujourd'hui vers ce dernier. Pour les eurolamas qui avaient été confortés dans l'idée qu'ils seraient des « détenteurs de la lignée» Kagyupa, c'est la fin d'un idéal de sérénité... On leur demande de soutenir un maître « controversé » et, peut-être, d'en souffrir...

Félicité connaissait un grand essor. Le monastère forme des dizaines d'eurolamas simultanément en quelques années. Le monastère pouvait se targuer de leur offrir un beau métier, une noble vocation, et un réseau fidèle de disciples en forte croissance. L'Europe est séduite par la beauté, le prestige, voire le mystère des robes du bouddha. Les nouveaux moines de ce vaste projet avaient un bel avenir devant eux... Félicité ne fait pas qu'enseigner. Le monastère « reproduit ses cadres » et les « multiplie » rapidement. Il assure un « continuel flux» de nouveaux eurolamas. Une dizaine d'unités de vie de retraites collectives, soit une centaine de personnes à la fois, constitue un séminaire riche en «ressources humaines ». Félicité dispose du titre, reconnu par le ministère de l'Intérieur, de congrégation monastique. On autorise ainsi des Occidentaux de plus en plus nombreux à enseigner cette tradition. Cependant, le dalaï lama a résolument choisi d'arbitrer le *défi* entre les deux candidats au trône de cette lignée. Les signes et le sens sont venus *de l'intérieur même* du bouddhisme himalayen... Le temps dira *pour quelles raisons* il a agi si fermement. On ne connaît pas encore les conséquences à long terme de son choix. C'est le potentiel de pénétration européenne de Félicité qui est sous « haute surveillance », désormais.

Ainsi les prédictions du « Très Précieux », aujourd'hui défunt, s'avèrent intéressantes. L'avenir pourrait encore nous surprendre. N'avait-il pas affirmé que le vrai héritier du lignage se manifesterait par son activité spontanée, de lui-même ? Le jeune karmapa Orgyen Trinley Dordjé dispose du pouvoir de la parole et de la photographie, car il est expressif et convaincant avec ses manières vigoureuses et saines de nomade oriental. Il bénéficie aussi de son titre de karmapa dans les médias - médias qui sont aujourd'hui acquis au dalaï lama - et à la bonhomie communicative de ce dernier. Le jeune « Suprême » dispose, lui, d'un régent entreprenant. Il s'appuie en Europe sur un superbe outil de formation : Félicité, et sur ses sympathiques moines d'origines internationales, les eurolamas, comme nous les appelons ici. Deux factions fraternelles s'opposant énergiquement sous la même bannière, le tantrisme en Europe ne sera pas aussi «convaincant » qu'il aurait pu devenir. Il est peut-être positif que les Européens découvrent si tôt ce face-à-face tantrique. Ils pourront faire des choix informés. Ils seront mieux avertis de ce qu'ils vont y trouver. C'est déjà l'âge de fer pour la cohésion. Élaborer *des* bouddhisme*s* européens à l'aube du troisième millénaire : le chantier sera ardu, ici.

http://www.pdf-tools.com

En effet, la structure du monastère de Félicité a été entièrement conçue autour du maître « idéal ». L'abandonner signifierait laisser l'organisation, la symbolique, et même le prestige des eurolamas. Le frein au rayonnement européen de Félicité est dans l'affirmation de son « jeune maître réincarné » : « le Suprême ». Mais c'est aussi le pari ambitieux pour l'avenir de ce lieu : pourra-t-il affirmer un autre karmapa ? Nous aimerions sourire de ces chamailleries dignes de Marius et de César dans une joyeuse comédie provençale. Cependant ces débats sont en corrélation avec une « souffrance » morale. Le « Suprême » semble si fatigué et lassé de tout cela sur les photographies, alors qu'il est dans sa pleine jeunesse... Il a subi une intervention chirurgicale urgente, d'après les communiqués officiels d'un autre maître himalayen, pour une péritonite. La vie humaine est fragile. Elle est sans doute trop « sollicitée » par ces débats internes... Il est possible que l'atmosphère tendue nuise parfois au bien-être subtil...

Un destin à comprendre pour les moines de Félicité

On leur promet un maître réalisé, un bouddha vivant : et voici que le dalaï lama lui-même « boude » le « Suprême » : il n'aura pas le titre politique et médiatique de karmapa. Et voici qu'un autre, assumant bien ce nom, fait la une des journaux et attire des sympathies nouvelles. Les moines de Félicité peuvent se sentir comme « dépossédés » de leur « vérité ». Des signes forts, peut-être l'isolement partiel qui semble se créer autour de ce choix collectif, sont une invitation à user de leur sagesse individuelle. Les questions peuvent alors se poser. En voici quelques prémisses :

La pratique intensifiée des puissants rites d'identification aux protecteurs courroucés, est-elle un facteur de sérénité ou de *défense* ? Parée du vocabulaire de la compassion, n'est-elle pas aussi *tendue* vers des objectifs concrets, comme une « *magie* » rituelle ? Cette *instrumentalisation* des effigies courroucées himalayennes, et des acteurs humains qui les imitent, est-elle offensive ? Ou est-elle inoffensive ? C'est-à-dire, est-elle dépourvue de tout vouloir humain, voire de toute contrepartie *négative,* lorsque des enjeux institutionnels *urgents* pressent ces battements martelés des tambours ? La dévotion est-elle possible dans le temps, pour des disciples impliqués ?

Les temps qui viennent vont poser ces questions. Il y aura sans doute moins d'offrandes, moins de possibilités de convaincre, et moins de reconnaissance pour cette branche, si elle s'éloigne du charisme médiatique du dalaï lama, de sa communauté en exil, et d'Orgyen Trinley Dordjé. Sera-ce le point d'achoppement de cette communauté ? Son défi ? Sa raison de croître ? L'époque de l'unanimité est sans doute révolue au monastère. On ne pourra sans doute pas éviter les doutes. Chacun a désormais une autonomie individuelle à exercer, sans doute, face à ce cas structuré comme un *paradoxe*. Mais, après *l'âge d'or* du « Très Précieux », facteur de grande confiance unanime, succède un âge de communiqués de presse, de médias télévisuels et de livres « militants ».

- S’agit-il de gagner les parts du nouveau *marché de la sérénité* ?
- Une dualité équilibrée divise le *network* tantrique européen.
- *Un bouddha nommé désir* a-t-il secrètement inspiré cette extravagante*parodie* ?
- Un réalisme s’exprimera sans doute par *désenchantement lucide :*
- La décrue de la naïveté semble se profiler en Occident...

http://www.pdf-tools.com

9

LE « TRÈS PRÉCIEUX »

Le « Très Précieux », le vieux lama vivant à Félicité, a « tout » du sage oriental vénérable. Il a les tempes blanches, un sourire qui fait fondre les Occidentaux. Il est le centre vers lequel tous les disciples regardent. Ses manières simples ont conquis ces Européens. Il donne l'apparence d'un grand-père, parfois d'un père, pour ses disciples qui manquent parfois d'image paternelle. Il répond à ce besoin compréhensible de jeunes Occidentaux de retrouver un modèle de tendresse et de comportement dignes. Les étudiants inexpérimentés, en quête d'un chemin de méditation, sont rassurés par ses rides profondes. Elles ont sculpté son visage de montagnard. Il est comme un exemple doté des traits typiques du « guide sage et bon ». Pour la plupart, pour moi aussi, c'est une rencontre émouvante avec un homme âgé. Nous découvrons le mythe du moine. Il prend l'aspect d'une peinture vivante et classique du bouddha.

C'est neuf, et si attrayant. Les conditions sont remplies. Le « maître », considéré comme « parfait », va laisser venir à lui de jeunes Occidentaux en quête de sens, et de don d'eux-mêmes pour une cause généreuse. Leurs sentiments personnels, leur amour qui n'avait pas pu se répandre, vont se concentrer en direction du « Très Précieux ». Dans ce don de soi, les sentiments, les émotions de tendresse s'amplifient et convergent. Elles créent un lieu collectif haut en moral et souvent en enthousiasme volontaire. Pour certains, le monastère est l'endroit où il faut être. Pour d'autres, c'est « l'aimant » qui attire à lui beaucoup de talents, comme il me fut dit par le disciple d'une autre école. Enfin pour les lamas himalayens, c'est la discrétion. On entend quand même cette confidence : « les eurolamas poussent au monastère de Félicité comme des champignons ! » J'écoute ce témoignage un peu amusé d'un disciple. Il le reçoit de son «maître» asiatique. Bref, le « Très Précieux » est présent. Ses gestes, dans leur simplicité et leur gentillesse, suggèrent un quotidien *enchanté*, qui est très apprécié des Européens en quête de grands-pères à l'ancienne. Le « Très Précieux » est le sujet des anecdotes, des récits, des souvenirs. C'est le mythe revisité du passé à répéter au présent, c'est l'idée peut-être de sacraliser les vies européennes, elles qui sont si modernes désormais. Il « comble » chacun ainsi.

Son expression faciale est facilement enfantine. Il joue à la poupée avec le chapeau rituel pendant un enseignement public. Il ôte ce couvre-chef. Il enfile ses doigts à

http://www.pdf-tools.com

l'intérieur de la haute coiffe. Remuant les crêtes pointues de cette mitre orientale, il leur donne un air de marionnette. Il fait sourire son public. Il plaisante souvent, il rit. Bref sa détente, ses joies communicatives le désignent comme le bénéficiaire de la tendresse de ses futurs disciples. Sa robe simple, ses chandails modestes, lui valent l'estime de tous. N'a-t-il pas délaissé son gilet en brocard voici quelques années ? Il a même renoncé à ce discret signe de prestige. Chacun est ému de son apparence gracieuse, de sa voix expressive et si particulière, au timbre clair. Dans ses appartements, il porte une humble paire de pantoufles bleues venue d'un supermarché. On l'a déjà vu enseigner, portant ce maillot de corps blanc sans manches surnommé « marcel », comme ceux de nos grands-pères, les épaules nues, dans la plus extrême simplicité.
Il contredit une époque progressivement sensibilisée aux désillusions concernant les maîtres à penser. Il éveille la dévotion dans un contexte laïcisé depuis la révolution française. Il incarne quelque chose de rare : les dons et l'aspect du sage oriental. Il est donc un phénomène souvent désiré en Occident. Une sorte de rêve. Quelqu'un qui n'a pas été annoncé par une leçon d'histoire, pour laquelle aucune mémoire collective n'a pu encore être transmise ici. Il n'a encore que des atouts et pas de passif.

Le retour dans la réalité

Il y a bien sûr une dimension sociale. Elle échappe au personnage humble et rayonnant du « Très Précieux ». Il s'agit de la manière dont les bonnes volontés sont intégrées aux projets collectifs dont celui-ci est le garant, voire le prescripteur. Chaque bénévole est ici exposé à d'autres comme lui. Il rencontre des eurolamas nouvellement sortis de leur première ou deuxième retraite de trois années. Il existe ainsi une pluralité d'influences et de conditions, tant individuelles que collectives. Elles forment l'atmosphère quotidienne au monastère. Chacun entretien une relation personnalisée, de temps en temps, avec le « Très Précieux », lui-même. Un sourire au coin du couloir du temple, ou un entretien de conseil en sont des moments appréciés. On voit qu'une complexité des liens entre les personnes se tisse, à la fois issue du travail bénévole, de la vie monastique, de l'ordre hiérarchisé des eurolamas et des trois entremêlés.
La particularité du projet associatif de Félicité tient sans doute à la perspective classique du « Très Précieux » sur la vie et sur le monde. Il encourage la direction du chantier sans hésiter. Il faut travailler quotidiennement, sans plaindre ses efforts. C'est son style. Il faut attendre les retraites collectives avant de songer à se reposer, ou même à méditer davantage dans la vie quotidienne. C'est son instruction. Chacun la reçoit, généralement des eurolamas. La retraite collective, qui commencera dans plusieurs années, devient alors le point de convergence des aspirations de la plupart des résidents permanents.
Dans d'autres communautés spirituelles, ailleurs, et même dans le monde bouddhiste, les grands travaux sont adaptés aux aspirations des bénévoles. Dans

une association basée sur le volontariat, chaque bénévole peut normalement choisir ses rythmes. On assouplit pour soi-même certaines des contraintes de la vie collective. Or, chez le « Très Précieux », dans sa communauté, il n'en va pas ainsi. On est libre de partir du monastère. Mais on est amené à donner le meilleur, au sein d'un cadre formel. Les horaires sont en effet fixes. Or, pour les bénévoles du « Très Précieux », pour ses jeunes moines sans expérience de retraite collective, il n'y a pas de périodes libres de congé pour se reposer et méditer, au monastère. Ce « maître » dit parfois que « dans le cycle des existences, il n'y a pas de vacances. » Ainsi le « maître » semble loin de leurs besoins humains, de leurs limites personnelles. Ce vieil homme songe surtout à achever les travaux de ces monastères, et du vaste temple. Je le vois, une fois en un an, entrer dans une chambre, au monastère, pour s'enquérir de la condition d'un disciple féminin. Il a de l'attention pour ses élèves. Il les regarde passer de sa fenêtre. Parfois, il l'ouvre et sourit... Il agit par quelques directives qu'il fait passer à ses proches disciples, en restant dans sa vie solitaire. Il va souvent vers les autres. Mais il les laisse plus souvent encore venir à lui, quand sa santé devenue fragile le permet. Il souligne par sa lassitude, ses soupirs, que le cycle des existences (c'est à dire notre monde humain, aussi) n'a pas de réalité. Tout y est « souffrance » et illusion. « C'est un gouffre sans fond » comme le répète son principal disciple féminin. Ainsi il affirme que vouloir rendre le cycle des existences (le monde, en somme) plus habitable est vain. Il faut aspirer aux « terres pures du bouddha ». Il faut prendre cette direction, et ne plus regarder en arrière. Il demande à chacun de donner le maximum. Et il ne se fait guère de souci pour le social. Il faut être humble, soumis aux autorités du monastère, et ne pas exiger d'amélioration extérieure. C'est, selon lui, l'expression d'une vraie dévotion. Et il la considère comme la principale qualité. Il est pensable que les difficultés rencontrées par les uns et les autres sont ainsi habilement transformées en «opportunités magnifiques ». Plus on y souffre, et plus on exprime de véritable don de soi dévoué... Ainsi, selon son idéal, nul besoin de se soucier de rénovation politique ou d'œuvrer à des innovations. Heureusement que les bénévoles sont plus activement conscients de leur contribution, à l'époque d'aujourd'hui.

Pour les élèves, le traitement humain qu'ils rencontrent dans le monastère résume à lui seul la pensée qui s'y exprime. On souligne cependant le caractère subjectif de ces perceptions. Certains gardent l'image parfaite de ce « maître », alors que d'autres, à son contact quotidien, voient la fermeté de sa ligne de conduite. C'est sans doute aussi un être sans fragilité émotive qui tient ses projets, ceux de sa lignée, jusqu'au bout, sans en dévier d'un pouce. Mais on ne pourra s'empêcher de songer au bienfait de la *vulnérabilité* chez un dirigeant de communauté. Peut-être son style est-il ancien. Il est au service d'une évidence, sans doute d'une conviction inébranlable. Il forme à son tour ses disciples. Il promeut cette conception de la vie. Travailler sans rien attendre, voilà ce que nous demande le « Très Précieux » pour vivre selon son idéal. Cependant, ce qu'il nous demande, il ne l'a pas vécu...

Il n'a pas eu beaucoup d'activités manuelles et ce, dès son enfance. D'après sa biographie, son père était sculpteur de formules sacrées *(mantra)* sur pierre. Il tenta de montrer son métier à ce très jeune fils. Ce dernier ne put manier les outils. Ceux-ci « tombaient de ses mains », de son propre aveu. Ses parents renoncèrent à le faire travailler, très tôt. Il invite donc les bénévoles à un labeur qu'il a évité pour lui-même au cours de sa vie.
Le « Très Précieux » n'est pas au fait de la culture occidentale. Un jour, auprès du vaste public d'un cours, il utilise l'exemple du voyage. Il veut souligner l'importance de notre orientation. Il s'agit d'aller toujours dans la bonne direction. Afin de rendre plus réaliste son point de vue, le « Très Précieux » choisit l'exemple suivant. « Si vous voulez aller en Amérique, il vous faut conduire votre voiture dans cette direction. » Nous sommes en Europe. Une voiture ne nous emmènerait pas très loin ! L'avion, le bateau (ou même un humble Pédalo) conviennent mieux. Un enfant le lui dirait. Aucun Européen n'imaginerait aller à New York en auto ! Ainsi nous gardons le silence avec gratitude, lorsque l'interprète, un peu timide, traduit ce témoignage de la culture différente de notre « Très Précieux ». Cette anecdote diminue quelque peu ma dévotion ! Il s'en faut de peu pour que je laisse le mythe de son universalité, ce jour-là... C'est le représentant supposé du « véhicule rapide vers l'éveil, en un seul corps et une seule vie » selon la formule tantrique. Hélas, le « Très Précieux » ignore, semble-t-il, la disposition géographique de notre continent !

Les « bénédictions »

Une « bénédiction » émane, dit-on, du « Très Précieux». C'est un effet psychosomatique subtil. Est-ce de la chaleur ? Est-ce sa présence ? Il y a dans nos savoirs une lacune pour appréhender ce type de manifestation. Le public occidental, dans la vacance de concept adapté à ce type de perception, idéalise ce « maître». Il se pourrait, ce n'est qu'une question parmi d'autres, que cet effet et la connaissance soient deux choses distinctes. Il me semble que les moines sans expérience de retraite collective, et parfois les bénévoles, qui vivent en permanence dans cette communauté, manifestent, eux aussi, ce phénomène. Curieusement, cela apparaît plus souvent avec ces nouveaux, qu'avec la plupart des eurolamas. Nous ne sommes pourtant, pour la plupart, ni très accomplis ni très méditants, tout occupés au chantier monastique. Ces effets rayonnants sont familiers dans cet environnement tantrique... Sont-ils des artefacts ? Il se peut que l'attrait qu'éprouvent les nouveaux passe par ces perceptions de la présence du « maître». Les élèves ressentent, affirment-ils, *quelque chose* lorsque le « Très Précieux» donne des entretiens ou même des enseignements. Cette particularité lui vaut la réputation d'un saint homme. C'est sans doute bien idéaliste d'affirmer ainsi qu'il serait un « bouddha parachevé dans la méditation ». Cette immédiateté dans la relation humaine crée une sympathie chez des Occidentaux de diverses nationalités. Le visiteur admis à s'agenouiller à proximité de lui dans sa salle

d'accueil perçoit, selon ses dires, un bien-être. C'est ce « charisme » (ce terme est utilisé, ici, faute d'un autre, mieux adapté) qui le caractérise pour ses visiteurs. Cela ôte leurs doutes concernant l'image, pourtant surannée aujourd'hui, du *gourou*. Il restaure, de par cette effusion quotidienne, l'imagerie plaisante des relations anciennes entre « maître » et disciple.

Dans ce milieu on qualifie ce phénomène de «*djinlab* », traduit en français par « bénédiction », et en anglais par «*blessing* ». Il nous faut ici préciser ce terme. C'est l'une des clefs utilisées par ce courant himalayen pour aller à la rencontre des Occidentaux. En tibétain le mot «*djinlab* » évoque le soutien. Il s'agirait d'un transfert de qualités subtiles, aidant la personne dévouée au « maître » à avancer sur ce chemin religieux. La « bénédiction » est le miel qui m'attire comme une mouche dans un pot, et qui m'y garde bien collé ! Ce « soutien » ne me paraît cependant pas évident. En revanche, les moments de rencontre, où le « Très Précieux » donne l'imposition de sa main sur notre tête, sont bien agréables. Ces instants, formels ou improvisés, sont appelés aussi « bénédictions ». Car ils en constituent un des contextes possibles. Il remet un cordon de coton rouge à chaque visiteur. Il y a fait un nœud en récitant un souhait (*mantra*). Ce fil rouge a tendance à satisfaire les Occidentaux. Ils pensent être protégés par ce cadeau très apprécié. Cela ne fonctionne pas toujours de manière efficace, semble-t-il. Ainsi ce visiteur me raconte son aventure. Il reçoit son cordon de protection du « Très Précieux » au cours d'un moment de « bénédiction ». Il reprend alors la route en voiture. La gendarmerie le contrôle. Elle le gratifie d'une amende considérable. Il lui est reproché de ne pas avoir clairement marqué l'arrêt à un « stop » en pleine campagne. Même sans action évidente, ces « bénédictions du maître » sont perçues comme une attention personnelle et positive. Dans l'atmosphère dévotionnelle du monastère, chaque regard échangé avec le « Très Précieux », chaque infime contact avec lui, est perçu comme une « bénédiction » quotidienne.

Il se trouve que j'ai, au cours de ma vie, rencontré de bons exemples de vie monastique. En Corée du Sud, où j'ai résidé quelques deux années en tout, je connaissais des moines Zen de la tendance Choggye. Certains manifestaient une expression très fine de la méditation. Leur stabilité, leur douceur, s'alliaient à leur légèreté d'esprit. En revanche, les grandes « bénédictions » du « Très Précieux » ne donnent pas cette impression. Ambré et chaud, son « charisme » n'a ni cette vitalité légère ni cette clarté immaculée. La «bénédiction» est une sorte de présence rendue possible grâce aux sentiments de dévotion. Le « maître » encourage chacun à cette ouverture particulière dans sa direction. Ces « bénédictions » sont vraisemblablement le résultat de ses directives. Il faut « se donner au maître : corps, parole et esprit. » On doit « s'ouvrir » à sa lignée. Alors j'entends un eurolama soupirer, d'un air comblé de satisfaction : « elle est costaud, la *bénède* ! »[17]

[17] *bénède* : terme familier au monastère pour dire « bénédiction ».

http://www.pdftools.com

La « bénédiction » informatisée

Les personnes ayant un lien avec le « Très Précieux » utilisent souvent *les listes de souhaits* pour leurs proches. Ils téléphonent au standard du monastère ou y envoient un mot. Ils laissent un nom et leur requête. Voici deux cas typiques (nous avons changé les noms) : « Pour la famille de Jérôme et Annabelle Duplessis-Robinson. Merci de dédier des pratiques rituelles pour le bonheur de leurs jumeaux Brandon et Jordan, nés aujourd'hui. » Il y a trois catégories de listes : décès, santé, bonheur, dans lesquelles on inscrit le nom de la personne, ou des personnes, qui doivent bénéficier des pratiques rituelles de la communauté. Voici un autre cas avec les souhaits pour des animaux familiers. « Mon chien, nommé Ramsès, est décédé aujourd'hui. Merci de faire des souhaits pour qu'il traverse le cycle de la réincarnation sans souffrir, et qu'il obtienne une heureuse renaissance. » On note simplement Ramsès, avec tendresse, sur la liste des « décès ».

Il se trouve que j'ai pris en charge la gestion de ces listes, pendant mon secrétariat. Le « Très Précieux » reçoit une notification des souhaits au moins quotidienne. Les centres de retraite, et le temple, reçoivent une liste actualisée chaque vendredi de la semaine. Pour ces groupes, il s'agit, semble-t-il, de lire les noms au cours d'une phase de rituel quotidien. Un disciple est chargé de le faire. Il est postulé que le souhait s'accomplit de cette manière. Bien sûr, les souhaits sont souvent compris de manière candide. On reçoit d'étonnantes demandes. Ces deux étudiants allemands écrivent pour demander une cérémonie spéciale d'un juvénile bouddha, de couleur jaune, facilitant l'étude (*Manjushri*). Ils joignent une obole significative en espèces, cachée dans l'enveloppe. Le motif de leur requête est fort compréhensible ! Ils ont, selon eux, donné trop de leur énergie au centre bouddhique himalayen où ils résident, en Allemagne. Ils en ont négligé la préparation de leurs examens à l'université. Ils pensent que la cérémonie rituelle qui sera célébrée pour eux, leur permettra d'obtenir le succès à l'épreuve finale...

Cependant, nous arrivent souvent des cas douloureux de malades en fin de vie. Le bienfait que peut apporter ce système de listes paraît peu en rapport avec la réalité des vies humaines. Les aspirations des personnes qui nous les communiquent paraissent élevées en regard de ce que le système offre en réalité. C'est un simple nom dactylographié parmi quelques dizaines d'autres. Que le nom soit lu par le « maître » lui-même, c'est ce qu'il nous demande au cours de notre séjour. Et nous le lui offrons volontiers chaque fois. Nous courons, dès que l'appel au téléphone a été reçu, par les coursives du monastère, retenant notre châle de la main. Et nous scotchons le message de requête sur la porte de l'assistant personnel - le cuisinier - du « Très Précieux ». Celui-ci, sans défaut, le lui présente avant son repas. Sans doute le « maître » himalayen a-t-il connu ce système. Il a prorogé son usage. Les Européens l'ont adopté. Est-il exempt de candeur ? Nous pensons que les noms lus, tant par le vieil homme lui-même chaque jour, que par les disciples des centres de retraite collective chaque semaine, sont sans réelle connexion avec un bienfait évident. En effet, nous découvrons que la personne préalablement responsable de

ce système semble y accorder elle-même peu d'importance. Elle a accompli deux retraites collectives de trois ans. Cet eurolama est donc au fait des pratiques des souhaits. Elle enseigne souvent à l'extérieur. Il arrive ainsi que les messages de requête s'accumulent sur le coin de son bureau au monastère. Nous notons que certains noms ont déjà plus de trois semaines d'attente, lorsqu'ils seront transmis dans les listes. La vie humaine change vite. Les urgences se produisent souvent en quelques jours, voire quelques heures. Le traitement, très épisodique des noms pour la rédaction des listes, signale à notre attention que cette pratique n'est pas réellement prise au sérieux. Je l'améliore un peu grâce à l'ordinateur de bureau Macintosh S.E. que j'installe bientôt à cet usage à ma table. Le délai pour que les noms soient psalmodiés dans les centres de retraites diminue. Après la fin de ma période de cinq mois au bureau d'accueil du monastère, le délai de publication de ces listes s'allonge cependant. C'est à dire qu'une inertie ralentit cette pratique. Peut-être n'est-elle pas tout à fait prioritaire pour les eurolamas ? Il se peut que cela ne change pas grand-chose. Mais c'est significatif probablement de la différence entre les aspirations confiantes des bouddhistes européens, et une certaine détente collective, ici, vis-à-vis de cette attente candide. Un souhait pour le décès d'un ami par exemple peut attendre ainsi dix à douze jours, sans doute, pour que le nom du défunt soit lu dans le rituel collectif. Il est inévitable qu'en se limitant à ce type de souhaits, l'épisode des heures suivant la mort ne peut être accompagné par ces retraitants et ces eurolamas, à Félicité. La méthode d'accompagnement des mourants himalayenne, en temps réel, est absente de ce système. Le dispositif des listes de souhaits donne une image d'espoir aux fidèles. Cependant, la vie, lorsqu'elle s'en va, échappe à cette simpliste parodie informatique du « maître spirituel ».

http://www.pdf-tools.com

http://www.pdf-tools.com

10

TENDANCE ROUGE & OR

Le rouge & le jaune sont parmi les couleurs principales des vêtements monastiques himalayens. La robe et le châle des moines sont bordeaux, ici, tirant souvent sur le prune. Les chemises sont vermeilles, jaunes ou oranges. Ces coloris attirent les Occidentaux. Ces teintes éclairent la tenue des eurolamas et des moines sans expérience de retraite collective. Bien qu'étant sans engagement monastique, les personnes laïques, intéressées par cette confession, adoptent souvent ces couleurs assorties. Pantalons bordeaux, maillots jaunes, chemisettes oranges, chaussettes *brique* unies et, bien sûr, l'automobile couleur grenat, pour les visiteurs les mieux équipés ! Ce « look » Himalaya touche garçons et filles. C'est même un signe de reconnaissance dans l'environnement. Si je croise au supermarché local un jeune chaland coiffé d'un bonnet fuchsia, et arborant des chaussettes en laine rouge, je peux, sans grand risque d'erreur, reconnaître un sympathisant du monastère. La séduction de la robe du bouddha est remarquable. Les Européens, qui croisent les moines en promenade, montrent des signes d'admiration et de respect. Il faut dire que c'est la même robe que portent les « réincarnations » des maîtres et cette figure très respectée qu'est le dalaï lama. On ne peut les distinguer au premier regard sur le seul aspect vestimentaire. Peut-être cette tenue ancienne est-elle une des clés qui permet aux Européens d'avoir une attirance vers ces « spiritualités himalayennes ». Bien sûr l'habit ne fait pas le moine. Le rouge et le jaune identifient aussi le « patchwork » de Ronald MacDonald. Le clown en matière plastique, érigé derrière les restaurants rapides de la chaîne américaine de viande hachée, a lui aussi choisi ces couleurs vives et attrayantes ! Les regards sont attirés, c'est sans doute plaisant. C'est une ancienne harmonie qui refait surface aujourd'hui : les couleurs *chaudes* du jaune et du rouge plaisent au premier regard... La publicité les choisit aussi souvent pour le « conditionnement » des produits de grande consommation.

Signes & sens du « style Himalaya » en Occident

Le spectaculaire des décors reconstitués et des couleurs des costumes, le flamboyant des vrombissantes incantations sont-ils une mise en scène ? La forme initiale du bouddhisme ancien tend à s'orner, voire à disparaître, aspirée dans le culte religieux. Comment distinguer le bouddhisme de sa *parodie* ? Il semble bien que la question se pose. La méditation, libre de cadre organisé, alterne avec la célébration collective et « dionysiaque » du tantrisme. Comment trouver la sérénité

http://www.pdf-tools.com

au milieu des rugissements des trompes titanesques, du feulement des fémurs humains évidés en instrument à vent, des coups sourds qui font battre notre cœur au rythme du haut cylindre de cuir tambouriné ? Le monde discret du monastère offre une façade typée. Ces signes constituent la partie accessible d'un monde tantrique. Ainsi, à moins de se faire sa propre conviction sur la réalité profonde qui est partagée au monastère, en devenant soi-même un élève, il faut relire son système *sémiologique* (son monde des signes). Ce dernier nous révèle bien des faits, à condition de savoir observer chacun et de le situer dans son contexte.

Le panopticon

On se réfère ici à la société disciplinaire que décrit Michel Foucault dans son livre : « *surveiller & punir* ».[18] Il y explique les architectures répressives qui adoptent des formes semblables. Le monastère de Félicité a choisi, sans le vouloir, cette forme panoptique que Bentham avait imaginée au début du XIXème siècle. On y croise du regard les allées et venues de chacun. Les chambres individuelles donnent sur des coursives longues et ouvertes sur un double patio. Il est difficile de se cacher des autres, en quittant ou en entrant dans sa propre chambre. La pente du terrain est utilisée pour asseoir le prestige et l'autorité. Les plus accrédités bénéficient des chambres au sommet du pré. En haut, dominant l'ensemble du clos, il y a l'appartement du « Très Précieux » et la maison neuve destinée au « Suprême ». On y voit tout le monastère d'un simple regard. Un peu plus bas, de part et d'autre, ce sont les chambres des officiels : celle du Supérieur d'un côté, et celles des responsables des centres de retraite de l'autre. Il est donc difficile de circuler sans être exposé au regard. La disposition en *panopticon* des chambres, en alignement autour de la pelouse, permet sans doute de contrôler la bonne discipline des moines. En particulier, les visites sont plus aisément vues. Cette disposition a par ailleurs tendance à décourager ainsi les promenades dans le clos et à favoriser une vie à l'intérieur.

« À regret je dis oui, craignant d'ouvrir la porte au n'importe quoi »

C'est la formule manuscrite qu'aurait apposée Monsieur Ch. P., alors Ministre de l'Intérieur, lorsqu'il signa le dossier approuvant Félicité comme congrégation monastique. Cette réserve est le signe qu'il percevait un risque, en validant une nouvelle institution religieuse. Il me fut répété cette anecdote par l'abbé de la congrégation (dont j'étais l'aide quotidienne au bureau d'accueil). Il la tenait des conversations qu'il avait eues au bureau des cultes, qui s'était occupé du dossier au moment de l'enregistrement de la jeune communauté. Et je l'ai citée ici *sous réserve* de ces précisions quant à sa provenance, ne l'ayant pas lue de mes propres yeux... Le monastère « n'est donc pas » une secte. De toute évidence, sa reconnaissance religieuse le préserve aujourd'hui de toute mention dans le rapport annuel de la commission parlementaire sur les sectes. Il arrive, hélas, que ce terme

[18] Foucault Michel, « Surveiller & punir », Paris, Gallimard, 1993.

http://www.pdftools.com

soit employé, discrètement et oralement, dans la région. En effet, aujourd'hui, ses incessants projets immobiliers religieux, concernent aussi les citoyens de la commune. La lamaserie installe ses nouveaux eurolamas tous les trois ans et demi, à la sortie de leur retraite collective, dans un nouvel ermitage local bâti à leur usage. Il se peut que la lamaserie déséquilibre un jour, en sa faveur, le suffrage des 348 électeurs aux scrutins municipaux. Certains craignent, pas seulement parmi les chrétiens, que d'éventuels élus, plébiscités par les moines, n'imposent ensuite le style tantrique. Ils pourraient alors installer les robes bordeaux à la mairie, lancer des poignées de riz en l'air pour bénir le foirail, faire résonner les trompes rituelles dans les ruelles, présenter de vastes prosternations publiques, à genoux, quand « le Suprême » visiterait le village, et encourager la récitation de nombreux *mantra* en sanskrit, aux sympathiques cafés des sports et des chasseurs... Leur village est paisible, très bien géré de toute évidence, tolérant et bien convivial, aujourd'hui... La messe est fréquentée, ici. Toutes les conceptions - catholiques, agnostiques, athées... - se côtoient en harmonie citoyenne. La foire à la pomme de terre de la commune attire même *plus* de visiteurs que les événements tantriques du monastère... Il y serait peu compris que l'accompagnement tantrique des mourants et des défunts soit suggéré aux personnes âgées, dans notre civilisation comportant d'autres valeurs... Parfois, inquiets et discrets, des habitants, disent entre eux : « la secte », quand ils font allusion au monastère. Cependant, cette appellation n'est pas officielle. Cette congrégation religieuse est dûment enregistrée au bureau des cultes. Elle est la première sans doute de tradition bouddhiste à bénéficier du statut préservé de congrégation monastique, dans ce pays européen.

Chacun y est libre de venir et de partir, sans question, sans pression trop grande. De même, beaucoup des anciens retraitants ayant passé trois ans, ici, reviennent dans une vie civile. On ne peut donc pas parler de groupe clos sur lui-même totalement. D'autre part, il s'agit aussi d'une ancienne religion, établie depuis des siècles en Asie. Ce n'est donc pas une nouveauté, là-bas, ni une création de toutes pièces. Enfin, son affiliation au bouddhisme place le monastère dans une position favorable, grâce à la prestigieuse renommée du dalaï lama, aujourd'hui, dans les médias et l'opinion publique. À noter cependant que récemment cette congrégation semble s'éloigner, imprudemment peut-être, tant de l'aura médiatique et politique du dalaï lama, que de la fréquentation de jeunes lamas himalayens considérés comme les réincarnations des maîtres tantriques. Plusieurs de ces derniers semblent ne plus cautionner les eurolamas du monastère de Félicité. Ils boudent, depuis peu, l'été d'enseignement public dans le principal centre d'enseignement lié à Félicité, et fondé par le « Très Précieux ». Il faut y voir le signe de leur affiliation régulière à l'autorité du dalaï lama qui est le chef politique et religieux du Tibet en exil. Ainsi (selon une tendance récente et qui peut évoluer de manière imprévisible) une génération actuelle de jeunes lamas himalayens, considérés comme de célèbres « réincarnations », préfère aller enseigner dans d'autres écoles bouddhiques qui suivent la ligne directrice montrée par le dalaï lama.

À la fin de sa vie, le « Très Précieux » choisit des disciples familiers à des postes de responsabilité. Il a légué ainsi les rênes à une génération occidentale. Il a, en particulier, pris soin de mettre des personnes de grande valeur morale à des postes essentiels. Il en a ainsi décidé. Mais, il a aussi su reconnaître des personnalités efficaces et courageuses pour certaines fonctions... Il les a placées à des postes opérationnels. Il a fait au plus simple, selon les ressources humaines disponibles sur place...

Les retraitants de trois années payent *335 équivalents euros* de loyer mensuel. La modicité de leurs niveaux de vie, l'absence de charges de chauffage dans les retraites, dégage peut-être (selon les groupes) un excédent. Il est pensable qu'ainsi les nouveaux retraitants qui disposent de ces ressources financent *de facto* une institution religieuse, à des moments où celle-ci n'a pas assez de ressources financières. La présence de nouveaux retraitants disposant de moyens financiers mensuels suffisants semble donc bienvenue aujourd'hui. On note cependant que la sélection pour l'admission en retraite ne se fait pas sur l'argent. Bien des retraitants ne disposent d'aucun revenu leur permettant de s'assumer. Ce sont leurs camarades qui le font à leur place, par la mise en commun des mensualités au sein de l'intendance du groupe de retraitants. Cependant, les dizaines de loyers mensuels constituent une entrée d'argent significative. On le voit, l'institution aurait intérêt à transformer des appels à la sagesse en des retraites nombreuses et en loyers mensuels à l'avenir.

Un bienfaiteur providentiel se retire

La conjoncture semble moins favorable, depuis le décès du « Très Précieux ». Herr Kraft, le généreux donateur, semble avoir fini de financer les nouveaux travaux. Sa confiance s'allie à son sens *aigu* des Hommes, puisqu'il a été un capitaine d'industrie, très éprouvé aussi par l'expérience humaine personnelle. Sa confiance est pour le « Très Précieux » mais pas pour ses disciples... Nous entendons encore nos camarades, au monastère et à sa périphérie, évoquer les versements, qui suivaient en général la visite que Herr Kraft rendait au « Très Précieux ». 152 000 *équivalents euros*, 76 000 *équivalents euros* : chaque séjour du généreux bienfaiteur amenait son coup de baguette magique. Le versement était facilité par la Fondation *ad hoc,* pour financer les chantiers... De cette *manne céleste*, les disciples ont peut-être pensé qu'elle était méritée, que leur style de vie apportait l'argent spontanément... Le grand temple est-il l'*éléphant blanc*, une sorte de *caprice des bouddhas*, somptueuse et éternelle pâtisserie, comme le fut, toutes proportions gardées, cette vaste *cathédrale* climatisée d'Afrique ? Les moines auraient-ils dû utiliser ce gros budget pour des projets plus *habitables* et pour leur nouvel ermitage ? Eux seuls répondront. Ce faisant, ils auraient pu aussi assurer un logement satisfaisant, à terme, pour les bénévoles désintéressés et dévoués... Ces derniers n'ont pas trouvé ici de situation stable, à l'issue de leur engagement au chantier. Ils sont partis... En préférant des investissements plus raisonnables, le monastère aurait équilibré ses

comptes, et gardé ses meilleurs ouvriers. Le collège des eurolamas a choisi *l'endettement* pour offrir ce nouvel ermitage. Cette irruption de *crédit* rompt avec la situation remarquable que le temps du « Très Précieux » connut. De son vivant, le monastère était sans dette. Il recevait le mécénat de Herr Kraft. Il n'eut pas à dépendre des «banquiers ». Il faudra donc attentivement suivre les ratios de l'endettement financier de l'institution, car ils risquent d'infléchir les choix et de peser... L'emprunt est actuellement de 182 000 *équivalents euros.*[19] Sans activité lucrative, il ne sera pas facile à la communauté de faire face aux échéances du crédit... Avec son « Suprême » boudé par le *gouvernement tibétain en exil*, il sera difficile de convaincre des donateurs sensibles à la cause tibétaine... En porte-à-faux avec *Tibet en exil* lui-même, c'est à dire le dalaï lama, cette reconstitution est cependant évocation «à l'image et à la ressemblance». N'a-t-on pas intitulé l'association des retraites de trois ans : *hautes études en tibétologie !* Et dire que les retraitants ne reçoivent pas de cours sur la géographie du Tibet... Le dalaï lama a annoncé aux Occidentaux qu'il ne reconnaîtrait pas le «Suprême» comme le maître *établi* de cette culture himalayenne. Des stagiaires retraitants accepteront-ils de contribuer en comprenant que leur présence est surtout l'occasion de demander un paiement ? De plus, les adeptes qui s'intègrent donnent leur caution morale à une collectivité en contradiction avec elle-même.

Peu de solitude

Il est surprenant que les *retraites* soient des huis clos à dix, voire quinze, et non des *solitudes*, assumées, sereines et créatives. Un texte ancien et canonique du bouddhisme (*badékaratta sutra :* « le sermon de la solitude idéale ») prévoit le retrait de la foule. Il propose de méditer dans la jungle ou au pied d'un gros arbre, ou encore sur une meule de paille, etc. La *solitude idéale* permet de méditer.[20] L'interaction des «méditants» avec la vie sociale s'opère cependant par la mendicité. Elle s'avère nécessaire pour les anciens moines *théravadin* du bouddha... Cette quête existe toujours dans des pays de culture monastique. Au Cambodge, les moines en robe safran vont en tournée d'aumônes au village. Ils demandent, par leurs psalmodies, l'obole aux femmes qui préparent le déjeuner de midi... À Félicité, peu d'interaction avec la vie mondaine, lorsqu'on est retraitant pour trois ans. Mais, peu de vraie solitude, et bien peu d'espace, non plus ! Réfectoire, temple, sanitaires, patio de groupe, *tout* est partagé, *sauf* la chambre : le *grand* refuge, le dernier. Ce modèle collectif semble inspirer les nouvelles architectures d'un monastère en pleine croissance. La faible surface au sol allouée semble être le signe d'une nouvelle tendance à la prégnance du groupe sur l'individu, à la convergence de tous dans la même imagination, peut-être à la

---

[19] in *Bulletin de la Congrégation* de Félicité, numéro 11, juillet 2000, p.15.

[20] Le bouddha Sakyamouni, « *The Badekaratta Sutta*, On Ideal Solitude », Buddhist Publication Society, Kandy, Sri Lanka.

http://www.pdf-tools.com

clôture de l'inconscient des yogis ! Il semble que des restrictions de *permis de construire* aient pu amener la transformation d'un projet qui était destiné à des visiteurs pour des retraites laïques. Cet espace accueille bientôt une vingtaine de personnes... Le nouveau résident de cet ermitage devra s'habituer à la circulation des autres, dans le champ de sa porte-fenêtre ! Les chambres donnent, en effet, sur une petite cour intérieure. Comment trouver une méditation *sans artefact*, si les conditions de vie sont collectives, comme dans un internat, voire comme dans ces *open spaces* qui génèrent du *stress* comportemental ? Cependant, nous notons aussi la qualité de l'isolation thermique extérieure, le confort solaire de nombreux « Velux » placés dans les combles, et même cette amusante lampe à détecteur radar dans une des salles de bains ! Des alignements de témoins verts à l'aspect futuriste restent lumineux en permanence la nuit, afin de permettre à chacun de trouver aisément l'interrupteur de l'éclairage...

L'effet médiatique joue ici aussi...

Le bouddhisme dispose d'une image très positive chez des jeunes. Ils dépendent, pour cette génération, des médias, mais aussi d'éditeurs littéraires qui ont fait bénéficier leur lectorat d'une vision bouddhiste, séduisante, souriante et enchantée. En voici quelques joyaux : « le bouddhisme est douceur, l'Himalaya est grandeur, vivons Zen ! » Cela est bon. Sans oublier l'humanité émouvante de ce peuple du Tibet... Mais tout cela fait aussi des bénéfices substantiels, et rapporte à des éditeurs, dont c'est d'ailleurs le métier, et souvent la vocation. Les chaînes de télédiffusion et les magazines en quadrichromie *ne boudent pas* ce commerce juste, et tout à fait bienvenu dans la dynamique de notre époque... On peut supposer que certains, parmi les plus jeunes, sont aimantés par la « religion de la sagesse ». Dans un registre fort semblable, et pourtant différent par la *génération* d'avant, le communisme avait séduit les élites intellectuelles, de Jean-Paul Sartre à Marguerite Duras. Il avait créé son nouveau langage. Puis intimidé longuement ses opposants, de l'intérieur et de l'extérieur. Il s'est maintenu depuis 1917 jusqu'à l'effondrement du bloc soviétique. Assiste-t-on, en Europe, avec le bouddha, à un engouement aussi enthousiaste pour une idéologie « bien troussée» de « l'éveil ultime » ? N'est-ce pas encore *l'utopie à désenchanter* ? Cette expérience sera sujette à des déceptions, des autocritiques d'anciens militants et peut-être à une autre « refondation ». Les élites de la création artistique, cinématographique, musicale, et chorégraphique affirment aujourd'hui la sérénité au travers d'une adhésion de surface au bouddhisme. Elles tendent à accréditer, dans l'opinion publique, une nouvelle valeur à explorer, universelle. Il se trouve que la plupart des chanteurs ou des acteurs n'ont pas connu la vie quotidienne dans *ce* monastère. Il y a *des* groupes bouddhistes. Tel responsable, paré du titre de « maître », bénéficie cependant de la réputation des meilleurs, dans cette vogue actuelle pour l'Himalaya. Il ne faudrait pas attribuer sans discernement leurs excellents mérites humains à d'autres. L'expérience pourra faire la part des choses... Il faudra d'autres

http://www.pdftools.com

essais pour décrire Félicité, au temps de l'après « Très Précieux ». Ce sera un travail depuis *l'intérieur*, à partir de l'expérience d'un moine, voire d'un bénévole sur le terrain... On peut encourager une telle vocation de témoin *et* de narrateur, dès à présent, pour les décennies qui viennent. Ce travail sera difficile à affirmer, la tradition orale est habituée à décourager les écrits et les changements de la base...

Un monastère d'attraction

Sur le Toit du Monde, les monastères avaient une fonction éducative. Écoles, collèges, lycées et universités : ils enseignaient à lire, à écrire, à comprendre. Ils montraient aux jeunes une manière raffinée. On y apprenait l'astronomie, la médecine, la danse et même... la philosophie. On y développait une approche calme, attentive, et plus encore... Il faut nous demander, ici, quelles sont les fonctions qu'assume le monastère de Félicité. Il s'avère, à l'évidence, que les besoins éducatifs et éthiques sont remplis ailleurs. L'Europe dispose d'un système d'instruction. La famille se charge de l'éducation quotidienne. Ce monastère ne propose donc pas le même *bienfait* social qu'il aurait pu offrir dans les Himalaya. Il forme bien ses moines, mais sans assumer la charge éducative dévolue à l'institution universitaire. Il offre le rituel sous des formes très traditionnelles. Ce dernier constitue le médium de la méditation, bien souvent. Il occupe les retraitants au cours de leur adaptation. Ils doivent apprendre, et le tibétain « classique », et les rituels complexes des cérémonies. Ce monastère est surtout une école d'art himalayen. Il a réussi la performance de reproduire ces savoir-faire. Cette peinture et cette sculpture dépassent le regard personnel de l'artiste... On utilise des pochoirs, qui recopient les motifs muraux. On y juxtapose les mêmes panneaux circulaires (*mandala*), au plafond. L'art est *copie*. Il est une manière de faire allusion à une présence. Il attire des habitués, des curieux, et aussi... quelques promeneurs du dimanche. « C'est notre but de balade dans la région », disent-ils. On peut maintenant comprendre, comme une même chose, les deux aspects de ces développements ci-dessus. Le monastère a bien une fonction éducative. Il enseigne effectivement les futurs eurolamas. Mais, par son exotisme affirmé, n'aurait-il pas pour effet *d'attirer les regards* ? Il n'assume pas d'autres responsabilités sociales que sa propre reproduction : ne serait-il pas le *beau présentoir* d'une quête sûre d'elle-même ? Il semble s'intéresser à ce mode spécial de *transmission* de sa forme stylistique. Mais donne-t-il les nouvelles « clés » aussi pour notre temps ? Comment répondre à cette énigme ? Pour certains, il propose une vieille « clef », sans avoir à *étudier* les « serrures » de cette civilisation contemporaine d'Europe. Les anciens Himalayens avaient besoin d'apprendre grâce aux monastères. Ils n'avaient pas quarante chaînes câblées de télévision, dont maintes créations thématiques ! Nous disposons en Europe de la faculté de lettres, de l'école de médecine, de la médiathèque, de l'école d'art, du conservatoire de musique et du stade sportif... Ainsi ce monastère, pour sa présence européenne, pourrait enseigner valablement la sérénité et la paix de l'esprit. Cependant, à l'expérience, il s'avère

que ce n'est pas le but réel obtenu par la formation qui s'y dispense. La sagesse, la paix constitueraient-elles la *rhétorique* d'une collectivité, vouée à des moments de félicité tantrique ? Seuls les intéressés répondront. Le lieu ne pourra enseigner individuellement la sérénité, dans ses nouveaux espaces collectifs, restreints, aux alignements serrés.

Séduire

Il y a bien une science de l'apparence qui recouvre le social et le montre, ici. Félicité est une réalisation *sémiologique*, de signes efficaces. L'attrait exercé sur les Européens est amélioré par un usage ancien de certains modes *apparents*. Vêtement coloré, maître doté des attributs, moines drapés, geste noble de leur main, rituels fantastiques : il existe une variété de moyens pour séduire les fidèles ! Le monastère exhibe une antique technique de persuasion et de *réclame* subtile. Les anciens responsables d'Himalaya avaient donc connaissance des techniques de présentation au regard, et de magnétisation de l'ouïe. Les curieux étaient convaincus du *sérieux* et du *sacré* de ce qu'ils rencontraient. La réalité sociale, elle, se cache derrière dorures, brocards, trônes et fastes. Il se peut que cette façade colorée, dorée, sonore et attrayante soit à l'image de films télévisés vantant les mérites de telle ou telle grande entreprise. Il se peut que le « spirituel », ici, soit manière de plaire. Il y a beaucoup à apprendre de cette «sagesse » persuasive, douce et intime. Il n'est qu'à entrer dans le petit temple : l'agencement attrayant des coussins de brocards soyeux accueille le «Suprême» et rassure le visiteur. L'esthétique des constructions, les agencements intérieurs des espaces, sont complices de ce *doux subterfuge*. Le beau est un moyen *abouti*. Le volume impressionnant des architectures, pourtant difficile à chauffer, est imaginé par les visiteurs comme une ouverture, une aspiration, une amélioration. Depuis les puits de Plexiglas (« *skydomes* »), ouverts sur le toit du temple, tomberont bientôt des rais surnaturels de lumière sur les fidèles en adoration. Un clos himalayen, autour duquel vont et viennent des moines en robe, au cœur de l'Europe, est-il exempt de fascination ? Le *cérémoniel*, le rituel du temple, accessible au public, sont-ils juste des formes religieuses ? N'attirent-elles pas surtout les Européens vers un « nouveau » style de « spiritualité » avec leurs apparats ? L'architecture imposante du temple est coiffée d'un édicule de bois recouvert de feuilles de cuivre. Un des responsables de retraite du monastère, un médecin, est crédité du commentaire suivant, au sujet de cet appendice en forme de pagode. Son exclamation amusée m'a été rapportée, sans que je puisse la vérifier moi-même : « On dirait le toit de Pizza Hut ! » (Pizza Hut est une célèbre chaîne de restauration simplifiée, américaine.) Ce style rapporté est-il nécessaire aujourd'hui dans ce pays de bocages ? Ce temple massif n'est-il pas aussi un support *voyant* qui attire des regards ? La cérémonie qui fascine les curieux, dotée de la pompe et de la trompe antiques, pourrait être à l'image de ces *buffets gratuits* où les badauds viennent confier un peu de leur confiance à la galerie. Bien sûr, nous ne signifions pas que le

monastère est vide de dimension humaine... Ainsi le lecteur a l'impression, peut-être, à travers ce bref parcours de signes, que le monastère est conçu pour générer des effets *séduisants*. Le grand temple sera doté d'un gigantesque autel rouge et bleu contenant des statuettes. Chacun interprétera le goût particulier de ces mille bouddhas de plâtre, dorés à la feuille d'or, un par un... D'aucuns les trouvent *trop kitsch,* avec leurs yeux peints, si habilement... Ils sont *creux* à l'intérieur, et sont remplis de petits rouleaux de papier portant des prières photocopiées... Un système de fibre optique est peut-être destiné à les « illuminer » ! Une amie me demande, en les voyant tous identiques, car ce sont des *moulages* : « pourquoi sont-ce les mêmes » ? Je réfléchis un instant à la réponse. Je la lui murmure, pour ne pas être entendu par les jeunes en train de se prosterner de toutes leurs forces vives, des heures durant, face à elles : « Peut-être est-ce l'image stéréotypée que les disciples doivent accueillir » ? Je rajuste mon châle de moine en laine, et sors silencieusement. La *quête* du spirituel s'est prise dans ce bouddha, reproduit à l'infini, sans âme. Une *conquête* de l'Europe déjà bien engagée, puisque, parmi la jeune génération certains ici se prosternent volontiers au pied des figurines de plâtre.

Les doutes

Ici, beaucoup se posent les mêmes questions. En voici les principales. « Y a-t-il un prix à cette vie monastique et tantrique ?» « Devons-nous payer de notre propre bonheur ce qui est si simplement exprimé en groupe ? » « Devrons-nous l'acquitter dans une vie frugale au monastère ? » Ou au contraire : « Devrons-nous prendre le risque d'être épuisés de notre bénévolat en quelques années ? » « Devrons-nous tout laisser ici de notre idéal et partir bientôt ?» « L'avons-nous déjà offert par anticipation en renonçant au projet individuel de notre vie ? » Il semble que le monde humain soit économe de ses bonheurs. Les joies sont présentes dans chaque vie. Mais elles ne sont pas illimitées, ni permanentes, en général. Ainsi la vie recèle précieusement ses propres trésors de « félicité ». Comment imaginer que nous pourrions ici exprimer une infinité de bonheur ? Ces instants sont éphémères. Ils sont dispersés à l'aune de notre existence humaine. On peut craindre, comme les bénévoles qui doutent, que le tantrisme ne soit un contresens possible à ce sujet. Il affirme pouvoir mobiliser une infinité de félicité. Il laisse penser que c'est possible, par le biais d'une attitude de compassion. Celle-ci est tournée vers les autres. Ce tendre subterfuge donnerait aux pratiquants le droit de jouir librement de toutes sortes de méditations. Officiellement, ils le vivraient pour d'autres. Ils le dirigeraient vers eux. Ils en bénéficieraient aussi. Cependant, la vie quotidienne au monastère enseigne autre chose. Il semble que les instants de bonheur y soient intenses et fréquents. Ils apparaissent souvent en relation avec le culte, ou la pratique rituelle. Mais il y a une compensation acquittée par chacun, ici. Beaucoup y laissent *leurs projets,* tout simplement. Certains adeptes du tantrisme semblent même avoir trop donné à ce type de bonheur. Quelque chose de la délicatesse individuelle, un certain éclat dans le regard, semblent avoir disparu de leur visage.

http://www.pdftoole.com

Il se peut que le tantrisme soit, pour certains, une sorte de méprise. Bien sûr, il intensifie les expériences subjectives et *réconcilie* avec l'inconscient. Il réunit ainsi la personnalité, et unifie ses désirs. Il stabilise les tendances. Il apaise chacun, et il dynamise la collectivité de pratique intensive. Mais ce qu'il donne ainsi, il se peut qu'il le reprenne autrement. Fait-il de vrai cadeau ? Officiellement, ici, le culte puise à une source illimitée : l'esprit, le bouddha, les terres pures, etc. dont il serait le généreux dispensateur. Cependant, l'observation suggère que le principal moteur du tantrisme est constitué par un ensemble de facteurs subtils que contiennent en général la jeunesse, la beauté des premières années, l'énergie subtile du corps, et les mérites profonds des vies qui sont en expansion. Alors prend-il aussi aux adeptes quelque chose dans leur vie, sous couvert de le faire sourdre des « divinités ?» Il se pourrait que les « divinités » ne soient ailleurs que cachées sous les potentiels des êtres humains. En effet, la pratique intensive tantrique accepte volontiers les individus majeurs les plus juvéniles, parmi les bénévoles, au chantier monastique. Elle les introduit, parfois jeunes, à ses profonds mystères. Elle les intègre dans le cadre des retraites de trois années. Puis, ils ressortent de leurs deux retraites de trois ans successives. Nos juvéniles bénévoles sont devenus de placides lamas. Les jeunes filles, elles, ressortent parfois alourdies, trop rondes. Leur silhouette épaissie a, pour certaines, perdu sa beauté délicate de la jeunesse. Les garçons, surtout, semblent être devenus sans réel ressort physique, sans grande vitalité énergétique. Leur visage a oublié ce style personnel, cette grâce individuelle, cet éclat exquis qui faisait d'eux des êtres uniques. Bien sûr, ils sont souvent détendus, souriants et agréables à rencontrer, avec leurs joues bien roses. On voit à ces changements qu'une transformation s'est opérée. La question est de déterminer si ces qualités individuelles et délicates d'avant, qui s'effacent, sont compensées par de nouvelles « grâces » stables, à l'issue du « parcours initiatique ». Il ne peut être répondu en général. Mais tout ce que les adeptes laissent au début peut constituer un capital dont ils n'auront peut-être plus la jouissance : amis d'enfance, carrière, projets maritaux, vie sexuelle, autonomie financière d'adulte, violons d'Ingres artistiques ou vocationnels, etc. Notre jeunesse est, bien entendu, le moment où la vie est découverte. Les moines et les moniales l'échangent en quelque sorte pour les félicités, les expériences tantriques (parfois douloureuses selon eux) et la perspective bouddhique. L'échange est-il équitable ? Ce qu'ils y laissent est-il compensé par ce qu'ils y trouvent ? On ne peut répondre pour eux. Il se peut que le tantrisme, que je découvre ici, soit ainsi une autre découverte des ressources vitales, énergétiques et subtiles. Elles sont en quelque sorte rendues accessibles par l'entremise d'une puissante dévotion religieuse. Mais elles diminuent pour certains, parmi les plus investis, peut-être trop tôt. La beauté subtile de la personnalité s'envole précocement, en quelques années de retraite, pour certains. Ce que nous remarquons au plan individuel se note aussi au niveau collectif. La jouvence du projet monastique du temps du « Très Précieux», semble déjà s'évanouir prématurément. On dirait presque une organisation développant son

encadrement. Des nouveaux craindront-ils de se *donner* ? Il se peut que la place qu'on leur fait ici soit *temporaire*. On leur demande de donner le meilleur. Mais peu d'entre eux seront intégrés à la communauté. Peut-être est-il impossible à cette congrégation de s'acquitter de ses dettes de gratitude vis-à-vis de ceux qui partent après leur bénévolat ? Les volontaires consentent en effet une générosité profonde. Ils déversent leur confiance en quelques mois, voire en quelques années. Beaucoup partent, certains, sans grande illusion. Le contrat, pour eux, sera-t-il perçu comme *fraternel* ? Se diront-ils un jour, en retrouvant leur chemin individuel : « Ouf ! » On ne peut pas, non plus, répondre par l'affirmative, car même ceux qui s'en vont gardent, le plus souvent, le lien spirituel avec leur « maître » et cette religion. Le fait qu'il n'y ait pas de projet adapté réellement à la variété des bénévoles est sans doute le motif principal des déceptions. Au début, les volontaires se demandent : « Serons-nous accueillis tous ici dans des projets qui nous conviennent ?» Et puis, ils découvrent que l'institution a ses propres priorités, et ils doivent se retirer, si la porte de la retraite ne s'ouvre pas pour eux. Cependant, même décevant alors, ce « contrat tantrique » a une qualité particulière. Beaucoup se disent en effet : « Même si je dois être déçu, je vis ici très profondément chaque jour. » Cela explique sans doute qu'ils se révoltent peu contre le style directif et vertical de rapports officiels. Quant aux eurolamas sortis des retraites, ils reçoivent eux aussi un don très appréciable aujourd'hui. Ils vivent simplement, bien fraternellement, entre eux. Ils explorent les secrets d'une vieille sagesse. Ils découvrent leur propre constitution subtile, voire autre chose de plus mystérieux encore. Et puis n'ont-ils pas essayé au moins de vivre jusqu'au bout leur idéal ?

Le « Suprême »

En Occident, des révolutions éclatèrent, il y a deux siècles, pour libérer les peuples des jougs traditionnels. Esclavage, aristocraties abusives, castes sacerdotales sans compassion, furent - ici et là - dénoncés par des mouvements d'émancipation. Ils fédérèrent les populations au sein des tentatives de démocraties politiques et sociales que nous connaissons aujourd'hui. Le royaume himalayen ne connut pas ce sort. Il était encore fondé sur une hiérarchie sociale de type féodale et sacerdotale.

Les maîtres himalayens qui partirent en exil, qui fuirent le terrible joug révolutionnaire chinois dans les années 1950, durent abandonner leur système hiérarchisé et stable de relations. Cependant, il en est resté un style, une empreinte dans la nature même de la relation « spirituelle » entre les disciples et leur guide. Il est paradoxal de constater la réalité des signes de prestige sacerdotal dans cette école himalayenne. C'est d'autant plus étrange que le bouddhisme, dont elle fait partie, a lui-même critiqué cette adhésion aux traditions brahmaniques. Il est bien connu que le bouddha était aussi un rénovateur. Il a tenté de montrer l'inutilité des castes et de certaines rigidités anciennes de la vieille culture indienne. C'était il y a environ deux mille cinq cents ans. Il ne semble pas avoir été suivi partout, depuis,

puisque cette formation, ici, a encore largement recours au prestige ! Elle est cependant bouddhiste ! Le bouddha était, dit-on, le fils d'un roi de province, l'héritier présomptif d'un clan aristocratique qui régnait sur une région située au Nord de l'Inde et s'étendait jusqu'au Népal. À vingt-neuf ans, le jeune prince quitta femme, cour, palais et enfant nouveau-né pour la vie érémitique. De cette manière il rompait avec la tradition, l'ordre établi. Il se positionnait en réformateur. Dans son école monastique, fondée quelques six années après son émancipation de la vie princière, il refusa les formes traditionnelles des rites, des vêtements luxueux, des castes et des hiérarchies. Il admit cependant l'idée d'ancienneté dans la communauté. Celle-ci fut substituée aux anciennes marques de dignité pour les moines. Il semble aujourd'hui pour le moins étonnant que le futur responsable de la lignée bouddhiste tantrique de Félicité soit photographié, dans un style digne d'un vrai « prince Siddharta ». Au moment où je réside à Félicité, quelques années plus tôt, il ne présente pas l'apparence d'un simple pèlerin sur les quelques photos de lui, dont nous sommes coutumiers au monastère. Il se fait photographier portant un gilet de brocard soyeux de plusieurs couleurs sous sa robe bordeaux. Il est ceint de son étole de brocard, parée de fourrure animale. Il arbore une haute coiffe noire. Il se tient assis sur un haut trône doré et sculpté. Bien sûr l'esthétisme himalayen justifie à lui seul le recours à ces formes anciennes. La richesse des décors rehaussés d'or où il pose, nous inspire le respect. Je possède moi-même, dans ma chambre monastique, le portrait sous verre, photographié en grand format, de ce jeune enfant maquillé. On découvre que ses lèvres sont passées au rouge à lèvre pour la prise de vue. Une cicatrice apparaît à l'extrémité de son pouce... Étonnamment, le « Suprême » n'est pas présent en personne au monastère, à cette époque passée. Vivant en Inde, n'ayant pas encore reçu de passeport du gouvernement indien, il n'a pas *encore* la possibilité de voyager en Europe. Il l'aura bientôt. Ainsi, nous dépendons tous de simples photos, et de quelques anecdotes édifiantes. Nous nous faisons des idées simples de celui qui va hériter de cette tradition. Le Supérieur nous raconte la dernière exclusivité, qu'il tient de ses relations en Inde, concernant le « Suprême ». Celui-ci a jeté des sacs en matière plastique pleins d'eau, depuis la terrasse de son bâtiment, vers des passants qui marchaient en bas. Les malheureux ont été, peut-être, joyeusement éclaboussés... On oublie qu'il a encore une douzaine d'années ! L'anecdote nous le montre plus enfantin que sage. Mais nous nous en satisfaisons, n'ayant rien de mieux à découvrir de lui... De même, un disciple féminin qui revient de voyage en Inde nous prête, honneur très apprécié, quelques photos qu'elle a acquises là-bas. Elles montrent le jeune « Suprême » dans ses promenades. Il apparaît buvant à une boîte de soda, chevauchant sa bicyclette neuve, flânant dans un parc urbain à New Delhi, arborant fièrement une de ces casquettes américaines à longue visière. Rien de remarquable, bien sûr. Tout enfant d'aujourd'hui peut en faire autant, sans passer pour un sage. Mais, dans l'atmosphère propice du monastère, ces images acquièrent un prestige. On se dit qu'il doit être très réalisé spirituellement, pour

arborer ainsi si noblement les signes de la quotidienneté... Ainsi nous nous appuyons sur de simples images. Nous accueillons avec passion les moindres récits quotidiens, y compris l'adoption récente par le « Suprême » de quelques canaris en cage. Son précepteur écrit un article, à ce sujet, qu'on affiche bientôt au réfectoire. Nous nous demandons, silencieusement, comment ces jolis oiseaux font pour préférer cette captivité à la nécessaire liberté des pays ensoleillés... Sommes-nous ici les « volatiles en cage » ? Sommes-nous les « canaris jaunes », avec nos jupons safran ? Et notre liberté de voler de nos propres ailes, saurons-nous la retrouver ? Comment un « maître bouddhiste » peut-il *aimer la captivité* de ces petits animaux ? Pour ses jeux d'enfant, *à lui* ? Un garçonnet de douze ans, le «Suprême», est éduqué dans l'art *d'apprivoiser*, de donner ses miettes, et de faire chanter mélodieusement dans la cage dorée, dont il est oiseleur rouge...

Tendance « déesse de sagesse »

Des eurolamas aiment s'identifier avec l'idéal d'une *divinité rouge* dotée d'incisives saillantes... Le chapitre XI évoquera ce point. La personnification de ce corps nu, flamboyant, dont le vagin est visible sur l'iconographie, est une « exploration ». Il existe, hélas, les tendances humaines au désir. La pratique de la *fusion à l'identique* dans cette forme pourrait « libérer », mais aussi *tenter*. Il peut être essayé des scénarios de «sexualité en images tantriques ». Le «masque rouge » devient alors fascinant. Pour certaines, quelque moine sera l'objet de leur passion. Pour d'autres, la beauté d'un adolescent sera «unie» à la divinité. L'imagination n'est pas improbable ! En effet, l'abstinence, le manque de caresses, confèrent à la *passion monastique* une puissance (voir chapitre XII). La divinité devient alors subterfuge de la vie chaste. Elle en confère la *permission* pour assouvir le désir, sans contacts, sans scandales. Il se peut (vraiment ?) que d'aucunes soient habituées au jeu ! En parlant à des visiteurs naïfs, elles *imaginent* situation «divine» et *désirs* qui fusionnent. Sent-on, étonné, une sensualité corporelle à cet instant ? Il n'est pas impossible que moines et moniales imaginent « compassion-vacuité ». C'est le terme poli pour désigner l'union sexuelle parfois. D'autres pratiques « erronées » sont inévitables... Navrant : les garçons seraient-ils *imaginés* comme étant dévorés, leur sang aspiré, leur liquide séminal sucé, vidé jusqu'à satiété ? La divinité de sagesse est donc vacuité, perfection, *en théorie !* En l'occurrence, cette instrumentalisation du tantrisme monastique est terrifiante, parce qu'elle est indécelable. Elle est même autorisée par la loi, qui ne sanctionnera pas « d'attentat à la pudeur imaginaire».

http://www.pdftools.com

http://www.pdf-tools.com

11

« SPIRITUALITÉS»

« Le XXI° siècle sera spirituel ou ne sera pas »
d'après André Malraux

Le « protecteur » courroucé

Bernie est ce « protecteur », couleur de nuit, au cœur du dévotionnel monastique de Félicité. Son effigie terrible soutient officiellement la « pureté doctrinale » du monastère. Les flammes et le *lugubre* qui inspirent son apparence suggèrent la passion crépusculaire. L'ensemble, bien construit, d'une esthétique dramatisée, fait certainement son effet. Il paraît étonnant avec ses grandes dents. C'est son image peinte qui est diffusée au monastère sous forme de photographies, la reproduisant à l'identique. Il est également sculpté. Il constitue l'un des supports des prosternations de ceux qui entrent dans le petit temple. Enfin, une heure de rituel journalier lui est consacrée par la communauté en fin d'après-midi. Cette effigie énigmatique est donc très chère à tous les eurolamas à Félicité. Il serait sans doute essentiel de l'examiner de près, pour mieux comprendre le fond du tantrisme, son dynamisme secret. Certains disent, sans doute avec quelque raison, que la traduction en langues occidentales de son rituel extensif ne manquerait pas de nous surprendre. La traduction n'a jamais été encouragée par le « Très Précieux ». Il l'avait même déconseillée clairement. Peut-être, ce rituel expose-t-il une optique assez inhabituelle de la vie humaine. Ce protecteur courroucé porte à son cou un généreux collier de têtes humaines tranchées. Il est proposé comme un support d'identification aux apprentis du monastère et de ses centres de retraite collective. Il piétine un corps de son grand pied aux ongles longs. Bien sûr on pense au symbolisme cathartique, à l'alchimie des émotions, à la transmutation des passions. Il porte une coupe, évidée dans un crâne, débordant de sang, de la main gauche. Il brandit de la main droite un couperet, une sorte de hachoir galbé. Cela représente une voie possible pour des pratiques erronées d'identification par des disciples. Ils pourraient être tentés d'en faire un usage imaginatif hostile par exemple. C'est sans doute une éthique impérative pour les nouveaux disciples. Ils feront sans doute montre de discernement en restant fidèles à leur bonne et aimable forme humaine ! Il est permis aux eurolamas issus des deuxièmes retraites collectives d'imaginer être ce « protecteur ». Observons la manière dont cela se produit. Un disciple prie ardemment le maître. Il se visualise lui-même comme Bernie. Ce dernier va

http://www.pdf-tools.com

transformer ses émotions. Désarroi et colère seront « compassion ». Jalousie et mépris aussi « se transformeront ». Le disciple se voit comme cette apparition flamboyante et irréelle. Il est enseigné que Bernie est l'aspect courroucé du maître lui-même, doté d'ubiquité et de perfection. L'eurolama peut ainsi relâcher son dépit, voire soulager une crise personnelle, en la laissant s'oublier dans cette identification idéale. A-t-il froid ? Rafraîchi par le climat de décembre, il grelotte dans sa chambre. Ainsi s'imagine-t-il alors comme Bernie, noir et enflammé de compassion, pour se dédier au maître.

Au monastère il est admis implicitement que ce mode de visualisation est permis, qu'il est libre de sentiment négatif. On suppose ailleurs que la question se pose quand même. De telles identifications à cette apparence salutaire, sont-elles sans effet psychologique ? Il nous semble désormais une hypothèse de recherche que Bernie sert aussi à détourner des autres les colères et les dépits, à les rendre moins forts. Mais, si d'aucuns « jouent à Bernie », ils risquent de cultiver des dynamiques flamboyantes, et fortes d'émotions. Il devrait en résulter des effets analogues : de la passion, et beaucoup d'activité inconsciente. La méditation n'est pas facile avec ce modèle impressionnant qu'est Bernie ! Il faut sans doute une pratique de la sérénité très stable pour éviter le dérapage vers un « jeu de rôle » inquiétant... Peut-être des chercheurs en anthropologie auront-ils l'idée de traduire un jour l'ensemble des textes rituels ? Cette traduction suffira sans doute à éclairer quelque peu les Occidentaux. Les chercheurs seront ainsi amenés à apprécier le message intérieur. Ils détermineront s'il comporte une part de «magie rituelle». Il leur faudra certainement interviewer ses pratiquants issus des retraites collectives de trois années. Ils apprécieront plus facilement des effets psychosomatiques à partir de leurs impressions. *S'orienteront-ils alors vers un style d'hypothèse suggérant des corrélations douloureuses et des désagréments indirects pour d'autres personnes ?* L'avenir le dira. « Il suffit de voir les divinités du tantrisme, par exemple, pour voir que ce n'est pas une religion d'enfants de chœur. [...] [Les protecteurs du dharma] mettent désormais leur pouvoir de nuisance au service de la doctrine », écrit un connaisseur du bouddhisme, Bernard Faure.[21] Peut-être peut-on l'expliquer par la variété étonnante des pratiques. Tout dépend des personnes qui s'y intéressent, de leur exigence morale, de leur liberté de choix. On sait maintenant que le dalaï lama a dû s'opposer à une faction importante de sa propre école Gelougpa. Il a même interdit le culte rendu à un terrifiant gardien courroucé, appelé Shugden, de l'ancienne tradition himalayenne. Ursula Gauthier, dans ses reportages du Nouvel Observateur, écrit : *« Paru en 1975, un « Livre Jaune » ne détaille-t-il pas la longue liste des traîtres à la pureté geloug châtiés de mort violente par le terrifiant gardien. [...] La vengeance du dieu bafoué [Shugden] est féroce : en 1997, à*

[21] « Cinq millions de Français se disent proches du bouddhisme, Bouddha [:] ce qu'il dit vraiment » reportage d'Ursula Gauthier : « Du rififi chez les lamas » *in* Le *Nouvel Observateur*, 3-9 août 2000, p.16.

http://www.pdftools.com

Dharamsala on retrouve trois corps méconnaissables, rituellement lardés de vingt coups de couteau. »[22] Il ne faut pas faire du tout l'amalgame avec ces faits et ces cultes issus d'une autre lignée, et d'un autre protecteur. Ce serait méconnaître la subtilité des pratiques tantriques et leur large spectre. Il faut cependant être réaliste. Existe-t-il un risque de dérive sérieux pour ces images de protecteurs courroucés en Europe demain ?

Une « divinité de méditation »

On ne peut lever complètement, ici, le voile sur ces pratiques. Elles sont encore discrètement préservées des regards dans le cadre des retraites collectives de trois années. La description de ces apparences permettra à chaque lecteur de se faire une idée personnelle. Les Occidentaux ont souvent tendance à survoler le bouddhisme, et ils attribuent une valeur simplifiée aux « sagesses » issues du monde himalayen. L'évocation de ces images vides et illusoires est sans doute emblématique de ce que recèle cette tradition. On risquerait en lisant trop vite leur description, de les voir de manière ordinaire. Pour le disciple, il ne peut en être de même. Il ne doit pas tomber dans la critique. Il doit voir la « divinité de méditation » parfaite. Il est appelé à oublier ses contradictions avec son sentiment humain habituel.

Nous présentons ici la divinité principale de la méditation tantrique de Félicité. *Miss* est le nom fictif que nous lui donnons, préservant ainsi son culte de notre description trop succincte. Il s'agit d'une silhouette féminine, de couleur rouge. L'apprenti doit se percevoir comme s'il était à sa place, fondu en elle, en gardant à l'esprit son caractère transparent. Il s'agit d'une femme illusoire qui danse sur un pied et replie sa jambe libre. Elle est nue... Quelle complémentarité avec la Madone Sixtine, au doux regard, que Raphaël a délicatement parée de vêtements amples ! Il faut donc aux garçons qui pratiquent Miss pendant une année, en retraite collective de trois ans, se visualiser comme cette forme féminine rouge et nue ! Intéressant « défi » pour les classiques ! La « divinité » secrète touche du pied un corps humain posé au sol, de sa jambe gauche : l'ego de personnalité est ainsi défait par la sérénité. Ses colliers blancs, ses bracelets, sa ceinture en ossements traditionnels sont exotiques pour des Européens. L'emblème de sa dynastie spirituelle apparaît, dans certaines représentations, ornant sa chevelure hérissée. C'est une tête de truie. À comprendre bien sûr comme un symbole. Les moines issus des retraites peuvent donc assumer la truie... On peut se demander quel est le sens de ce « totem ». Peut-être le maître est-il symbolique, ici, de la hure. Cette divinité joue un rôle pour inciter le disciple à se percevoir comme aspirant à l'unité secrète... Il faut au disciple s'imaginer très souple, avec des flammes qui l'entourent, dans une danse illimitée. Le feu qui échauffe et amincit le corps est-il porteur d'un symbole bienfaisant dans l'imagination ?

La « divinité » tient dans son coude replié un sceptre droit forgé de métal. Des têtes

[22] Ibidem, p.14-16.

http://www.pdf-tools.com

tranchées ornent en sautoir sa poitrine offerte. Son visage, avec ou sans sourire selon les représentations, aux sourcils circonflexes, suggère un air de renouveau. Sa bouche est tendre avec ses deux incisives saillantes. Ne l'appelle-t-on pas amicalement Vampirella ? C'est bien sûr ici un aimable clin d'œil. Les mains sont visibles. De la gauche, elle porte un crâne tenu à l'envers et débordant de nectar bouillonnant. De la dextre, elle joue habilement avec un hachoir aux lignes affûtées. L'innocuité spirituelle de cette image doit être préservée tout le temps par le disciple... On voit, en effet, la difficulté du sentiment sain à l'assumer. Dans les rituels, car il en existe plusieurs autour de cette forme, des formules en sanskrit (*mantra*) sont répétées. La période de méditation bouddhique, qui suit la répétition des syllabes, est dépourvue de visualisation. Le débutant est encouragé, tout au long du processus, à maintenir une compréhension de la nature vide de cette apparence. C'est le but idéal de cette voie, et la fin de toute pratique. Cette identification a ainsi un effet. Il est probable que cette forme est à l'origine d'un puissant courant, chez les pratiquants de son rituel. Il constitue un dynamisme, fort et affirmatif, de nature à la fois individuelle et communautaire. Peut-être donne-t-il à cette communauté d'eurolamas une assurance plus stable, une qualité pénétrante dans le monde. La faculté de pénétration de cette école, dans la culture, est-elle liée à la fermeté des images qu'elle enseigne ? C'est une hypothèse de recherche, aujourd'hui, sans être la nôtre. Il apparaît, à la vue de cette image étonnante, que ce tantrisme est une tradition prolongée de maintien d'antiques formes spirituelles. Elle s'apparente à des pratiques tantriques de l'Inde ancienne. Le panthéon des divinités s'est inscrit dans une douceur, lui conférant les qualités du bouddhisme. Il est étonnant que ces formes, véhiculées dans cette école himalayenne, deviennent aujourd'hui le cœur de ce monastère bouddhiste européen.

Nous avons personnellement la possibilité d'étudier la pratique. Nous en recevons la transmission d'une femme himalayenne vivant en Inde, et considérée comme « l'émanation principale de cette divinité » (sic). Elle nous donne les permissions elle-même. Des enseignements pratiques détaillés nous sont transmis, ainsi qu'à quelques personnes, à son initiative. Cela se fait plus tard par l'intermédiaire de son disciple himalayen, un homme déjà âgé, loin des retraites collectives de Félicité. Certains maîtres, comme elle, dans cette lignée, le donnent désormais sans la retraite collective de trois années. Il est précisé que nous pratiquons le premier des trois niveaux de la « divinité », appelé aussi « extérieur ». Il comporte une gymnastique subtile afin d'obtenir des effets de bien-être. Il s'agit de visualiser des disques lumineux tournant en face de soi. On y dépose, puis on en retire, des flux de vitalité et de bienfait, aux coloris contrastés, visualisés comme sortant et entrant de divers points précis de notre corps humain. Il s'agit de techniques guidées, et complexes sans doute pour nous. Un rituel simple, dépourvu de ce contenu technique, rythme la visualisation. Cette dernière est donnée oralement. Il n'y a pour nous, au cours de ces exercices, aucune sensualité érotique. La nuit, un lien intime avec le maître se manifeste. Cette « divinité » est un cadre dans lequel les

disciples expérimentent peut-être des phénomènes subtils. C'est dans cette image qu'ils explorent les effets de sa pratique. Il nous fallait donc, à défaut de pouvoir expliquer l'ensemble de ces « yogas » intérieurs, en présenter le symbole apparent.

Où est passé Bouddha ?

En ce qui me concerne, ces images n'ont pas pu durablement s'implanter en moi. Peut-être notre éducation européenne sentimentale, artistique et douce craint-elle les apparences illusoires de cette «divinité » et de ce «protecteur». Des vues naturelles nous amènent sans doute à ne pas nous confondre finalement avec ce monde. Nous y ferions des grimaces, avec une mâchoire illusoire dotée de dents carnassières, en trépignant des corps humains ! Ces bouddhas armés de hachoirs, brandissant des crânes dégoulinants de sang vermeil, sont terriblement exotiques. Nous sommes empreints souvent de la pensée humaniste de Jean-Jacques Rousseau et de Saint Exupéry. Nous ne pouvons raisonnablement pas le désirer ! Les idoles tantriques m'intimident. Elles ont tendance, pendant la période au monastère, à me modeler vers une attitude plus ferme et plus forte. En leur présence, la puissance, la noblesse, l'autorité la plus digne, semblent prendre corps et se concentrer. L'ascendant sur l'autre devient une évidence issue de la lignée elle-même. L'impression d'être invincible, armé, flamboyant, tempère le sentiment de vulnérabilité délicat de la sensibilité. Je pourrais subtilement gêner les autres avec ce hachoir à main, me dis-je. Alors je m'abstiens... L'identification aux personnages divinisés, et mon désarroi pour leur force intérieure, suscitent ma gêne. Il me semble possible que la fonction de leur forme, fortement affirmée, est de soutenir leur communauté tantrique. Loin d'être une nécessité esthétique, elles constituent un courant dynamique, qui donne au lignage le pouvoir de durer dans un monde qui lui est amical. La convergence de ces consciences flamboyantes d'eurolamas fusionnant tous avec la forme rouge de la « divinité » tutélaire, paraît remarquable d'un point de vue de la pénétration du milieu humain, social, et culturel. Si les prières du maître tantrique sont accomplies, c'est aussi parce que ses priorités peuvent disposer d'une fermeté supplémentaire. S'affirmer et flamboyer : ce style de tournure paraît bien refléter l'attitude gestuelle et expressive de cette « divinité » et de ce « protecteur ». Le regard de compassion immuable de ce panthéon pictural a-t-il le potentiel, au travers de l'identification quotidienne, pour unifier une collectivité dynamique, pour fortifier ses positions et pour s'intégrer aux autres collectivités ? L'idéal sous-jacent de ce lignage est-il la force secrète de l'altérité ? La quête de sens des jeunes générations européennes devra se former à un nouveau moteur de développement humain, à l'espoir qu'il suscite, aux illusions fascinantes qu'il fait venir, et aux conséquences inconnues de sa pratique...

Les bouddhas des cinq sagesses au quotidien

Ces méthodes ne sont pas, bien entendu, les seules possibles. Il est proposé au disciple une conception mythique et prodigieuse d'une lignée ancienne fondée dans

http://www.pdf-tools.com

le royaume himalayen. Le maître est décrit comme exprimant la totalité du potentiel de la sagesse. Il faut donc dans un premier temps abandonner l'esprit acerbe. Puis on voit le maître comme le bouddha omniscient et omnipotent. À partir de cette première encoche dans notre raison intellectuelle, il y a tout un élargissement de cette étonnante aspiration à la « perception pure ». Celle-ci va englober l'ensemble des phénomènes. Le disciple continue par vénérer tous les élèves. Il est invité à les voir comme les expressions du maître lui-même. Puis les autres êtres dans la nature sont à considérer de la même manière. Les souffrances expriment la « compassion ». Les bonheurs expriment la « félicité ».

Le « Très Précieux » propose aussi de se percevoir comme l'un des cinq bouddhas correspondant à cinq tendances. Le blanc (pour l'ignorance), le rouge (pour la passion), le jaune (pour l'orgueil), le vert (pour la jalousie), et le bleu (pour l'aversion) sont des couleurs à imaginer, en général. Il enseigne qu'en se mettant à la place de ces formes colorées et translucides du corps humain, en se fondant dans une image d'elles, en en percevant la clarté illusoire, on rencontre la transmutation de l'émotion en une sagesse. Ainsi la forme blanche du bouddha est comprise comme transformant notre ignorance confuse en une vacuité fondamentale. La visualisation en une « divinité » rouge, pour apaiser l'émotion du désir passionné, nous associe avec une lumière illimitée, une félicité très profonde. La couleur d'or des bouddhas nous dote, nous dit-il, d'une sagesse sans orgueil, où ce dernier disparaît dans une conscience équanime. Leur couleur verte permet, selon cette approche, de bénéficier d'un potentiel accru d'activité. Nos jalousies, nos comparaisons vis-à-vis des autres, peuvent ainsi se transformer en un travail productif. Enfin, les aversions, les émotions hostiles, révèlent une dimension immuable à partir d'une perception transformée de soi comme un bouddha bleu. Supposons un bénévole qui a froid dehors. Il peut s'imaginer comme le fier bouddha bleu, indissociable du « Très Précieux » ou du « Suprême ». Il invoque « la sagesse immuable de son maître » par sa prière : « je te prie afin que ce froid se change en sagesse. » Peut-être est-ce une efficace technique pour assumer une difficulté climatique... En réalité, la danse des émotions est rapide. Il est si difficile de le faire au quotidien. Est-ce facile de se voir ainsi comme un bouddha transparent et vide se substituant à un autre, comme un étrange humain translucide ?

Lorsque le disciple souhaite utiliser une technique moins exigeante, il imagine que les êtres et les phénomènes sont l'expression de la nature illusoire de la vie. Toute perception peut être comprise ainsi. Même un nuage qui passe peut être transformé mentalement : « c'est le nuage blanc qui manifeste mon maître... Blanc manteau infini de sa vacuité... Expression de sa compassion dans le ciel et dans l'univers... » Cette fusion dans une symbolique de vacuité est un soulagement perceptible. Le message de la lignée pénètre ainsi toute l'expérience phénoménale. Le souhaitable et le non souhaitable deviennent plus interdépendants qu'il n'y paraît. Notre pensée devient un simple agrégat. Le sentiment moral individuel peut-il coexister ici avec cet imaginaire ?

ANECDOTE D'ILLUSTRATION :
LES POMMIERS COUPÉS

L'image actuelle du bouddhisme est celle d'une entente cordiale. *Nature* et *découverte*, telle pourrait en être une devise... Cependant, il faut également percevoir la pluralité de *styles* des écoles tantriques. Le panthéon mythologique, adapté rapidement par des Européens, sans expérience préalable, est-il trop « tranchant », trop *courroucé*, pour leur sensibilité active et parfois passionnée ? Les *hachoirs à main* que présentent des «protecteurs », les *couperets* galbés des « déesses de sagesse » pourraient-ils, hélas, inspirer des tendances *analogues* chez des disciples ? Voici cette anecdote. Une sympathisante du bouddhisme s'installe à proximité (cinq kilomètres) de Félicité. Voiture Twingo grenat, une touche élégante de couleur bordeaux dans ses habits laïcs, et un beau canapé rouge dans son salon chaulé, *tendance Himalaya*. La maison est bien rénovée. Il ne *resterait* à cette personne qu'à apprécier son petit clos arboré de somptueux arbres fruitiers. Il se trouve que le vieux verger concentre de beaux spécimens de pommiers, aux anciennes espèces *acclimatées* à ce piémont frileux. Chaque année, ou presque, une abondance de fruits dorés et acides remplit ce jardin d'une récolte charmante. Or, voici que la nouvelle maîtresse de maison se décide à couper *tous* les arbres fruitiers. Elle demande à un tiers de les tronçonner. Ce dernier, surpris, lui suggère de renoncer à son projet, et d'épargner, ceux des arbres qui sont loin du muret de l'enclos. Elle insiste pour que tout soit *tranché*, et obtient gain de cause. Voici les arbres coupés. La mémoire de ce joli coin de bocages est *oubliée*.[23] Il n'y aura plus d'ombrages, ici, pour l'été et ses chaleurs, plus de repas improvisés à leurs pieds, ni de compotes de pommes *maison*...

[23] Nous avons gardé la mémoire de cette anecdote sur des photographies (*panoramiques* a.p.s., Nuvis A20-Nikon du 07-03-2001).

http://www.pontcole.com

http://www.pdf-tools.com

12

TRANSFORMATION DE LA PENSÉE, DES SENTIMENTS & DE LA VOLONTÉ

La communauté monastique a tendance à animer les pensées individuelles. Cette uniformité semble compensée par la franche personnalité de chaque moine. La simplicité de la pensée est grande. Chacun existe ici par ses liens avec le « protecteur» et la « divinité » (qu'on voit sculptés ou peints). Ce sont les principales présences, auxquelles chacun s'identifie. Le disciple prie le «Très Précieux » et le « Suprême » pour son inspiration et pour l'aider à choisir avec lui la direction de sa vie. Il accueille, en échange, une sensation plaisante et diffuse venue de ces pratiques. Sa volonté est moins présente au monde. Ainsi désengagée de la vocation humaine, elle devient une expression du monastère, et harmonique avec lui. C'est une forme de relation au groupe, une manière de découvrir son champ subtil et hiérarchisé (*mandala*). Peut-être cette présentation est-elle générale. Il faut admettre, ici aussi, l'autonomie. Sans doute ce creuset est-il une provocation à l'émancipation des formes unanimes de vie en groupe. L'individu n'a-t-il pas à mieux explorer la liberté au cours d'une telle expérience ? La pensée stéréotypée, claire et convaincante, n'est-elle pas une étape, pour retrouver le chemin de la conscience individuelle ? Peut-être, cette manière de vivre convient à certains. Il faut parfois, pour d'autres, découvrir la vie de groupe, pendant quelques années. Ce mode de vie a des effets qui sécurisent.

La dévotion tantrique

Il est probable qu'une petite culpabilité non dite exprime parfois le prix moral que les disciples acquittent pour honorer cette tradition. À l'issue de l'expérience, le bilan est clair, pour moi. J'habite dans un monde rassurant et, de plus, doté de quelques dimensions stables. Il est plaisant de m'y identifier. Cela contredit en quelque sorte la réalité complexe contemporaine. Les disciples vivent la certitude que la continuité au monastère est une manière préférable de vivre loin du cycle douloureux du monde. C'est à dire qu'en s'abstenant des liens ordinaires avec les êtres qui appartiennent à d'autres milieux, chacun aspire à trouver dans le monastère une expérience spirituelle, valable et progressive. Il s'agit bien d'une sorte de quête. Elle consiste à penser la réalité ainsi : « les êtres humains à l'extérieur de l'ermitage sont exposés à trop de souffrance. Les heureux élus du

http://www.pdftools.com

monastère peuvent partager la sagesse. » En réalité, la douleur et la peine, voire les illusions, y sont normalement éprouvées. Le clos n'en est pas exempt. Comment pourrait-il l'être : il est lui aussi une société humaine, et s'accomplissant par un autre message social.

Y a-t-il un mieux-être perceptible dans ce lieu ? Il semble réel, mais évanescent. Souvent, une sorte de sentiment partagé adoucit les préoccupations. Des facteurs comme l'agitation, les travaux fréquents, et la vitalité très grande de la communauté tendent à enrichir l'individu avec d'autres images que les siennes. Un apaisement du questionnement existentiel, voire l'oubli par les autres d'une partie de notre propre histoire, a un effet très positif. La béatitude diffuse enrichit les soirs de recueillement dans la chambre. Les expériences agréables, dans la posture méditative, sont les prédilections éprouvées quotidiennement. Il n'y a pas de nécessité de faire s'affirmer le capital culturel accumulé au cours de l'existence individuelle. Les Européens, dont la démarche individuelle est de plus en plus centrale à leurs cultures, pourront-ils se résoudre à cela ? Dans ce processus de détachement de la biographie personnelle, le sentiment humain ne doit pas s'attacher à ses expériences émotionnelles particulières.

Voici, en guise de synthèse, quelques impressions personnelles concernant l'effet subjectif, en ce qui nous concerne, de cette tradition tantrique. Il y a sans doute bien des redondances dans les intitulés ci-dessous. Mais il paraît intéressant de spécifier quand même plusieurs thèmes pour nuancer la présentation de ces changements :

Effets, en sept points, de la vie au monastère (subjectifs) :

DISCIPLINE DE L'INDIVIDU :

Penser	Se dévouer au maître
Aimer	Se projeter comme une « divinité » du panthéon
Agir	S'instrumentaliser en « protecteur de la lignée»

INFLUENCE SUR L'ÊTRE :

Esprit	Perméabilité au maître
Sentiment	Perméabilité à des divinités tutélaires
Volonté	Perméabilité aux objectifs prioritaires du monastère

EXPÉRIENCE INDIVIDUELLE :

Identité spirituelle	Évanescence des caractéristiques individuelles
Relations humaines	Détachement des liens amicaux antérieurs
Dynamisme actif	Sédentarité & réceptivité immobile

ENGAGEMENT PERSONNEL :

Conscience	Simplicité du monde
Échanges	Réallocation au monastère & au secret tantrique...
Activité	Ralentissement perceptible

http://www.pdftools.com

INTERACTION DE LA « NATURE HUMAINE » :

Système mental	Devenir « un fils du maître »
Système émotionnel	Prédilection intime
Système métabolique	Dévitalisation partiellement irréversible du corps

EFFETS INDUITS PAR L'EMPRISE TANTRIQUE :

Conceptions	Continuation de la tradition tantrique
Désirs	Rencontre avec le désir
Actions	Moins d'action dans le monde

INFLUENCE SOCIALE :

Pensée	Philosophie simple
Relations humaines	Affirmation d'une autorité transcendante
Fraternité	Tendance à transformer les autres

Nous sommes amenés à nuancer le fondement philosophique de la *dévotion* tantrique. Elle dit qu'il faut céder au maître l'expérience de la liberté psychologique ordinaire. C'est naturel pour vivre au service de cette institution monastique. Cette autonomie est, selon elle, un mythe de l'illusion, une expression de l'ignorance. Ce sacrifice de notre liberté psychologique est, selon ce point de vue (est-il bouddhiste ?), la condition nécessaire pour rencontrer la liberté transcendante de la pratique méditative. Celle-ci se manifeste par la grâce supposée de la lignée traditionnelle. Nous ne trouvons pas ce charme du lignage tel quel. Il nous paraît qu'il contient aussi sa part de douleur, comme de bonheur. C'est donc une promesse idéale, un appel rhétorique. Cependant les effets subtils corrélatifs à ce mode de vie, sont très disponibles. Ils sont plaisants, comme des ouvertures initiatiques de béatitude, et souvent aussi, douloureux. Il s'avère qu'il y a progressivement autant de peine induite, que de bonheur, dans l'ensemble de ces phénomènes subtils. Ces expériences, en définitive, avec le temps, valent-elles autant que le don de soi consenti ? Pour moi, elles sont chèrement disponibles. Elles ôtent trop de ma nature créative, de ma vitalité, et surtout de ma propre liberté individuelle intérieure. Un eurolama aux tempes blanches vit au monastère, très équilibré et cordial. Il a accompli le parcours successif des deux retraites collectives. Il exprime souvent, par ces mots, sa bonne humeur rétrospective : « beaucoup d'efforts pour peu de résultats. »

La dévitalisation du corps humain

Lorsque je visitai pour la première fois une école primaire et un collège à la pédagogie alternative, au début des années 90, je fus étonné de la vitalité très bonne, calme et active, des jeunes. Internes dans cette communauté humaine, ils bénéficiaient bien sûr d'une alimentation attentive issue du jardin *bio*. Cependant, l'alimentation n'expliquait pas tout. Je vis dans leur style d'éducation la cause d'un dynamisme serein, individuel et créatif. Bref, leur vitalité s'exprimait dans leur

http://www.pdftools.com

corps, dans leur parole, et probablement, bien sûr, dans leur conscience. Quel contraste lorsque je contemple les eurolamas qui sont passés par le filtre des trois années de retraite collective, voire des deux retraites successives. C'est comme si la vitalité de leur corps s'était, pour la plupart, estompée. Certains semblent avoir même alangui leurs pas, avec un ralentissement de leur rythme. D'autres paraissent ne plus cultiver la force musculaire, au point que la plupart des travaux physiques leurs sont inhabituels, désormais. Bien sûr ce n'est pas vrai pour tous. Cependant, cette impression semble traduire un style de transformation intérieure opéré au cours des retraites sur place, puis sans doute poursuivi au monastère lorsqu'ils s'y établissent. Probablement donnent-ils à leur force vitale moins d'importance au cours de leur formation tantrique. Ainsi il semble bien que le « moi » humain, le sentiment « je », soit vécu différemment dans l'institution. Il se pourrait que les eurolamas du monastère recherchent « l'abandon de l'ego ». Ils l'expriment par un détachement de leur individualité. Celui-ci devient perceptible dans un corps détendu progressivement du tonus de ses ressources vitales.

Goethe a conseillé de contempler la nature, et les métamorphoses de la vie, afin de favoriser l'émergence saine de forces de la conscience. Au contraire, à Félicité, il s'agit de se fusionner avec des formes souvent inhabituelles, flamboyantes, parfois nues, ou enlacées en couple. On imagine que le développement sain et équilibré des facultés méditatives est une profonde quête, puisque le méditant tend ici à s'identifier avec des silhouettes éloignées de la vie. Il me semble traverser avec cet engagement dans ce monastère bouddhiste tantrique une influence spirituelle progressivement transformatrice. Il me faut arrêter la vie monastique, et le dévotionnel dirigé vers le maître, afin de recouvrer mon individualité et mon sentiment humain particulier. Ainsi il s'avère que, loin de me réaliser en tant que personne, ce séjour au monastère a tendance à diminuer ce sentiment subtil et unique qui ressent le pronom « je ».

J'ôterai bientôt les rideaux qui masquent, dans mon habitat érémitique, la lumière du soleil. En cachette je fais mienne de nouveau la pensée de Novalis : « C'est elle la lumière ainsi que l'âme intime de la vie, que respire l'univers géant des astres inlassables, et il nage en dansant dans l'azur de ses flots ; c'est elle que respirent l'étincelante pierre en éternel repos, et la plante méditative qui est toute succion, et le sauvage, l'ardent le multiforme animal, - mais plus que tous encore le magnifique étranger avec ses yeux pensifs, sa démarche sans poids et ses lèvres mélodieuses, délicatement closes. »[24]

Si je m'exerce à un examen attentif du bilan conscient de cette vie au monastère, je vois clairement le prix que j'ai assumé pour vivre cette aventure étonnante.

Autant l'époque actuelle tend à incarner le sujet, autant le monastère et son culte cultivent une désincarnation *porteuse d'idéal dévotionnel* et un abandon des forces

[24] Novalis, « Hymnes à la nuit », 1800, in « œuvres complètes », volume 1, traduction d'Armel Guerne, *Gallimard, « du monde entier. »*

du moi. Alors qu'une certaine mécanisation urbaine et technologique de la pensée affecte parfois les vies contemporaines, la dévotion au « Très Précieux » et la simplicité des concepts dévotionnels tendent à ramener vers une enfance spirituelle. Elle m'éloigne de l'autonomie de la conscience. Les sentiments se transforment pour le disciple tantrique vers une érotisation subtile du sentiment. Le génital tend à se répandre, et à éclairer la sphère du sentiment progressivement au fil des expositions à la voie tantrique. Il y a donc aussi un autre sentiment humain, et surtout une autre capacité à le partager dans le contact individuel. Une autre vitalité plus délicate s'exprime ici chez le disciple tantrique. « L'animal » naturel en soi est en quelque sorte contenu, voire effacé, par un allégement de son potentiel vital :

Pensée, sentiment & volonté dans la vie monastique tantrique à « Félicité » :

tendance *idéaliste*
enfance de la pensée
érotisme du sentiment
vitalité moindre du corps
désengagement de la volonté hors du monde

Ainsi un double mouvement s'opère dans la « formation » tantrique. D'une part « l'enfant intérieur » du disciple se garde dans un lien simpliste avec le monde. Il attend toute son expérience de sa dévotion au « Très Précieux ». Il vit parmi les figures emblématiques de sa lignée, bouddhas multiples de diverses couleurs, divinités nues ou enlacées...

L'autre mouvement s'opère en parallèle et en direction complémentaire. Le contexte du tantrisme libère le disciple de la culpabilité pour le sensuel. Il permet une autre réalité, imaginaire, transparente et colorée. Ainsi un érotisme du sentiment s'élève du corps. Il éclaire progressivement le champ de la sensibilité, et de la relation aux autres. Il pénètre bien sûr le domaine de la pensée. Ce deuxième mouvement contribue à l'atténuation des formes morales qui soutiennent le « moi » dans sa constitution. Ce phénomène agréable est probablement sensible pour des eurolamas. Ayant les vœux de chasteté, ils ne peuvent bénéficier d'une relation maritale tendre dans leur vie quotidienne.

Les deux mouvements contribuent à la transformation des forces du « moi », voire à son détachement.

Il est étonnant et rassurant de constater que cet effacement soit préservé de toute perturbation psychique de type pathologique. Nous n'en avons constaté aucune dans le cadre du monastère. Peut-être le «moi » se constitue-t-il autrement au cours de cette formation tantrique. Les disciples font en effet l'expérience de la compréhension de l'influence tantrique. Ils évoluent, comme tout être humain. Ainsi il faut nuancer l'observation de ce système culturel, en voyant que l'être humain équilibre progressivement ces influences à travers l'expression de sa liberté.

http://www.pdftools.com

La diversité des personnes au monastère

Il existe une variété de personnes recevant les formations tantriques, vivant dans l'ambiance du monastère de Félicité. On ne peut pas réduire leur diversité à un seul style ou à un destin commun. Il est clair qu'on identifie bien des disciples vivant vraiment comme les « moines ». Cependant, il est pensable que sous les robes semblables se manifestent des êtres aux propensions différentes les uns des autres. Il est impossible de deviner réellement le style intérieur de ces pratiquants tantriques en robe monastique couleur bordeaux traditionnelle. Ces apprentis dotés de diverses propensions, aptitudes et histoires de vie, font leurs propres expériences au fur et à mesure de leur évolution personnelle. Ils essayent et ils laissent. Ils changent et ils préservent leurs valeurs autant que possible. Ainsi tout un éventail de sensibilités se déploie. Chaque eurolama est ici en quelque sorte un yogi qui découvre ses tendances, en percevant progressivement l'impact sur les autres et sur lui-même de sa pratique. C'est un laboratoire, un centre de recherche. Certains abandonnent les rituels, d'autres les « protecteurs courroucés » comme Bernie. Certains pratiquent une méditation spontanée sans divinité flamboyante à visualiser.

Cette hypothèse d'une pluralité de propension face au désir de l'expérience méditative, allant du détachement serein à la passion pour les résultats stables des absorptions méditatives, ne peut pas être écartée. Une représentation simple d'un réel complexe ne suffit pas. Cette profondeur est sans doute au-delà de la vie intellectuelle.

Nous avons l'impression étonnante que ce monastère est une synthèse de voies antiques. Le bouddha, qui en est pourtant le guide officiel, les avait passées sous silence, il y a deux mille cinq cents ans, dans ses enseignements oraux. C'est probablement un lieu d'apprentissage de voies plus anciennes encore que son message. On y trouve rites, décors, adoration, trône doré pour le maître, festins ritualisés comportant viande, sucreries et alcool, répétition des mêmes formules, perceptions intensifiées (*siddhi*) etc. Les disciples les expérimentent et les comprennent. C'est ainsi un lieu du désir de l'humanité pour la vie religieuse *première* sous ses formes les plus ornementées. Mais c'est surtout l'opportunité de le voir et de ne pas y accorder trop d'importance.

Ce contexte est caractérisé par les qualités individuelles des étudiants internationaux en quête de sens. C'est une situation favorable. Un système tantrique étrange d'un côté, et des apprentis modérés pour le comprendre. Ainsi nous sommes rassurés par les eurolamas qui se trouvent au cœur de ce système. Nous connaissons bien leur compagnie. Elle nous conforte sur leurs devenirs. Il est clair que les êtres équilibrés ne développent pas le tantrisme dans la direction d'une pratique, indécelable, de désirs intenses. Ainsi nous sommes aujourd'hui confiants dans le présent. Quelques pratiquants sont sans doute séduits par la facilité. Des expériences agréables et des *samadhi* (absorptions méditatives variées) réchauffent un peu la solitude de leur chambre du monastère. Celles-ci sont-elles obtenues de par la présence communautaire tantrique en filigrane ? Le mode d'action serait alors au-delà de la compréhension.

ANECDOTE D'ILLUSTRATION :
LES ARBRES RESSUSCITÉS

Ce couple habite depuis des années à proximité de Félicité (à deux kilomètres). Elle était chargée d'affaires dans le domaine de la mode et des grands magasins. Lui, a accompli une retraite de trois ans, dans un des premiers groupes tantriques européens du Très Précieux. Ils ont refait leur vie ici, avec goût, et ont rénové une maison avec soins. Leur vaste terrain est aujourd'hui arboré de nombreuses essences de fruitiers. Ces arbres ont une *belle histoire* qui constitue l'anecdote suivante. Un jour, ce sympathisant du bouddhisme se trouve visiter une jardinerie urbaine, dans sa patrie d'origine, l'Allemagne. On vient d'y changer les étalages de végétaux pour l'été qui approche. Il aperçoit, derrière, des monceaux d'arbres fruitiers laissés hors sol, jetés, les racines à l'air, sous le soleil. Il demande vite à la personne responsable de la jardinerie, la raison de cette invraisemblable désolation. En effet, pêle-mêle, gisent des centaines de pommiers, poiriers, cerisiers... Dans quelques jours ils seront desséchés. La directrice, cordiale et très compréhensive, lui confie que la saison chaude amène un *marchandisage* d'autres végétaux que les fruitiers. Il est désormais temps de pousser la vente des bambous... Il n'y a plus assez de clients pour ces fruitiers, ni d'espace de pépinière pour les replanter, alors on se résigne, ici, chaque année, à *tout jeter*. Elle ajoute : « Je serais heureuse que vous preniez tout ce que vous voudrez, gratuitement, car je ne peux les garder... » Notre voyageur s'enquiert alors d'une solution. Il déniche un vaste plateau de remorque d'occasion, qu'il attache au véhicule automobile disposant heureusement d'une accroche pour ce vaste attelage. Il paye ce coup de cœur sur ces propres deniers ! Les arbres à sauver sont déjà «trop » grands, hélas... Il les taille attentivement au sécateur. Il finit par réussir à «caser » plusieurs *centaines* de fruitiers, sur sa remorque. Il conduit cet attelage, long et très large, à travers la frontière entre les pays. Il arrive sans encombre, après une longue route, à leur maison. Il consacre alors beaucoup de ses journées à acclimater ce verger inattendu, et à le « ressusciter » sur leur coteau ensoleillé...

http://www.pdf-tools.com

http://www.pdf-tools.com

13

SANTÉ & ÉQUILIBRE MONASTIQUES

Comment les eurolamas et les autres membres du monastère prennent-ils soin de leur santé au quotidien ? Je ne suis pas un observateur qualifié, n'étant pas médecin. C'est leur hygiène de vie et leurs rapports aux médicaments qui nous donneront ici quelques informations en guise de réponse.
La question de la santé est dans l'ensemble une dimension importante de la vie individuelle au monastère. Vivant loin des villes, bénéficiant d'un bon air, et d'une eau non traitée, issue de cette région d'anciens volcans et de montagnes érodées, les moines peuvent préserver leur vitalité naturelle.

Alcool consacré

On invite les bénévoles, et les moines sans expérience de retraite collective, à venir fêter l'inauguration du monastère avec les eurolamas... Une fête suivra le repas au réfectoire de ces derniers. J'arrive ce soir dans un espace rempli de joie et d'un zeste d'excitation. On a disposé, sur des tables, de nombreux gobelets de punch à l'orange et à l'alcool. Je ne consomme pas d'alcool et cherche un verre de jus de fruit. Il y en a quand même quelques-uns, là sur la gauche. Le bouddhisme himalayen qui s'établit tranche avec les usages des autres écoles monastiques asiatiques. Je n'ai pu personnellement m'y faire tout à fait. Même en quantité très raisonnable, même sans excès, il m'a semblé que le symbole de l'alcool qui fascine le monde occidental, pourrait être évité, surtout dans un monastère, bouddhiste de surcroît. Cependant, cette manière festive, équilibrée, et prudente de consommer un peu d'alcool est très plaisante. C'est un art de vivre quotidien que les moines retrouvent avec ces moments de partage. Les apéritifs consacrés sont souvent parmi les meilleurs moments de la vie monastique... Paradoxe : moi qui ne consommais jamais d'alcool avant d'aller à Félicité, j'en prends l'habitude au fil des mois. Pour les camarades, ici, le petit verre autorisé est un moment de grande détente et de bonheur communautaire. Il ne faut pas le stigmatiser, ni le leur reprocher. Cependant les moines le vivent-ils très sereinement ? Le bouddha insista très clairement sur les dangers de l'alcool. Il le prohiba pour ses moines. Et il disait, c'est du moins ce que la tradition a rapporté, qu'il ne fallait pas boire plus d'alcool que ce qui reste d'une goutte de rosée sur un brin d'herbe, lorsqu'elle en a glissé. Une dose même minime d'alcool était déjà à proscrire. C'est sans doute

http://www.pdf-tools.com

l'une des divergences avec le monastère traditionnel en Asie du Sud-Est. Dans cette partie-là du monde les moines ne peuvent imaginer consommer d'alcool. Ce serait une faute. Ici, dans cette tradition himalayenne reconstituée, l'alcool a sa place. Elle est ritualisée et encadrée, elle ne donne pas lieu à trop d'ivresse...

Soins européens

Les soins ne font pas usage de la pharmacopée traditionnelle tibétaine. C'est l'information la plus intéressante, sans doute. La plupart des moines consultent en cas de problème leur médecin au monastère, diplômé en médecine d'une université allemande. En effet, le complexe monastique a la chance d'avoir en son sein ce moine médecin. Il pratique l'homéopathie européenne, sans exclusive d'ailleurs vis-à-vis de la médecine moderne (allopathie). Un autre médecin, formé dans une université française, anciennement retraitant dans cette congrégation, s'est établi à l'extérieur. Il pratique aussi l'homéopathie européenne et l'acupuncture pour les eurolamas qui viennent en consultation.

Ainsi les pratiques de soins sont-elles attentives. On constate assez peu de prises de médicaments en général. Le recours à l'homéopathie est le plus fréquent. La médecine moderne (allopathie) est utile parfois, si les cas nécessitent des antibiotiques, par exemple.

Les médicaments homéopathiques (des laboratoires Boiron, Dolisos, Lehning, etc.) ont sans doute été privilégiés par ces moines bouddhistes en raison de leur dilution des principes actifs. Cela permet-il à leur vie méditative de se poursuivre sans altération ? Le Dauphin, responsable de l'enseignement interne, a un jour un problème avec sa gorge. La formule « 314 » des laboratoires Weleda fait merveille. Froid et courants d'air ont diminué sa capacité à enseigner oralement, de longues heures, à ses retraitants. Ces gouttes (314 : Apis mell., Belladonna, Kalium Bichromium, Mercurius solubilis, Phytolacca dec.) s'avèrent efficaces, et il peut poursuivre la session pédagogique.

Le « Très Précieux », conseillé par son médecin traitant, prend Hypophan, sirop pour la toux. Certainement, l'ermite âgé, venu de l'Himalaya, découvre en Europe sa composition naturelle et son goût agréable de baies d'argousier et de sucre de canne.

Sans tabac, avec peu d'alcool, chacun ici dispose d'un bon contexte alimentaire pour assurer sa santé.

Cependant, une habitude familière tend à contrarier le régime équilibré. En effet, au temple monastique, les rituels de consécration offrent de vastes plats de nourritures. On y trouve, chose étonnante, l'éventail des produits issus de l'industrie agro-alimentaire : barres chocolatées, diverses bouchées aromatisées et riches en additifs, conservateurs et exhausteurs de saveur... On se demandera certainement la raison de ce goût étonnant des eurolamas pour ces plateaux de gourmandises difficiles à assimiler. Leur mélange provoque à l'occasion d'inhabituelles difficultés passagères pour leurs estomacs ! La passion pour ce

http://www.pdf-tools.com

superflu n'est-elle pas aussi caractéristique de notre société de consommation ? Mais les plus âgés sont las des sucreries. Et certains, parmi les jeunes, s'en abstiennent déjà.
En ce qui concerne la longévité, on ne dispose pas encore d'informations suffisantes, le monastère étant trop récent. Il est arrivé seulement deux décès d'eurolamas jusqu'à présent. On ne peut en déduire aucune conclusion. Ces disciples étaient encore jeunes, et leur condition de santé était suffisante pour leur permettre d'avoir une vie très active. L'un est parti dans une noyade maritime, à peine quelques jours après les enseignements publics du « Très Précieux », dont il assurait la traduction. L'autre vivait à proximité du monastère. Dans la quarantaine commençante, il est mort, dans son *camping car*, au cours d'une halte, sur une aire de repos.
Les soins dentaires sont peut-être inégalement reçus par les eurolamas. Les personnes qui sont les plus attentives, par exemple les responsables de l'enseignement aux retraitants (« *droupœnla* »), reçoivent à l'extérieur les conseils de la médecine dentaire holistique et des soins qualifiés. Mais la bonne alimentation, au réfectoire, tend sans doute à favoriser une dentition saine.
Certaines moniales tantriques encore jeunes présentent des signes d'obésité étonnants, après seulement quelques années de vie communautaire. Leur corps féminin peut-il exprimer sa beauté humaine dans cette situation ? Leurs constitutions gracieuses, et expressives de leurs individualités, sont-elles inconsciemment contrariées par la vie sédentaire, rituelle, et collective de cette ancienne école ? Peut-être certaines mangent-elles trop de féculents et de sucreries ?

L'équilibre affectif des eurolamas

La vie communautaire a ses effets positifs. Les relations amicales tendent à permettre le partage et une appréciation des autres. Les eurolamas sont des moines et des moniales. À ce titre, ils sont supposés garder une continence stricte. Cela semble difficile, voire impossible, même si le discours religieux honore ce choix. Il nous faut comprendre que ce n'est pas du tout la logique occidentale et judéo-chrétienne du péché qui prime. On se garde de regarder trop indiscrètement la vie personnelle. L'onanisme existe, parfois, chez nos voisins moines. La faible épaisseur des cloisons, au monastère, et le manque d'insonorisation de son béton cellulaire creux (de la marque Ytong) ne cachent presque rien de ces quelques caresses solitaires. Elles sont naturelles bien évidemment, chez des hommes encore jeunes et sans partenaire intime. En effet, ce qui serait anormal pour les moines serait de vouloir strictement tenir la chasteté au prix d'une souffrance.
Cependant, la chasteté est dans l'ensemble respectée de manière remarquable. C'est une communauté aussi exemplaire qu'on puisse imaginer, de ce point de vue. Le désir est présent et se sublime sans doute dans la relation humaine. Je constate à la congrégation un style agréable d'échanges, de regard, et d'attention à l'autre. Le désir des uns et des autres, astreints aux vœux d'abstinence, favorise-t-il cette atmosphère chaleureuse au sein de l'enclos monastique ? Le tantrisme se prête à

des satisfactions accrues dans cette population célibataire. La nuit, cependant, il m'arrive d'être trahi dans la rétention du fluide vital par des rêves érotiques.
Les visiteurs qui découvrent les abords du site monastique, parfois parmi les plus jeunes, sont regardés avec tendresse, mais aussi un zeste de sensualité par les moniales. Elles aussi doivent trouver leur équilibre sans partenaire. Comment le reprocher à ces ermites parfois jeunes, dotés d'un corps vivant ? Le problème de garder les vœux de célibat n'est pas tant au début de l'engagement monastique. Il y a même plusieurs années parfois de « latence », où le moine ne souffre pas de la solitude. Le désir tend à s'apaiser avec la vie active au sein de la congrégation. C'est après les deux retraites de trois années que les eurolamas, désormais intégrés à la vie célibataire, doivent trouver eux-mêmes des compromis avec la règle d'abstinence. Certains eurolamas vivent bien dans leur siècle. Avec réalisme, ils adoptent une image chaste en public. Ils sourient comme des anges du bouddhisme, sur les photos. Et, en général, ils montrent l'exemple au sein de la vie quotidienne au monastère. Comme dans d'autres traditions d'ailleurs, certains, nous nous garderons de généraliser, mettent à profit leurs petits voyages dans d'autres régions, pour retrouver leur équilibre affectif. Mais cela appartient à la sphère privée et nous la préservons.
Il faut reconnaître ici le bon sens. Il paraît positif qu'ils trouvent discrètement le plaisir qui leur convient sans souffrir. Ils évitent ainsi de tendre leur psychologie. Il existerait en effet une possibilité facile de détourner les pratiques de visualisation des divinités himalayennes. Ils pourraient être tentés, s'ils n'avaient pas d'autre solution, de vivre l'érotisme par procuration. Ils se serviraient peut-être de la visualisation des autres sous la forme du maître et des couples sacrés tantriques. Les amis, les voisins, les personnes croisées au hasard de la journée, pourraient ainsi être imaginés à leur insu dans une étreinte sensuelle. Que certains yogis, hommes ou femme, puissent vivre physiquement leur désir, comme tout adulte aujourd'hui, est le meilleur service qu'ils puissent nous rendre. Ils évitent ainsi à d'autres de subir cet imaginaire tantrique que ces derniers ne partagent pas, et dont ils n'ont aucune idée. Enfants, adolescent(e)s et jeunes adultes font parfois une visite de découverte autour du monastère. Le risque serait, là, que des eurolamas en manque d'amour ne les regardent à travers le filtre d'une identification à des images bouddhistes transparentes... Pour cette raison, il faut accueillir les initiatives réalistes de ceux et celles qui secrètement vivent une sexualité normale. Ils portent aussi la robe monastique du bouddha. Il ne faut certes pas le leur reprocher. Libres de l'intensité et de la passion qui s'accumulent parfois avec l'abstinence, ils regardent les autres avec une compassion qu'ils ressentent vraiment. Dans cette tradition il est possible de voir l'autre, qui que ce soit, comme sa divinité intime en somme. Il ne faut pas encourager les eurolamas aujourd'hui à le faire de manière exclusive. Il n'y a aucune sérénité dans les pratiques tantriques erronées. Elles peuvent devenir, sous couvert de préserver les vœux monastiques, un secret puissant et déplaisant, pour ceux qui en subissent l'imposition imaginaire.

Certains eurolamas trouvent donc aujourd'hui dans la promenade cybernétique, sur Internet, des stimulations visuelles en images couleur qui semblent les intéresser au moins autant que les divinités tantriques... Ils échangent déjà quelque disque compact (C.D.), gravé artisanalement par des connaissances à l'extérieur, empli d'images numérisées « roses » ! C'est un support discret qui ne révèle rien de son charmant contenu aux regards inquisiteurs. Un espace convivial, de la métropole régionale voisine, accueille des secrets sensoriels et des caresses, tout à fait « tantriques », à faire sourire notre bouddha dans son indulgence illimitée ! Nous ne donnerons pas d'informations à ce sujet, car elles appartiennent à la vie privée des intéressés. Ces anecdotes sont utiles à suggérer, car elles révèlent une communauté plurielle. Elle a raison d'explorer la vie individuelle et la relation humaine. Il semble que certains parmi les eurolamas ne croient plus trop sincèrement à un idéal chaste et inaccessible. L'avenir dira si cette ancienne église peut évoluer en direction du réalisme vis-à-vis des besoins vitaux et essentiels de la nature humaine. La générosité des nouveaux - bénévoles, disciples, bienfaiteurs - sera-t-elle aussi grande à l'avenir vis-à-vis d'une population monastique, humaine, en somme ? Elle est très consciente, en secret, des ajustements nécessaires de son désir oriental de perfection.

Le bilan

Provocation à la spontanéité, la vie de novice vaut quand même par la découverte d'un antique monde. Aujourd'hui, après avoir laissé le tantrisme, je suis satisfait d'avoir été au service de ce maître himalayen. C'était l'une de ses dernières années de vie. C'est une expérience enrichissante. Mais elle ne mérite ni passion ni engouement. Il se peut que l'attrait du bouddhisme tantrique diminue un jour, pour d'autres, tout comme il a disparu pour moi. Le phénomène de mode pourrait fort bien s'estomper. Chacun se fera sa propre impression. Ce maître a quitté l'inconscient, progressivement. J'ai été amené à recouvrer une individualité autonome, en laissant son image disparaître de mon imaginaire. D'autres auront leurs souvenirs...
La formation monastique m'a beaucoup plu. Le sentiment, préservé dans cette ambiance de tendresse pour le bouddha, était favorable à une vie relationnelle. J'ai, comme les autres, apprécié cette atmosphère venue du passé, venue peut-être des Himalaya. Nous pouvions sans peine nous mettre un peu à la place de ces moines asiatiques, comprendre leur manière de vivre.
Les expériences, les effets perceptibles, les qualités issues de ce monde imaginaire et subtil étaient nombreux, spontanés, nouveaux, pour nous. Il s'agit d'un sanctuaire. Il ne se limite pas au beau folklore. Il y a vraiment une école, ancienne et nouvelle, tout à la fois. Ainsi le bilan est-il très bon.
Cependant, le temps n'a pas confirmé ces impressions. C'était la stabilité qui faisait défaut. La sérénité souriante que dépeint le bouddhisme n'était pas continue. Je trouvais des intensités, des visions, des ouvertures, mais pas réellement le « stable ». C'était donc autre chose.

http://www.pdf-tools.com

Cette formation est intéressante. Elle permet à de nouvelles générations de faire leurs propres expériences d'une vie subjective très profonde... La vie humaine ordinaire nous donne spontanément des expériences plus fécondes. Un voyage, une rencontre, un travail, un temps de disponibilité, la rue, la campagne, les livres : il y a une telle richesse et une telle profondeur dans la vie elle-même, qu'il est superflu de se clore ici entre quatre murs. L'école de la vie. Il nous a fallu nous rendre à l'évidence : elle était plus subtile. Elle nous donnait des contemplations plus fines. Ses sagesses étaient incomparables. Le monastère nous a paru ensuite un peu sommaire, ses expériences moins personnelles, et son atmosphère sans réelle nécessité.

Les questions

Aujourd'hui, une grande porte de bois est close à l'entrée de Félicité. Le monastère s'est fermé aux visiteurs. Un code confidentiel à la serrure chiffrée réserve son accès. Pour moi se termine la phase des observations.

Cette école est-elle utile pour le Tibet contemporain en exil, si démuni encore ? Des projets lui sont-ils proposés par la direction de la congrégation ? Cette école induit-elle une quête stéréotypée de la vie religieuse ? Étrange retour du destin : les Occidentaux, si modernes, expriment l'adoration, devant des antiques symboles. Étonnante colonisation à rebours : les Européens transformèrent le monde. Ils se trouvent aujourd'hui conquis. Les *moines volants* de « Tintin au Tibet » sont-ils archétype de notre désir d'enfance spirituelle ? S'y abandonner est-il nécessaire ? Faut-il extraire notre spiritualité de notre vie ? Faut-il la projeter vers ces autels dorés, ces statues ? Après mes aventures auprès du « Très Précieux », j'ai la conviction que la question existe. À quoi sert-il de me raser la tête ? Arborer dignement la robe des moines confère-t-il la « spiritualité » ? Me confier au maître accomplit-il mon projet individuel, ma personnalité essentielle ? Notre vitalité se garde-t-elle ? Nos talents sont-ils cultivés ?

La jeunesse qui se tourne aujourd'hui vers le tantrisme à Félicité sera-t-elle aussi enthousiaste dans ses engagements ? Sera-t-elle aussi riche de ses abandons dans quelques décennies ?

L'eurobouddhisme

Le bouddhisme est-il l'expression, libre de dogme, de la sagesse ? Est-il une image traditionnelle, véhiculant l'universalité de son beau message ?

Le bouddhisme est religion en même temps que philosophie et pratique de la méditation. Il réunit les disciples autour de principes. Ceux-ci présentent la vie terrestre d'une manière à la fois optimiste et pessimiste. Il s'agit de sortir soi-même, et/ou de faire sortir les autres, du cycle frustrant des vies successives.

Cette sagesse est-elle la sagesse ? Sa conception de la vacuité intemporelle est sans doute une représentation d'une connaissance complexe et plurielle. Réel, le monde l'est, bien sûr. Illusoire, il l'est aussi, dans ses métamorphoses incessantes.

http://www.pdftools.com

Indispensable est la vie humaine pour le comprendre. Éphémère, elle l'est aussi, nous le savons. La valeur de nos expériences est aussi celle de notre bonheur. Il faut bien se réjouir pour aimer, mais aussi pour comprendre. Il faut pouvoir rencontrer la diversité et la passion du monde pour l'appréhender. L'initiative de se retirer du vivant n'est pas forcément la voie spirituelle de ma condition humaine. La passion européenne pour le bouddhisme, aujourd'hui, n'est pas moins émotionnelle. Elle est basée sur le désir de sérénité. L'abandon de tout désir se concilie-t-il avec cette attente ? Cette doctrine de la libération totale paraît attirante. Peut-être, ses promesses sont-elles à considérer avec réflexion ? La libération du cycle des vies successives paraît discutable dans la perspective même du bouddhisme ! Ce dernier stipule que nos actions nous réincarnent et nous donnent cette identité illusoire. Comment imaginer une cessation totale ? Puisque nos expériences de la vie nous poussent en avant. La pratique de la méditation elle-même nécessite aussi d'absorber une bonne nourriture. Elle appelle de généreux donateurs. Il faudra bien un jour les repayer de leur fidélité. *Karma* signifie *action*. Alors, le bouddha lui-même, ne peut s'être éteint complètement. Il devrait, selon sa doctrine du *karma*, être revenu après son nirvana. Ne doit-il pas restituer aux êtres leur mérite ? Ils l'ont nourri et vêtu. Ils l'ont logé dans de bons ermitages. Ses parents l'ont mis au monde. Ses disciples l'ont aimé et l'ont accompagné. Ne doit-il pas, selon ses propres principes, revenir offrir des compensations adéquates et correspondant aux dons qu'il a reçus ? Ainsi ce clin d'œil signale, peut-être, que l'éveil ultime est une image donnée à une humanité encore jeune, d'une réalité bien au-delà de notre compréhension.

Le bouddhisme aujourd'hui résiste à la crise des idéologies en Occident ! Hélas, il a déjà les siennes en Orient. Les populations himalayennes avaient sans doute besoin d'aimer ces « lamas réincarnés », comme des « bouddhas vivants ». La sincérité de leur foi, leur éducation intuitive, les rendaient accessibles aux admirations pour ces images.

Les Occidentaux voudraient refaire leur monde spirituel. Ainsi il leur faudra peut-être se faire à l'idée que c'est eux-mêmes qui s'en satisferont. Ils n'attendront sans doute pas longtemps la solution du maître éveillé. Il est peu probable qu'il leur transmettra l'illumination définitive. Le bouddhisme est aussi une religion avec les traits caractéristiques d'une douce tradition, fort plaisante. Mais aucun Européen n'ira aujourd'hui mendier sa nourriture au village en psalmodiant devant chaque porte...

Au contact quotidien des eurolamas, les Occidentaux découvrent maintenant les orientations des écoles himalayennes. Les Européens sont en train d'expérimenter cette tradition. Le bouddhisme prône la non-violence et le respect des valeurs éthiques, la responsabilité individuelle et le détachement. Alors, que des Occidentaux s'y essayent n'est pas un défi pour leur civilisation et leur propre vie. Cette doctrine est adaptée à un monde ancien et silencieux, à des espaces vastes et peu peuplés, à des éducations fines et intuitives de la sensibilité. Nos

contemporains voyagent à 900 kilomètres à l'heure et à 10 000 mètres d'altitude à bord d'un avion de ligne. Le sens du bouddhisme peut-il se révéler à eux de la même façon qu'à des potiers de Varanasi, au temps du bouddha Sakyamouni ? Le travail a changé depuis deux mille ans. Le corps aussi, sans doute. La conscience également. La méditation est-elle imputée sur la même réalité humaine aujourd'hui ? Ce serait ignorer la transformation de l'humanité qui s'est accomplie.

Conclusion

Aussi fulgurantes et souvent fascinantes qu'en puissent devenir les séductions, tout ce qui ressort du champ des effets spéciaux et de la conquête des esprits évolue et se dépose au creux du temps, s'y sédimente, vieillit et se décante d'une certaine manière dans son devenir comme la poussière tombe au fond de l'eau qui se repose. Ce qui rayonne de l'expérience humaine personnelle, en revanche, s'élabore, souvent, peut-on écrire, par la transversalité du temps qui court, et l'étonne, liant à peine de légères relations avec le flux temporel. Leurs apparences se confondent généralement jusqu'à nous induire à la confusion ; mais qui les expérimente, de manière prolongée et intérieure, sait que les deuxièmes gardent leur saveur et leur qualité d'intemporalité, alors que les premières évoqueront immanquablement leur éphémère construction. Ainsi notre découverte s'avère ressortir des deux types de phénomènes. Ouverte à la décantation de notre expérience, elle a laissé apparaître son construit social, historique, culturel et rhétorique. Après plus de dix années de recherche heuristique, nous offrons ce premier regard à l'aune d'une simple expérience : la sagesse est-elle vraiment plus présente dans ce dispositif idéologique qu'elle ne l'est dans la vie sociale librement assumée ? En revanche, il nous faut reconnaître l'existence surprenante de très remarquables phénomènes subtils, qui confèrent à cette culture bouddhiste de tradition himalayenne sa reconnaissance comme une école de yoga intérieur. Il y a donc quelque chose qui y est donné, mais qui n'est pas réellement la recherche usuelle de sens, de sérénité, voire de connaissance. Ce quelque chose fascine, attire et magnétise aujourd'hui les candidats aux nouvelles méditations tantriques en Occident. Il nous fallait en faire nous aussi la rencontre, prendre la patience avec nous et aller jusqu'aux conclusions. Le bouddha est aujourd'hui une image qui protège la réalité des yogas intérieurs indo-himalayens, et leur exploration remarquable de l'érotisme subtil, voire abstrait de tout acte corporel. Il nous a fallu le vivre. La vie humaine n'est-elle pas, en général, plus adaptée à la sagesse, que certaines expériences contemplatives tantriques sans inscription dans la réalité planétaire ? Mais cette découverte vaut surtout pour nous-mêmes, peut-être d'autres y trouveront autre chose. Ainsi nous ne mettrons pas en garde trop prématurément nos contemporains de cette différence entre le message extérieur et notre expérience intérieure de cette vie monastique. Il se peut que nous ayons exploré des limites au sacré aujourd'hui dans cette nouvelle possibilité de vie spirituelle. Il nous semble qu'elle est déposée aujourd'hui en Occident pour que

http://www.pdf-tools.com

nos prochains puissent, s'ils le désirent, la comprendre, avec ses ombres, ses dangers, ses difficultés, sans en faire l'économie au cours de son apprentissage. Le tantrisme évoqué dans ces pages nous fut donné avec la part de désenchantement qu'il a provoquée dans la nature, dans la culture, dans l'époque, de notre propre histoire.

La dérive des protecteurs courroucés

On voit, à l'expérience, la tentation possible pour ceux d'entre les eurolamas qui aiment à s'identifier à la forme de protecteur noir. La vie quotidienne donne la possibilité de constater l'usage mondain de ces masques. Les moines, lorsqu'ils ont à *réussir* quelque chose, s'identifient bien à celui-ci. On le devine à leur expression distante, à *quelque chose* d'implacable dans le *style*... Le « monstre » est doté de signes *prédateurs* : couperet, bol de sang, ongles acérés, dents gigantesques, pieds massifs, et flammes autour de sa silhouette. Pour celui qui finit par se confondre, à accepter de ne plus s'associer à son ego, il est tentant de pacifier des difficultés de la vie, par ce biais. Pris dans les enjeux de son institution, ou de sa situation, voire de sa relation humaine avec un visiteur, il sera tenté. Il peut ainsi imaginer qu'il subjugue un opposant à ses propres choix. Inscrit ainsi dans cette image cultuelle, il ne transgresse guère ses attributions. Sa forme noire, vibrante de courroux, est une possible métamorphose. Les choix erronés sont, hélas, illimités : piétiner l'ennemi, l'image même le prévoit. Il faut donc se douter que depuis mille ans au moins, toutes les astuces ont été essayées, et peut-être mises en service par des générations de « protecteurs », c'est à dire de retraitants tantriques.

http://www.pdftools.com

GLOSSAIRE

Bénévole : personne issue de la société civile, souvent jeune, gardant ses vêtements laïcs, et venant participer aux activités de la communauté bouddhique pour un séjour d'une durée variable d'une semaine à quelques années.

Bénédiction (*« Djinlab ») :* littéralement « soutien » pour le disciple tantrique. Ce terme a plusieurs significations possibles. Il désigne aussi les effets psychosomatiques agréables ressentis dans la proximité du maître tantrique ou de ses proches disciples.

Consécration de nourriture et d'alcool *(« tsok »)* : cérémonie rituelle durant une à plusieurs heures consécutives. Les disciples chantent, prient, et récitent des formules sacrées *(« mantra »*)*. Ils s'établissent progressivement dans l'univers dévotionnel du tantrisme*. Tambour, trompes, et autres instruments à vent accompagnent ces puissants rituels. Un peu d'alcool fort est déposé enfin sous la forme de quelques gouttes dans la paume de chaque disciple. Un très petit morceau de viande rôtie également. Le disciple lèche l'alcool, puis il mange la viande. La perception sensorielle qu'il découvre est la forme tantrique de méditation de la consécration de nourriture et d'alcool *(« tsok »)*. Le rituel sert aussi à détendre la communauté de ses inévitables stress collectifs. On supplémente donc la phase méditative proprement dite en la prolongeant par un festin partagé dans le temple. Il comporte des nourritures variées et des boissons avec et sans alcool. C'est une fête communautaire mensuelle, voire plus fréquente encore. La pleine lune est généralement la date la plus régulière pour ces événements appréciés.

Dalaï lama : moine né en 1935 et portant le nom de Tenzin Gyamtso. Il appartient à la lignée Gelougpa du bouddhisme himalayen. Il est la XIVème émanation successive des dalaï lama. Autorité et figure respectée du bouddhisme himalayen et du peuple tibétain en exil, Prix Nobel de la Paix. Il vit à Dharamsala dans la région himalayenne du Nord de l'Inde. Sa diffusion du bouddhisme himalayen, dont il est l'héritier en titre, présente le dialogue entre l'Orient et l'Occident sur les plans contemporains, scientifique, éthique et humaniste. Il est l'avocat principal des droits de l'homme au Tibet.

Eurolama : néologisme imaginé par l'auteur pour désigner les moines et moniales vivant en général au monastère de Félicité* et issus des centres de retraites collectives*. Ces personnes sont accréditées comme *droupla* (littéralement :

http://www.pdf-tools.com

retraite honorable) après une (ou deux) session(s) de trois ans en groupe. La plupart effectuent deux retraites, successivement. Les *droupla* peuvent découvrir le bouddhisme tantrique de cette tradition et l'enseigner éventuellement. Ils reçoivent le titre de *lama* environ trois années après leur sortie de retraite, selon les bonnes relations avec leur communauté et avec un « tuteur » qui en est l'expression.

Félicité : nom donné par l'auteur au monastère européen étudié.

Karmapa : Il est, avec le dalai lama* et le panchen lama, l'un des «guides spirituels traditionnels » dans le monde himalayen. « Maître tantrique bouddhiste de la lignée Kagyupa, et moine. » Il serait le premier connu, depuis l'an 1110 après J.C., pour ses « réincarnations » ou « émanations » successives. L'actuel karmapa, Orgyen Trinley Dordjé, est le dix-septième officiellement approuvé par le dalaï lama et les autorités sacerdotales qui sont affiliées à sa culture... Âgé de six ans, il est identifié en 1992 dans la région orientale du Kham himalayen dans une famille nombreuse de nomades tibétains. Pour ne pas être soumis à la politique chinoise, il quitte son monastère traditionnel de Tsurphu près de Lhassa, et s'exile en janvier 2000 à Dharamsala en Inde. Une douzaine de milliers de moines Kagyupa, c'était l'estimation préalable du réseau des proches disciples traditionnels, faite par son ami Taï Situ Rinpoché à l'automne 1994 (source : entretien collectif avec l'auteur à Vajradhara Ling, près de Lisieux).
Un autre réseau mondial de disciples, actuellement plus petit, s'organise avec ardeur et une volonté affirmée. Un autre jeune homme d'origine himalayenne revendique, en effet, le titre de karmapa. Traditionnellement un seul bénéficiaire peut porter ce nom et cette charge religieuse. Cette situation crée un dialogue tendu entre les deux tendances de cette tradition religieuse. Voir glossaire à la notice : « Suprême* » (le), pour la suite de cette définition.

Lignée, lignage : terme désignant la continuité de chaque tradition tantrique. D'une génération à l'autre de maîtres, le modèle d'enseignement et de pratique est transmis puis reproduit sans altération si possible.

Mantra : terme sanskrit désignant une formule supposée porter un potentiel particulier. « *Om Mani Padmé Houng* » (pour développer l'esprit de compassion) est le mantra les plus utilisé. Ce mantra est répété des milliers, voire des millions de fois. Les pratiques de récitation peuvent inclure un comptage sur un rosaire de perles.

Novice : terme désignant un apprenti moine bouddhiste. Pour le monastère étudié il s'agit de prendre les vœux de chasteté à vie et d'obtenir la permission du maître de porter la robe monastique. Le vêtement et les engagements fondamentaux sont les mêmes que pour les autres moines. Pour ce monastère la différence entre un novice et un moine à l'ordination complète est surtout dans la possibilité pour le premier

de garder une activité salariée et de vivre à l'extérieur du monastère sans enfreindre ses engagements.

Régent(s) : personne(s) de confiance chargée(s) par un maître tantrique de retrouver sa « réincarnation » ou son « émanation » principale, après le décès. Le régent bénéficie souvent d'une lettre de prédiction autographe du maître pour faciliter sa recherche. Il est responsable de la bonne éducation de l'enfant retrouvé. Il peut y avoir plusieurs régents pour le même enfant.

Retraite collective de trois ans : Session intensive en groupe, de douze à quinze personnes par exemple. Les apprentis prennent des vœux de chasteté pour cette période au moins. Vivant dans un ensemble communautaire, doté d'un jardin d'agrément, d'un réfectoire et d'un temple, ils bénéficient d'une chambre individuelle. Ils ne sortent pas pendant trois ans. (Seuls leur cuisinier et leur vaguemestre ont la permission d'aller et de venir à l'extérieur.) Ils étudient en particulier les préliminaires tantriques, la pratique des divinités bouddhiques dévotionnelles et les yoga intérieurs de Naropa, un ancien yogi indien de l'époque prémédiévale. Pour la deuxième retraite il semble que le programme d'ermitage devienne récemment plus souple, plus individualisé. À l'issue de cette expérience, d'une ou de deux retraites de trois ans, les apprentis tantriques peuvent s'engager dans la vie monastique bouddhiste et vivre au monastère de Félicité* situé à proximité.

« Suprême » (le) : on a gardé l'anonymat de cette personne d'origine himalayenne, qui vit actuellement en Inde, en ayant recours à ce nom d'emprunt. Ce jeune homme a été identifié par l'un des quatre régents du défunt seizième karmapa,* comme étant « la dix-septième réincarnation » de ce dernier. Ce choix n'est, hélas, pas celui des deux autres régents survivants, ni du dalaï lama*. C'est, cependant, le nouveau « maître » officiel à Félicité. Il y bénéficie du plus haut rang protocolaire du lignage, supérieur au « Très Précieux ».*

Tantrisme : néologisme issu du terme sanskrit *tantra*. Il évoque une initiation secrète à la dimension subtile et très subtile respectivement du corps humain et de sa conscience. On compte aujourd'hui deux grandes orientations au tantrisme. L'une est d'origine hindoue. L'autre est aujourd'hui bouddhiste.

« Très Précieux » (le) : En tibétain se dit *Rinpoché* ou *Rinpotché.* C'est ainsi qu'on appelle poliment le maître dans chaque école himalayenne. On a choisi de traduire ce terme en français pour nommer le maître de Félicité en préservant son anonymat.

* : terme expliqué par une notice du glossaire.

http://www.pdf-books.com

Pour approfondir la compréhension de ce récit, un texte spéculatif a été adjoint sous la forme de l'annexe suivante. Son accès est difficile et le lecteur pourra ou non le compulser s'il le souhaite.[25]

L'organisation monastique en tant qu'algorithme à syntonie téléologique

Il est pensable que le processus par lequel la réalité tantrique se construit échappe à l'entendement quadridimensionnel. Nos trois dimensions d'espace et celle du temps sont trop apparentes pour rendre l'image probablement multidimensionnelle.
Il est clair désormais pour nous que les maîtres ne sont pas les seules passerelles entre les disciples et cette organisation tantrique. Les maîtres sont évoqués, mais ils sont parfois sans connaître les intentions de leurs élèves. C'est d'ailleurs parfois raconté. Il se peut qu'ils aient leur propre expérience de la réalité et ne rencontrent pas toujours toutes les aspirations des disciples. On doit donc supposer que les disciples, ayant reçu l'influence du tantra, sont eux-mêmes les portes du tantra vers une profonde énigme. Ils sont peut-être transformés eux aussi à un niveau subtil et peut-être très subtil. Il est en effet remarqué par les visiteurs certains traits de ressemblance entre des moines issus des retraites. Il nous paraît clair que ces niveaux subtils sont atteints par les méditations tantriques. Les divinités offrent parfois à des hommes une identification à une forme sans organes sexuels. Il est pensable que, pour le pratiquant, cela influe progressivement sur sa propre constitution psychosomatique. Il est possible que les modes d'action tantriques soient évolués, et se situent au-delà de la pensée humaine. Nous avons l'impression de la synergie collective au monastère. Il semble se produire des convergences entre les initiatives individuelles. Une sorte de *syntonie* collective paraît y harmoniser la vie quotidienne.
Il est souvent relevé par les observateurs qui visitent le monastère le sourire et le charme des eurolamas. Il est pensable que ces qualités soient instrumentales. Il nous paraît intéressant de voir la distinction entre ces sourires aimables et le manque de congés pour les bénévoles au chantier. Il est ainsi apparu une incohérence entre l'apparence et le réel, le discours et la pratique. Nous supposons maintenant que ces *stratégies* sociales sont douées de but, de finalité. Elles tendent

[25] Je conseille néanmoins à tous de lire très attentivement ce texte. [Responsable des Éditions Universelles : dans ce cas, l'éditeure unmérique]

http://www.pdftools.com

à asseoir le monastère, à dynamiser les constructions, et à offrir une bonne image aux visiteurs. Il est appelé téléologie (de « *télé* » *aller vers*, et de « *logos* » *parole*) la dynamique des systèmes orientés vers des finalités qui leurs sont propres. On peut ainsi supposer que la réalité apparue ici est *téléologique*. Le tantra semble posséder sa propre capacité de se promouvoir, de s'établir et de se défendre aussi contre les opposés. La forme sombre et courroucée de Bernie est souvent considérée comme le recours. Il se peut que pour la collectivité, les effets soient d'un ordre supérieur aux effets individuels.

La hiérarchie monastique, la verticalité des relations sociales, est clairement visible. Elle est aussi rendue instrumentale. Il est possible que les priorités soient faciles à comprendre. Le « Suprême », les disciples, les visiteurs semblent pouvoir se relier à une image du prestige comparé des personnes. On peut presque découvrir un ordre dans la lignée lorsqu'on aperçoit les fidèles se promener. Un moine semble plus haut placé qu'un curieux. Le « Très Précieux », plus prestigieux qu'un de ses retraitants. Un responsable pédagogique, plus introduit qu'un de ses élèves en retraite. On peut ainsi parler d'un système informel. Il correspond assez bien au lignage. Il se peut que les priorités, affirmées, volontaires et « adamantines », dans cette lignée, correspondent à un fonctionnement caché en arrière-plan de son système humain, souriant et doux. On a l'idée de qualifier ces permissions, ces devoirs, ces possibilités de décider, qui sont vraisemblablement très hiérarchisés par la place dans le lignage, d'*algorithme*. Un algorithme est une procédure étape par étape pour accomplir des opérations multiples de calcul, qui peuvent être répétées avec des informations successives.

Il nous faut ici rappeler nos trois points successifs : le système ancien du monastère évoque un algorithme à syntonie téléologique. Il prend l'apparence d'une magnifique reconstitution. Ses stucs, son ciment peint, ses excès de dorures, ses couleurs chamarrées, sa délicate pacotille constituent une surface lisse qui recouvre sa logique : se développer.

Une hypothèse féconde

Peut-être le lecteur pensera-t-il en lisant ces pages que l'auteur est irrémédiablement issu d'une pensée matérialiste, agnostique et réductionniste. Il n'en est rien. Bien de mes illusions se sont pourtant réduites au contact des expériences sociales et intérieures avec le bouddhisme tantrique. J'ai dû renoncer à un idéal « de spiritualité » possible, à une alternative spiritualiste au monde d'aujourd'hui. Cependant, tant mon séjour au monastère que les expériences de retraite individuelles qui ont suivi en ermitage, tendent à évoquer une évidence. Il existerait « parallèlement » à notre univers matériel et à nos vies biologiques d'autres formes de conscience, d'expression, d'action efficiente, qui échappent à notre entendement, à nos sens et même à notre constitution fondamentale. Il est probable que cette présence soit au-delà de nos cinq sens, de notre pensée, et appartienne à d'autres facultés conscientes que les nôtres. Rien ne permet de nier

formellement qu'il y ait un art et une science très évolués de la vie. Par les périodes de retraite j'ai pu supposer, sans en avoir la preuve, ni l'évidence, que mes potentiels, ceux des autres, ne tenaient pas seulement à nos formes corporelles, à leur mécanique biologique, ni même uniquement au cerveau humain, et à son éducation. Il y avait une autre profondeur. Il y avait sans doute un grand champ qui, m'étant imperceptible, se réduisait à la dimension unique d'un *inconcevable*.
Se peut-il que, tout comme notre univers est peuplé d'un grand nombre d'espèces aux qualités diverses, qu'un autre champ de la réalité qui nous environne soit peuplé lui aussi d'une grande variété de présence(s) subtile(s), voire très subtile(s), qui ne nous sont perceptibles que par les effets globaux qu'elles induisent ? La question se pose. L'évolution humaine, sa fulgurance, le progrès technologique, les percées des inventeurs, on peut se dire aujourd'hui que peut-être tout cela échappe en somme à l'évolution historique... Faut-il aussi faire l'hypothèse de la contribution d'autres expériences qui existeraient en interactivité avec la vie humaine ? Y a-t-il d'autres règnes conscients très différents du nôtre, humain, qui s'expriment dans l'humanité à travers leurs effets résultants et apparents ? Serions-nous, comme les placides charolais dans les prés de l'Auvergne, des êtres sans invention réelle et autonome ?! Sommes-nous mis au monde outre notre substrat biologique et génétique, outre notre environnement familial et médical, par des influences imperceptibles, très discrètes, qui ont appris à maîtriser et à comprendre l'art et la science subtils de la vie elle-même ? Sommes-nous leurs « obligés » ? Je ne peux le dire. Peut-être ces *influences* sont-elles aussi le fruit d'une diversité et parfois de confrontations. Il y a chez les humains des gendarmes, quelques voleurs, des gymnastes et des artisans, etc. Existe-t-il aussi une variété subtile, voire très subtile, de présence diversifiée aux qualités et aux propensions infiniment complexes pour notre entendement en quatre dimensions (trois dimensions d'espace et un vecteur pour le temps) ? Certaines influences ont-elles la faculté de nous orienter vers les collectivités uniformes ? D'autres, invisibles, nous en préservent-elles généreusement ? Les dons naturels de notre corps humain seraient-ils exploités en filigrane de manière quasi imperceptible par certaines énigmes de ces « mondes immatériels » ? Serions-nous comme des saumons d'aquaculture, des vaches laitières ou des bébés éprouvette, voire des souris blanches dans un laboratoire ?! La qualité vitale, primitive et adolescente de notre expérience humaine sensorielle, attentive, voire positive, est-elle, dans d'autres plans inaccessibles à nous de la « réalité », une sorte de gisement productif disponible, une sorte de « pétrole » invisible pour nous, et perceptible dans d'autres dimensions ?
En échange recevons-nous la nouvelle technologie, le confort, la science, la fécondation culturelle de nos civilisations à très haute vitesse ? Les caméras numériques à trois millions de pixels de définition d'image pourraient-elles dépendre aussi d'autre(s) conscience(s) multidimensionnelle(s) en plus de la simple accumulation d'expérience technique humaine du passé ? Ce n'est pas à moi de répondre, je laisse à chacun ces questions.

http://www.pdf-tools.com

En réalité, bien que je n'aie aucune réponse, aucune image même à donner à ces énigmes, il est évident qu'elles sont bien de notre temps. D'autres formes de réalité seraient-elles plus sophistiquées, que nous ne pourrions pas les percevoir ?! Pourraient-elles, en revanche, se manifester de toutes sortes de manières, selon leurs conséquences induites ? Il semble bien que nous soyons en quelque sorte des « homo sapiens » *en devenir*. Existerait-il une incompréhensible évolution, une telle avancée possible dans les arts de la vie ? Je dois renoncer à nommer et à comprendre une connaissance complète de la réalité. Même le temps qui nous paraît si sérieux, une sorte de butoir, de roue à cliquet qui ne tourne que dans un seul sens ici-bas, pourrait être un *imaginaire*. Ne serait-il pas extravagant que, depuis le futur, d'autres temps que les nôtres interviennent aisément, tout comme le passé se manifeste aussi par ses effets perceptibles aujourd'hui ? Peut-être le temps lui-même est-il une sorte de réduction particulière à la vie humaine qui lui permet d'être ce qu'elle est, et de déployer ses facultés comme elles sont aujourd'hui ?
Faut-il ainsi dépasser le religieux, le sacré, voire le spirituel ? Ils touchaient à quelque chose de «plausible». Certains appelaient cette présence : « ange », « archange », « archaï », « chérubin », « séraphin » dans le monde judéo-chrétien. D'autres la nommaient « bodhisattva des terres pures », ou bien « divinité », voire enfin « protecteur » chez les moines du bouddha. Peut-être ces aimables appellations étaient-elles valables après tout pour d'autres, afin de nommer l'incompréhensible pour tous ? Quant à nos juniors, ils découvrent avec amusement sur leurs consoles de jeux vidéo et au cinéma toutes sortes de créatures d'anticipation hautes en couleurs, voguant dans des vaisseaux spatio-temporels, et mettant en œuvre toutes sortes de technologies ludiques. Peut-être cette perspective, de Terminator à Matrix, est-elle tout aussi folklorique que notre ancien sacré religieux ? Il est en effet impossible de réduire à quelques dimensions étroites la vaste réalité universelle, pour appréhender les phénomènes qui ont sans doute plus de dimensions que nous ne pouvons l'imaginer aujourd'hui. La diversité probable et incompréhensible qui nous interpelle dépasse aujourd'hui le paisible chemin de la foi (légitime d'ailleurs pour ceux qui trouvent qu'elle pacifie leur cœur). Quant à la science-fiction et à ses robots, je les trouve trop *nets*, leurs vaisseaux spatiaux trop *graves*. Y a-t-il des dimensions subtiles, légères, autres, où la vie - donner la vie, et recevoir la vie - est un art, une science, une pratique et... toujours un mystère ? Mais, peut-être, tout le monde (religieux, scientifique, artistique, science-fiction) a-t-il ici aussi raison ? Chacun décrit à sa manière un monde qui lui est rendu accessible, soit par la foi, soit par le raisonnement, soit par l'imagination... Je me souviens, il y a quelques années, de ce scientifique français [26] qui avait affirmé avoir reçu « d'extraterrestres » certaines de ses hypothèses les plus fructueuses sur la gravitation magnétodynamique des vaisseaux de l'avenir,

[26] Il s'agit de Jean-Pierre Petit, Directeur de recherche au C.N.R.S., actuellement en Poste à l'Observatoire d'Astrophysique de Marseille.

http://www.pdf-tools.com

publiées dans un article académique ! Cela fit grand bruit dans la presse, et nul doute que les milieux scientifiques l'ont pris à la légère ! Mais c'est sans doute la définition que ce chercheur pouvait donner à ce type de phénomène, à partir de son propre paradigme scientifique, et à partir de certaines limites de la langue humaine et de l'imaginaire naturel du monde terrestre. Comment aurait-il pu l'exprimer aujourd'hui ? Peut-être cette affirmation a-t-elle propulsé la science du vingt et unième siècle de plain-pied dans une époque du futur ? L'avenir lui donnera-t-il raison ? On jugea « hérétiques » ceux qui avaient affirmé la rotation terrestre, il y a quelques petits siècles... « Et pourtant elle tourne », nous le savons maintenant : l'avenir a toujours raison.

La prochaine grande évolution sera-t-elle liée à la découverte de nos interactions avec d'autres réalités, *plus subtiles* encore que le monde corpusculaire et ondulatoire ?

Je sais gré à la « spiritualité » et au dalaï lama de m'avoir permis d'ouvrir le champ de ma curiosité dans des directions scientifiques nouvelles. Mais je n'ai pas souhaité adhérer à des approches *incomplètes* de la réalité contemporaine. J'ai donc gardé mon esprit de *libre penseur* tout en accueillant cette hypothèse plausible : le monde foisonne, en son filigrane subtil, d'intelligence active, de réalité sophistiquée, et nous sommes créatures, tout autant que nous sommes - quand même - les co-créateurs d'un monde en métamorphose...

http://www.pdf-tools.com

« *THE VOYAGE OF THE FIFTH SEASON :* A MONASTIC INQUIRY INTO THE MEANING OF *EUROTANTRA*», ENGLISH ABSTRACT

key words : *eurobuddhism, karmapa, dalaï lama, tantra, vajrayana, mantrayana, monastery, Europe, monk, novice.*

Europeans are very open to Tibet in exile. The Buddha enjoys a repute of liberty and wisdom. Translations are made widely available today, which expand the Buddhist teachings spread in the West. Monks and lamas, worshipped to be holy reincarnations (tulku), get wide newspaper acclaim. Positive images coming from the Roof of the World charm increasingly Western public opinion. Colorful photographs coming from the Himalayan cultures rejoice increasing numbers of Westerners. A new monastery, devoted to tantra ritual practices, is now built, and has quickly grown recently in Europe. This first *Félicité monastery*, claiming to be endowed with a continuity of transmission of one among the four ancient Himalayan main lineages, is now operational. It trains now generations estimated between one to two hundred practitioners, both male and female. Some among them, have already graduated as European *lamas* after three to seven years of collective retreats. Now the newer monks, coming from this training program, hold the more realistic title of *droupla* (retreat lamas). Nevertheless, this center educating a significant number of Western *lamas* is now ready. These ones will become highly cohesive vectors of a specific « tantra life style » in Europe. Will the wonderful appeal of the colors and wisdom of the Buddha will succeed in luring many Europeans into this school ? We have chosen to analyze our own immersion during one year as an ordained novice, wearing the robe of the monks, in this community. However, the intent of this research is not to fuel a criticism, which would jeopardize the generous efforts of monks and nuns in Europe. Our aim is to convey our experience with this particular Himalayan monastery, as it has been available to us. We have kept anonymous all the names and private information concerning this *Félicité monastery*, its monks and teachers. We wish to enhance mutual understanding between Himalayan cultures and Europe free from any prejudice or procrastination.

I

Many books, translations of classic canonical texts of tantra, are now available. On the display tables at the main libraries huge proportions of recent publications in religion are now devoted to Himalayan Buddhist cultures. Little study has been made available in the West dealing with the social and psychological impacts of

http://www.lotus-tools.com

some of the antique tantra cultures in the traditionally humanistic and democratic values of the European community.
We have lived one year, as a novice wearing monastic robes, with the oral permission of the old master of the *Félicité monastery*. We began by working at the kitchen as an assistant to the cook. Then, during more than one month, we were a worker tiling the new refectory and bathrooms at the monastery. We, then, became a secretary by interim of the master. We answered the mails that he received from his disciples, during five months. We were, at that time, the phone operator of the new *Félicité monastery*. We were then assigned, during five more months, to freely edit the books of the master, on our laptop Macintosh computer, in our room at the *Félicité monastery*.

II

The « I » as a positive life orientation is challenged by the so-called « egolessness » of the Buddhist perspective, if the latter is merely *cliché*. In a very cohesive community, officially dedicated to the abandonment of ego-clinging, can « I » remain a presence ?
In this development, we describe the surprisingly high turn over of newly ordained monks. Out of seven new monks ordained in this *Félicité monastery* during my stay, four of them, leave the community after few years. Among these four, three are fully ordained, and one (the author) is a novice. These three men, instead of being educated in Buddhist meditation there, have to work full time, without pay, during several years, benefiting the community. They are denied either on-the-spot retreat weeks, or regular holidays, except week-ends and one week of vacations at Christmas. Some work on the building site of the future monastic compound, about 6 hours and 30 minutes a day, 5 days a week, almost all year long (roughly 247 days of full time work during the year we stay there). Some monks have been doing this for four years in a row. Of course they can leave the monastery for some private vacations. But for some, coming from abroad, and without financial resources, this is impossible. They stay and work, waiting for the next traditional 3 years retreat to welcome them, hopefully. However, for reasons unclear, these venerable monks, having the full ordination, will be denied the status of lama. Actually, most are barred from admission to the 3 years group retreat. One, although gets in, but he is probably quite disappointed with what he finds there. He decides to quit after several months, and comes back to his home country. Knowing him well, it is true that his awareness and dedication are among the most outstanding at the *Felicity monastery*. In short, it seems that these new monks here carry an exceedingly heavy burden. Seemingly, they cannot devote themselves to their meditative lifestyle. Due to heavy work and no vacations on the spot, they cannot study either sufficiently the Buddha's texts, « the 3 baskets » (*vinaya, sutra, abidharma*), during years following their ordination from the master.

http://www.pdf-tools.com

III

Today, as we look back at this time, we are however satisfied to have been a novice serving a Buddhist teacher. We have fully left the tantra anyway afterwards. It is really a rich food for thought. It is one of the last years of this teacher who dies soon at 80 years of age. This training does not deserve any passion, nor infatuation, though. Just as the appeal of tantra has completely vanished in my stream of life, will it be the same, in the future, for some Europeans, too ? Could it be a mere fashion ? Not so, but it may reveal more and more testimonies of monks exposed to one of this ancient paths, and willing to share with others the fruit of their understanding. Therefore the secrecy of joy & suffering at the *Félicité monastery* may well be over. After the teacher dies, I recover gradually my individual consciousness, and my autonomous lifestyle. Playing harpsichord and alto flute, Vivaldi's *Four Seasons* recreate my Western culture. I find myself riding my trail bicycle, and enjoying the sunshine again, to strengthen my body anew. Relating more with others, I begin to share new creative relationships again. Writing down this encounter with an antique culture, gives me a sense of meaningfulness and usefulness.

Doe this school induce a stereotyped spiritual research, another quest of a collective religious life? Is it adapted to every individual mind-body continuum? How does it fit to the history shared by the Europeans? How this peculiar yoga tantra, in this monastery, can really fulfill various and subtle individual aspirations?

IV

Spectacular decorations, bright colors of suits, blazing incantations, are tremendous advertising power for the *Félicité monastery* here. Aren't they a show ? Despite repeated advice given in Buddha Sakyamuni's discourses, the *Félicité monastery* displays a fully ritualized form of meditation. Religious cult seems to pervade the whole institution. Is it possible to distinguish here Buddhism from its parody? How is it possible to quietly meditate amidst the roars of the horns at the temple? How to keep our subtle energy peaceful amidst the loud rhythm of the wood drum ? One teacher of the *Félicité monastery* compound is quoted to have said, looking at the pagoda-shaped roof of the new 1000 Buddhas temple : « It looks like Pizza Hut's! » Is there an advertising strategy and a behavior-shaping ancient ability, mixing with the serene message of Buddha Sakyamuni here, to impress visitors and devotees?

V

It is pleasant, however, to live as a novice. I wear the robes, I join hands and I have my head shaved. The quiet life style includes a daily discipline. It is heartwarming to share tea with a few monks, in the afternoon and to chat quietly amidst a soft presence. It is a real happiness to discover, I do not need temporary artificial

http://www.pdfbooks.com

samadhi from intensive tantric rituals. Life, love, brotherhood, awareness, duty, are perfect as they are. Let's walk around the *Félicité monastery* and watch the old carps swimming in the lotus pond. It is a short golden age here, I know it will not last after the death of the old master... It will go away, all *karma sankhara* are impermanent, all conditioned phenomenons do not last. The intensive use of wrathful protectors rituals, the shared desire for ecstasy and quick results from practice, the split and rigid hierarchy of the lineage, are signs for me to leave this organization soon...

VI

The bowls of the monks are no more in use at the *Félicité monastery*. Lamas use anonymous plates for their meals. The sutra texts of the Buddha are not much studied here. The vows of the monks are not taught in detail. Most of us know only the 5 basic vows : not to kill, not to steal, not to lie, not to have sexual intercourse, not to take intoxicants. But the other hundreds of vows are not taught at the *Félicité monastery*. It is strange also that the four noble truths of the first sermon of the Buddha in Sarnath (India) are not clearly specified. The same is true for the 12 links of dependent origination which are not taught in detail during my one year stay at the *Félicité monastery*. Therefore it seems that the education of the monks is based solely on this particular Himalayan heritage. I nevertheless study by myself. I attend the Dalaï Lama's public sessions in France and Spain. It is useful to receive the Buddha's teachings there.

VII

The wisdom, that we experience everyday, does not come from the golden statues in the temple. Our brothers and sister monks, as well as the lay volunteers exemplify the way of life that we chose to learn. The way they speak, behave, work and live are teachings in everyday Buddhism. However due to hierarchical dynamics, brotherhood is not always the essential value. Devoting oneself to the Lamas in power is the priority. It tends to jeopardize the sound and highly human feeling of love that we are lucky enough to encounter here. The perspective of the retreat training tends to foster a more solitary behavior. Some are too quick in leaving their personal network of relationships. It may lead them to have some regrets in the future if the tantra does not keep its optimistic goals. « Enlightenment in one lifetime » seems to be the motto of some! As for me it is merely a stereotype. It is anyway the opportunity for us to open to the subtle changes brought by the four seasons. I enjoy living here from Winter to Spring, and from Summer to Autumn. Clear night skies full of shivering stars rejoice my mind. Soft or harsh winds awaken my attention. The flowing streams running through the valleys sing softly... A happy novice indeed!

http://www.pdftools.com

VIII

The *Félicité monastery* offers a picturesque facade. This image constitutes the accessible part of the world of tantra. The reality of tantra is secretly transmitted to the Europeans here. It is indeed beyond the scope of our four-dimensional evidence. Thus, it is necessary to look at aesthetics and rituals displayed here. They reveal clues that one can understand within their contextual framework. Bright colored garments including gold embroideries and silk brocades adorn the young master's traditional clothes on the photographs of him, that we display, out of devotion, in our rooms at the monastery. Splendid rituals at the temple here consecrate lavish pork meats, pizza pies, cakes, chocolates, and luxury foods. Cola drinks, various red and white wines, special beers, and other alcoholic beverages are made freely available, sometimes, at the evening public rituals *(tsok puja)*. There is seemingly an ancient way to seduce, subjugate, and magnetize believers in the West! This *Félicité monastery* exhibits therefore an old persuasive and advertising technique, somehow a very efficient one. A large temple features one thousand gold plated plaster replicas of the same Buddha's statue. This stereotyped art is impressive indeed. However does it create a brand new serene style for the culturally conscious Europeans?

IX

Time is ready now for the first analysis of this monastic organization. What kind of community, which goals and projects are planned for the future? During our stay a discrepancy appears between the so called lamas (just coming out from the 3 years retreats) and the volunteers (both lay and ordained persons). Their conditions of admission, as well as their standard of life, are extremely diverse. Volunteers, including newly ordained monks, are working with their own hands, everyday, on the building sites, for most of them. They wear old clothes, muddied and stained trousers. Their feet are often wet in their soaked socks and shoes, due to construction under progress facing rain and snow. They live in a building without heating, during my stay. (An oven will be available after I leave the community in their dining room). At the *Félicité monastery* dining hall the situation is quite different. No hard work in general for the new lamas. The reality of the *Félicité monastery* seems to concentrate large shares of political, economic and cultural powers into few hands. Officials of the « lineage » (sic), according to their rank, accumulate a relative power, at their own level of prestige, and they operate everyday according to it. Equality and brotherhood will have to be introduced by the Western volunteers little by little in the future, it seems.

X

This *Félicité monastery* is a paradoxical place indeed! One can study there rituals that were clearly examined by the Buddha himself in his own time. Not only rites, but also devotional ways, that the Buddha said to be views, are available here. In

http://www.pdf-tools.com

the well known « Kalama sutra » Sakyamuni disclosed his charter on free inquiry which founded the modern age of individual search for meaning. However, it seems that his advice, against stereotypes, is not taken very seriously in that particular school. Devotion, as it appears, is considered by the hierarchy as the core of the way. Individual analysis is discouraged as a self-centered prejudice, to write it straightforwardly. Of course the authority and power of those in position of influence are therefore established. They do not even have to show supramundane evidence of wisdom and compassion. To be sitting on a throne is a sign of speaking the truth ? As individual consciousness is not central to the training, most disciples here accept the structure and system as they are. They say : « it must be the blessing of the lama » to welcome a good experience. Or, they compassionately admit, if things are too difficult at times : « it must be a purification of my bad karma » They are very kind, that's for sure. Their choice is therefore simple and demanding at the same time. It consists mainly in accepting almost everything. As for me, this very trustful attitude is not the only one. It may be true that the Buddha's teachings, in their wide scope and range, include sometimes contradictory advice. It seems that I am more inclined towards the Kalama Sutra view on free thinking and individual experience. In such a monastery all profiles of monks and lay practitioners live in reasonable good harmony. Some, like the contemporary citizens of mankind, use their understanding. Others try to open well, they make their best to consider their lamas as expressions of wisdom and compassion. It is possible to do this as a way of life. Nevertheless, as for me, the real learning comes from my understanding.

XI

Is the ability of this school to attract attention and goodwill is caused by the strong density of its images, concepts and ways ?

A change in my human subtle energies (*prana* and *nadi*) happened. Further research is nowadays indeed requested to assess the effects of such processes. However science and social paradigm today cannot really integrate these new phenomenons. As for me I wish that I would have known in advance the effect of such subtle transformation. In such a careful and thoughtful way, I would have probably chosen another monastery for meditation and meaning. Future assesses the real value of a new paradigm. Time will tell, and beforehand and factual evidence, I have no certainty.

XII. EUROBUDDHISM

Buddhism is truly an expression, free of dogma, of wisdom & compassion. Is it sometimes a religion, directed toward spreading a universal message? Are its corpus and theory, established more than two millennium ago, still sharp today, to keep a cutting edge in the jungle of contemporary issues? Is its wisdom eternal?

http://www.pdf-tools.com

Can it bridge over time? Do metamorphosis of technology make it age today? Is emptiness (as Madyamika Prasangika teaches it), the core of a more complex, plural, intricate, timely knowledge?

XIII

Life, love, learning : the « 3L » give me human opportunities to grow and discover. An air trip, a kind friend monk, a cup of hot tea with cookies, the city beat, the countryside freshness, my old books : there is a such wealth, richness and such depth in life itself, it is without doubt the first of all «monasteries ». Learning everyday to play harpsichord and flute is so demanding, that I wonder how it would be possible to try to reach enlightenment in one lifetime! I discarded this dream as a mere echo in the valley of my mind, as a mere rainbow in the sky, a mirage, the moon reflecting in a still water. Life is it. Mind fully expresses in this world, as far as I can understand it. Of course as a human I am only a very primitive being. Other worlds, interact with my human consciousness, feelings and body. Is the specific, single, remote, goal of awakening to be searched for a single person ? We learn from all. I am not aiming at a quick enlightenment, which is a ritual promise of this particular Himalayan school, devoid of any striking example at the *Félicité monastery* that I study. But I try, like everyone does, to cultivate : ethics, progress, understanding, friendship, science, art, philosophy... which can contribute to promote happiness and reduce suffering.

XIV

Recently the Dalaï Lama has made well known to the public that the teenager heading Felicité monastery should not be entitled as karmapa, the master of the traditional lineage. H.H. has acknowledged and welcomed another boy, Orgyen Trinley Dordjé, as the XVIIth karmapa, who now lives in exile. A new era seems to start. Further research is needed.

http://www.pdftools.com

SUR L'AUTEUR

Esquisse biographique de Marc BOSCHE. Né en 1959 en Corrèze (France). Baccalauréat scientifique avec mention Bien (1977). Obtient un Certificat d'Aptitude Professionnelle (C.A.P.) de mécanicien par goût de la mécanique des cycles à moteur (1980). Diplômé de l'ESSEC (1981). Licence de Psychologie à La Sorbonne (1982). Boursier & *Alumnus* de la *Rotary Foundation International*. Séjour d'études supérieures aux Etats-Unis avec une recherche sur Paul Watzlawick et les paradoxes de la conscience. Obtention d'un *Master Degree* de l'université d'état de l'Ohio, campus de Bowling Green (1983). Travaille à des projets de publications à Paris, dans la *Revue Française de Gestion*, sur le thème de la culture sociale des organisations. Étudie la sociologie à l'Université de Paris Dauphine. Diplôme d'étude approfondie de troisième cycle de Sociologie des Organisations (1984). Il rencontre Antony Wilden à Paris qui sera pour lui d'une féconde inspiration anthropologique. Séjour en Corée du Sud. Attaché-adjoint à l'ambassade de France, chargé des études de conjoncture (1985-86). Soutient sa thèse de doctorat (mention Très Honorable) sur les *stéréotypes culturels*, à l'université de Paris Dauphine (1991). Voyage fréquemment en Asie, découvre les pays de tradition bouddhiste. Invité à l'Université Keio de Tokyo comme *visiting associate professor* pour un semestre de cours sur l'interculturalité Occident-Orient (1992). Publications en sciences sociales et anthropologiques, avec en particulier « le management interculturel » chez Nathan *Université* (1993, Lauréat du Prix ComEx 1995) et dans : *Harvard l'Expansion, l'Encyclopédie Vuibert*, *Intercultures...* Parallèlement publie une collection de poésie et textes en prose. Pratique l'enseignement à un niveau universitaire (en « Grande École ») des sciences humaines (anthropologie, psychologie, sociologie) comme professeur-chercheur permanent à l'ESSEC (de 1989 à 1998). Observe le bouddhisme de tradition himalayenne qui s'implante en Europe (de 1990 à 2000). Puis, comme novice d'une congrégation, explore le plus vaste monastère européen en construction, depuis l'intérieur. Prépare les manuscrits pour l'édition des deux dernières œuvres écrites du vieux lama himalayen (1995). Pour le premier des deux livres, finalise le manuscrit définitif qui sera publié tel quel par l'éditeur Dzambala (1996). Pour le deuxième, qui sortira finalement chez Lattès, puis en Press Pocket, élabore l'édition littéraire des premières versions longues de ce « testament spirituel » de Guendune Rinpoché, qui sera revue et publiée par ses disciples proches sous une forme plus concise. Après une année d'immersion complète, reprend sa vie professorale (1996), avant d'élaborer progressivement une anthropologie de ce phénomène social (1998-2001).

http://www.pdf-tools.com

PUBLICATIONS DE L'AUTEUR

LIVRE UNIVERSITAIRE :
« Le management interculturel », Paris, Nathan, 1993. (Lauréat du Prix ComEx, Lille, 1995, du meilleur ouvrage sur ce thème.)

ARTICLES (SÉLECTION DE QUELQUES PUBLICATIONS) :
« L'invisible colonisation japonaise » Paris, Le Monde Diplomatique, novembre 1996.
« Le management participatif », Paris, Encyclopédie Vuibert, 1992.
« Stéréotypes culturels : deux visions de la Corée du Sud », Paris, Revue Intercultures, février 1991.
« Deux visions de la Corée », in *Management Interculturel, Modes & Modèles*, chapitre VI, Paris, Editions Economica, 1991.
« Répartissez la gestion des Ressources Humaines » Harvard-L'Expansion, numéro été, 1989.
« France/Corée : au-delà du langage international des affaires », Paris, Revue Française de Gestion, numéro 64, sept.oct. 1987. p. 83-90.
« *Corporate Culture* : la culture sans histoire », Paris, in Revue Française de Gestion, oct.-nov. 1984.
« Cercles de qualité & culture d'entreprise, une étude de cas », Revue Française de Gestion, oct.-nov. 1984.

RECUEILS DE LITTÉRATURE & DE POÉSIE :
« Ami *Kami* », Vigny, *Poëtiques*, publié avec le concours du Centre National du Livre, 1993, (publié sous le nom de Kenji Fujiwaka).
« Fleurs & Parfums *stellaires* », Vigny, *Poëtiques*, 1993, (publié sous le nom de Sami Ananda).
« Tribut à Samaël, volume II », Vigny, *Poëtiques*, 1993.
« Les Terres Pures, *l'éther pur* » Vigny, *Poëtiques*, 1993, (publié sous le nom d'Im Hwa Soeng).
« Au peuple de Corée, *lettre ouverte* », Vigny, *Interactifs*, 1993.
« Verger d'amour, *promenade européenne* », Vigny, *Interactifs*, 1992, 130 p.
« Bébé soleil » (nouvelle), Paris, in Revue du Génépi (*visites aux prisonniers*), *Spécial littérature*, 1993.

TRADUCTION & BIOGRAPHIE :
« Nobles Vérités » l'enseignement du bouddha Sakyamouni, les premiers sermons historiques, précédés de la biographie de ce dernier. *Sutra* pali traduits de l'anglais avec l'accord de la *Buddhist Publication Society*, Kandy, Sri Lanka, 1994.

THÈSE DE DOCTORAT :
« La problématique du management interculturel : une étude de cas sur les stéréotypes culturels des hommes d'affaires français et coréens à Séoul. » Paris, Université de Paris Dauphine, 1991, 619 p.

http://www.pdf-tools.com

QUELQUES ARTICLES & DOCUMENTS DE RECHERCHE RECENTS :
(disponibles sur simple demande)
« Un monastère bouddhiste tantrique de style himalayen en Europe ; *Le rythme rapide d'une vie bénévole*. » (article paru printemps 2000)
« Le nouveau monastère tibétain séduit-il les Européens ? *Le désenchantement complet d'un moine novice*. » (article paru été 2000)
« *J'ai vécu dans un monastère tantrique en Europe.* La triple articulation sociale à inventer. » (article paru été 2000)
« *Santé sociale et vie communautaire* : un monastère de culture himalayenne en Europe. » (document de recherche I-2000)
« *J'ai vécu dans un monastère tantrique en Europe.* Signes et sens du style himalayen. » (document de recherche II-2000)
« Le moine & le *moi* : dévotion himalayenne / liberté du *penser* » (document de recherche III-2000)
« Un monastère bouddhiste tantrique de style himalayen en Europe ; *le* maître *et ses orientations quotidiennes.* » (document de recherche IV-2000)
« *Culture européenne* & bouddhisme himalayen. » (document de recherche V-2000)

http://www.pdf-tools.com

Trois collections dirigées par Marc Bosche :

Médiane-Cahiers d'anthropologie

Volume 1. « Amitaji, jardin des quatre saisons - voyage au cœur de la vie. » « Monastère tibétain en Occident : comment distinguer le bouddhisme de sa parodie ? L'observation participante d'un moine novice. » [première partie]. Version française & *English edition :* « *Tibetan monastery in the West : How to distinguish Buddhism from its parody ? The field research of a novice monk. [hypothesis] »*

Volume 2. « Jean Michel Jarre, un talent au risque des métamorphoses. » « Un monastère de l'Himalaya en Europe. Récit de novice - II. »

Volume 3. « Un monastère de l'Himalaya en Europe. Récit de novice - III. Dévotion himalayenne / liberté du penser » [les analyses].

Volume 4. « La liberté selon Jean-Paul Sartre. » « Un monastère de l'Himalaya en Europe » [les conclusions]

☸ ॐ *Asian Research Intercultural Collector :* « Témoignage de novice et bouddhisme himalayen en Europe. *Includes an English Synopsis.* » (71 p.)

evergreen — Cahiers de Poëtique

Volume 1. « Poésie Baroque »
Volume 2. « Poésie Haïkuzen » (à paraître)

Interactifs — Reprise du fond

« Verger d'Amour, Promenade européenne, » 130p. *Sur le mode poétique du conte et de la promenade, l'auteur nous invite à une découverte de l'Europe d'aujourd'hui.*

« Au Peuple de Corée, Lettre ouverte» *Une rencontre concise avec le Pays du Matin Clair, sous la forme de plusieurs textes littéraires écrits pendant un voyage pluriel, des usines d'électronique Samsung aux coteaux ruraux de Tanyang.*

http://www.pdf-tools.com

Le Voyage de la 5ème saison

TABLE DES MATIÈRES

MOTS CLEFS & CLASSIFICATIONS THÉMATIQUES DE L'OUVRAGE 4
REMERCIEMENTS 5
AU LECTEUR 8
AVANT-PROPOS 9

LIVRE PREMIER
(récit) 13

1 L'HIVER 15
2 LE PRINTEMPS 31
3 L'ÉTÉ 51
4 L'AUTOMNE 63
5 LE VOYAGE DE LA CINQUIÈME SAISON 77

LIVRE DEUXIÈME
(mémoires, essai & analyses)
Un bouddha nommé désir, le bouddhisme tantrique au risque de l'anthropologie sociale

6 LES PERSONNES VIVANT AU MONASTÈRE 91
7 LES IDÉES 103
8 LE LIGNAGE 115
9 LE « TRÈS PRÉCIEUX » 127
10 *TENDANCE* ROUGE & OR 135
11 « SPIRITUALITÉS» 149
12 TRANSFORMATION DE LA PENSÉE, DES SENTIMENTS... 157
13 LA SANTÉ & L'ÉQUILIBRE 165
GLOSSAIRE 174
L'AVENIR A TOUJOURS RAISON 177
« THE VOYAGE OF THE FIFTH SEASON » : ENGLISH ABSTRACT 182
ESQUISSE BIOGRAPHIQUE DE *MARC BOSCHE* 189
PUBLICATIONS DE L'AUTEUR 190

http://www.pdf-tools.com

Le Voyage de la 5ème saison

TABLE DES SCHÉMAS

EFFETS EN SEPT POINTS DE LA VIE AU MONASTÈRE 158

PENSÉE, SENTIMENT & VOLONTÉ DANS LA VIE MONASTIQUE 161

Le Voyage de la 5ème saison

TABLE DES ANECDOTES

LES POMMIERS COUPÉS 155

LES ARBRES RESSUSCITÉS 163

http://www.pdf-tools.com

Ce livre imprimé sur Bouffant d'Édition
a été composé par l'auteur
à Evergreen Cottage (Puy de Dôme)
sur le coteau du Venteuil
- arboré de chênes, pommiers,
poiriers, et d'un modeste cognassier -
où murmure l'eau de plusieurs sources claires,
charmante terre de bocages, de pâturages & d'agriculture
exposée aux brises et aux pluies de l'océan atlantique.

Il a été imprimé par SitLibris
en France

Il est édité numériquement par
Les Éditions Universelles
aux Pays-Bas

http://www.pdf-tools.com